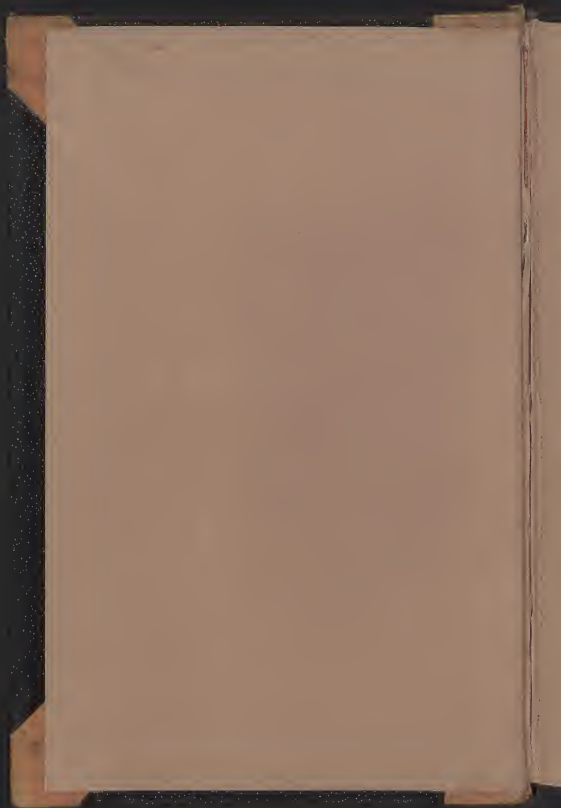
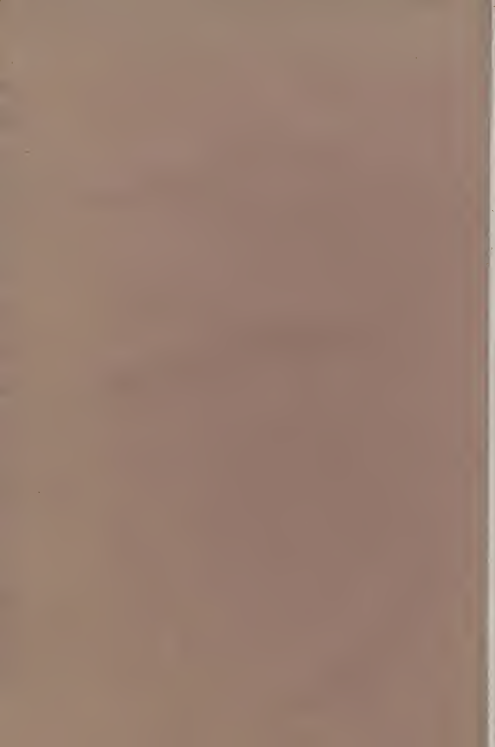
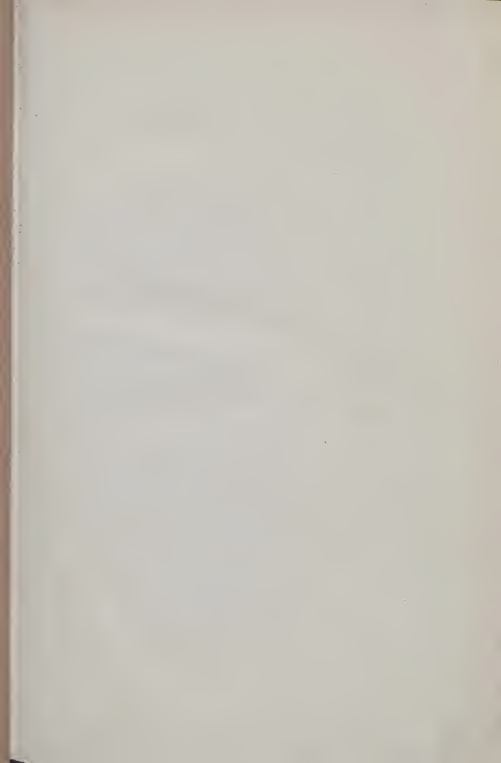












819.1

Edd

POÈMES
DE L'EDDA

THE BOOK
PAGE 101 7/15

POÈMES ISLANDAIS

(VOLUSPA, VAFTHRUDNISMAL, LOKASENNA)

TIRÉS

DE L'EDDA DE SÆMUND

PUBLIÉS

AVEC UNE TRADUCTION, DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

PAR F. G. BERGMANN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

Carlsberg

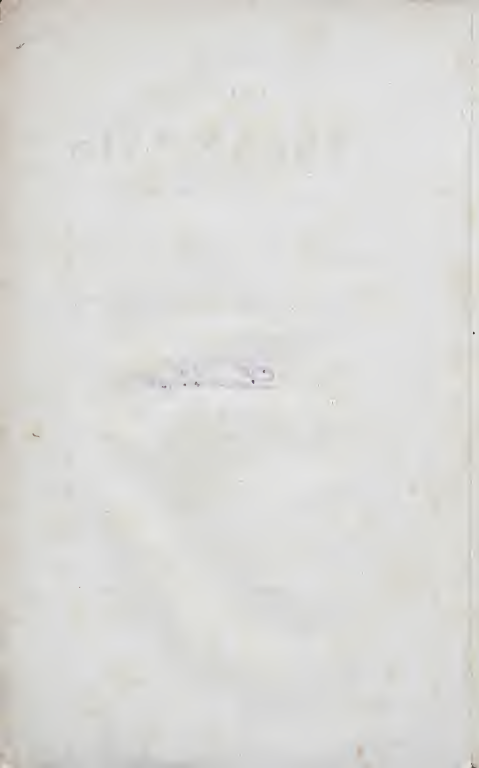


PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII



AVANT-PROPOS.

Le recueil de poésies islandaises connu sous le nom de l'*Edda de Sæmund*, paraît avoir été composé dans les premières années du xiv^e siècle. Peu de temps après cette époque qui marque le commencement de la décadence de l'ancienne littérature islandaise, ces poésies, à peine recueillies, tombèrent dans l'oubli, et leur existence même semble être restée ignorée pendant deux siècles et demi. Mais au xvii^e siècle, plusieurs savants islandais, tels que Arngrim Ionsen, Bryniolf Svendsen, Thorlak Skulason, Magnus et Stephan Olafsen, se livrèrent à la recherche et à l'étude des anciens manuscrits. En 1643, Bryniolf Svendsen, évêque à Stalholt en Islande, découvrit un manuscrit de parchemin renfermant la plupart des poésies sur l'ancienne Edda de Sæmund. Ce manuscrit qui remonte au xiv^e siècle, se trouve aujourd'hui à Copenhague à la Bibliothèque royale, et porte le nom de *Codex Regius*. Après cette heureuse découverte, on retrouva encore quelques autres

manuscripts qui servirent à compléter le précédent.

Le zèle infatigable des Islandais dans l'étude des antiquités scandinaves se communiqua bientôt à quelques savants danois parmi lesquels on doit distinguer le célèbre Olé Worms, mort en 1651. C'est lui qui a réellement fondé dans le Danemarck la science des antiquités du Nord, et qui a donné la plus puissante impulsion aux études archéologiques, dans lesquelles s'illustrèrent plus tard les Resenius, les Th. Bartholin, les Stephanius et autres. Bientôt les savants danois purent publier, à Copenhague, des poésies de l'Edda, avec le secours prêté par l'érudition des Islandais que Worms avait appelés dans cette ville. C'est ainsi que Stephan Olafsen fit paraître pour la première fois en 1665, sous le nom de Resenius, une traduction latine de la *Völuspá*, du *Hávamál* et du *Rúna-capituli*. En 1673, Gudmund Anderson publia, sous les auspices de Resenius, une nouvelle édition de la *Völuspá*, et enfin, en 1689, Th. Bartholin fit connaître, par des extraits de quelque étendue, la plupart des autres poèmes de l'Edda. Après cette suite de publications, qui toutes ne sont que des essais, l'étude des poésies islandaises

fut interrompue pour quelque temps. L'attention se porta sur d'autres monuments littéraires de la Scandinavie, particulièrement sur les monuments historiques, ou sur les Sagas dont on s'appliqua à rassembler un grand nombre de manuscrits.

Cependant les Suédois, qui jusqu'alors n'avaient pris que peu de part à ces travaux des Islandais et des Danois, commencèrent à rivaliser avec eux dans l'étude des antiquités scandinaves. Ce genre d'études fut particulièrement favorisé par le comte de la Gardie, chancelier de Suède, auquel la science est redevable de la conservation de quelques manuscrits précieux achetés par lui à grands frais, et qu'avec une munificence presque royale il a donnés à l'université d'Upsal. Les principaux ouvrages qui ont paru en Suède sur les différentes branches de l'archéologie scandinave, sont ceux de Scheffer, de Rudbeck, de Verelius, de Gudmund Olavsén, de Peringskiöld et de Hadorph. Il est vrai que tous ces ouvrages ne traitent pas directement des poèmes de l'Edda; mais en éclaircissant plusieurs questions concernant l'histoire et les antiquités, ils ont contribué à rendre plus facile l'interprétation de ces poésies.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, deux savants islandais, Thormod Torfæus et Arnas Magnæus, donnèrent, par leurs travaux, une nouvelle direction à l'étude de l'histoire et des antiquités scandinaves. Thormod Torfæus qui était historiographe du Danemarck, soumit l'histoire et les traditions mythologiques du Nord à un examen critique plus sévère, et, à part quelques opinions systématiques et inadmissibles, ses ouvrages ont généralement exercé une grande et heureuse influence sur la connaissance de toutes les parties de l'histoire des peuples scandinaves. Arnas Magnæus professeur d'histoire et d'archéologie à Copenhague, où il mourut en 1730, a poursuivi dans ses études à peu près les mêmes vues que Torfæus; de plus il a rendu d'immenses services à la science en léguant à l'université de Copenhague, non-seulement sa précieuse collection de manuscrits islandais enrichis de ses notes et de ses commentaires, mais aussi une somme considérable destinée à faire face aux frais de publication de ces manuscrits intéressants. C'est grâce au legs d'Arnas qu'a eu lieu la publication des poésies de l'Edda, dont le premier volume a paru à Copenhague en 1787, le second en 1818, et le troisième en 1828.

Ces trois volumes, publiés à de si grands intervalles, peuvent servir à établir les progrès que la science a faits successivement depuis la seconde moitié du siècle passé jusqu'à nos jours. Les éditeurs du premier volume étaient en grande partie réduits à leurs propres moyens, car depuis longtemps il n'avait paru aucun ouvrage important sur l'Edda, à l'exception de la traduction danoise de dix-huit poèmes, faite par Sandwig (Copenhague, 1783-1785). C'est vers cette époque qu'on commença, en Allemagne, à prendre du goût pour l'étude des poésies scandinaves; mais comme les traductions qu'on en fit n'étaient que des imitations plus ou moins libres, elles ont peu profité à la science. La même remarque s'applique aux traductions publiées en Angleterre, et au livre de Mallet intitulé *Edda, ou Monuments de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord*. Comme Mallet ne savait pas l'islandais, il dut se contenter de rédiger avec goût et discernement les matériaux qu'il trouvait dans des ouvrages danois, ou que lui fournissait l'érudition de son ami Erichsen. Les éditeurs du second volume de l'Edda, publié à Copenhague, ont eu moins de difficultés à surmonter que ceux du premier, parce

qu'ils pouvaient consulter quelques ouvrages importants qui avaient paru en Allemagne au commencement de ce siècle. Les chants épiques de l'Edda, dont la plupart appartiennent au cycle des Niflungues, ont été publiés par M. V. der Hagen en 1812 et 1814, et par MM. Grimm en 1815. Une nouvelle édition de l'Edda, dont le texte avait été revu par Rask, fut publiée à Stockholm en 1818 par M. Afzelius qui en donna, quelques temps après, une traduction suédoise. Tous les ouvrages importants qui avaient paru jusqu'ici sur l'Edda, furent résumés par M. Finn Magnussen dans sa traduction danoise publiée de 1821 à 1823. Cette traduction accompagnée de notes, celle de M. Afzelius et les deux éditions complètes de l'Edda publiées à Copenhague et à Stockholm, sont indispensables pour l'étude de ces poésies scandinaves. Aussi, ces ouvrages ont-ils servi de base à presque toutes les traductions qu'on a faites depuis. Mais malgré les lumières que ces publications ont répandues sur l'Edda, il faut avouer qu'il reste encore une grande tâche à remplir et beaucoup de questions importantes à résoudre. Désirant me rendre utile en faisant connaître en France les résultats déjà obtenus, et en contribuant, autant que mes faibles moyens

me le permettent, à l'avancement de la science, j'ai entrepris le travail que je sou mets aujourd'hui au public. Mon intention était d'abord d'expliquer un plus grand nombre des poésies de l'Edda, parce que plus un ouvrage est exécuté sur un plan large, plus les résultats en sont variés et importants. Mais de trop grandes difficultés s'opposant à la publication d'un travail aussi étendu, j'ai dû renoncer à mon premier projet; et, en effet, mon ouvrage, même après avoir été considérablement réduit, avait encore peine à se produire au jour. Je dois, à cette occasion, des remercîments à feu M. Silvestre de Sacy, à MM. E. Burnouf, Guérard, Fauriel, ainsi qu'à M. Quatremère et aux autres Commissaires de l'Imprimerie royale, qui, en s'intéressant à ma publication, m'ont aplani ces difficultés.

L'ouvrage que l'on va lire se divise en trois parties. Dans la première partie, ou Introduction générale, j'ai traité en abrégé toutes les questions qui se rapportent plus ou moins directement aux trois poèmes que je publie. La seconde partie présente les textes islandais, la traduction avec les introductions spéciales et les notes. Quant au choix même de ces poèmes, il n'a pas été fait au hasard. La *Völuspá*, un des meilleurs

poèmes de l'Edda, et en même temps un des plus difficiles à expliquer, méritait tout d'abord la préférence. Ensuite, comme je ne pouvais publier l'Edda en entier, il importait de donner au moins des exemples de chaque espèce de poèmes qui composent ce recueil. C'est pourquoi j'ai encore choisi les poèmes de *Vafthrúdnismál* et de *Lokasenna*, qui diffèrent plus ou moins de la *Völuspá* et entre eux, par le fond et par la forme. J'ai soumis les textes des trois poèmes à un examen critique, et j'ai tâché, autant que mes ressources me le permettaient, de rétablir les véritables leçons. Dans la traduction, j'ai dû m'imposer la plus grande fidélité; il fallait reproduire dans notre langue les expressions concises et énergiques de l'original, et conserver les images, le coloris, les tournures de phrases et jusqu'aux négligences de style qui se trouvent dans le texte. Enfin, pour la commodité du lecteur, les notes critiques et philologiques se rapportant au texte ont été séparées des notes explicatives se rapportant à la traduction.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, j'ai essayé d'élever la lexicographie islandaise à la hauteur que les études philologiques ont atteinte de nos jours. C'est pourquoi le glossaire

a dû être à la fois *étymologique* et *comparatif*. Cette nouvelle méthode exigeait un nouvel arrangement des matériaux; il fallait nécessairement abandonner l'ancienne disposition des mots par ordre alphabétique, et en adopter une autre plus philosophique, semblable à la classification suivie dans les sciences naturelles. Ce nouvel ordre, qui a le seul inconvénient de n'être pas encore consacré par l'usage, est applicable à toutes les langues, et sera, je l'espère, un instrument d'importantes découvertes dans la philologie comparée. Pour le justifier, et montrer combien il est fondé en nature, j'ai fait précéder le glossaire d'une introduction, où j'ai brièvement expliqué le mécanisme de la formation des langues. Quant au glossaire lui-même, des juges compétents l'apprécieront à sa juste valeur. Je n'ai point la prétention de croire que tout y soit parfait; des erreurs sont presque inévitables dans un travail aussi difficile. Mais je me flatte que beaucoup d'étymologies et de comparaisons qui paraîtront hasardées au premier coup d'œil, seront trouvées justes quand on les aura examinées avec plus de soin. Il y en a d'autres au sujet desquelles j'ai été moi-même dans le doute, et que je n'ai proposées que pour

y attirer l'attention des savants. Déjà j'ai été assez heureux de pouvoir faire, avant l'impression, quelques rectifications au glossaire, M. Eugène Burnouf ayant eu l'extrême complaisance de parcourir le manuscrit et de me communiquer ses remarques judicieuses.

Puisse cet ouvrage, malgré ses imperfections, être favorablement accueilli! puisse-t-il remplir son but, qui est de contribuer aux progrès de la science! S'il obtient l'approbation des juges éclairés, je continuerai à publier, d'après le même plan, les autres poèmes de l'Edda. Ayant été appelé à des fonctions universitaires qui me mettent en état de me livrer entièrement à l'étude des langues septentrionales et germaniques, je puis même dès maintenant prendre envers le public l'engagement de lui faire connaître, par des publications successives, les principaux monuments littéraires écrits dans ces langues.

TABLE

DES

DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

CHAP. I. De l'origine des idiomes scandinaves	Page	3.
§ I. De l'ancienne langue danoise		<i>ibid.</i>
§ II. De l'ancienne langue norvégienne		4.
§ III. De l'ancienne langue islandaise		6.
§ IV. Table générale des idiomes teuto-gothiques		7.
CHAP. II. De l'ancienne littérature islandaise		9.
§ I. De l'origine de la littérature islandaise; de l'Edda. .		<i>ibid.</i>
§ II. De l'auteur du recueil de poésies nommé Edda. .		12.
§ III. Du genre de poésie auquel appartiennent les poèmes de l'Edda		19.
§ IV. De la forme narrative et de la forme dramatique des poèmes de l'Edda		20.
§ V. Des sujets mythologiques traités dans les poèmes de l'Edda		24.
CHAP. III. Considérations sur la mythologie et sur la ma- nière de la traiter		26.
§ I. Des différentes opinions sur la nature de la my- thologie		<i>ibid.</i>
§ II. Des différentes espèces de mythes		28.

§ III. Comment on peut distinguer les différentes espèces de mythes.....	Page 32.
§ IV. De la manière de traiter la mythologie.....	35.
CHAP. IV. Examen philologique de la langue islandaise.	38.
§ I. Des différents systèmes d'orthographe suivis dans les manuscrits islandais et les éditions de l'Edda.....	<i>ibid.</i>
§ II. Examen des voyelles simples.....	46.
§ III. Examen des diphthongues.....	51.
§ IV. Examen des concrétifs.....	53.
§ V. De la permutation des voyelles.....	58.
§ VI. Le phénomène de la permutation des voyelles expliqué.....	59.
§ VII. Des consonnes liquides <i>R, L, M, N</i> (<i>halfraddar stafir</i> , semi-voyelles).....	74.
§ VIII. Des consonnes labiales <i>P, B, F, V</i>	83.
§ IX. Des consonnes dentales et sifflantes <i>T, D, Þ, Z, S</i>	85.
§ X. Des consonnes gutturales <i>K, G, H, J, X</i>	94.
§ XI. Conclusion du chapitre.....	104.
CHAP. V. De la versification islandaise.....	107.
§ I. De la quantité et de l'accent.....	<i>ibid.</i>
§ II. Du rythme.....	110.
§ III. De la versification (<i>versagiörð</i>).....	113.
§ IV. De la versification islandaise.....	118.
§ V. Du <i>fornyrðalag</i>	120.
De la thèse et de l'arse.....	<i>ibid.</i>
De l'anakrouse (<i>málþylling</i>).....	123.
De l'allitération.....	125.
§ VI. Du rythme du <i>fornyrðalag</i>	130.
§ VII. Du <i>lióðahátt</i>	131.
§ VIII. De la strophe.....	133.

DES DIVISIONS.

XIII

§ IX. La division de la strophe en quatre vers attaquée par Rask.....	Page 135.
§ X. Les objections de Rask réfutées.....	136.

SECONDE PARTIE.

POÈMES ISLANDAIS.

I. VOLUSPÂ.

INTRODUCTION.....	149.
CHAP. I. Explication du titre du poème.....	<i>ibid.</i>
§ I. Des prophétesses ou devineresses chez les peuples germaniques.....	<i>ibid.</i>
§ II. Des Valas (Völur) chez les peuples scandinaves.....	152.
§ III. De la forme de vision donnée au poème....	163.
CHAP. II. Des parties du poème.....	166.
§ I. De la disposition générale des parties du poème.....	<i>ibid.</i>
§ II. Table détaillée des parties du poème.....	169.
§ III. De l'arrangement des strophes.....	174.
CHAP. III. Examen critique du poème.....	175.
§ I. De l'intégrité du poème.....	<i>ibid.</i>
§ II. De l'époque de la composition du poème....	176.
§ III. De l'auteur du poème.....	182.
Texte et traduction.....	186.
Notes critiques et philologiques.....	210
Notes explicatives.....	221

II. VAFTHRÛDNISMÂL.

INTRODUCTION	Page 243.
CHAP. I. Explication du titre et du but du poème...	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Des divisions du poème.....	251.
CHAP. III. Discussion de différentes questions de critique concernant le poème.....	254.
Texte et traduction.....	260.
Notes critiques et philologiques	282.
Notes explicatives.....	291.

III. L'OKASENNA.

INTRODUCTION.....	303.
CHAP. I. Du but du poème.....	<i>ibid.</i>
CHAP. II. De la disposition des parties du poème....	305.
CHAP. III. De l'intégrité du poème.....	309.
CHAP. IV. De l'époque de la composition du poème..	313.
Texte et traduction.....	320.
Notes critiques et philologiques	348.
Notes explicatives.....	358.

TROISIÈME PARTIE.

GLOSSAIRE.

INTRODUCTION.....	371.
CHAP. I. De la signification des voyelles.....	373.
CHAP. II. De la signification des consonnes.....	380.

DES DIVISIONS.

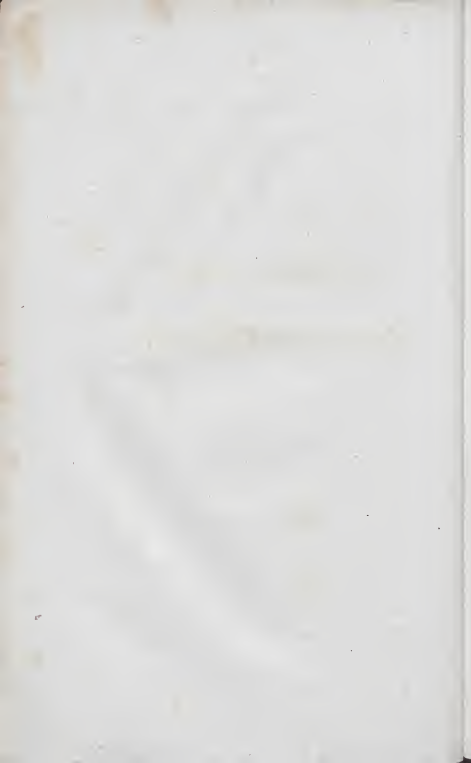
xv

CHAP. III. De la formation des thèmes.....	Page 393.
CHAP. IV. De la disposition des matières dans le glossaire.....	399.
GLOSSAIRE. —Thèmes commençant par une des labiales	
<i>P, F, V, B</i>	407.
Labiale seule.....	<i>ibid.</i>
Labiale avec labiale.....	409.
Labiale avec dentale.....	410.
Labiale avec gutturale.....	414.
Labiale avec <i>R</i>	416.
Labiale avec <i>L</i>	418.
Labiale avec <i>N</i>	420.
Thèmes commençant par une des dentales <i>T, D, Þ, S</i> .	
Dentale seule.....	<i>ibid.</i>
Dentale avec labiale.....	424.
Dentale avec dentale.....	425.
Dentale avec gutturale.....	<i>ibid.</i>
Dentale avec <i>R</i>	427.
Dentale avec <i>L</i>	428.
Dentale avec <i>N</i>	<i>ibid.</i>
Thèmes commençant par une des gutturales <i>K, G, H</i> .	
Gutturale seule.....	<i>ibid.</i>
Gutturale avec labiale.....	430.
Gutturale avec dentale.....	432.
Gutturale avec gutturale.....	434.
Gutturale avec <i>R</i>	435.
Gutturale avec <i>L</i>	436.
Gutturale avec <i>N</i>	437.
Thèmes commençant par la liquide <i>R</i>	
<i>R</i> seul.....	<i>ibid.</i>
<i>R</i> avec labiale.....	<i>ibid.</i>

<i>R</i> avec dentale	Page 440.
<i>R</i> avec gutturale	442.
Thèmes commençant par la liquide <i>L</i>	446.
<i>L</i> seul	<i>ibid.</i>
<i>L</i> avec labiale	<i>ibid.</i>
<i>L</i> avec dentale	447.
<i>L</i> avec gutturale	449.
Thèmes commençant par la nasale	452.
<i>N</i> seul	<i>ibid.</i>
<i>N</i> avec labiale	453.
<i>N</i> avec dentale	454.
<i>N</i> avec gutturale	<i>ibid.</i>
<i>N</i> avec <i>R</i>	455.
Onomatopées proprement dites	<i>ibid.</i>
TABLE ALPHABÉTIQUE des mots islandais expliqués dans le glossaire	456.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.



POÈMES ISLANDAIS.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

CHAPITRE I.

DE L'ORIGINE DES IDIOMES SCANDINAVES.

§ I.

DE L'ANCIENNE LANGUE DANOISE.

Les tribus guerrières qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, se sont établies dans le Danemark, la Norvège et la Suède, appartenaient toutes à la race gothique ou germanique. Issues d'une même souche, et sorties des mêmes contrées, sans doute des régions voisines de la mer Caspienne et de la mer Noire, toutes ces tribus avaient les mêmes mœurs, la même religion, et parlaient aussi une seule et même langue.

Si l'on appelle *Scandinaves* les anciens peuples gothiques établis dans le Danemarck, la Norvège et la

Suède, on doit aussi donner à l'idiome qu'ils parlaient le nom de *langue scandinave*.

Les Danois, favorisés par différentes circonstances, devinrent le peuple dominant dans la Scandinavie; ils furent les premiers à fonder un état monarchique. Le Danemarck, d'où étaient sorties les tribus qui peuplèrent la Norvège et la Suède, était regardé comme la mère-patrie de ces grandes colonies et comme le berceau de la religion, de la poésie et des traditions scandinaves.

Cette prépondérance des Danois dans les premiers temps fut cause que le nom le plus ancien donné à l'idiome scandinave fut *dōnsk tunga*, langue danoise¹.

§ II.

DE L'ANCIENNE LANGUE NORVÉGIENNE.

A mesure que les Danois faisaient de plus grands progrès dans la civilisation, il devait naturellement s'établir une différence de mœurs plus prononcée entre eux et leurs voisins de la Norvège et de la Suède. Ces

¹ La supériorité des Danois était si généralement reconnue dans le Nord, que les écrivains islandais semblent quelquefois tirer vanité du nom de *dōnsk tunga* qu'ils donnent à leur langue. *Snorri*, qui écrivait au commencement du XIII^e siècle, désigne par ce nom la langue scandinave. (Voyez *Konunga Sögur*, *Formálinn*, *Ynglinga Saga*, chap. xx.) Le poète islandais *Eysteinn*, au milieu du XIV^e siècle, appelle la langue danoise sa langue maternelle (voy. *Líla*). Les grammairiens islandais se servent du nom de *dōnsk tunga* pour désigner la langue scandinave, par opposition à la langue latine. (Voy. *Snorra-Edda*, éd. de Stockholm, p. 277 et 300.)

derniers, habitant un pays situé au nord par rapport au Danemark, étaient appelés communément *Norðmenn*, Normands, hommes du nord. Ce nom désignait aussi plus spécialement les Norvégiens seuls¹, avec lesquels les Danois avaient des rapports plus fréquents qu'avec les habitants de la Suède.

La différence entre les Scandinaves du nord et ceux du midi se fit sentir non-seulement dans les mœurs, mais aussi dans le langage de ces peuples. La langue des Danois se sépara la première de l'ancien idiome scandinave. Cet idiome ne pouvait donc plus être désigné par le nom de *dōnsk tunga* : il fut nommé *norræna tunga*, ou *norrænt mál* (langage septentrional), parce que dans les pays du nord, en Norvège et en Suède, l'ancienne langue dont le dialecte danois venait de se détacher, n'avait presque subi aucun changement sensible. Mais de même que le nom de *Norðmenn* s'appliquait plus particulièrement aux Norvégiens, de même *norræna tunga* désignait plus spécialement la langue norvégienne². Ce fut aussi principalement en Norvège que l'ancien idiome resta pur pendant longtemps, tandis qu'en Suède, il éprouva bientôt des changements analogues à ceux qui s'étaient déjà opérés dans la langue danoise.

¹ Voyez *Saga Haralds hins harfagra*, chap. xxii; *Saga Hakonar Goda*, chap. iv et xiv. Snorri distingue les Nordmenn des Suédois, *Heimskringla*, *Formálinn*.

² Voyez *Saga Hakonar Goda*, chap. iii.

§ III.

DE L'ANCIENNE LANGUE ISLANDAISE.

Dans la seconde moitié du ix^e siècle, des colons norvégiens s'établirent en Islande. Comme l'idiome qui fut transplanté dans cette île était le norvégien, les Islandais devaient naturellement continuer pendant longtemps à désigner leur langue sous le nom de *nor-ræna tunga*¹.

Dans un pays pauvre et séparé du monde comme l'Islande, où tout ce qui modifie, enrichit ou altère fortement le langage n'existait pas, l'idiome norvégien devait longtemps conserver sa pureté. Aussi voyons-nous qu'à l'exception de quelques légers changements dans les formes grammaticales, cet idiome est resté le même pendant le cours de plusieurs siècles. Mais les altérations deviennent plus sensibles et vont en augmentant depuis le xii^e jusque vers le xvi^e siècle, époque où l'ancienne langue et l'ancienne littérature islandaise avaient épuisé toutes leurs forces, et où commença la période de la langue et de la littérature moderne.

Quant à l'ancien idiome norrain qu'on parlait en Norvège, il subit peu à peu, dans le xiii^e, le xiv^e et le xv^e siècle, des changements notables causés surtout par l'influence toujours croissante que le Danemarck exerçait sur la Norvège, principalement depuis la

¹ Voyez *Snorra-Edda*, p. 301.

réunion des deux pays sous le même sceptre en 1380. Vers le commencement du xvi^e siècle, la langue norvégienne et la langue danoise s'étaient tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'elles ne formèrent bientôt plus qu'une seule et même langue. Dès lors le nom de *norrænt mál* ne pouvait plus servir à désigner à la fois et le norvégien qui s'était confondu avec le danois, et l'ancien norvégien qu'on parlait encore en Islande. Pour désigner ce dernier idiome on introduisit peu à peu le nom plus convenable et plus précis de langue *islandaise*, *islenzka tunga*. Les Islandais étaient d'autant plus en droit de nommer leur langue d'après leur patrie, qu'ils possédaient une littérature riche et originale, à laquelle la Norvège ne pouvait opposer aucun monument littéraire de quelque importance.

§ IV.

TABLE GÉNÉRALE DES IDIOMES TEUTO-GOTHIQUES.

Nous venons de voir comment de l'ancienne langue scandinave sont dérivés successivement l'ancien danois, l'ancien suédois et l'ancien norvégien ou islandais¹. Jetons maintenant un coup d'œil sur les langues germaniques contemporaines, pour voir les rapports de parenté qui existent entre les idiomes teutoniques et les idiomes scandinaves.

¹ Pour connaître l'histoire de ces langues il faut consulter l'ouvrage excellent de M. Petersen : *Det Danske Norske og Svenske Sprogs Historie*. Kjöbenhavn, 1829-1830; 2 vol. in-8°.

La grande souche de langue *teuto-gothique* se divise en deux branches principales, la *branche teutonique* et la *branche scandinave*.

I. La *branche teutonique* se subdivise en idiome du *haut teutonique*, au midi de la Germanie, et en idiome du *bas teutonique*, dans les parties septentrionales de l'Allemagne. Le *haut teutonique* comprend : 1° le *gothique* proprement dit ; 2° le *vieux haut allemand* dont les principaux dialectes sont le *francique*, l'*allemanique* et le *bavarois* ; 3° le *haut allemand moyen* qui est la continuation du *vieux haut allemand* depuis le *xn^e* jusqu'au *xiv^e* siècle, et qui a donné naissance au *haut allemand moderne*. Le *bas teutonique* comprend : 1° le *vieux saxon* ; 2° le *frison* ; 3° l'*anglo-saxon*.

II. La *branche scandinave* renferme, comme nous l'avons vu : 1° l'*ancien danois* ; 2° l'*ancien suédois* ; 3° l'*ancien norvégien* ou *islandais*.

C'est le dernier idiome de la *branche scandinave*, l'*islandais*, qui fixera ici notre attention ; car c'est dans cet idiome que sont composés les trois poèmes que nous publions. Mais avant d'entrer dans un examen grammatical de l'*islandais*, il sera nécessaire de dire d'abord quels sont les monuments littéraires dans lesquels cette langue peut être étudiée.

CHAPITRE II.

DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE ISLANDAISE.

§ I.

DE L'ORIGINE DE LA LITTÉRATURE ISLANDAISE.
DE L'EDDA.

Les Norvégiens qui, dans le ix^e siècle, s'établirent en Islande, y apportèrent non-seulement leur langue. leurs mœurs et leur religion, mais aussi leurs poésies ou chants nationaux. Ces poésies renfermaient quelques traditions historiques et mythologiques qui, appelées ainsi que l'écriture runique, du nom de *mystères* (rûnar) ou d'*antiquités* (fornir stafir), composaient à peu près tout le savoir des anciens Scandinaves. L'Islande recueillit donc, dès le commencement, les germes et les éléments de sa littérature poétique et historique, et ces germes prirent dans son sein un rapide développement. Loin de s'éteindre dans cette île déserte jetée au milieu de l'Océan, la poésie répandit bientôt un éclat si vif, que les skaldes ou poètes islandais devinrent les plus renommés dans tout le nord de l'Europe.

Bien que les Scandinaves eussent une écriture, leurs poésies n'étaient pas écrites, elles se transmettaient de

mémoire, comme les rhapsodies épiques et les poésies lyriques des Hindous, des Grecs et des anciens Arabes. Ce mode de transmission fut cause que beaucoup de ces poésies ont été perdues. Plus tard une autre cause ne contribua pas moins à faire disparaître un grand nombre de ces monuments littéraires. Le christianisme, introduit peu à peu dans le Nord, devait naturellement y proscrire l'ancienne poésie qui était si intimement liée à la religion d'Odin. Dès lors le peuple n'apprit plus par cœur les chants nationaux, et les poètes n'osaient plus célébrer dans leurs poèmes les dieux du paganisme, ni chanter les traditions mythologiques de l'antiquité. C'est pourquoi nous ignorerions peut-être entièrement ce que c'était que l'ancienne poésie scandinave, si elle n'avait pas trouvé une nouvelle patrie et un asile assuré dans l'Islande. La religion du Christ, il est vrai, ne tarda pas à étendre son empire jusque sur cette île lointaine; l'Évangile fut adopté par le peuple islandais à l'assemblée générale (althing), en l'an 1000 de notre ère. Mais la nouvelle foi ne put entièrement détruire le souvenir du paganisme, ni faire oublier complètement les poésies nationales inspirées par la religion d'Odin. Ainsi fut sauvée une partie de la littérature scandinave. D'un autre côté le christianisme lui-même fournit le moyen de conserver les anciens monuments littéraires; car le génie civilisateur de l'Évangile, en même temps qu'il faisait perdre aux peuples du Nord

le goût pour leur ancienne poésie, répandait parmi eux l'esprit littéraire et la connaissance de l'écriture par lesquels les productions du génie païen nous ont été conservées en grande partie. Aussi est-ce à l'usage de l'écriture latine généralement adoptée en Islande au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, que nous devons principalement la composition et la conservation de l'*Edda de Sæmund*, ce recueil si précieux des anciennes poésies scandinaves.

Malheureusement pour nous, soit que l'auteur de ce recueil n'ait pas eu le loisir de réunir toutes les poésies encore connues de son temps, soit qu'une grande partie en fût déjà perdue, toujours est-il que nous n'avons qu'un très-petit nombre des poésies qui doivent avoir existé anciennement en Islande. La preuve en est que dans les *Sögur* ou traditions historiques on trouve des vers tirés de poèmes qui ne sont pas renfermés dans notre recueil; nombre de vers appartenant à des chants inconnus sont insérés dans le livre nommé communément l'*Edda de Snorri*; on en trouve un plus grand nombre encore dans l'ouvrage d'histoire intitulé *Heimskringla* et composé par le même Snorri; enfin, dans les poésies mêmes de l'*Edda de Sæmund*, on trouve des allusions à des mythes que nous ignorons aujourd'hui complètement, mais qui certainement ont été traités dans des poèmes particuliers bien connus de tout le monde. Parmi les poèmes qui nous restent, il y en a qui sont très-anciens. Comme les

colons norvégiens ont dû naturellement apporter en Islande leurs chants nationaux, on peut présumer qu'il s'en trouve quelques-uns dans le recueil de Sæmund. C'est à la critique des textes à examiner s'il y a de ces poèmes qui soient d'une date antérieure à la colonisation de l'Islande. Dans l'introduction spéciale qui sera placée à la tête de *Völuspá*, *Vafthraðnismál* et *Lokasenna*, nous tâcherons de préciser, autant qu'il nous sera possible, l'époque de la composition de chacun de ces trois poèmes.

§ II.

DE L'AUTEUR DU RECUEIL DE POÉSIES NOMMÉ EDDA.

La tradition vulgaire en Islande, dès le ^{xiv}^e siècle, attribue la composition du recueil nommé *Edda* au prêtre *Sæmand Sigfasson*, surnommé par ses compatriotes *inn fróði*, *le savant*, à cause des connaissances étendues qu'il avait acquises pendant son séjour en Allemagne, en France et en Italie. A l'exemple de son compatriote *Ari*, surnommé comme lui *le savant*, Sæmund étudia principalement l'histoire de la Norvège. Il mourut en 1133, laissant inachevés quelques écrits historiques qui ne nous ont pas été conservés. La tradition lui attribue aussi le poème intitulé *Sólar lióð*, qui se trouve dans l'Edda en vers. Comme le prêtre Sæmund aimait les lettres et la poésie, on conçoit qu'on ait pu lui attribuer le recueil de poésies scandinaves dont l'auteur était inconnu. Mais plu-

sieurs raisons assez fortes, ce nous semble, s'opposent à ce qu'on admette que Sæmund ait composé le recueil de l'Edda qui porte son nom. Qu'il nous soit permis d'exposer ici rapidement ces raisons, et de discuter la question aussi difficile qu'importante, concernant l'auteur du recueil et l'époque de sa composition.

Pour prouver que Sæmund n'est point l'auteur du recueil de l'Edda, nous pourrions faire valoir un argument que le savant Arnas Magnæus a opposé à ceux qui allaient jusqu'à attribuer à Sæmund la composition des poésies de l'Edda¹. Arnas nous prouve que ce prêtre, déjà parvenu à l'âge de soixante-dix ans, n'avait encore fait aucun travail dans le genre de l'Edda, et il doute qu'à cet âge avancé ce vieillard qui n'a pas même pu achever ses travaux historiques, ait encore trouvé assez de loisir et de force pour composer le travail qu'on lui attribue. Si cet argument d'Arnas ne paraît pas assez concluant, nous y ajouterons le suivant qui est tiré de la nature du recueil même, tel qu'il existe aujourd'hui. Tout le monde conviendra que les préfaces en prose placées à la tête de quelques poèmes de l'Edda y ont été ajoutées par celui qui a fait le recueil. Or il faudrait avouer que Sæmund eût bien peu mérité le surnom de *savant* que ses compatriotes lui ont donné, si les préfaces dont nous parlons étaient sorties de sa plume. En effet, non-seulement ces préfaces sont écrites dans un style généralement mau-

¹ Voyez *Edda Sæmundar hins fróða*, t. I, p. xiv, édit. Copenhag.

vais, mais encore elles ne nous font pas trop présumer de l'érudition de l'auteur, puisqu'elles n'énoncent pour la plupart que ce qui se trouve déjà clairement exprimé ou suffisamment indiqué dans les poèmes eux-mêmes. Il y a plus : toutes les fois qu'il arrive à l'auteur des préfaces d'énoncer des faits ou de raconter des circonstances qui ne sont pas déjà indiquées par le poète, il laisse voir son incapacité, en manquant le véritable point de vue du poème. Conclusion : comme il est impossible d'admettre que *Sæmund le savant* soit l'auteur de ces préfaces, il est également impossible d'admettre qu'il soit l'auteur du recueil, puisque celui qui a fait le recueil a aussi fait les préfaces.

Passons à d'autres preuves. Si le prêtre *Sæmund* avait laissé parmi ses écrits cette Edda qu'on lui attribue, cet ouvrage aurait certainement attiré l'attention des savants islandais, et les écrivains n'auraient pas manqué de le citer fréquemment. Or le célèbre *Snorri Sturlason*, qui florissait au commencement du ^{xiii}^e siècle, et qui était à la fois historien classique, poète distingué et premier magistrat en Islande, ne connaissait pas le recueil qu'on attribue à *Sæmund*; il ne le cite dans aucun de ses écrits, bien qu'il eût eu souvent occasion de parler de cet ouvrage s'il l'avait connu, et il l'eût certainement connu si le recueil avait existé. Ce qui prouve encore que *Snorri* n'a jamais eu en main le recueil en question, c'est que les citations qu'il fait

des anciennes poésies nous présentent souvent des leçons toutes différentes de celles qu'on trouve dans l'Edda : de plus, Snorri semble aussi avoir ignoré l'existence de quelques poèmes qui font partie de ce recueil ; enfin il a ignoré jusqu'au nom d'*Edda* qu'on ne trouve dans aucun de ses ouvrages. Par tout ce que nous venons de dire, nous croyons être en droit d'admettre que l'Edda en vers, loin d'avoir été composée par Sæmund, n'a pas même existé du temps de Snorri, mort en 1241. C'est chose digne de remarque, que le nom d'Edda ne se trouve dans aucun écrit avant le xiv^e siècle ; et encore ce nom cité dans deux poèmes de cette époque ne prouve-t-il rien pour l'existence de l'Edda de Sæmund : car, si dans le célèbre poème intitulé *Líla* (le Lis), qu'on attribue à Eysteinn Arngrímsson, 1360, les préceptes poétiques sont appelés *Eddu-reglur* (règles de l'Edda), et si dans le poème d'Arnas Íonsson, florissant vers 1370, l'art poétique est appelé *Eddu-list* (l'art de l'Edda), il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'Edda en vers attribuée à Sæmund, mais de l'Edda en prose que nous connaissons sous le nom de *Snorra-Edda*. Ce dernier recueil fut composé à la fin du xiii^e siècle par un grammairien islandais qui voulut faire un traité de rhétorique, de métrique et de poétique. Il donna à son recueil le nom d'*Edda* (aïeule), sans doute parce que ce livre renfermait d'anciennes traditions mythologiques que les personnes âgées prenaient pour sujet de leurs entre-

tiens dans les longues veillées d'hiver. Comme cette Edda se composait surtout d'opuscules sortis de la plume de Snorri, on pouvait donner à ce livre le nom plus explicite de *Snorra-Edda*. Mais quant au recueil attribué à Sæmund, il nous semble qu'il a été composé à peu près vers la même époque que la *Snorra-Edda*, c'est-à-dire à la fin du ^{xiii}^e ou au commencement du ^{xiv}^e siècle. Tous les résultats des recherches que nous avons faites jusqu'ici et que nous venons d'exposer, confirment cette opinion; et pour la corroborer encore davantage nous ajouterons les considérations suivantes. Dès le commencement du ^{xii}^e siècle, il s'était développé en Islande un esprit littéraire très-actif; non-seulement on commença à écrire l'histoire et à traduire des livres latins, on eut aussi soin de recueillir de la bouche du peuple les traditions et les poésies anciennes. L'usage de l'écriture latine introduit au commencement du ^{xiii}^e siècle, favorisa ce mouvement littéraire, et les clercs se mirent avec zèle à composer des recueils de Sagas, de lois, de poésies et de traités philologiques ¹. Aussi les manuscrits les plus anciens qui nous restent des monuments littéraires scandinaves sont-ils de cette époque; ils ne remontent guère au delà du ^{xiii}^e siècle; tels sont notamment le *Codex regius* et le *Fragmentum membranæum* de l'Edda en vers. C'est donc encore une raison de plus qui nous fait croire que l'Edda attri-

¹ Voyez *Um Lätinu-stafrofit*, p. 274, 275.

buée à Sæmund a été composée à la fin du xiii^e ou au commencement du xiv^e siècle, puisque les plus anciens manuscrits de cette Edda ne remontent pas au delà de cette époque, et que, comme nous venons de le dire, c'est dans ce temps qu'on était plus particulièrement porté à faire des recueils.

L'une et l'autre Edda appartenant à peu près à la même époque, il nous reste à déterminer laquelle des deux est la plus ancienne. Notre opinion à ce sujet paraîtra peut-être paradoxale; cependant nous devons la soumettre à l'examen des savants. L'Edda de *Snorri* nous semble avoir été composée avant l'Edda de *Sæmund*, et voici les raisons sur lesquelles nous croyons pouvoir nous fonder. En comparant l'introduction en prose du poème *Lokasenna* avec le chapitre xxxiii du traité *Skaldskaparmál* dans la *Snorra-Edda*¹, on est frappé de trouver quelques circonstances rapportées en termes presque identiques dans l'un et l'autre écrit. Cette identité ne saurait être fortuite; on découvre aisément que l'auteur de la préface a emprunté ces particularités au *Skaldskaparmál*. En effet, ces détails rapportés sont bien à leur place dans le traité de *Snorri*, tandis qu'ils sont déplacés dans l'introduction dont nous parlons². De là on peut induire que l'auteur

¹ *Snorra-Edda*, p. 129, édit. de Rask.

² *Snorri* pouvait très-bien dire : *thórr var eigi thar, hann var farinn í austrveg*, parce que deux lignes auparavant il avait dit qu'*Óegir* avait invité tous les Ases; l'auteur devait donc justifier l'absence de Thor. Mais

de l'introduction ou l'auteur du recueil attribué à Sæmund, a eu entre ses mains la Snorra-Edda. Car ce qui nous porte à croire que ces emprunts ont été faits dans le temps que le Skaldskaparmál faisait déjà partie de la Snorra-Edda, c'est que l'auteur de l'introduction doit avoir connu ce dernier livre, puisqu'il en a très-probablement emprunté le nom d'*Edda* qu'il a donné à son recueil de poésies. En effet on ne saurait nier que ce nom ne convienne mieux aux narrations en prose qu'à un recueil de poésies, et, par conséquent, nous devons croire qu'il a été donné originairement à la *Snorra-Edda* et que plus tard seulement il est devenu, par imitation, le titre du recueil de poésies. Comme la première Edda portait le nom de *Snorri*, la seconde reçut celui de *Sæmund*, soit que l'auteur du recueil crût réellement que les poésies avaient été composées par Sæmund, ou qu'il voulût

dans la préface, les mots *thórr kom egi thvát han var í austrvegi*, n'ont pas le même à-propos. Snorri dit très-bien : *thá lét OEgir bera inn... lysigull that er birti ok lysti höllina sem eldr*, puisqu'il ajoute *sem í Valhöllu voru sverðin fyrir elld*; mais dans la préface la phrase *thar var lysigull haft fyrir eldliós*, ne s'explique que par ce qui est dit dans *Skaldskaparmál*. Dans Snorri, le récit de la mort de Fimafengr est parfaitement à sa place; mais dans la préface il est tellement déplacé qu'il nous fait perdre le véritable point de vue sous lequel le poème doit être envisagé. Enfin quand Snorri dit : *vannz allt síðlft*, etc. il rapporte fidèlement la tradition mythologique; mais quand l'auteur de la préface dit : *síðlft barðk thar öll*, il est en contradiction manifeste avec ce qui est rapporté dans le poème; car nous y voyons Loki demandant à boire, Vidarr et Beyla remplissant les coupes, etc. etc.

simplement mettre à la tête de son livre un nom qui ne fût pas moins illustre que celui de Snorri.

§ III.

DU GENRE DE POÉSIE AUQUEL APPARTIENNENT LES POÈMES
DE L'EDDA.

Le genre de poésie auquel appartiennent les poèmes de l'Edda est le genre épique. La poésie épique est essentiellement narrative, elle raconte l'histoire des héros. Elle choisit de préférence ses sujets dans les anciennes traditions parce qu'elles se prêtent mieux aux ornements et aux fictions poétiques que les événements plus récents et l'histoire contemporaine. Les traditions anciennes qui peuvent devenir des sujets de poésie épique, sont, généralement parlant, de deux espèces que nous voulons désigner par les noms de *traditions épiques mythologiques* et *traditions épiques héroïques*. Les premières doivent être considérées comme les plus anciennes : elles se rapportent à la mythologie proprement dite, c'est-à-dire à la cosmogonie, à la théogonie, aux œuvres et aux actions attribuées aux dieux. Les secondes, en général moins anciennes, tiennent le milieu entre la fiction et la vérité, entre la fable et l'histoire. Elles nous représentent des héros qui appartenaient primitivement à l'histoire, mais que la tradition poétique a rattachés à la mythologie en les métamorphosant en *demi-dieux*, ou dieux du second ordre. Les deux espèces de traditions que nous venons de distinguer se trouvent le plus souvent con-

fondues et mêlées ensemble dans les poèmes épiques des différentes nations. Ce mélange se fait d'autant plus aisément que ces traditions ne diffèrent pas essentiellement entre elles quant à leur origine et à leur nature, mais seulement quant à leur ancienneté. Dans l'Edda, ces deux espèces de traditions forment deux classes de poèmes épiques très-distinctes. Ceux de la première classe, au nombre de quinze à dix-sept, composent la première partie du recueil attribué à Sæmund. Ils traitent des sujets purement mythologiques où les dieux seuls sont représentés avec leurs différentes passions. Les poèmes de la seconde partie, au nombre de vingt à vingt-deux, sont évidemment moins anciens que les précédents, et ils nous montrent au milieu des images et des ornements de la poésie la tradition historique encore toute pure. Dans ces poèmes, ce ne sont pas les dieux et les déesses qui occupent la scène, ce sont des héros et des héroïnes, personnages originairement historiques, mais devenus plus ou moins fabuleux dans la tradition et la poésie.

§ IV.

DE LA FORME NARRATIVE ET DE LA FORME DRAMATIQUE DES POÈMES DE L'EDDA.

Les trois poèmes que nous publions sont tirés de la première partie de l'Edda; tous les trois appartiennent donc, par les sujets qu'ils traitent, à la mythologie proprement dite.

Si d'un côté il y a de grands rapports de ressemblance entre les poèmes *Völuspá*, *Vafthrúdnismál* et *Lokasenna*, en ce que tous les trois appartiennent au même genre de poésie épique, on remarque d'un autre côté une différence sensible entre eux, dans la forme ou la manière dont les sujets y sont mis en scène. Ainsi, dans *Völuspá*, c'est le récit épique ou la narration qui domine presque exclusivement; dans *Vafthrúdnismál*, au contraire, il y a déjà une tendance prononcée à remplacer la narration par le dialogue; enfin, dans *Lokasenna*, le dialogue se trouve établi du commencement jusqu'à la fin du poème, non-seulement entre deux personnes, mais encore entre plusieurs interlocuteurs. Ainsi nous voyons la poésie épique prendre dans *Vafthrúdnismál* et *Lokasenna* la forme de la poésie dramatique.

Ce phénomène remarquable de la transition du récit épique au dialogue dramatique ne doit pas nous surprendre dans la littérature scandinave, puisque nous le remarquons également dans toute littérature qui s'est formée et développée indépendamment de toute influence étrangère. Chez les Hindous comme chez les Grecs, nous voyons le drame naître du récit et se former presque à la suite de l'épopée. Si à Rome les poètes dramatiques précèdent les poètes épiques, c'est que la littérature romaine ne s'est pas développée par elle-même. Les Romains étaient les imitateurs des Grecs, et il leur a été plus facile d'imiter d'abord les

dramas de leurs maîtres avant d'imiter leurs épopées. Au contraire, lorsque dans le moyen âge les peuples de l'Europe, par leur ignorance même, étaient réduits exclusivement aux ressources de leur propre génie, n'a-t-on pas vu les *mystères* qui, sous plus d'un rapport, formaient ce qu'on pourrait appeler la poésie épique chrétienne, donner le premier essor à l'art dramatique des nations modernes? Il est d'ailleurs conforme à la nature que le drame naisse de l'épopée dont il diffère bien moins par le fond que par la forme. En effet, nous voyons que les sujets des tragédies grecques et des drames indiens sont empruntés pour la plupart aux temps héroïques et mythologiques qui ont également fourni les sujets des épopées. La narration de l'épopée peut même prendre quelquefois la forme du drame; car de même que l'orateur se plaît à remplacer une description par une brillante hypotypose, de même il arrive aussi que le poète épique, au lieu de raconter les actions, fait parler et agir ses héros devant nous, et qu'à la place d'un récit il met une scène. Mais du moment que la narration est remplacée par le dialogue, et que le poète se dérobe, pour ainsi dire, derrière le personnage qu'il fait parler, la transition de l'épopée au drame commence, ou plutôt elle s'est déjà opérée. C'est à cause de la facilité avec laquelle cette transition se fait, qu'on voit quelquefois dans le même poème épique la forme du drame employée à côté de la nar-

ration: Qu'on compare par exemple les deux épopées sanscrites, le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*. Dans le premier de ces poèmes, tout est encore, comme dans Homère, dit et présenté sous forme de narration; les discours sont rapportés comme les faits, et le lecteur ne perd jamais de vue le poète racontant les aventures de son héros. Au contraire, dans le *Mahâbhârata*, qui est une épopée moins ancienne, le poète disparaît quelquefois derrière les personnages qu'il met en scène; et si les interlocuteurs n'étaient pas chaque fois annoncés et pour ainsi dire introduits avec la formule ordinaire, : un tel *a dit*, on s'imaginerait que c'est un drame ou un dialogue qu'on lit, et non la narration épique du poète qui rapporte les discours des héros de son épopée. Cette transition du récit au dialogue se montre encore plus clairement dans nos deux poèmes *Vafthrúdnismál* et *Lokasenna*. Dans le premier, il n'y a qu'une seule strophe, la cinquième, qui nous avertisse que c'est le poète qui parle; tout le reste du poème est un dialogue entre les personnages mis en scène. Dans *Lokasenna*, tout est dialogué du commencement jusqu'à la fin; seulement les interlocuteurs sont annoncés comme dans l'épopée indienne, par les mots : un tel *a dit*; et encore ces mots paraissent-ils être une interpolation faite par l'auteur du recueil ou par quelque copiste¹.

Nous avons insisté sur le rapport qu'il y a entre la

¹ Voyez l'introduction au poème *Lokasenna*.

poésie épique et la poésie dramatique, d'abord pour faire voir comment les différents genres de poésies naissent les uns des autres, et ensuite pour montrer que les Islandais n'avaient qu'à faire un pas de plus pour arriver au drame proprement dit. S'ils n'ont pas fait ce pas, il le faut attribuer, moins au manque de génie qu'aux circonstances défavorables dans lesquelles ils se sont trouvés. En effet, pour faire naître l'art dramatique, c'est peu de composer des drames, il faut les représenter. Mais le moyen d'avoir un théâtre, quelque mesquin qu'il fût, dans une île pauvre comme l'Islande et dont les habitants devaient garder par nécessité, si ce n'était par goût, la plus grande simplicité dans leurs mœurs et dans leurs amusements ?

§ V.

DES SUJETS MYTHOLOGIQUES TRAITÉS DANS LES POÈMES
DE L'EDDA.

Après avoir parlé du genre de poésie auquel appartiennent les chants de l'Edda, il nous resterait maintenant à examiner les sujets traités dans les poèmes épiques scandinaves; et comme ces sujets sont pour la plupart mythologiques, on s'attend peut-être à trouver dans cette introduction un aperçu de la mythologie du Nord. Mais comme nous ne devons traiter ici que d'une manière générale les questions qui se rapportent plus ou moins directement à notre sujet,

nous ne pouvons entrer dans des détails qui nous feraient perdre de vue notre but principal ¹.

D'ailleurs comment donner de la mythologie un exposé rapide qui satisfasse aux justes exigences de la science? Ce n'est que de nos jours qu'on commence à rassembler les matériaux et à les mettre en ordre d'après des principes scientifiques. Un travail sur l'ensemble des mythes sera seulement le résultat de l'explication juste et complète de tous les monuments qui nous restent des anciens peuples teuto-gothiques. Il y a plus : un aperçu général de la mythologie où l'on laisserait de côté les détails et qui satisfît en même temps à la science, est impossible à donner, d'abord parce que la véritable science tient autant aux détails qu'aux généralités, et ensuite parce que la mythologie n'est pas un système dont on puisse indiquer les principaux traits et tracer seulement les contours ou les linéaments. La mythologie, il faut le dire, ne saurait être un tout systématique, déterminé dans son plan et limité dans ses parties, parce qu'elle n'est pas une production qui soit sortie toute formée du sein d'une seule idée-mère; mais elle est née successivement et s'est développée peu à peu, presque comme au hasard, sous l'influence d'idées très-diverses, le

¹ Si l'on veut se contenter d'une simple notice sur la mythologie scandinave, on trouvera de quoi satisfaire sa curiosité dans le livre de Mallet, intitulé *Edda*, ou Monuments de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord; Genève, 1787, 3^e édit.

plus souvent indépendantes elles-mêmes de tout système déterminé : c'est pourquoi elle n'exclut pas les contradictions qui sont les ennemies jurées des systèmes et n'empêche point les accroissements démesurés ou disproportionnés que certaines parties de l'ensemble peuvent prendre sur les autres parties. Pour développer davantage ces vérités, qui, ce nous semble, ne sont pas encore généralement senties, qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques courtes considérations sur la mythologie en général et sur la manière de la traiter.

CHAPITRE III.

CONSIDÉRATIONS SUR LA MYTHOLOGIE ET SUR LA MANIÈRE DE LA TRAITER.

§ I.

DES DIFFÉRENTES OPINIONS SUR LA NATURE DE LA MYTHOLOGIE.

Il n'y a peut-être pas de sujet de science sur lequel les érudits se soient formés des notions aussi différentes les unes des autres, des idées aussi incomplètes et souvent aussi erronées que sur la mythologie.

En effet, les uns l'envisageant sous le point de vue purement théologique, n'y voient que les systèmes religieux des peuples anciens, ou la doctrine des croyances

du paganisme. Considérée de cette manière, la mythologie ne se présente que comme un tissu d'erreurs, de mensonges et d'impiétés, et c'est à bon droit que l'orthodoxie la regarde comme une supercherie faite au genre humain par le génie du mal.

Les autres, méconnaissant dans la mythologie l'élément religieux, n'y voient réellement que de la poésie, de la fiction, une création toujours arbitraire, souvent plaisante et quelquefois bizarre de l'imagination poétique. Comme telle, on la juge naturellement digne d'être étudiée, à l'égal de tant d'autres choses dont la connaissance contribue à notre amusement, et l'on accorde bien qu'elle mérite notre attention, parce qu'on en parle si souvent dans les livres des anciens et des modernes. C'est dans ces vues et d'après cette idée qu'on dirait rédigés la plupart des abrégés de mythologie à l'usage des colléges et des pensionnats de jeunes demoiselles.

D'autres enfin semblent s'imaginer que la mythologie n'était faite que pour cacher sous la forme du symbole et sous l'image de l'allégorie la sagesse, le profond savoir et les mystères de l'antiquité. Sous ce point de vue, les opinions ne diffèrent que par rapport à l'espèce de science qu'on dit être renfermée dans le système mythologique. Selon les uns, ordinairement amateurs de la philosophie, c'est la métaphysique; selon les autres, qui ont étudié le mouvement du ciel, c'est l'astronomie; et si l'on en croit

ceux qui sont initiés aux sciences naturelles, c'est la physique mécanique qui forme la base de la mythologie : et voilà que tous s'étudient à expliquer les mythes d'après leur système et leur opinion individuelle, et que chacun met en œuvre une érudition vraiment prodigieuse pour trouver dans ces mythes la clef qui doit nous ouvrir le sanctuaire des connaissances occultes de la Celtique et de la Scandinavie, de la Grèce et de l'Égypte, de la Scythie et de l'Iran, de l'Inde et de la Chine. Y a-t-il à s'étonner après cela si, en voyant les opinions contradictoires des érudits, l'homme d'un jugement sain se défie des ouvrages sur la mythologie comme l'on se défierait des sciences alchimiques ou astrologiques ?

§ II.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MYTHES.

Pour savoir ce que c'est que la mythologie, il faut se demander comment elle s'est formée, il faut remonter à son origine, la suivre pas à pas dans son développement progressif et rassembler, aux diverses époques de sa formation, les différents éléments qui sont entrés successivement dans sa composition. Si, en suivant cette marche, en remontant dans l'histoire des nations aussi haut qu'il est possible, nous examinons sans esprit de système les monuments où nous puisons la connaissance des mythes ; si nous étudions ces monuments dans l'ordre chronologique, en

portant notre attention sur les détails et les particularités de chacun séparément, et en expliquant chaque mythe par lui-même, sans recourir aux explications fournies par d'autres mythes, sauf à les réunir ensuite et à les considérer dans leur ensemble, voici à peu près comment nous nous expliquerons la nature, l'origine et la formation de la mythologie.

Avec l'enfance des sociétés commence l'histoire, naissent les traditions; ces traditions s'altèrent, se dénaturent en passant de bouche en bouche, d'une génération à l'autre. L'esprit de l'homme, naturellement porté au merveilleux, au gigantesque, au sublime, et dominé qu'il est par une imagination vive et fantasque, grossit, exagère et embellit les traditions de l'histoire. Alors les héros se changent en demi-dieux, en dieux, leurs actions en prodiges. Ce qui était historique dans le principe appartient maintenant autant à la fable qu'à l'histoire. De là une première espèce de mythes qu'on peut appeler *mythes historiques*, parce qu'ils reposent dans l'origine sur l'*histoire traditionnelle*.

Lorsque la société est plus avancée dans la civilisation et que la religion s'est alliée aux traditions anciennes, alors la poésie, au service de la religion, et se confondant avec elle, commence à se développer. Le poète emprunte les sujets de ses chants à l'histoire traditionnelle de sa nation. Cette première poésie est de sa nature toujours plus ou moins épique, car elle raconte les hauts faits et les événements mémorables

de l'antiquité; mais elle les raconte dans l'intention de plaire, d'intéresser et d'émouvoir, embellissant ce qui a besoin d'ornement, retranchant ce qui déplairait, enchaînant ce qui paraîtrait décousu et façonnant le tout pour en former un ensemble poétique plein de charmes, de goût et d'intérêt. Cet arrangement poétique des traditions, ou ces transformations qu'on leur fait subir pour les rendre plus propres à devenir des sujets de poésie, occasionnent et nécessitent la création d'un grand nombre de mythes qui ont leur unique source dans l'imagination du poète. C'est pourquoi cette seconde espèce de mythes peut être convenablement désignée sous le nom de *mythes poétiques*.

Lorsque dans la suite, par différentes circonstances, surtout par la réunion politique des peuplades en un corps de nation, le mélange des traditions de famille et de tribu a pu s'opérer, la science encore novice de l'époque, entreprend de classer, de coordonner, de mettre en système les différentes traditions, de concilier habilement ce qui se contredit en elles, et surtout de préciser les rapports qui devront exister entre les différentes divinités, jadis adorées séparément, et maintenant réunies en une société, en un corps de famille. La philosophie, encore toute jeune et présomptueuse, commence à agiter les grandes questions sur l'origine des choses. Le poète, à la fois philosophe et prêtre, crée avec hardiesse une cosmogonie et une théogonie. C'est alors que commence une nouvelle

période pour la mythologie qui, dès ce moment, prend un caractère plus systématique. Elle ne se compose plus seulement des traditions historiques et religieuses de quelques familles, elle forme maintenant l'origine de l'histoire et la base des croyances de toute une nation; c'est un système religieux entremêlé de poésies, de théories philosophiques et scientifiques de toute espèce. Mais par cela même que la mythologie devient plus complexe et plus systématique, elle change de nature et perd en grande partie son caractère primitif. En effet, la nature de la mythologie consistait jusqu'ici dans le développement progressif, spontané et organique de ses parties, lequel se faisait presque sans le secours de la réflexion. Maintenant, au contraire, ce n'est plus la tradition ou l'histoire traditionnelle qui engendre peu à peu les mythes, c'est la réflexion, la science qui les invente tout d'un coup, et en vue d'un système déterminé. La philosophie, cachant ses vérités et ses maximes sous l'image du symbole et sous le voile de l'allégorie, les introduit dans la mythologie ou dans le système des croyances religieuses. L'astronomie et l'astrologie produisent tour à tour un nombre infini de mythes, et la physique, personnifiant les forces de la nature, les fait agir sous le nom et la figure de quelque divinité. L'histoire même semble vouloir se compléter par des mythes; comme si elle avait besoin de suppléer au défaut de tradition et de documents, elle

s'appuie sur l'explication étymologique de quelques noms propres pour construire une histoire imaginée à la place de l'histoire véritable. En général, il n'y a peut-être pas de mythologie qui ne renferme un grand nombre de mythes symboliques, astronomiques, physiques et étymologiques, que tous on peut comprendre sous le nom de *mythes scientifiques*, parce que tous doivent leur origine à la réflexion ou à la science.

§ III.

COMMENT ON PEUT DISTINGUER LES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MYTHES.

Par l'exposé rapide que nous venons de faire, on a pu se convaincre que les mythes ne sont pas tous de la même espèce; tous par conséquent ne doivent ni être envisagés ni être expliqués de la même manière. On comprendra qu'il serait ridicule de chercher un sens profond et métaphysique dans des mythes d'imagination; de prendre les fictions du poète pour des allégories ou des symboles, et des mythes étymologiques pour de l'histoire véritable. Il importe donc avant tout de bien savoir distinguer les différentes espèces de mythes.

Quels sont, demandera-t-on, les signes auxquels on peut reconnaître ces différentes espèces? quelles sont les règles à suivre pour ne pas les confondre et pour se garantir de toute erreur? A cela on doit répondre qu'on ne saurait donner des règles assez explicites pour prévenir toute erreur, et assez nombreuses

pour résoudre tous les problèmes ; que le seul moyen de trouver la vérité, c'est d'avoir beaucoup de jugement et un tact sûr, puisque celui qui en sera doué y puisera facilement toutes les instructions et toutes les règles qui doivent le diriger dans ses travaux et le préserver de toute méprise. Il est du reste moins difficile qu'on ne le croirait de savoir distinguer les différents éléments qui composent la mythologie. Quant à l'élément historique, il suffit souvent de la simple inspection pour découvrir ce qui appartient à l'histoire et ce qu'il faut reléguer parmi les fables. En effet, tout ce qui est physiquement impossible, tout ce qui est merveilleux, fantastique, ne saurait être de l'histoire. Il n'y a donc de difficultés que lorsqu'il s'agit de séparer dans le mythe ce qui est de l'histoire pure de ce qui n'en est qu'une enveloppe ou un ornement poétique. Dans ce cas, la connaissance parfaite du génie de la nation et du génie de sa poésie, nous mettra suffisamment en état de distinguer la réalité historique d'avec l'invention fabuleuse. Comme, de nos jours, par un excès de scepticisme ou par une opinion erronée sur l'esprit de l'antiquité, on traite trop légèrement de fable tout ce qui est raconté dans les poésies des anciens, il ne sera peut-être pas inutile de dire que les anciens, quelque dominés qu'ils aient été par leur imagination, ont cependant moins que les nations modernes, traité des sujets purement fictifs, et que leur poésie repose bien plus sou-

vent que la nôtre sur des données historiques, ou du moins sur des traditions plus ou moins anciennes. Cette vérité, quelque paradoxale qu'elle paraisse d'abord, se trouve constatée quand on compare les poésies des anciens peuples de l'Asie et de l'Europe avec les poésies des nations modernes; et d'ailleurs elle s'explique et se confirme par cette considération philosophique, que plus l'homme est encore près de son enfance ou de son état primitif, moins il lui est possible de sortir, par la pensée, de la réalité qui l'entoure, pour entrer dans le monde fabuleux de l'imagination. On aurait donc tort de méconnaître dans la mythologie l'élément historique et de ne lui pas faire une assez large part; mais on conçoit que cet élément ne peut se trouver que dans les mythes les plus anciens, parce que, plus tard, lorsqu'on commença à écrire l'histoire, le mythe et la tradition historiques devinrent non-seulement inutiles, mais à peu près impossibles. Il est donc à remarquer que les mythes les plus récents reposent rarement sur une base historique, mais plus souvent sur les théories erérées par les sciences et la philosophie et cachées par les poètes, sous la forme du symbole et de l'allégorie. Les mythes que nous avons nommés *mythes allégoriques* et *symboliques*, ne sont pas plus difficiles à reconnaître et à distinguer que les autres espèces : l'œil exercé les discerne sans peine, et l'esprit sagace en trouve facilement l'explication.

§ IV.

DE LA MANIÈRE DE TRAITER LA MYTHOLOGIE.

Les différentes espèces de mythes une fois reconnues, il s'agit de les réunir et de les présenter dans leur ensemble. Le plan à suivre dans ce travail est indiqué clairement par la nature du sujet que nous voulons traiter. En effet, la mythologie s'étant formée peu à peu, il faut l'exposer selon l'ordre des temps, depuis sa formation et son développement progressif jusqu'à son entier achèvement, et distinguer par conséquent plusieurs périodes dans lesquelles les mythes se sont de plus en plus agglomérés, modifiés et généralisés. Ce plan, à la fois naturel et simple, a le grand avantage de mettre d'abord toute chose à la place qu'elle occupait primitivement, et de montrer ensuite comment tout s'enchaîne et se tient, même ce qui se contredit; comment tout est important et essentiel, même ce qui paraît être un accessoire ou un détail insignifiant, et enfin comment il peut y avoir un ensemble bien ordonné sans qu'il y ait pour cela un système raisonné.

Ce n'est point ici le lieu de traiter la mythologie scandinave d'après les vues et le plan que nous venons d'indiquer; l'exposé de l'ensemble de la mythologie ne doit pas servir d'introduction à l'explication des sources mythologiques, mais il doit être le résultat de cette explication. Nous n'avons à faire ici qu'un travail

préparatoire; il s'agit pour nous de dresser en quelque sorte l'inventaire des mythes, à mesure que nous les trouverons dans les monuments littéraires des Scandinaves. Nous expliquerons donc successivement les différents chants de l'Edda, en tâchant de ne pas confondre et entremêler les diverses traditions mythologiques qu'ils renferment. Loin d'être étonné ou choqué des contradictions qui pourront se montrer dans l'ensemble des mythes, nous les verrons au contraire avec plaisir, sachant que plus il y a de contradictions dans une mythologie, plus c'est une preuve qu'elle n'a été ni contrariée ni gênée dans sa vie et son développement spontané par l'esprit de système et les théories raisonnées. Nous n'emprunterons rien à telle tradition pour l'ajouter à telle autre dans le but de compléter cette dernière, de l'amplifier et de l'expliquer. Nous ne nous hâterons pas non plus de comparer les mythes des Scandinaves avec ceux des autres nations et de chercher des analogies dans les détails des récits, convaincu que nous sommes, que l'on n'emploie avec succès la méthode comparative qu'après avoir bien examiné chaque chose séparément et avoir reconnu parfaitement la nature des termes que l'on veut faire entrer en comparaison. Sans avoir trop de confiance dans les explications suggérées par une étymologie hasardeuse et souvent erronée, nous ne négligerons point cependant de profiter des ressources de la philologie, pour trouver dans la signification des

nous mythologiques, quelques éclaircissements et quelques renseignements utiles; car, on ne saurait nier, puisque M. J. Grimm l'a si bien démontré par le fait¹, que les mots contiennent quelquefois dans leur étymologie des témoignages historiques non-seulement sur les choses qu'ils désignent, mais encore sur des époques très-anciennes dont il ne reste souvent d'autre document que celui qui est tiré de l'existence et de la signification de ces mots mêmes. Nous espérons que les résultats de ce travail préliminaire joints à d'autres déjà obtenus par le zèle d'illustres érudits², fourniront un jour à quelque savant les matériaux nécessaires pour composer un ouvrage où l'on n'expliquera pas seulement la mythologie scandinave, mais où l'on indiquera aussi les rapports qu'il y a entre les mythologies des différents peuples de l'antiquité. Cet ouvrage sera, nous n'en doutons pas, du plus haut intérêt pour le philosophe, qui y verra l'esprit humain se manifestant dans la mythologie sous mille formes diverses; pour le théologien, qui y apprendra à connaître l'origine et le caractère distinctif des religions non ré-

¹ *Deutsche Mythologie*, Göttingen, 1835.

² Le principal ouvrage que nous ayons sur la mythologie scandinave est le *Lexicon mythologicum*, rédigé par l'illustre savant, M. Finn Magnussen. Ce livre se distingue surtout par l'érudition prodigieuse que l'auteur y a déployée. Un autre ouvrage qui a un mérite tout différent de celui du Dictionnaire mythologique est le livre intitulé : *der Mythos von Thor*; le célèbre poëte allemand M. Louis Uhland en est l'auteur; il y explique les mythes sur Thor d'une manière ingénieuse et naturelle.

vélées; pour l'historien, qui trouvera dans les mythes d'anciennes traditions historiques remontant quelquefois jusqu'aux premiers âges des nations; enfin, pour le poète et l'artiste, qui verront le génie poétique de l'antiquité se manifestant avec le plus d'éclat et de vivacité dans les fictions toujours agréables, souvent instructives et quelquefois sublimes de la mythologie païenne.

Après avoir discuté des questions qui se rapportent exclusivement au contenu ou à la matière des poésies scandinaves, nous présenterons maintenant quelques considérations sur des sujets qui tiennent uniquement à l'extérieur ou à la forme de ces poésies. Nous parlerons successivement de la langue, de la prosodie et de la versification islandaise.

CHAPITRE IV.

EXAMEN PHILOLOGIQUE DE LA LANGUE ISLANDAISE.

§ I.

DES DIFFÉRENTS SYSTÈMES D'ORTHOGRAPHE SUIVIS DANS LES MANUSCRITS ISLANDAIS ET LES ÉDITIONS DE L'EDDA.

Notre intention ne saurait être de faire ici une analyse complète de la langue, et nous nous croirions même dispensé d'entrer dans aucun examen philologique, si l'état de la grammaire islandaise n'était pas

tel, que l'orthographe des mots est encore aujourd'hui, dans beaucoup de cas, quelque peu incertaine. C'est donc en partie dans le but de contribuer à lever l'incertitude qui règne dans l'orthographe, que nous nous livrons à cet examen philologique, en partie aussi pour justifier l'orthographe que nous avons adoptée nous-mêmes en transcrivant les textes que nous publions.

La seule règle qu'on croit pouvoir donner toutes les fois qu'il s'agit d'orthographe, c'est de suivre l'usage pour les langues vivantes, et les manuscrits pour les langues mortes. Reproduire exactement l'orthographe des manuscrits, ce serait donc à nous notre unique tâche et notre seul devoir ¹. Cependant la règle indiquée, quelque juste et rigoureuse qu'elle soit en diplo-

¹ Il n'est pas inutile de rappeler ici quelques principes qu'on devrait toujours suivre quand on publie, d'après des manuscrits, le texte de quelque monument littéraire du moyen âge. Si un texte de philologie est publié pour la *première* fois, il doit, selon nous, être une copie exacte du manuscrit, pour qu'on puisse travailler sur ce texte comme l'on ferait sur le manuscrit lui-même, et préparer ainsi une seconde édition qui sera une édition critique. Rien n'est si nuisible à la philologie que les textes où l'on s'est permis de faire des changements aux mots pour rajeunir, comme on dit, le langage et mettre de l'uniformité entre l'orthographe du manuscrit et l'orthographe actuellement en usage. En second lieu, si l'on a à sa disposition plusieurs manuscrits, il ne faut pas les suivre tous à la fois; il ne faut suivre, dans le texte, que celui d'entre eux qui paraît être le meilleur, et avoir soin de mettre en note les leçons des autres manuscrits, avec indication de celle qui semble devoir être préférée. Nous avons rappelé ce dernier principe surtout parce qu'il doit aussi trouver son application toutes les fois que les manuscrits d'un texte suivent des systèmes d'orthographe différents.

matique, ne nous semble pas avoir autant d'autorité et de justesse en philologie; car il doit être permis au philologue qui envisage bien moins la langue écrite que la langue parlée, de corriger l'orthographe vulgaire dès qu'il lui est prouvé que la langue, telle qu'on l'a écrite, ne correspond pas assez exactement avec la langue telle qu'on doit l'avoir parlée. Il y a plus: la règle devient même impossible à observer dans beaucoup de cas; car comment la suivre si les manuscrits qui doivent nous guider diffèrent entre eux dans l'orthographe, ou, ce qui est plus fâcheux encore, si dans le même manuscrit les mêmes mots se trouvent écrits de plusieurs manières? Alors évidemment cette prétendue autorité positive de l'orthographe vulgaire et de l'usage suivi dans les manuscrits nous laisse dans le doute, et nous sommes obligés, pour sortir de l'incertitude, de recourir au raisonnement ou à la critique, qui sont, en toutes choses, les seuls juges en dernier ressort.

On a, il faut le dire, beaucoup exagéré les inexactitudes et les défauts des manuscrits, surtout de ceux qui renferment les monuments littéraires des langues du moyen âge. On a bien souvent pris pour des irrégularités dans l'orthographe, les différences qu'on y a établies à dessein pour marquer la différence des dialectes ou des formes de la langue à telle ou telle époque; et ce qu'on devait attribuer à une savante et exacte distinction, on l'a attribué, le plus souvent, à l'ignorance, à l'inattention ou au caprice

des copistes. Néanmoins, quelque large part qu'on fasse à la différence des dialectes et des formes de la langue, selon les localités et les époques, toujours y aura-t-il dans beaucoup d'inscriptions et dans beaucoup de manuscrits, des anomalies qu'on ne pourra attribuer qu'à l'incertitude qui régnait dans l'orthographe. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que, par exemple, le mot *estir* se trouve écrit sur les pierres runiques de vingt-huit manières différentes, et dans les manuscrits des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, ce même mot se présente encore sous dix-sept formes diverses ¹. M. J. Grimm s'est vu dans la nécessité d'abandonner en beaucoup de points l'orthographe des manuscrits allemands; Rask se plaint également de la confusion qui règne dans l'orthographe des mots anglo-saxons, et l'on peut élever la même plainte au sujet des manuscrits vieux français, où souvent, sur la même page, le même mot se trouve écrit de plusieurs manières.

Ces anomalies et ces différences dans l'orthographe, il faut les attribuer d'abord à la difficulté qu'il y avait d'écrire les langues germaniques ou gothiques du moyen âge en caractères empruntés à la langue latine, et ensuite au peu d'habitude qu'on avait d'écrire et de lire des livres en langue vulgaire. L'usage qui naît précisément de la pratique fréquente d'une chose ne pouvait donc pas facilement se fixer dans l'écriture, ni

¹ Voyez *Svensk språklära utgifven af svenska Akademien*; Stockholm, 1836, page ix.

établir ses règles et faire autorité comme chez nous.

Quant aux manuscrits de l'Edda en vers, il faut convenir que sous le rapport de l'orthographe ils ne sont pas exempts des défauts que nous venons de signaler; non-seulement le *Codex regius* et le *Fragmentum membraneum*, les deux plus anciens manuscrits de l'Edda, ne suivent pas le même système d'orthographe, mais encore ne sont-ils pas toujours conséquents dans le système qu'ils ont adopté. Cette différence dans la manière d'écrire les mots et ces ineonsequences ne doivent pas nous étonner; car, comment eût-il été possible avec les connaissances grammaticales si bornées de ces temps, de créer une orthographe parfaite qui est seulement le résultat des plus hautes études philologiques? Cependant les études grammaticales n'ont pas été négligées en Islande; elles y furent cultivées dès le commencement du xi^e siècle. *Thóroddr le maître ès-runes* (rûnameistari) et le prêtre *Ari le savant* connaissaient Priscien et peut-être encore quelque autre grammairien latin. On appliqua à l'alphabet runique le système grammatical des Romains, et l'on détermina les lettres tant voyelles que consonnes qui se correspondaient dans la langue latine et la langue islandaise. Plus tard, principalement dès la première moitié du xiii^e siècle, on abandonna l'écriture runique et l'on commença à se servir généralement de l'écriture latine. Il fallut donc, pour substituer un alphabet à l'autre, comparer

auparavant les caractères runiques avec les caractères romains, ou en suivant une méthode plus rationnelle mais plus difficile, analyser les sons de la langue même et les exprimer au moyen de l'alphabet latin. Cette analyse de la langue et de l'écriture runique forme le sujet de deux traités qui font partie de la *Snorra-Edda* et qui ont été composés dans la première moitié du ^{xiii}^e siècle. Le premier traité intitulé *Um látinu-stafrofit* (de l'alphabet latin), a pour auteur un clerc ou prêtre islandais dont le nom ne nous est pas connu. Ce grammairien avait étudié Thôroddr, Ari frôdi et Priscien; il connaissait également l'alphabet anglo-saxon qu'il semble avoir pris pour base de son alphabet islandais. L'autre traité est intitulé *Mál-fræðinnar Grund-völlr* (fondement de la grammaire) et renferme quelques considérations générales sur la langue et une analyse de l'alphabet runique. L'auteur de cet écrit est sans doute *Olaf Thórdarson* surnommé *Hvitaskald* (le poète blond); Olaf était neveu de Snorri; pendant les années 1236 à 1240, il vécut à la cour du roi de Danemarck Waldemar II, et mourut en Islande en 1259¹.

On trouve dans l'un et l'autre de ces traités des observations fines sur la prononciation et l'orthographe; mais principalement la dissertation de l'alphabet latin paraît avoir exercé quelque influence sur l'orthographe suivie dans les manuscrits. En effet, on

¹ *Knytlinga Saga*, cap. 127.

trouve dans le *Codex regius* et le *Fragmentum membraneum* certaines abréviations qui semblent avoir été empruntées à notre grammairien. Ainsi, par exemple, les manuscrits de l'Edda, au lieu d'écrire les consonnes doubles *nn*, *rr*, *kk*, etc. n'écrivent qu'une seule de ces consonnes, mais en caractère majuscule *N*, *R*, *K*, de la même grandeur que les autres lettres minuscules. C'est une manière d'écrire dont l'auteur de notre traité paraît être l'inventeur. Une autre abréviation très-fréquente dans les manuscrits de l'Edda, c'est de désigner *m* et *n* au milieu ou à la fin du mot par un titre ou petit trait placé sur la voyelle, de la même manière qu'en *dévanâgarî* ou écriture sanserite, on place le point *anusvâra* au-dessus de la ligne pour désigner une nasale qui se trouve insérée entre la voyelle et la consonne. Cette abréviation usitée dans les manuscrits de l'Edda, semble aussi avoir été empruntée à notre grammairien, qui de son côté l'a peut-être prise dans les manuscrits anglo-saxons. On trouve même dans l'alphabet de ce grammairien un caractère particulier *ġ* qu'il appelle *eng*, et qui doit servir à exprimer en abrégé le son nasal que nous désignons ordinairement par *ng*. Nous pourrions indiquer encore d'autres analogies qu'on remarque entre l'orthographe enseignée dans le traité de l'alphabet latin et l'orthographe suivie dans les manuscrits de l'Edda. Mais les exemples que nous avons cités, suffisent pour produire en nous la conviction que le traité

grammatical dont nous parlons, a eu quelque influence sur la manière d'écrire les mots dans les livres islandais. Cependant cette influence n'a pas été assez grande pour faire admettre en entier et pour faire prévaloir le système d'orthographe de notre grammairien; car, nous l'avons vu, les manuscrits de l'Edda ne sont pas écrits d'après un système uniforme. Ces anomalies passèrent des manuscrits dans les éditions imprimées de l'Edda, et c'est seulement de nos jours qu'on a songé à rendre uniforme l'orthographe des textes islandais. Rask, dans la première édition de sa Grammaire islandaise, s'attacha principalement à déterminer la valeur phonique des lettres, sans chercher à désigner certaines voyelles par des signes plus convenables. M. Grimm soumit l'alphabet islandais à une nouvelle analyse philologique, il précisa davantage la différence phonique et grammaticale qu'il y avait entre les voyelles, et il l'exprima par des signes mieux choisis et uniformes pour les voyelles correspondantes dans les autres langues germaniques. Cependant le système de transcription des textes islandais, tel qu'il résulte de l'analyse faite par M. Grimm, diffère encore en quelques points de celui qu'avait adopté Rask dans la dernière édition de sa grammaire. C'est une raison de plus, pour nous, de soumettre l'alphabet islandais à un nouvel examen; non que nous ayons la prétention de tout éclaircir par nos observations; mais nous désirons appeler de nouveau

l'attention des grammairiens sur des questions qui, selon nous, sont de la plus haute importance en philologie.

§ II.

EXAMEN DES VOYELLES SIMPLES.

C'est une vérité philologique constatée par l'histoire des langues, et confirmée par la paléographie, que *a*, *i*, *u* (prononcez *ou*), sont les seules *voyelles primitives*, et que toutes les autres ne sont que des *voyelles dérivées*. Il n'y a que très-peu de langues qui se soient contentées de ces trois voyelles primitives; la plupart y ont ajouté un plus ou moins grand nombre de voyelles dérivées.

Dans l'islandais ou dans la langue scandinave, nous devons, d'après ce que nous venons de dire, considérer comme primitives, les voyelles *a*, *i*, *u*, avec leurs longues *á*, *í*, *ú*, et leurs diphthongues *ai* et *au* (prononcez *a-í*, *a-ou*). Ce sont en effet, si l'on y ajoute encore l'*o*, les seules voyelles qu'on trouve écrites dans l'ancien alphabet runique et sur les plus anciens monuments qui nous restent.

L'*o* paraît être, parmi les voyelles dérivées, celle qui s'est formée la première dans la langue scandinave, puisqu'on la trouve déjà exprimée par un signe particulier dans les inscriptions runiques. La voyelle *o* est dérivée de l'*u*; après un certain laps de temps, cet *o* engendré par *u*, engendra à son tour la voyelle

que nous exprimons en français par *eu*, comme dans les mots *peu*, *feu*, *lieu*. Dans les livres danois, suédois et allemands, on a commencé depuis quelque temps à exprimer cette voyelle par le signe complexe *ö*, qui rappelle très-bien par sa figure, l'origine et la nature du son, et qu'on devrait adopter dans toutes les langues qui ont cette même voyelle¹.

Au lieu de la seule voyelle *u* nous en avons donc trois de la même famille, à savoir : *u*, *o*, *ö*, exemple : *uxi* (taureau), *ox* (bœuf); *öxn* (bétail), *ur* (de, hors), *orsök* (cause, origine), *örviti* (fou). Comme les trois caractères *u*, *o*, *ö* répondent parfaitement aux trois sons ou voyelles qu'ils représentent, l'orthographe islandaise doit les adopter et s'en servir.

¹ Nous profitons de cette occasion pour faire remarquer combien notre orthographe française serait à la fois plus simple, plus rationnelle et plus intelligible, si nous nous étions servis du signe *ö* pour désigner la voyelle que nous exprimons tantôt par les deux voyelles *eu*, tantôt par les deux voyelles *oe*, tantôt même par les trois voyelles *oeu* qui toutes sont des diphthongues, au lieu d'être des voyelles simples ou complexes, et qui, en outre, ne signifient pas même exactement, dans leurs éléments, ce qu'elles ont la prétention de signifier. Le signe *ö*, au contraire, indiquerait parfaitement l'origine de notre voyelle *eu*, dérivée, comme l'*ö* scandinave, de la voyelle *o*. De plus, le signe *ö* serait intelligible à toutes les nations qui, dans leur langue, ont cette même voyelle, et favoriserait, par conséquent, l'introduction d'un système d'orthographe uniforme pour toutes les langues de l'Europe. On aurait donc mieux satisfait, selon nous, aux véritables principes d'une bonne orthographe, si au lieu d'écrire par exemple : *bœuf*, *œuf*, *seul*, *vœu*, *œil*, *feu*, *majeur*, etc. on avait écrit : *böf*, lat. *bov-em*; *öf*, lat. *ov-um*; *söl*, lat. *sol-us*; *völ*, lat. *vot-um*; *övers*, lat. *opera*; *öil*, lat. *ocul-us*; *fö*, lat. *foc-us*; *majör*, lat. *major*, etc.

De l'u primitif dérivent non-seulement o et ð, mais encore une voyelle qui se prononce à peu près comme l'u français ou comme l'u-psilon grec; c'est pourquoi l'on a exprimé cette voyelle par la lettre y. L'u scandinave se prononce ou; mais quand la syllabe qui suit cet u commence¹ par un i, l'a prend, dans certains cas, un son plus délié, plus rapproché de l'i et semblable à la prononciation de l'u français. Exemple : full, fyll-i, gull, gyll-ing, guð, gyð-ia. Le changement de u en y nous semble dans certains mots plus ancien que le changement de u en o, et voici pourquoi. La voyelle y ne peut provenir de l'o, mais seulement de l'a, parce que de l'o à l'y il n'y a pas de transition directe possible. Or le mot islandais *sonr* forme au datif *syn-i*; cela prouve évidemment que le changement de voyelle en y s'est opéré avant que le mot scandinave *sunr* eût pris la forme actuelle de *sonr*; car cette dernière forme eût produit au datif, non pas *syn-i*, mais *sôn-i*, puisque o par l'influence d'un i devient non pas y, mais ð.

Quelques objections qui sont assez fondées, s'élèvent contre l'adoption et l'usage du caractère y; d'abord ce signe est étranger à l'ancienne écriture scandinave puisqu'il est emprunté au grec; ensuite l'y a pris déjà dans la prononciation des Romains, le son de la

¹ Les Islandais, en épelant les mots, finissent les syllabes par les consonnes. C'est le contraire du système des Hindous qui finissent les syllabes toujours par les voyelles, comme on peut le voir dans les anciennes inscriptions sanscrites. Voyez *Transactions of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. I et II.

voyelle *i*, et la plupart des nations modernes le prononcent également de cette manière. Le signe *y* n'exprime donc pas exactement la voyelle islandaise qu'on doit prononcer comme un *u* français. Il est vrai que, même dans la prononciation des Islandais, *y* a pris peu à peu le son de *i*, comme cela se voit dans certains manuscrits qui emploient indifféremment *y* et *i*. Mais puisqu'il est prouvé que *y* n'était pas de tout temps, ni dans tous les cas prononcé comme *i*, il est de l'intérêt de l'orthographe et de la grammaire de rejeter un signe aussi équivoque que l'est la lettre *y*. Dans l'écriture runique on employait un caractère très-bien choisi, parce qu'il rappelait, déjà par sa forme, l'origine de la voyelle dérivée de *u*. Ce caractère était un *u* avec un point dans l'intérieur, **u̇**. On pourrait remplacer ce signe runique, par un *u* dans l'intérieur duquel on mettrait un point; au-dessus de cet *u* *punctué* on placerait l'accent circonflexe pour exprimer la voyelle longue correspondante.

Quant à la voyelle longue qui, par l'influence d'un *i*, s'est formée de *ô*, ou quant à l'*ô* long, on le désigne ordinairement par les deux lettres *œ*. Ce signe a le seul inconvénient d'exprimer une voyelle simple ou complexe par deux voyelles qu'on pourrait aussi prendre pour une diphthongue; par conséquent, il vaudrait mieux exprimer *ô* long par le caractère *ô* surmonté de l'accent aigu au lieu de l'accent circonflexe, pour rendre le signe moins compliqué.

Si nous énumérons maintenant les voyelles qui appartiennent à la famille *a*, et dont les signes respectifs sont indispensables pour la transcription des textes islandais, nous trouverons qu'elles sont au nombre de huit; ce sont : *u*, *o*, *ö*, *y*, avec leurs longues *ú*, *ó*, *æ* et *ý*.

La seconde voyelle primitive *a*, n'a engendré qu'une seule voyelle qui répond entièrement, et pour le son et pour l'origine, à notre voyelle *è* ou *ai* dans les mots *amer*, latin *amar-us*; *mer*, latin *mare*; *clair*, latin *clarus*. Cette voyelle dérivée est désignée ordinairement par la lettre *e*. Il serait plus convenable de l'exprimer par le signe *ā*, si *e* n'était pas déjà une lettre adoptée dans toutes les langues de l'Europe, et que *ā* ne fût incommode, ne pouvant pas facilement être surmonté d'un accent circonflexe pour exprimer la voyelle longue.

Le changement de l'*a* en *e* est surtout fréquent dans l'anglo-saxon; en islandais ce changement s'opère principalement sous l'influence d'un *i* placé au commencement de la syllabe qui suit la voyelle *a*, exemple : *mōgr* (magur) fils, datif *meg-i*; *dagr* jour, datif *degi*; *val*, choix, *vel-ia*, choisir, etc. *A* long subissant également l'influence de l'*i* se change en la voyelle qu'on désigne par *æ*, mais qu'on exprimerait bien plus convenablement par *é*, parce que *é* dérivé de *a* long suivrait l'analogie de *e* dérivé de *a* bref; *æ* devrait être réservé pour désigner le changement qu'*a* subi l'ancienne diphthongue *ai* (prononcez *ai*).

Les voyelles appartenant à la famille *a* sont seule-

ment au nombre de quatre, ce sont : *a*, *e*, et leurs longues *ā*, *ē* (*æ*).

Il nous reste à parler de la troisième voyelle primitive *i*; la seule voyelle qui en soit dérivée, est un *é* que M. Grimm exprime par *ē* pour le distinguer de l'*e* dérivé, comme nous l'avons vu, de la voyelle *a*. Le caractère runique correspondant à *ē* s'écrit comme un *i* avec un point au milieu, $\ddot{i}$; cette figure indique que *ē* n'est qu'un *i* modifié. Le changement de *i* en *ē* s'est fait dans beaucoup de langues. En français nous trouvons en venu du latin *in*, *enfant* de *infans*, *ferme* de *firmus*, etc. L'*ē* islandais paraît avoir eu un son intermédiaire entre *é* et *i*, se rapprochant toutefois plus de l'*i* que de l'*é*.

Il y a certains cas où l'*ē* devient long, comme par exemple dans le mot *frēht* (frêtt). Pour désigner cet *ē* long, M. Grimm emploie le caractère *é*; mais ce caractère désigne bien plus convenablement l'*e* long qui est dérivé d'un *a* long. On ferait donc bien de remplacer *ē* par un *e* surmonté d'un seul point au-dessus duquel on placerait encore facilement l'accent circonflexe pour désigner l'*ē* long.

§ III.

EXAMEN DES DIPHTHONGUES.

La diphtongue est la combinaison de deux voyelles simples, prononcées distinctement l'une et l'autre en une seule émission de voix ou en une seule syllabe.

Ce qui distingue la diphthongue de toute autre combinaison de voyelles, c'est qu'elle a une signification *grammaticale*; aucun des deux éléments qui la composent ne peut être retranché sans qu'aussitôt la forme grammaticale du mot soit entièrement détruite. Il n'y a que *ai* (a-ï) et *au* (a-ou) et leurs dérivés qui soient de véritables diphthongues, et les langues dont le *vocalisme* est le plus parfait, comme le sanscrit et l'arabe littéral, connaissent seulement les diphthongues primitives *ai* et *au*.

Les diphthongues *primitives* de la langue islandaise sont, d'après ce qui nous venons de dire, *ai* et *au* (prononcez a-i, a-ou). *Ai* a disparu peu à peu de la langue et a fait place à ses deux *dérivés* *ei* et *æ*, exemples : isl. *teitr*, goth. *taitis*; isl. *stein*, goth. *stains*; isl. *heill*, goth. *hails*; isl. *hræv*, goth. *hraiv*; isl. *læra*, goth. *laisjan*; isl. *æ*, goth. *aiv*, etc. Dans *ei* le son diphthongue est resté, seulement *a* s'est changé en *e* par l'influence de l'*i*; *æ* au contraire se prononce comme un son simple ou incomplexe, et ce son est à peu près le même que celui de la voyelle *é* dont il diffère entièrement quant à son origine.

La diphthongue *au* n'a pas disparu de la langue comme *ai*; seulement elle est devenue, dans quelques cas très-rares, une voyelle simple ayant le son de l'*ô*, laquelle quelquefois, et principalement par l'influence d'un *i*, s'est changée en *ō* long. Le plus souvent *au* s'est maintenu comme diphthongue; mais il s'est

changé en *ey* toutes les fois qu'il y a été amené par l'influence d'un *i* qui se trouvait dans la syllabe suivante, exemple : *draup*, *dreypi*; *raun*, *reyni*; *laus*, *leysi*, etc.

Enumérons maintenant les voyelles simples et les diphthongues¹ de la langue islandaise.

I. Voyelles simples ou incomplexes.

Voyelles primitives	<i>a</i> , <i>d</i> ; <i>i</i> , <i>t</i> ; <i>u</i> , <i>ú</i> .
Voyelles dérivées	<i>e</i> , <i>é</i> ; <i>ē</i> , <i>ē</i> ; <i>y</i> <i>o</i> <i>ý</i> <i>ó</i> .
Voyelle dérivée d'une diphthongue.	<i>æ</i> <i>ö</i> <i>œ</i> .

II. Voyelles diphthongues.

Diphthongues primitives . .	(<i>ai</i>), <i>au</i> .
Diphthongues dérivées . . .	<i>ei</i> , <i>æ</i> , <i>ey</i> .

Ces vingt voyelles entrent dans la composition grammaticale des mots, et constituent un des caractères distinctifs de la langue islandaise.

§ IV.

EXAMEN DES CONCRÉTIFS.

Nous appelons concrets toutes les combinaisons de voyelles qui ne sont pas des diphthongues. Les

¹ Le grammairien islandais qui a composé le traité *um látínu-stafrofit*, divise les voyelles (*liód-stafir*, lettres sonnantes) en trois classes : dans la première il range les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *y* qu'il appelle simplement *stafir*; dans la seconde, les voyelles *æ* et *œ* qu'il appelle *límingar* (conglutinations); dans la troisième, les diphthongues *au*, *ey*, *ei*, qu'il nomme *lausa-lófar* (sentes béantes). D'après l'auteur du traité intitulé *Málfræðinnar Graudeöllr*, il y a cinq voyelles (*hlíóðstafir*) *u*, *o*, *i*, *e*, *a*, et cinq diphthongues (*Tvíhlíóðr*, *Límingar-stafir*) *æ*, *au*, *ei*, *œ*, *ey*.

concrétifs n'ont point, comme les diphthongues, une signification grammaticale, et n'entrent point comme elles dans la composition radicale ou la formation primitive des mots : ils doivent leur origine à l'intrusion d'une voyelle qui vient se placer à côté de la voyelle *radicale* pour des causes que nous aurons bientôt occasion d'indiquer.

A mesure qu'une langue s'éloigne de son origine, les diphthongues se changent en voyelles simples et les voyelles simples sont remplacées par des concrétifs. Ainsi, en français, les diphthongues de la langue latine sont devenues voyelles simples, et les voyelles simples du latin sont devenues des concrétifs en français. Dans la langue islandaise on trouve les concrétifs suivants : *ia*, *iá*, *iē*, *iu*, *io*, *iō*. Parmi ces combinaisons de voyelles, il n'y a que les formes *ia* et *iu* qui soient primitives; car *io* dérive de *iu*, *iō* dérive de *io* et *iē* doit être rapporté tantôt à *ia*, tantôt à *iu*. Nous expliquerons seulement l'origine des formes *iu* et *ia*; les autres formes s'expliquent facilement par ce que nous avons dit de la dérivation des voyelles dans l'article précédent.

La combinaison de voyelles *iu* est sans doute très-ancienne, car dans la langue gothique elle se trouve jusque dans les racines des verbes; mais, en aucun cas, elle ne saurait être considérée comme diphthongue, c'est-à-dire comme combinaison de voyelles appartenant à la formation primitive ou radicale des mots. Les concrétifs *ia* et *iu* sont produits par trois causes

principales : ou par la prononciation (euphonie), ou par le retranchement (syncope) d'une consonne, ou enfin par la transposition (métathèse) d'une voyelle. Si les concrétifs *ia* et *iu* sont produits par la prononciation, une seule des deux voyelles qui les composent est *radicale* ou appartient à la formation primitive du mot; l'autre voyelle est purement *euphonique*, c'est-à-dire qu'elle doit son origine à la prononciation et n'a par conséquent aucune signification grammaticale¹. Cette voyelle insérée par notre organe, entre la voyelle radicale et la consonne dont elle est suivie, diffère selon que la voyelle radicale est *i*, *a* ou *u*. Si la voyelle radicale est *i*, la voyelle insérée est *a* ou *e* muet, devant les consonnes liquides, aspirées et sifflantes; c'est le plus souvent *u*, ou son dérivé *o*, devant les labiales et les gutturales; exemples : *hiarta*, *hiarni*, *iarl*, *iafn*, *skjaldur*, etc.; *miukr*, *skiumi*, etc. M. Grimm

¹ L'insertion de voyelles euphoniques est très-fréquente dans les langues *celtiques*; ainsi, on trouve en irlandais des mots comme *cuaird*, *maoil*, *fliaich*, *siuir*, *liaigh*, *feroir*, etc. Il est souvent difficile d'indiquer quelle est la voyelle radicale du mot. Cependant, il ne faut pas croire que toutes les voyelles écrites se prononcent séparément; l'orthographe emploie souvent, comme en français, deux ou trois voyelles pour exprimer une seule voyelle simple. Les langues *sémitiques* ne souffrent généralement pas de voyelles euphoniques placées à côté des voyelles radicales. Seulement, en hébreu, il arrive qu'un *a* se glisse entre la voyelle radicale *e*, *i*, *u* et la consonne *gutturale*; exemple : רֵעַ *ré'g*, הֵרִיחַ *héri'kh*, לִוּחַ *lou'kh*. Cet *a* que les grammairiens ont appelé *a furtif*, disparaît quand la consonne *gutturale* est suivie d'une voyelle : ainsi on dit *ré-g'hi*, *lou-k'hi*, etc.

écrit *mēr* (à moi) indiquant par là l'ancienne prononciation : Rask au contraire écrit *mér* (*mier*) exprimant par cette orthographe la prononciation plus moderne. Comme l'une et l'autre manière d'orthographier ce mot sont également bonnes, il s'agit seulement de distinguer quels sont les cas où il convient d'adopter l'une ou l'autre de préférence; ce qui revient à savoir à quelle époque de la langue islandaise, on a cessé de prononcer *mēr* et commencé de prononcer *miar* ou *mier*.

. Si la voyelle radicale est *a* ou *u*, la voyelle insérée est *i*. Cette insertion d'une voyelle étrangère à la racine est provoquée tantôt par l'*u* qui aime à être précédé d'un *i* légèrement accentué, comme le prouve encore l'*u* anglais, qu'on prononce *iu*, tantôt par les consonnes liquides et les consonnes gutturales qui, quand elles sont prononcées, font entendre facilement après soi le son *e*, *i*, les premières en *sc* mouillant, les secondes par suite de leur nature qui tient à celle de l'*i* par l'intermédiaire du *j*. Comme exemple d'un *i* inséré entre la liquide ou la gutturale et la voyelle radicale, il suffira de citer les mots *giōra* (pour *giarva*, *garva*, cf. sansc. क्रीमि); goth. *liuhath*, latin *lux*; goth. *tiuhan*, latin *ducere*, etc. etc.

Dans quelques cas *ia* et *iu* sont, comme nous l'avons dit, le résultat d'une syncope de consonne, exemple : *giā* (pour *gigia*), *fiōrir* (goth. *fidvôreis*), *iōr* (pour *ihvor*, latin *equus*), etc.

Enfin, les concrétifs *ia* et *iu* proviennent quelquefois d'une métathèse ou transposition de voyelle, comme le prouvent les exemples suivants : goth. *kniu*, isl. *kniē* (pour *kīnu*), latin *genu*, sansc. जानुः; goth. *triu*, (arbre) isl. *triē* (pour *tiru*), sansc. त्रुः, etc.

Nous devons ajouter que, quand la prononciation de *ia* et *iu* devient moins nette, les voyelles *a* et *u* se changent comme en français en *e* muet, et *ia* et *iu* se prononcent comme *ie* dans *patrie*, latin *patria*; *pie*, latin *pius*. Comme cet *e* muet qui provient d'un *a* ou d'un *u* sourdement prononcé, doit être représenté dans l'écriture par quelque signe, je proposerais de l'exprimer par le caractère *ē*. On suivrait ainsi l'exemple de l'écriture runique qui, avec une exactitude admirable, exprime le même changement en plaçant après l'i radical un autre i, lequel a un point au milieu, $\ddot{i}$, pour indiquer que la prononciation de ce second i se rapproche de celle d'un *e* très-peu accentué. Nous écrivons par conséquent, *hiēt*, *bliēs*, *triē*, *kniē*, *miēr*, *siēr*, *hiēr*, au lieu de *hét*, *blés*, *kné*, *mér*, *sér*, *hér*, employant *ē* uniquement pour désigner l'e long au milieu du mot comme dans *grēt*, *blés*, *méli*, et à la fin du mot comme dans *fē* (pour *feih*, goth. *faihu*), *hnē* (pour *hneig*), où cet *e* est devenu long par suite du retranchement des deux dernières lettres.

§ V.

DE LA PERMUTATION DES VOYELLES.

Un autre genre de difficultés que présente l'orthographe des voyelles tient à la cause d'un phénomène très-intéressant, qui se montre dans quelques langues germaniques, et en particulier dans la langue islandaise. Ce phénomène que M. Grimm, dans sa Grammaire allemande, nomme *umlaut* et que nous pouvons désigner sous le nom de *permutation de voyelles*, consiste dans les transformations ou changements suivants :

1° Si les voyelles *a, á, u, ú, ó* et la diphthongue *au* sont suivies, dans le même mot, d'une syllabe qui commence par *i* ¹ :

a se change en *e*, exemple : *dag-r, deg-i; land, lend-i; val, vel-ia;*

á se change en *é* (*ae*), exemple : *hâtr, hêtt-ir; spânn, spên-i;*

u se change en *y*, exemple : *full, fytt-i; guð, gyð-ia;*

ú se change en *ý*, exemple : *hûs, hýs-i; út, ýt-i;*

ó se change en *æ*, exemple : *bôk, bæk-(i)r; rôtt, rætt-(i)r;*

au se change en *ey*, exemple : *draup, dreypi; raun, reyn-i.*

2° Si la voyelle *a* est suivie d'une syllabe qui com-

¹ Voyez p. 48, note 1.

menne par *u*, elle se change d'abord en *o* et ensuite en *ö*, exemple : (*mag-ur*) *mögr*, *mög-um*; *aska*, *ösk-u*.

Cette permutation ne s'opère pas seulement dans les voyelles radicales, mais aussi dans les voyelles insérées par la prononciation ¹, exemple : (*kial-ur*) *kiölr*, (*skiald-ur*) *skiöldr*, etc. Il y a des mots dont la voyelle radicale peut subir l'influence tantôt d'un *i*, tantôt d'un *a*, et qui par conséquent peuvent changer deux fois de voyelles. Ainsi, *mögr* dont la forme ancienne était *magur*, fait au génitif *magar*, au datif *megi*.

§ VI.

LE PHÉNOMÈNE DE LA PERMUTATION DES VOYELLES
EXPLIQUÉ.

En présence d'un phénomène philologique aussi intéressant que celui de la permutation des voyelles, on se demande à quelle cause il faut le rapporter, ou comment il doit être expliqué. Ce n'est aussi que par l'explication complète de ce phénomène qu'on parvient à triompher d'un grand nombre de difficultés dans l'orthographe, et à se rendre compte de beaucoup de changements dans les formes grammaticales des mots. La permutation des voyelles mérite d'autant plus notre attention, qu'elle n'a point encore été, de la part des philologues, l'objet d'un examen approfondi. Rask donne seulement à entendre qu'elle a

¹ Voyez p. 55.

pour cause la tendance de notre organe à l'assimilation des voyelles ; mais il n'entre ni dans la démonstration de ce principe, ni dans l'explication des conséquences qui en découlent.

Avant d'en venir à l'explication du phénomène, il est nécessaire de présenter d'abord quelques considérations préliminaires.

Les changements que subissent les lettres dans les langues sont de deux espèces : ou ce sont des changements opérés par la *grammaire* qui, moyennant certaines modifications faites dans la forme des mots, exprime les modifications et les rapports logiques de l'idée, ou bien ce sont des changements qui, indépendants de la grammaire et de la signification des mots, ont uniquement pour cause une *différence de prononciation*. Nous désignerons ces deux espèces de changements par les noms de *changement grammatical* et de *changement euphonique* ¹.

Quant au changement grammatical, il est inutile de dire qu'il ne s'étend pas sur les *consonnes* ; car les consonnes exprimant la signification propre à la racine, constituent, pour ainsi dire, l'individualité du mot, et ne sauraient, par conséquent, être changées sans que

¹ Le mot *euphonie*, en grammaire, ne signifie pas seulement la propriété des sons d'être harmonieux ou agréables à l'oreille, mais il désigne aussi ce qui rend la prononciation plus douce, plus coulante et plus facile pour notre organe, quelque bonne ou quelque mauvaise, quelque agréable ou quelque désagréable que soit du reste notre prononciation.

la signification de la racine soit changée en même temps¹. C'est donc seulement dans la partie mobile de la racine, ou dans les *voyelles* que la grammaire a pu opérer certains changements pour exprimer les différents rapports logiques, ou les différents points de vue sous lesquels l'idée du mot devait être envisagée. Comme exemples d'un changement grammatical, il suffira de citer le changement des voyelles radicales dans les verbes des langues germaniques et sémitiques, à l'effet d'exprimer les temps et les modes; le changement des voyelles radicales dans les verbes des langues sémitiques, pour exprimer l'actif, le passif et le neutre; le changement des voyelles à la fin des substantifs de l'arabe littéral, pour désigner les différents cas de la déclinaison; et enfin, en partie aussi, le changement ou plutôt le renforcement de voyelle connu dans la grammaire sanscrite, sous le nom de *gouna* et *vridhhi*.

¹ On pourrait être tenté de croire que dans les langues *celtiques* le changement grammatical s'étend même sur les consonnes. Ainsi, par exemple, en irlandais le mot *an fear* (l'homme) fait au génitif *an fhuir*; *an bhean* (la femme) fait au génitif *na mná*; *an chois* (le pied) fait au génitif *na coise*, etc. Mais tous ces changements sont purement *euphoniques*, comme en grec *ἐπίξ, τριχός; τρέφω, σρέψω; ἔχω, ἐκτός*, κ.τ.λ. En irlandais certaines consonnes sont compatibles, d'autres sont incompatibles; certaines consonnes deviennent ou aspirées ou dures selon qu'elles sont placées, à la fin ou au commencement du mot, ou qu'elles sont précédées ou suivies de telle ou telle voyelle, de telle ou telle consonne. Nous ne craignons pas de dire que ces changements euphoniques n'ont pas eu lieu dans les premières périodes de la langue irlandaise.

Quant au *changement euphonique*, il s'étend également et sur les consonnes et sur les voyelles. Le changement euphonique des consonnes s'appelle aussi la *permutation des consonnes*¹; le changement euphonique

¹ La *permutation des consonnes* appelée en allemand *lautverschiebung* est de deux espèces : ou la permutation se fait sur des consonnes *analogues* comme dans les exemples suivants : sansc. प (grec Φέρω, lat. Fero), goth. Bairan, vha. Péran; sansc. तण्ड (grec Τείνω, lat. Tendo), goth. Thanjan, vha. Dehnen, ou bien la permutation se fait sur des consonnes *dissemblables*, comme dans les exemples suivants : sansc. लेव, lat. Levir; grec. Δάκρυ, lat. Lacryma; sansc. गो, lat. Bos; Δῆ, Γᾶ; gr. Θῆρ, lat. Fera; goth. Thlinkan, vha. Fliuhan. La première espèce de permutation est la plus fréquente dans les langues; on peut l'observer également bien dans les différents idiomes d'une même langue ou dans les langues appartenant à la même famille. Comme ces changements se font d'après certaines règles, on peut deviner d'avance les lettres qui se correspondent ordinairement dans les différentes langues. Voici, par exemple, les consonnes qui se correspondent dans les principales langues indo-germaniques :

Sanscrit.	Grec.	Latin.	Gothique.	Vieux haut allemand.
प	π	p	f	v
ब	β	b	p	f
भ	φ	f	b	p
त	τ	t	th	d
द	δ	d	t	z
ध	θ	(f)	d	t
क	κ	c	(c) h	h (g)
ग	γ	h	g	k
घ	γ	g	k	ch

Parmi ces cinq langues, le gothique et le vieux haut allemand présen-

des voyelles constitue précisément ce que nous avons nommé la *permutation des voyelles*. Cette dernière est donc, nous le répétons, un changement purement euphonique et consiste, comme la permutation des consonnes, dans certaines modifications que subissent les sons de la langue lorsqu'ils sont prononcés par différentes bouches, ou par l'organe de tel ou tel individu. En effet, l'organe de la voix n'est pas exactement le même chez tous les hommes : il diffère de nation à nation, de localité à localité, d'individu à individu. Si notre organe est sujet à une certaine paresse, ou accoutumé à une prononciation sourde,

tent le moins d'exceptions à cette règle; le latin en présente un plus grand nombre; le grec en présente plus que le latin, et le sanscrit encore plus que le grec; car sur trente mots sanscrits il y en a au moins dix qui ne suivent pas la règle indiquée. Cela vient de ce que le sanscrit est très-riche en consonnes, de sorte que, pour une seule consonne grecque ou gothique, il y a plusieurs consonnes sanscrites. La différence des lettres qui se correspondent en sanscrit, en grec et en latin est peu sensible; elle est, au contraire, très-marquée dans les autres langues surtout dans le gothique et le vieux haut allemand. Quant aux langues *sémitiques*, la permutation y a pris un caractère tout particulier; elle y tient, pour ainsi dire, le milieu entre le changement *grammatical* et le changement *euphonique*. Les racines qui se correspondent dans les idiomes sémitiques sont, pour la plupart, identiques dans la forme. Ainsi, par exemple, la racine BaRaCa est la même en syriaque, en hébreu, en arabe, en éthiopien. Cette racine ne s'est pas changée en PaRaKa dans tel idiome sémitique, ou en FaRaCa dans tel autre, comme cela est arrivé à la racine प्रत् qui est devenue B-RiKa en gothique, et P-RiCHa en vieux haut allemand. Cela nous prouve deux choses, d'abord que les langues sémitiques se ressemblent bien plus que les idiomes indo-germaniques, et ensuite qu'elles

les voyelles sonores se changeront dans la bouche en voyelles sourdes. Si au contraire notre organe est délicat, nous aurons de la peine à prononcer convenablement les voyelles qui sont sourdes de leur nature, et pour ne pas faire trop d'efforts, nous les prononçons d'une manière plus commode à notre organe, en les amincissant et en les rendant plus claires. Ainsi, par suite de la paresse et de la lourdeur de l'organe, *a* se change en *o* et quelquefois en *u* (*ou*); *i* se transforme en *e*; au contraire, par l'effet de la mollesse et en quelque sorte de la mignardise de la prononciation, *a*

admettent plus rarement que les derniers, des changements purement *euphoniques*. Dès leur origine, elles n'ont pas fait abus de ces changements, se ménageant ainsi avec sagesse le moyen d'exprimer par la seule différence des formes d'une même racine, les différentes nuances dans la signification du mot. Ainsi les diverses formes des mêmes racines, comme

Syriaque *ܦܪܥ, ܦܪܟ, ܦܪܟܝ*;

Hébreu *ברע, ברק, פרק, פרך, ברכ*;

Arabe *فرغ, فرخ, فرج, فرق, برك*;

Éthiopien *በረከ, ለረቀ, ለርህ* etc. etc.

ne sont pas différentes seulement par suite d'un changement *euphonique*, mais cette différence dans la forme, repose sur une différence dans la signification. D'un côté, on peut dire qu'il s'est opéré dans ces racines des changements *euphoniques*, parce que toutes ces racines appartiennent à la même famille, et expriment en dernière analyse à peu près la même idée; mais, d'un autre côté, il faut aussi dire que s'il n'y avait pas de différence ou des nuances dans la signification des racines, il n'y aurait pas non plus de différence dans les formes radicales.

devient *ā*, *è*, *é*, et *i*; *u* (*ou*) devient *y* (*u*) et *i*; *o* devient *ō* (*eu*). C'est ainsi que les différences de prononciation produisent dans les langues un plus ou moins grand nombre de voyelles qui, toutes, ne sont que des nuances ou des modifications des trois voyelles fondamentales *a*, *i* et *u*.

On peut dire que dans les langues primitives, la voyelle *a* est la plus fréquente de toutes, ou qu'elle *y* est plus fréquente que dans les idiomes dérivés. A mesure que la langue s'éloigne de son état primitif, la voyelle *a* se transforme en voyelle sourde *o* et *u*, ou en voyelle plus amincie *è* et *é*. Ainsi, par exemple, les formes primitives qui se sont conservées en arabe, *maḥk*, *ab'd*, *va'd*, etc. se sont changées en hébreu en *mèl'k*, *èbed*, *ièled*, etc. L'*a* sanscrit est devenu très-souvent en grec un *o* ou un *è*, et en latin un *u*. L'*a* latin est devenu en français, dans beaucoup de cas, *è* ou *é*, exemples : lat. *clarus*, fr. *clèr*; l. *amare*, f. *èmér*; l. *pater*, f. *père*. La voyelle primitive *a* s'est changée dans beaucoup de dialectes en *o*, exemple : *μαλάχη* et *μολόχη*, *στρατός* et *στροτός*, *ἄνω* et *ὄνω*; lat. *domo* et gr. *δάμω*; lat. *cord-* et gr. *καρδία*; anglais *all* (pron. *oll*), allem. *all*; angl. *was* (pron. *ouos*), all. *war*; suéd. *språk*, all. *sprache*; suéd. *gård*, goth. *gards*. Par une marche inverse *o* se rapproche de *a* dans les mots français *mort*, *port*, *sort*, etc., et plus encore dans les mots anglais *lord*, *or*, *nor*, etc.

Le son à la fois sourd et plein de l'*u* (*ou*) est devenu

u-psilon ou u fin dans la *voix ronde* (os rotundum) des Ioniens et des Attiques, tout comme l'u (ou) latin s'est aminci en devenant u français; et o latin en passant dans notre langue a pris, dans un grand nombre de cas, le son plus mince de *ô*, *eu*¹. De la même manière, l'o anglais provenant d'un u primitif qui existe encore dans l'orthographe, se prononce *ô* dans les mots *tub*, *sun*, *spur*, *etc.* .

On voit que le principe auquel nous rapportons la permutation des voyelles, est un principe général qui se retrouve dans toutes les langues, parce qu'il tient à la nature même de l'organe de la voix humaine. On a aussi dû remarquer qu'il y a entre les différentes modifications du son ou des inflexions de la voix, une infinité de nuances et une gradation continue; de sorte que le changement d'un son en un autre ne se fait pas brusquement, mais qu'il est amené et qu'il s'accomplit d'une manière insensible, comme toutes les transformations dans la nature.

Le principe général d'où provient le changement des voyelles nous étant maintenant connu, il nous reste seulement à faire voir de quelle manière s'y rattache la permutation des voyelles, telle qu'on la trouve en islandais. Nous avons reconnu, nous le répétons, que le changement des voyelles n'était pas un phénomène isolé ou qui fût particulier à la langue islandaise, mais qu'il se retrouve, du moins, en principe dans toutes

¹ Voyez p. 47.

les langues, et provient d'une cause physiologique que nous avons indiquée. Une seule différence, à la vérité bien légère, existe entre la permutation des voyelles, telle qu'on la trouve en islandais, et la permutation telle qu'on la remarque dans d'autres langues. Cette différence consiste en ce qu'en islandais ce changement ne s'opère que quand il a été, pour ainsi dire, provoqué par l'influence d'un *i* ou d'un *u*, tandis que dans les autres langues, la permutation se fait dans un plus grand nombre de cas et d'une manière plus générale. D'après cela, il est évident qu'un autre principe est encore venu se joindre à celui que nous avons déjà indiqué, pour produire, de concert avec ce dernier, la permutation des voyelles telle qu'elle se montre dans la langue islandaise. Ce nouveau principe n'est autre que la tendance qu'on remarque dans certains sons à se rapprocher l'un de l'autre, et même à s'identifier dans la prononciation. Ainsi, le son *u* aime à changer la voyelle qui le précède en *u* ou en une voyelle sourde analogue; de même *i* sollicite la voyelle dont il est précédé à se changer également en *i*, ou en une voyelle déliée et mince. Cette tendance euphonique est ancienne, car elle se manifeste déjà dans la formation des mots dans beaucoup de langues ¹. Elle a naturellement

¹ Pour les langues sémitiques, voyez M. Ewald, *Grammatik der hebr. sprache*, 1835, p. 45 et 127, et *Grammatica critica linguæ arabicæ*, t. I, p. 86. — Quant aux langues de l'Inde, il suffit de rappeler le mot *तु* dans lequel l'a dérivatif a changé la voyelle radicale *a* en *u*. M. Eugène

dû être comprimée et contenue dans de justes bornes, parce qu'en prenant trop de développement et d'extension, elle eût effacé la différence entre les voyelles, et détruit les effets du changement grammatical. Les peuples du Nord semblent avoir affectionné la similitude des sons, puisqu'on la trouve non-seulement dans la forme grammaticale des mots, mais encore dans les *allitérations* et les *assonances* qui, comme nous le verrons, sont des moyens rythmiques employés dans la versification scandinave. Cette tendance à assimiler les sons nous explique dans l'islandais le changement de *a* en *o* par l'influence d'un *u*, et le changement de *a* en *e* et de *u* en *y* par l'influence d'un *i*. En effet, *i* a provoqué le changement de l'*a* en *e* et de l'*u* en *y*, parce que les sons *e* et *y* sont plus rapprochés de *i* que les voyelles *a* et *u*. Par la même raison *u* a provoqué le changement de l'*u* en *o*, parce que *o* se rapproche plus de *u* que ne le fait la voyelle *a*.

Nous connaissons maintenant les deux causes qui, agissant simultanément, produisent toutes les espèces

Burnouf nous apprend que ce mot a conservé sa voyelle radicale *a* en pâli, de même qu'en grec dans le mot correspondant *βᾶρῶ*. En grec *ἀλαλάζειν* et *ἀλολόζειν* qui expriment le même genre de bruit, reposent sur le principe indiqué. En latin on trouve, de même, les formes *cacini*, *fefelli*, *tetigi* au lieu de *cacani*, *fafalli*, *tatagi*; car le changement de la voyelle radicale au parfait des verbes latins, n'est pas comme dans les verbes allemands un changement *grammatical*, mais un changement purement *euphonique*, comme le prouvent les parfaits *cucurri*, *tutadi*, *legi*, etc. où il ne s'est fait aucun changement grammatical dans la voyelle radicale primitive.

de changements euphoniques qu'on voit s'opérer dans les langues. C'est, nous le répétons, d'une part, la nature différente ou la conformation particulière de l'organe de la voix chez les peuples et dans les individus; d'autre part, la tendance de notre organe à assimiler et même à identifier les sons de la langue. Ces deux causes nous expliquent parfaitement tous les phénomènes de la permutation des voyelles en islandais. Il ne nous reste plus à présent qu'à montrer sur quelques exemples, que la permutation des voyelles provient réellement des principes auxquels nous venons de la rapporter; en d'autres termes, que les causes indiquées ont effectivement produit les changements euphoniques dont nous nous sommes proposé l'explication. Nous prendrons pour exemples quatre substantifs, dans les déclinaisons desquels nous verrons s'opérer toutes les permutations de voyelles qu'on remarque généralement dans la langue islandaise. Ces quatre substantifs sont : *mögr*, *kiölr*, *sonr* et *dráttir*.

L'ancienne forme grammaticale de *mögr* était *magur* correspondant au mot gothique *magus*. Voici à peu près comment ce substantif a dû se décliner anciennement :

SINGULIER. Nom. *mag-ur*. Gén. *mag-ar*. Dat. *mag-i*. Acc. *mag-u*.
 PLURIEL. Nom. *mag-ir*. Gén. *mag-a*. Dat. *mag-um*. Acc. *mag-un*.

Par l'influence de l'*u* dérivatif au nominatif et à l'accusatif singulier, et au datif et à l'accusatif pluriel,

là voyelle radicale *a* s'est changée en *o*, et plus tard cet *o* s'est changé à son tour en *ō*¹. D'un autre côté, par l'influence de l'*i* dérivatif au datif singulier et au nominatif pluriel, la voyelle radicale *a* s'est changée en *e*². C'est ainsi que s'est formée la déclinaison actuelle que voici :

SINGULIER. Nom. *mōg-r*. Gén. *mag-ar*. Dat. *meg-i*. Acc. *mōg-*.

PLURIEL. Nom. *meg-ir*. Gén. *mag-a*. Dat. *mōg-um*. Acc. *mōg-u*.

La forme ancienne de *kiōlr* était *kilur* qui se déclinait à peu près de la manière suivante :

SINGULIER. Nom. *kil-ur*. Gén. *kil-ar*. Dat. *kil-i*. Acc. *kil-u*.

PLURIEL. Nom. *kil-ir*. Gén. *kil-a*. Dat. *kil-um*. Acc. *kil-un*.

Dans la seconde période de la langue, la prononciation inséra entre la voyelle radicale *i* et la liquide *l*, une voyelle purement euphonique³. Cette voyelle insérée était *a* pour le nominatif, le génitif, l'accusatif singulier, et le génitif, le datif et l'accusatif pluriel; c'était la voyelle *i* pour le datif singulier et le nominatif pluriel. Voici quelle a dû être la déclinaison du mot dans la seconde période de la langue scandinave.

SINGULIER. Nom. *kial-ur*. Gén. *kial-ar*. Dat. *kül-i*. Acc. *kial-u*.

PLURIEL. Nom. *kül-ir*. Gén. *kial-a*. Dat. *kial-um*. Acc. *kial-un*.

Plus tard, par l'influence de *u*, la voyelle euphonique

¹ Voyez p. 47.

² Voyez p. 50.

³ Voyez p. 55.

a s'est changée en *o* et ensuite en *ō*; l'*i* inséré au datif singulier et au nominatif pluriel s'est confondu avec l'*i* radical. C'est ainsi que s'est formée la déclinaison actuelle que voici :

SINGULIER. Nom. *kiöl-r*. Gén. *kial-ar*. Dat. *kīl-i*. Acc. *kiöl*.

PLURIEL. Nom. *kīl-ir*. Gén. *kial-a*. Dat. *kiöl-um*. Acc. *kiöl-u*.

Dans la première période de la langue, la forme grammaticale du mot *sonr* était *sunar*, en gothique *sunus*. L'ancienne déclinaison de ces substantifs était sans doute la suivante :

SINGULIER. Nom. *sun-ar*. Gén. *sun-ar*. Dat. *sun-i*. Acc. *sun-u*.

PLURIEL. Nom. *sun-ir*. Gén. *sun-a*. Dat. *sun-um*. Acc. *sun-un*.

Par l'influence de l'*i*, la voyelle radicale *u* s'est changée en *y* au datif singulier et au nominatif pluriel. Plus tard l'*u* radical est devenu *o* dans tous les cas où il ne s'était pas changé en *y*, c'est-à-dire au nominatif, au génitif, à l'accusatif singulier, et au génitif, au datif et à l'accusatif pluriel. Voici la déclinaison telle qu'elle est actuellement :

SINGULIER. Nom. *son-r*. Gén. *son-ar*. Dat. *syn-i*. Acc. *son*.

PLURIEL. Nom. *syn-ir*. Gén. *son-a*. Dat. *syn-um*. Acc. *son-u*.

L'ancienne forme de *drāttr* était *drahtar*; l'*h* s'est confondu avec le *t* ou, en d'autres termes, la consonne faible *h* s'est effacée dans la prononciation devant la consonne dure *t*, et la voyelle radicale *a* dû devenir longue pour réparer la perte de la consonne *h*. Le mot se déclinait à peu près de la manière suivante :

SINGULIER. Nom. *drátt-ur*. Gén. *drátt-ar*. Dat. *drátt-i*. Acc. *drátt-u*.

PLURIEL. Nom. *drátt-ir*. Gén. *drátt-a*. Dat. *drátt-um*. Acc. *drátt-un*.

Plus tard, lorsque les changements euphoniques, que nous connaissons, se sont établis dans la langue, la déclinaison primitive a dû se transformer en la déclinaison suivante :

SINGULIER. Nom. *drótt-ur*. Gén. *drátt-ar*. Dat. *drætt-i*. Acc. *drótt-u*.

PLURIEL. Nom. *drætt-ir*. Gén. *drátt-a*. Dat. *drótt-um*. Acc. *drótt-un*.

Ici, les grammairiens objecteront peut-être que la voyelle longue *á* ne se transforme pas en *ó*, comme cela arrive à l'*a* bref qui se change en *o* bref; mais que *á* fait exception à la règle des changements euphoniques, en ne subissant, en aucune façon, l'influence de la voyelle dérivative *u*. Nous répondrons que si cette objection était fondée, il faudrait pouvoir démontrer, ou que la voyelle *á*, en général, ou que l'*á* scandinave en particulier, se refuse par sa nature même au changement en *ó*. Mais ni l'une ni l'autre thèse ne saurait être soutenue, selon nous. Il est vrai que *a* long est déjà, par sa longueur, moins exposé que l'*a* bref à se confondre avec d'autres voyelles. C'est ainsi qu'en sanscrit *a* + *i* font *e*, *a* + *u* font *o*; dans *e* comme dans *o*, l'*a* s'est tout à fait effacé. Au contraire *a* long plus *i*, et *a* long plus *u* font *á-i*, *á-ū* (*â-ou*), diphthongues dans lesquelles la voyelle *á* s'est entièrement conservée. Mais il n'en est pas de même dans la langue

scandinave. Nous y voyons *a* long subir, par l'influence de *i*, le même changement que subit *a* bref; *á* devient *ai* (è) de la même manière dont *a* devient *e*. En effet, pourquoi *a* long résisterait-il à l'influence de *u*? et pourquoi y résisterait-il, tandis que *a* bref s'y soumet régulièrement? Il y a plus; à commencer d'une certaine époque, la prononciation de l'*á* scandinave s'est presque confondue avec celle de l'*o*, et *æ* et *œ*, se prononçaient à peu près de la même manière. C'est pourquoi le caractère runique *Ǻ* qui présente deux *a* réunis ensemble, désigne non-seulement un *a* long ou deux *a*, mais il sert également à exprimer l'*o*; de plus, non-seulement, dans les manuscrits en caractères latins, mais aussi, dans la prononciation parlée, *á* et *ó*, *æ* et *œ* se sont presque toujours confondus. Ne serait-il pas étonnant, après cela, si l'*á* qui, dans la prononciation, se confondait déjà avec l'*o*, n'avait pas subi le changement en *ó*, pas même dans le cas où une influence extérieure, celle de la voyelle sourde *u*, l'y provoquait fortement? Mais, dira-t-on, les manuscrits n'indiquent pas ce changement de *á* en *ó*, et il faut croire avant tout les manuscrits, qui écrivent de la même manière, par exemple, le datif pluriel *dráttum* et le génitif pluriel *drátta*. A cela nous répondrons que précisément les manuscrits prouvent tout autant pour nous que contre nous, et voici comment : nous maintenons que la voyelle longue *á* a réellement subi l'influence de *u*, et qu'elle s'est chan-

gée en *ó*. Mais comme *a* avait pris peu à peu, dans la prononciation, le son de *ó*, l'écriture pouvait, ou plutôt devait ne pas indiquer cette permutation de voyelles, parce que, à vrai dire, il n'y avait pas de changement réel dans la prononciation, puisque *drátttr* au nominatif, et *dráttar* au génitif, se prononçaient de la même manière. Pour cette raison, le même signe *á* pouvait servir à exprimer également bien la voyelle radicale et la permutation de cette voyelle. Mais avant que *á* eût pris le son sourd de l'*á* suédois, on a dû certainement dire au nominatif *drôtttr* et au génitif *dráttar*. Il reste seulement à savoir quels sont les cas où *á* doit être considéré comme voyelle radicale n'ayant encore subi aucune permutation, et quels sont les cas où cette voyelle a éprouvé l'influence de *u* et devra par conséquent être remplacée par *ó*. Nous appelons, sur cette question importante, l'attention des grammairiens philologues.

Passons maintenant à l'examen philologique des consonnes (*samhliôðendr*) de la langue islandaise, et commençons par celles qui se rapprochent le plus de la nature des voyelles, à savoir, les consonnes liquides *r*, *l*, *m*, *n*.

§ VII.

DES CONSONNES LIQUIDES *R*, *L*, *M*, *N* (HALFRADDAR STAFIR, SEMI-VOYELLES).

R. Cette consonne liquide se prononçait de deux

manières différentes, selon qu'elle était placée au commencement et au milieu ou à la fin du mot. Au commencement et au milieu du mot, *r* se prononçait comme le *r* français, et dans l'écriture runique cette consonne était exprimée par le caractère **R**. Placé à la fin du mot, *r* se changeait en semi-voyelle et se prononçait comme un *e* muet légèrement aspiré, ou comme la voyelle *eu*, *ō*. Dans ce dernier cas, *r* était exprimé ordinairement par le caractère runique **Ħ** qu'on nommait *ör*, et qui pouvait désigner également bien la voyelle *ō* et la semi-voyelle *r*. Pour comprendre comment **R** a pu être prononcé de deux manières différentes et comment il a pu se changer en semi-voyelle, il faut se rappeler quelle est la nature de la consonne **R** en général et du **R** scandinave en particulier. Comme cette dernière consonne ne présente aucune difficulté dans l'emploi orthographique, puisque cette lettre est exprimée partout où elle se trouve par notre caractère **R**, nous pouvons consacrer cet article à quelques considérations philologiques sur l'origine, la nature et la permutation de la consonne **R**.

Si l'on compare l'islandais avec le gothique, on trouve que beaucoup de *r* islandais correspondent à des *s* ou *z* gothiques. Exemples : goth. *fisks*, isl. *fiskr*; goth. *sunus*, isl. *sonr*; goth. *visan*, isl. *vera*; goth. *hausian*, isl. *heyra*; goth. *huzd*, isl. *hord* (*hodd*), etc. Le même phénomène se remarque dans les autres dialectes teuto-gothiques. Exemples : goth. *basi*, v.h.a.

peri; v.h.a. *haso*, isl. *heri*; v.h.a. *isan*, anglos. *iren*, etc. En grec beaucoup de σ se sont changés dans le dialecte laconique en ρ , et la même chose est arrivée en latin où *r* et *s* se permutaient anciennement; ex. : *plusima* et *plurima*; *melios* et *melior*; *jus* et *juris*, etc. Cette permutation prouve évidemment qu'il y a parenté entre *r* et *s* puisque, dans la nature, aucune transition n'est brusque ni arbitraire. Cette parenté se trouve même indiquée dans quelques alphabets; ainsi, en arabe ز (*z*) ne diffère de ر (*r*) que par un point, dans l'alphabet umbrique le caractère qui exprime la lettre *r* exprime aussi la lettre *s*, et dans l'écriture anglo-saxonne les caractères qui désignent *r* et *s* se ressemblent beaucoup. Enfin, c'est probablement à cause de la parenté entre R et S que ces deux consonnes se trouvent placées l'une à côté de l'autre dans l'ancien alphabet sémitique qui est aussi devenu le nôtre. Examinons comment R et S sont parents; remontons à l'origine de l'un et de l'autre. La plus forte des consonnes gutturales, le *q*, en renforçant encore sa prononciation, se change en une espèce de râlement qui produit d'une manière toute naturelle le son rude de R. La consonne R est donc dans l'origine essentiellement gutturale, et cela nous explique, d'un côté, pourquoi en arabe la gutturale غ se prononce comme un *r* rude, et, d'une autre côté, pourquoi dans l'alphabet sémitique ר est placé immédiatement après ק , en d'autres termes, pourquoi notre *r* se trouve placé à côté de *q*. Nous

venons de voir quelle est l'origine de *r*; expliquons maintenant, comment *s* est devenu parent de *r*. Les gutturales *k*, *g*, se changent par *assibilation* en *ç*, *ch*, *j*, ञ, झ. Ainsi, *ch* se trouve être le frère de *r*, puisque l'un et l'autre dérivent d'une gutturale; le premier par *assibilation*, le second par renforcement de prononciation. Comme frères *R* et *Sh* peuvent échanger leurs rôles, et c'est sur cet échange que repose la permutation suivante : sansc. ऋऋ; et isl. *heri*; sans. डृष et डृः; lat. *etrusci* et *etraria*, etc. La gutturale sifflante *ch*, *sh*, *j* rejetant son élément guttural et ne conservant que l'*assibilation*, se change d'une manière naturelle en *s* pur. Ainsi, *ch* ou *j* français se prononce dans la bouche d'un Italien comme *s* ou *z*. D'un autre côté, *r* peut rejeter aussi son élément guttural et devenir une consonne liquide comme en français. De cette manière, *R* et *S* prennent, à leur apogée, des caractères tout différents, bien qu'ils soient parents l'un de l'autre. Ces deux consonnes se rapprochent de nouveau quand elles vieillissent ou s'affaiblissent. De même qu'ils sont sortis tous deux d'un son guttural, de même, en vieillissant, ils se changent tous deux en aspiration, c'est-à-dire en un son guttural excessivement faible. *R* est accompagné de l'aspiration, déjà par suite de son origine gutturale, puisque les gutturales naissent d'une aspiration très-rude. Cette aspiration de *R* se montre dans beaucoup de langues où elle influe sur les lettres qui se trouvent dans le voisinage de cette consonne

liquide. En islandais, par exemple, *ð* conserve son aspiration quand il est précédé de R, tandis qu'il la perd s'il est précédé des autres liquides L, M et N. En grec *ρ* est toujours aspiré et influe très-souvent sur les lettres qui l'accompagnent. En zend la liquide R rend aspiré le *t* quand celui-ci se trouve placé devant elle. Le R n'a donc qu'à rejeter son élément de consonne pour devenir une simple aspiration. Ce changement s'est opéré dans le *r* islandais placé à la fin du mot, et dans le *r* anglais qui se prononce comme une aspiration, par exemple, dans les mots *bar, far, lord, etc.* En français R a également la tendance de s'affaiblir, et il est déjà devenu semi-voyelle dans la bonne prononciation parisienne. En sanscrit et plus tard en pâli le R s'est tellement affaibli qu'il s'est confondu avec la voyelle radicale ou même qu'il s'est perdu entièrement. Exemple : sansc. बाहु, grec βραχίον, lat. *brachium*; sansc. भुज्, latin *fra(g)or*; sansc. भञ्ज्, lat. *frango*; pâli *pati*, sansc. प्रति, grec πρὸς. Enfin, R s'est changé en voyelle en sanscrit, ऋ¹, et dans quelques idiomes

¹ On pourrait être tenté de croire que ऋ est l'aspiration ou la voyelle primitive qui a donné naissance à la consonne *ṛ*, de sorte que ऋ appartiendrait à l'époque où le sanscrit n'avait pas encore atteint son apogée. Pour nous, nous sommes convaincu, que ऋ n'est pas une voyelle faible d'enfance, et qui, en grandissant, est devenue *ṛ*, mais que c'est cette consonne *ṛ* même, devenue faible de vieillesse. Il est évident que le sanscrit, tel qu'il se montre dans les monuments littéraires qui nous en restent, est une langue qui depuis longtemps a passé l'âge de sa plus grande maturité. Ce qui le prouve, ce sont les palatales et les

slaves¹. Quant à S, il est inutile de dire qu'il est aussi aspiré de sa nature, puisque toute lettre sifflante est née de l'aspiration liée à l'assibilation. La lettre S n'a qu'à rejeter son élément sifflant pour devenir une aspiration pure. Ce changement s'est fait effectivement en grec; exemple : sansc. सः, grec *ós*; sansc. सप्रन्, grec *ἐπῖτά*; lat. *super*, grec *ὑπέρ*. L'aspiration qui reste d'un R ou d'un S expirant, est désignée en sanscrit par le même signe (:) qu'on appelle *visarga*, exemple : सः, शिवः, दुःखः, etc. Nous pourrions imiter cette orthographe si, au lieu d'écrire *bras*, *glas*, *amas*, nous écrivions *bra*, *gla*, *ama*. Souvent l'aspiration faible, ce reste d'un ancien R ou S, s'est perdu peu à peu à la

linguales, qui certainement n'ont pas existé dans la langue lorsqu'elle était encore jeune, c'est la lettre ह qui remplace une ancienne gutturale, ce sont surtout des formes comme बाहु, भुक्, भक् qui ne peuvent être des formes primitives puisque la consonne R qui y manque est précisément l'élément principal qui donne aux racines de ces mots leur signification particulière qu'elles n'auraient pas sans cette lettre.

¹ A cette occasion, nous ferons remarquer que, dans les langues sémitiques, R s'introduit quelquefois dans les racines pour y faire les fonctions de voyelle. Aucune consonne ne pouvant s'introduire dans la racine sans changer complètement la signification du mot, il est évident que cet R ne peut pas être envisagé comme consonne, mais comme voyelle, ou tout au plus comme semi-voyelle. R remplace quelquefois le dagesh. Ex. : פֶּרֶסָה et פֶּרֶסָה, כֶּרֶם et כֶּרֶם, כֶּרֶם et כֶּרֶם, סֶבֶל et סֶבֶל; éthiop. *marsasa* et מֶרְסַס; en syriaque on trouve le *Parèl* à côté du *Paèl*. R peut aussi remplacer, dans sa signification grammaticale, l'anuvāra sanscrit; exemp. : كَرَمٌ, כֶּרֶם et कर्म; chald. סֶרְבֶּל, et éthiop. ሰፍፍል.

fin des mots comme en français. Ainsi, dans l'ancien égyptien, le mot *hor*, hébreu אֹר, s'est changé dans le dialecte du peuple en *hu*. En islandais le R à la fin des mots est devenu tellement faible, qu'il s'est confondu avec la consonne qui le précédait; ainsi, on disait *iötunn* pour *iötunr*, *steinn* pour *steinr*, *kiöll* pour *kiölr*, etc.

L. Cette liquide doit avoir une origine commune avec R, puisque dans les racines des mots elle a, comme consonne, la même signification logique que R, et qu'elle permute encore souvent avec lui dans les langues dérivées, exemple : fr. *orme*, lat. *ulma*; fr. *navire*, b. lat. *navile*; fr. *épître*, lat. *epistola*, etc. Cependant, cette consonne s'est éloignée de son origine, et a pris dans quelques langues un caractère différent de R. En islandais L n'est pas aussi aspiré que R, et c'est pourquoi il ne rend pas aspirées les consonnes qui se trouvent dans son voisinage. Dans cette langue, L est devenu aussi faible que R dans des mots comme *halfr*, *halmr*, *kálfr*, etc.; il s'y est changé peu à peu en une légère aspiration, ce qui a rendu longue la voyelle radicale : *hálfr*, *hálmr*, *kálfr*. En anglais, L a entièrement disparu dans les mots correspondants *half*, *halm*, *calf*, qu'on prononce *háf*, *hám*, *cáf*.

Nous n'avons rien à remarquer sur l'emploi orthographique de L en islandais.

M. La consonne M est la moins sonore et la plus dure d'entre les liquides; elle ne peut pas s'allier

facilement avec les autres liquides, excepté avec N. C'est pourquoi, quand *m* se trouve placé devant les liquides faibles *l* et *r*, il s'adjoint la labiale douce *b* pour servir d'intermédiaire entre lui et ces liquides; exemples : *timmr* devient *timbr*, *kammr* devient *kambr*, *emla* devient *embla*, etc. Cette insertion d'un *b* euphonique se fait aussi dans d'autres langues. En sanscrit on trouve la forme अम्ब्र : à côté de la forme अम्बः. Les Latins ont fait *cimbri* du grec *κιννέριοι*; en islandais on dit *kumraland*, en anglo-saxon *cumberland*, et dans notre langue nous avons formé comble, chambre, trembler, de *cumulus*, *camera*, *tremere*. Le *b* euphonique s'est aussi peu à peu introduit dans des mots où *m* n'était pas immédiatement suivi d'une liquide; exemple : isl. *gaman* devient *gamban*, *lamm* devient *lamb*, *dramm* devient *dramb*, etc. L'emploi de M dans l'orthographe ne donnant lieu à aucune difficulté, nous passons à l'examen de la dernière consonne liquide N.

N. La lettre N se prononce de deux manières, selon qu'elle est placée devant une voyelle ou devant une consonne. Placée devant une voyelle ou à la fin du mot, comme dans *nēma*, *bani*, *run*, elle a la prononciation ordinaire et elle est *consonne* radicale, c'est-à-dire qu'elle contribue à former le sens propre au mot où elle se trouve. Placée devant des consonnes, surtout devant des gutturales, elle a très-souvent la prononciation d'une *voyelle* nasale, et exerce ordinai-

rement, dans ces cas, des fonctions purement grammaticales, comme l'*anusvāra* sanscrit; exemple : isl. *ganga*, *hringr*; lat. *frango*, *tango*, *scindo*¹, etc. Il serait donc utile d'établir une différence dans la manière d'écrire ces deux espèces de *n*. Comme le premier *n* est une consonne et se prononce comme telle, il faut nécessairement le désigner par le caractère N; mais la seconde espèce de *n* étant plutôt une voyelle qu'une consonne, et pour la prononciation et pour la signification, on devrait l'exprimer par un signe ajouté à la voyelle radicale. Ce système d'orthographe est suivi en polonais, où la nasale est exprimée par un petit crochet attaché à la voyelle radicale; exemple : pol. *mieśa*, sansc. मांसि; pol. *ges*, sansc. हंसः. Nous avons déjà eu occasion de dire que le grammairien islandais qui a composé le traité *um látínu-stafrofit*, désigne *ng* par un *g* surmonté d'un point ou d'un trait. Cette manière d'exprimer la voyelle nasale par un point est analogue à celle qu'on a adoptée en sanscrit pour exprimer l'*anusvāra*; il serait à désirer qu'elle fût imitée dans toutes les langues qui renferment des nasales de cette espèce.

Après avoir parlé des consonnes liquides ou so-

¹ Dans les langues sémitiques, N remplit aussi comme semi-voyelle des fonctions purement grammaticales; il remplace le dagesh dans les formes du nom et du verbe; ex. : éthiop. *sanbat*, héb. שַׁבָּת; ar. قَنْبَد, héb. קַבֵּד; les formes verbales, ar. خَنَسَل, éthiop. *sanhala*, *kantaba*, etc. sont parallèles à des formes avec dagesh ou teshdid.

nore, nous examinerons les consonnes sourdes ou solides appelées en islandais *dumbar stafir*.

§ VIII.

DES CONSONNES LABIALES P, B, F, V.

C'est chose digne de remarque, que dans les anciennes langues germaniques la consonne radicale *p*, quand elle était placée au commencement du mot, s'est changée ordinairement en labiale aspirée *f*, par l'effet de la *permutation des consonnes*¹; placée au milieu et à la fin du mot, la labiale *p* s'est maintenue bien plus souvent. En gothique, les mots qui commencent par *p* sont en petit nombre et sont pour la plupart empruntés à d'autres langues. En vieux haut allemand le *p* qu'on trouve au commencement du mot a remplacé un *b* radical et primitif. En vieux saxon, en anglo-saxon et surtout en islandais, *p* ne se trouve placé le plus souvent qu'au milieu ou à la fin du mot. Cela est si vrai, que dans les trois poèmes que nous publions il n'y a que le mot *peningr* qui commence par un *p*, et encore ce mot est-il emprunté à un dialecte germanique. Parmi les langues sémitiques, l'arabe et l'éthiopien ont également perdu le *p* dur radical; l'hébreu et le syriaque l'ont conservé dans certains cas et perdu dans d'autres. Dans toutes ces langues, la labiale dure *p* est remplacée par la labiale aspirée *f*, ce qui nous fait croire que, généralement parlant, la labiale aspirée

¹ Voyez p. 62, note 1.

est moins ancienne que la labiale dure. Si donc les manuscrits islandais présentent deux formes de mots différentes, l'une avec la labiale dure *p*, l'autre avec la labiale aspirée *f*, comme, par exemple : *opt*, *oft*; *lopt*, *loft*; *kiaptr*, *kiaftr*; nous sommes en droit d'admettre que la dernière forme est généralement la moins ancienne.

F est la labiale aspirée qui remplace tantôt *p* et tantôt *b*. *V* a une origine toute différente de *f*; il provient le plus souvent de la voyelle *u*; et c'est pourquoi dans l'écriture runique, comme dans beaucoup d'autres alphabets anciens, le même caractère exprime *u* et *v*. La prononciation du *v* placé au commencement du mot n'était pas aspirée primitivement : *vēr* a dû se prononcer d'abord *ouēr*, et plus tard *vēr* comme le mot français *vers*. Placé entre deux voyelles, le *v* était forcé de renier entièrement sa nature et son origine de voyelle, et de se produire entièrement comme consonne en prenant dans la prononciation un son sifflant. Par là *v* s'est approché de *f*, et c'est pourquoi *f* et *v* sont quelquefois confondus dans les manuscrits, surtout dans les noms propres dont la dérivation et la signification n'étaient pas bien connus. C'est ainsi que l'on trouve écrit *bifarr* et *bivorr*, *bafarr* et *bavurr*, *lovar* et *lofar*, etc. Ce n'est qu'en trouvant la racine du mot qu'on peut parvenir à déterminer d'une manière sûre dans quel cas *f* ou *v* doit être préféré.

§ IX.

DES CONSONNES DENTALES ET SIFFLANTES T, D, TH, Ð, Z, S.

Þ est un caractère ancien qui se trouve déjà dans l'écriture gothique et l'alphabet runique pour exprimer le T aspiré. Ð ou la minuscule ð fut employée primitivement par les Saxons et les Anglo-saxons, puis par les Islandais pour exprimer le *d* aspiré; aussi la figure du caractère montre-t-elle un *d* avec un petit trait qui indique l'aspiration, de la même manière que dans l'écriture saxonne le *b* barré exprimait un *b* aspiré.

Si la valeur phonique de Þ et de Ð est assez bien connue, rien n'est plus sujet à l'incertitude que l'emploi de ces deux caractères dans l'orthographe; car, dans les manuscrits, surtout depuis le *xiv*^e siècle, Þ et Ð sont souvent confondus; Þ est quelquefois placé pour *t*, et *d* est placé pour ð. En voyant cette confusion et cette incertitude dans l'emploi de ces caractères, on se demande naturellement quelle sera la règle à suivre pour mettre de l'ordre dans ce chaos. Mais avant de chercher à établir cette règle, il importe de répondre à trois questions préalables. La première question est de savoir si les caractères Þ, *t*, ð, *d* représentaient réellement des sons différents: nous répondons que oui; car s'il n'y avait pas eu de différence entre les sons, l'écriture n'aurait pas exprimé ces sons par des signes différents. Il s'agit de savoir, secondement, si cette différence de sons était assez sensible dans la pro-

noneiation : nous répondons encore affirmativement, parce que si la différence des sons n'avait pas été assez sensible dans la prononciation, l'écriture n'aurait pas choisi des caractères différents pour l'exprimer.

Sachant maintenant qu'il faut admettre que les différents caractères ne sont pas une invention arbitraire et inutile dans l'écriture, mais qu'ils représentent effectivement des différences dans la prononciation des dentales, il nous reste à savoir si p et δ sont des *dentales aspirées radicales*, c'est-à-dire des dentales qui se trouvent aspirées déjà dans la racine indépendamment de la place qu'elles occupent, ou bien, au contraire, si p et δ sont *aspirées par euphonie*, c'est-à-dire ayant pris dans certaines circonstances l'aspiration, ou un son plus ou moins dur, uniquement pour se plier à l'organe, aux exigences de la prononciation ou de l'euphonie. Cette dernière question est une des plus difficiles dont la philologie puisse se proposer la solution. En effet, il ne s'agit de rien moins que de remonter aux racines des mots, c'est-à-dire aux premiers âges de la langue pour découvrir si p et δ sont radicaux, se trouvant dans le mot d'après la loi de la formation et de la permutation primitive et générale des consonnes, ou bien si ces dentales sont aspirées pour une cause euphonique particulière, contrairement à la loi de la formation des racines, ou à la loi générale de la permutation des consonnes. Pour résoudre cette question, nous aurions donc à comparer

les racines du scandinave aux racines d'une autre langue ancienne de la même souche. Nous choisirions le sanscrit, cet idiome étant le meilleur terme de comparaison, d'abord parce que c'est une langue ancienne, une langue dans laquelle on trouve très-peu d'anomalies, et ensuite parce que cet idiome est exactement exprimé par la meilleure écriture que nous connaissions. Nous aurions à chercher la loi de la permutation d'après laquelle les consonnes se correspondent en sanscrit et en scandinave, et cette loi une fois trouvée, nous n'aurions qu'à la suivre rigoureusement et systématiquement dans la transcription des mots, sans faire la moindre attention à l'orthographe suivie dans les manuscrits. Mais si l'on considère que cette loi de la permutation des consonnes souffre de nombreuses exceptions, et qu'il est toujours dangereux de vouloir soumettre les formes mobiles de la langue aux règles absolues d'un système, on concevra que ce n'est qu'après beaucoup de travaux préliminaires, qu'on pourra aborder cette question difficile, et la résoudre d'une manière satisfaisante. Contentons-nous donc de présenter ici quelques considérations qui contribueront peut-être à répandre quelques lumières sur l'emploi orthographique de β et de δ .

La langue gothique n'a qu'une seule dentale aspirée β ; elle a, en outre, une dentale dure t et une dentale moyenne d , comme le grec, qui s'est également contenté de trois dentales τ , δ , θ . Les consonnes t ,

d, *p* sont *radicales* en gothique, et se trouvent également au milieu et à la fin du mot. En comparant le gothique au sanscrit, on trouve que *p* correspond à ण, et que *d* correspond à द et ध; la dentale aspirée en gothique est non aspirée en sanscrit, et la non aspirée en gothique est aspirée en sanscrit. La principale différence entre les dentales des deux langues réside, par conséquent, dans l'aspiration; le gothique distingue bien les aspirées des non aspirées, mais il ne distingue pas les aspirées fortes des aspirées moyennes. C'est pourquoi dans *p* la distinction entre *dh* et *th* s'est confondue, et *p* représente également bien un ancien *dh* et un ancien *th*.

La loi de la permutation des consonnes d'après laquelle les dentales se correspondent généralement en sanscrit et en gothique, souffre des exceptions par suite d'une influence toute particulière de l'*euphonie*¹ sur les terminaisons des mots gothiques. L'organe de la voix des peuples germaniques ne prononce pas facilement une consonne moyenne placée à la fin des mots; c'est pourquoi cette moyenne se change ordinairement en consonne dure ou en consonne aspirée. Ainsi, la dentale moyenne *d* placée à la fin du mot devient *p*, excepté quand elle est précédée des liquides *l*, *m*, *n*, qui, par

¹ M. Ad. Holzmänn a le premier appelé l'attention des philologues sur cette espèce de changement euphonique en gothique dans son livre : *Isidori Hispalensis Epistolæ ad Florentinam Versio francica*, p. 102 et sqq.

leur nature, disposent l'organe à prononcer doucement la moyenne qui les suit. Placée devant un *s*, la moyenne *d*, quand elle n'est pas précédée d'une liquide, peut devenir aspirée. Il s'ensuit de là qu'il existe en gothique beaucoup de dentales aspirées qui ne répondent pas à त en sanscrit, mais plutôt à थ ou ध parce que primitivement elles étaient des dentales moyennes qui ne sont devenues aspirées que par l'influence euphonique particulière que nous venons d'indiquer. Il faut donc distinguer deux espèces de þ : les uns sont *radicaux*, parce qu'ils se trouvent dans la racine conformément à la loi de la permutation des consonnes; les autres sont *euphoniques*, parce qu'ils doivent leur origine à l'euphonie. Au commencement du mot, þ est toujours radical; mais à la fin du mot, þ peut être ou radical ou euphonique.

Le þ radical se prononçait certainement plutôt comme *t* aspiré que comme *d* aspiré; la prononciation du þ euphonique était probablement plus douce, mais ne s'éloignait pas beaucoup du þ, parce que l'écriture emploie le même signe pour exprimer le þ radical et le þ euphonique, et qu'en général, les langues germaniques aiment, à la fin des mots, plutôt une consonne forte aspirée qu'une moyenne aspirée. Sans doute, le þ radical était prononcé en gothique comme le *th* anglais dur et le þ euphonique comme le *th* anglais doux. Il était naturel qu'entre deux voyelles et devant un *s*, þ prit comme le *th* anglais un son plus doux ou plus sif-

flant semblable au *z* ou *d* aspiré : de là on écrivait en gothique *faheds* et *faheps*, l'écriture n'ayant pas besoin d'exprimer l'aspiration de *d* parce que cette aspiration résultait naturellement de la prononciation sifflante de *s*.

Après avoir reconnu l'origine et la nature des dentales gothiques, passons à l'examen des dentales de la langue seandinave. C'est une remarque générale à faire, que, dans les voyelles, l'islandais diffère bien plus du gothique que le vieux haut allemand; mais, dans les consonnes, il ressemble plus au gothique que le vieux haut allemand. On peut dire que si nous avons, en langue seandinave, des monuments écrits aussi anciens que le sont ceux du vieux haut allemand, la différence entre le seandinave et le gothique serait moins sensible qu'elle ne l'est effectivement pour la même époque entre le gothique et le vieux haut allemand. Comme les consonnes islandaises ressemblent tant aux consonnes gothiques, nous pouvons aussi admettre que les dentales de l'islandais ne différeraient pas beaucoup des dentales de la langue gothique.

Nous avons trouvé en gothique trois dentales qui, dans l'écriture, sont exprimées chacune par un caractère particulier. Dans l'alphabet runique nous voyons seulement deux caractères, le caractère gothique *p* et le caractère *†*. Il n'y a pas à en douter, le premier exprime une dentale aspirée, le second un *t* dur. Mais, chose remarquable! dans les plus anciennes inscriptions runiques, on ne trouve pas de caractère pour *d*, mais à

la place de cette dentale moyenne se trouve le plus souvent *p*, plus rarement *t*. On doit donc supposer, ou que le *d* scandinave s'est perdu, ou qu'il s'est confondu avec *p* ou *t*. Il nous paraît plus vraisemblable que la langue scandinave n'avait originairement, comme la langue umbrique¹, que deux dentales, l'une aspirée et l'autre dure, et qu'elle ne faisait pas de distinction entre la dentale dure et la dentale moyenne. Nous avons déjà vu qu'en gothique on ne faisait pas de distinction non plus entre l'aspirée moyenne et l'aspirée dure. Plus tard la langue scandinave paraît avoir formé deux espèces de dentales aspirées, à savoir : une aspirée dure et une aspirée moyenne; mais on continua toujours à désigner l'une et l'autre espèce par le même caractère *p*, comme on se sert encore aujourd'hui, en anglais, de la même lettre *th* pour exprimer deux espèces d'aspirations très-différentes. La dentale aspirée moyenne qui venait de se former, et dont la prononciation se rapprochait du *d* aspiré, perdit peu à peu son aspiration au commencement des mots et après les liquides *l*, *m*, *n*, et elle se changea ainsi en dentale moyenne pure *d*; il y eut donc, dès lors, dans la langue scandinave, outre la dentale dure **⚭**, une dentale aspirée dure, une aspirée moyenne et une dentale moyenne; mais ces trois dernières furent toujours exprimées par le même signe *p*. Plus tard, lorsqu'on introduisit l'écriture latine, on con-

¹ Voyez Grotefend, *Rudimenta linguæ umbricæ*, Hanovre, 1835-1837.

serva le caractère þ pour désigner les deux dentales aspirées; mais la dentale moyenne fut exprimée par la lettre *d* comme *↑* fut remplacé par *t*. Quelque temps après, au commencement du *xiii*^e siècle ¹, on choisit la lettre anglo-saxonne *ð* pour la substituer à þ, dans tous les cas où cette dernière lettre se prononçait comme une aspirée moyenne. C'est ainsi que s'est établi l'usage qu'on fait actuellement en islandais des lettres *p*, *t*, *ð* et *d*. D'après ce que nous venons de dire, la consonne *d* devait être naturellement la moins fréquente dans la langue, et depuis elle est devenue d'autant plus rare, que l'usage s'est répandu, dans l'islandais moderne, de rendre douces et sifflantes les dentales précédées de voyelles et placées à la fin d'une syllabe ou d'un mot, et de changer ainsi *t* et *d* en *ð*.

¹ Cf. *Svensk språklära utgifven af svenska Akademien, Stockholm*, 1836, p. xi. — L'auteur du traité grammatical *um latínu-stafrofit*, connaît la lettre *dh*, voy. p. 295; il paraît l'avoir empruntée directement de l'alphabet anglo-saxon puisqu'il l'appelle *edh*, ce qui est précisément le nom qu'elle porte dans ce dernier alphabet. Notre grammairien range *dh* parmi les *undirstafir*, c'est-à-dire parmi les consonnes qui ne sont jamais placées au commencement d'une syllabe, comme par exemple *z* et *x*. Il dit, p. 293 : dans le cinquième cercle sont, *their stafir ér heita undirstafir dh, z, x; má theim viðh engan stafkoma nema their se eptir hliðhstaf í hverri samstöfun. Fiðrdhi stafir ér Z*, (c'est ainsi que je corrige *c* qui se trouve dans le texte; cette figure qui ressemble à *z*, est une abréviation usitée dans les manuscrits pour exprimer *ok*, et répond, par conséquent, à notre &) *that er rétt hans hliðdh, at hann sé í enda samstöfu sem adhrir undirstafir*. Les consonnes qui ne sont jamais placées à la fin d'une syllabe, s'appellent *höfudhstafir*, ce sont : *th, v, k, q*. Voyez p. 290.

Par suite des changements fréquents qu'ont éprouvés les dentales islandaises et dans la prononciation et dans l'écriture, il est difficile de déterminer toujours exactement l'emploi qu'on devra faire des lettres *p*, *ð* et *d*. Ce n'est que par une étude critique de tous les monuments écrits et par la comparaison des différents idiomes germaniques, qu'on parviendra à éclaircir encore quelques questions importantes que l'état actuel de la science ne permet pas encore de résoudre.

Z. Le *Z* islandais n'est pas une consonne radicale, parce qu'elle n'est pas une consonne simple; c'est un son composé, et le signe graphique *z* est une abréviation pour représenter deux consonnes réunies en une seule. Le *z* islandais diffère donc essentiellement du *z* vieux haut allemand qui est radical, parce qu'il représente la consonne simple *t* devenue aspirée ou plutôt sifflante. Le *z* islandais remplace tantôt *ds* comme dans *islenzkr*, tantôt *ts* comme dans *veizla*, tantôt *ðs* comme dans *hliðz*, *gerzkr*, tantôt *ss* comme dans *miza*, tantôt *st* comme dans *riufaz*. Singulier caractère que ce *z* qui exprime des combinaisons de consonnes si différentes! Est-il probable que *z* ait servi à exprimer indistinctement des combinaisons opposées *ts* et *st*? nous ne le pensons pas. On pourrait objecter qu'en grec, ζ (*δσ*) s'est aussi changé quelquefois en σδ, et qu'en espagnol *x* (*ks*) équivaut à *ch* (*sk*, *sh*). Cependant, il nous semble que lorsque *z* fut mis pour *st*, ce *st* s'était déjà changé dans la prononciation en *ss* ou *sz*, et qu'on

exprimait cette assimilation des deux consonnes *s* et *t* par la lettre *z*¹. S'il en est ainsi, il faut nécessairement distinguer deux périodes dans la langue : la première où l'on prononçait *st*, et la seconde où l'on prononçait *ss* ; et l'on doit écrire, par conséquent, dans le premier cas, *beria^st*, *riuf^st*, et dans le second, *beria^{ss}*, *riuf^{ss}*, etc. En tout cas, comme chaque lettre ne doit représenter qu'un seul son et n'exprimer qu'une seule consonne simple, nous proposons qu'on rejette le *z* de l'alphabet islandais, dans lequel du reste il ne se trouvait pas primitivement, et de le remplacer chaque fois par les consonnes respectives *ds*, *ts*, *ſs* et *ss*.

§ X.

DES CONSONNES GUTTURALES K, G, H, J, X.

La gutturale scandinave forte se prononçait comme le *q* français ; c'est donc la lettre *k* qui l'aurait exprimée le plus convenablement. Cependant, comme dans le Nord, on avait adopté l'alphabet latin où *C* remplaçait *K*, *C* fut employé de préférence dans l'orthographe des livres anglo-saxons. Les Islandais aussi, à l'exemple des Anglo-saxons, employaient *C* pour désigner la gutturale forte². Néanmoins, nous préférons la lettre *K*,

¹ En suédois on mettait tout simplement un *s*. Voyez *Svensk språklära*, p. XII.

² Nous avons vu, page 45, que l'auteur du traité *um látinu-stafrofit*, toutes les fois qu'il veut exprimer une consonne double, écrit cette consonne en majuscule, mais en majuscule de la même grandeur que les minuscules. Comme grand *C* ne diffère point pour la forme de

parce que G se prononce diversement devant les différentes voyelles et dans les différentes langues; et que la lettre K exprime bien mieux, dans tous les cas et en toute langue, la véritable prononciation de la gutturale dure.

La gutturale moyenne G se prononçait ordinairement et primitivement comme notre *gue* dans *bague*. Cependant dans certains cas, *g* avait un son un peu différent par suite d'une influence euphonique que nous allons expliquer.

Les sons gutturaux scandinaves, surtout le *k*, aiment à être suivis quelquefois d'un *u* euphonique légèrement accentué. La voyelle *u* s'ajoute facilement aux gutturales parce qu'elle est elle-même gutturale de sa nature. Nous voyons en latin K ou G suivi, dans un grand nombre de cas, de la voyelle *u*; cette manière de prononcer était exprimée par *qu* dans *qui*, *quum*, *loquor*, etc. Comme ce phénomène tient à la nature des sons gutturaux, il doit se montrer nécessairement encore dans d'autres langues. Nous le remarquons en effet, non-seulement dans les idiomes indo-germaniques, mais aussi dans les idiomes sémitiques. Il est vrai que ce phénomène est plus rare dans les langues sémitiques, parce qu'en général ces idiomes n'aiment pas les voyelles purement euphoniques. De plus,

petit *c*, notre grammairien ne pouvait pas se servir de la majuscule pour exprimer *cc*, il se servit, dans ce cas, de la lettre K. Ce système a aussi été suivi dans les manuscrits de l'Edda.

par leur tendance à affaiblir les gutturales et à les changer en une simple aspiration, les langues sémitiques font suivre les gutturales bien moins d'un *u* que de la voyelle *a*, qui de sa nature a plus d'affinité avec l'aspiration que l'*u*. Néanmoins, on trouve dans l'éthiopien les gutturales Φ^x (K^u) $\cdot \text{ኃ}$ (H^u) ከ (C^u) ኧ (G^u) qui font entendre après elles le son *u* légèrement accentué. Cet *u* se fait entendre devant toutes les voyelles de l'éthiopien, excepté devant l'*u* et l'*o* où naturellement on ne l'entend pas, cette voyelle euphonique se confondant alors dans la prononciation avec la voyelle radicale. Cet *u* étant purement euphonique ne forme pas une diphthongue avec la voyelle radicale, comme le croyait *Ludolf*; il est, au contraire, intimement lié avec la gutturale dont il ne peut se séparer, pas même quand cette gutturale n'est pas suivie d'une voyelle, c'est-à-dire quand il y a *scheva* hébreu, ou *soukoun* arabe, ou *virāma* sanscrit. Il est évident que cet *u* ne mérite pas le nom de voyelle, parce qu'il n'a pas une existence indépendante de la gutturale, ni une signification grammaticale propre, pas plus que *u* dans les mots français *bagu-e*, *ligu-e*, *guérir*, etc.; il sert seulement à indiquer une certaine manière de prononcer la gutturale.

La propriété des gutturales d'engendrer et de faire entendre après elles un *u*, nous explique comment, dans certaines langues, des consonnes labiales ont pu remplacer d'anciennes consonnes gutturales. Le

changement des gutturales en labiales, est physiquement impossible; car comment passer des sons formés dans la gorge aux sons prononcés du bout des lèvres? Ce n'est donc nullement par une permutation naturelle des consonnes, mais seulement par un moyen mécanique que les labiales ont pu prendre la place des gutturales. Ce moyen mécanique, le voici : l'*u* euphonique produit par la consonne gutturale, s'en sépare et se change en *v* qui, comme labiale, peut se transformer en toute autre labiale et faire tomber peu à peu le son guttural dont il est précédé; exemple : sansc. जिब्, goth. *qvivs*, lat. *vivo*, *vic-si*, grec βέβαι, βλος; sansc. कृमिः, lat. *vermis* (pour *qvermis*, *hvermis*); goth. *qvainôn*, vieux haut allemand *weinôn*, etc. Un changement inverse s'est opéré dans les langues romanes et cymriques¹ qui ont transformé *v* en *gu*; exemple : vieux français *guerpir*, vieux allemand *verpa*; vieux français *guillaume*, normand *villiahmr*; ital. *guardia*, (fr. *garde*), vieux allemand *wartên*; fr. *gazon*, v. h. a. *wáso*, sansc. वासः².

Une autre modification tout à fait analogue à celle

¹ Voyez M. Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, page 58.

² J'ai appris depuis que le *v* zend a aussi été changé en *gva*; *gua* dans les transcriptions des Parses. « Nériosengh reproduisant en caractères dévanâgaris les mots zends *vôhu-manô*, *hâvani*, *çâvangh*, les écrit « de la manière suivante : *gkvahmana*, *hâguana*, *çâguamgha*. » Voyez la notice intéressante de M. Eug. Burnouf dans : *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen von Dr Richard Lepsius*, p. 100, 101.

dont nous venons de parler, se fait sentir dans la prononciation des gutturales. Cette modification, la voici : dans certains cas, la gutturale se mouille, et alors elle fait entendre après elle, non pas un *u*, mais un *i* légèrement accentué. Cet *i* se détache quelquefois de la consonne gutturale qui l'a produit, et en prenant de l'accroissement il se change en *j* ; exemple : goth. *gards*, rom. *giardin*, fr. *jardin*. Par un changement inverse, *j* redevient voyelle et se fait alors précéder de la gutturale douce *g* ; exemple : lat. *jugum*, vieux haut allemand *joh*, anglo-s. *gēcoc* ; lat. *juvenis*, vieux haut allemand *jung*, anglo-s. *gēong* ; vieux haut allemand *jār*, a.-s. *gčar* ; isl. *júli*, a.-s. *gēōla*, etc.

Par ce qui vient d'être dit en dernier lieu de la propriété des gutturales de se mouiller, on s'expliquera facilement la prononciation du *K* et du *G* islandais. *K* et *G* devant les voyelles *a*, *u*, *o*, *ō*, se prononcent comme en français ; mais, devant toutes les autres voyelles, *K* et *G* se mouillent, c'est-à-dire qu'ils font entendre après eux un *i* légèrement accentué. Ainsi, *kēm* se prononce qui-èm, *geit* se prononce gui-éit, *gemlir* se prononce gui-emlir. Cette prononciation mouillée des gutturales, ne remonte certainement pas aux premières époques de la langue. Elle n'a commencé probablement que lorsque la permutation des voyelles eut depuis longtemps produit les voyelles dérivées *e*, *ē*, *é*, *ō*, *γ*, qui sont des voyelles rapprochées de l'*i* et devant lesquelles les gutturales aiment précisément à se

mouiller. Quoi qu'il en soit, comme la prononciation inouillée ne diffère que très-peu de la prononciation ordinaire, nous jugeons inutile de l'exprimer dans l'écriture par un signe particulier.

Nous avons déjà eu occasion de dire, page 88, que dans les langues germaniques les consonnes moyennes ou douces se changent quelquefois à la fin des mots en consonnes dures ou en consonnes aspirées. Le même changement se fait aussi en islandais. La consonne moyenne *g* placée à la fin de la syllabe ou du mot comme dans *lög*, *væg*, *segja*, etc. devient aspirée et se prononce à peu près comme un *ch* allemand très-doux; c'est pourquoi on écrivait autrefois *lögh*, *vēgh*, *segghia*¹, etc. Cependant, cette dernière orthographe ayant l'inconvénient d'insérer dans l'écriture un *h* qui n'est pas radical, il vaut mieux écrire simplement *g*, et abandonner à la prononciation le soin d'aspirer ce *g* dans tous les cas indiqués par les règles.

Q. On se servait ordinairement de la lettre *q*, empruntée à l'alphabet latin, pour désigner la gutturale dure suivie de l'a euphonique, et l'on écrivait *qven*, *qveða*, *qvon*, au lieu de *kvæn*, *kvēða*, *kvon*. Cependant on n'a adopté cette orthographe que parce que la lettre *q* se prêtait à une abréviation; au lieu d'écrire *qua* ou *gva*, on écrivait simplement *q^a*. Cette abréviation se trouve dans le *Codex regius*; le *Fragmentum mem-*

¹ Voy. R. Rask, *Kortfattet Vejledning til det oldnordiske*, Kjöbenhavn, 1832, p. 5.

braneum préfère *ku* à *qu*, et l'un et l'autre manuscrit emploient toujours la lettre *k* dans les cas ordinaires. L'auteur du traité *Um látínu-stafrofit* n'admet pas le *q* dans son alphabet islandais. Il n'est pas question non plus de cette lettre dans le traité intitulé : *Málfræðinnar grundvöllr*, parce que l'auteur y analyse principalement l'alphabet runique, qui ne contient pas de caractère particulier correspondant à *q*. Comme *q* n'a été introduit dans l'écriture que dans un but purement graphique, et comme il est tout à fait superflu dans l'alphabet islandais, nous concluons à ce qu'on rejette entièrement ce caractère et qu'on le remplace par *kv*. Si l'on voulait conserver *qv*, ce serait tout au plus dans les mots dérivés du latin et des langues modernes, comme dans *quartil*, *quaterni*, et autres mots semblables.

J. Cette consonne *J*, admise par Rask dans l'alphabet islandais, est une gutturale dont la pronciation n'a rien d'analogue en français. Dans toutes les langues, cette consonne est née d'un *i* suivi d'une autre voyelle, comme *v* est né de *u* suivi de *a* ou *i*. C'est pourquoi, dans les textes islandais, on a remplacé par *j* la voyelle *i* toutes les fois qu'elle était suivie d'une autre voyelle, et l'on a écrit, par conséquent, *jor*, *jarl*, *jörð*, *bjarga*, *mjólnir*, *segja*, au lieu de *ior*, *iarl*, *iörð*, *biarga*, *miólnir*, *segia*. Si l'on se tenait seulement à la prononciation grossière des mots que nous venons de citer, on pourrait encore justifier cette orthographe avec *j*.

En effet, l'i suivi d'une voyelle pouvait facilement se changer, dans la prononciation du peuple, en j. Mais cette prononciation n'était certainement pas la bonne, et, par conséquent, elle ne doit pas aujourd'hui faire loi dans l'orthographe des textes. Supposé même que cette prononciation ait été générale, ce n'est pas encore une raison qui nous autorise à défigurer les formes grammaticales par des consonnes intruses qui n'ont aucune signification dans la racine, et qui ne sont insérées dans les mots que par le caprice de la prononciation. Personne ne doute que dans la première période de la langue, le j n'ait été entièrement inconnu; les dérivations se faisaient, comme en toute langue, par la voyelle i, et non par la consonne j. On disait *segia*, *pegia*, *yrkia*, etc. et non *segja*, *pegja*, *yrkja*, etc. Le j n'existait pas, non plus, dans les mots *jor*, *jarl*, *jörð*, *bjarga*, *mjölur*, etc. parce que originairement la voyelle radicale i, qu'on veut transformer en j, n'était pas suivie d'une autre voyelle; car les formes primitives de ces mots étaient *ilwo-r* (lat. *equu-s*, sansc. *açva-s*), *irl*, *irð*, *birga*, *milur*. C'est seulement plus tard que la prononciation a inséré une voyelle euphonique entre la voyelle radicale et la consonne dont elle était suivie¹: ce n'est donc aussi que depuis cette époque que i a pu se changer en j. Mais ce qui prouve que, même après cette époque, l'i radical primitif ne s'était pas changé en j dans la bonne prononciation des

¹ Voyez p. 55.

poètes, c'est que, comme l'a déjà fait remarquer M. Grimm ¹, les mots qu'on voudrait écrire avec *j* rimaient, dans l'allitération, avec des mots commençant par des voyelles; preuve évidente que ceux-là commençaient également par une voyelle, c'est-à-dire par *i* et non par *j*. Une autre circonstance mentionnée par M. Grimm, et qui prouve également contre l'usage de *j*, c'est qu'en anglo-saxon les mots qui correspondent aux mots islandais qu'on voudrait écrire avec *j*, commencent par *eo*, c'est-à-dire par une voyelle, ce qui fait supposer naturellement que les mots islandais correspondants commençaient également par une voyelle. Les deux grammairiens islandais dont les traités font partie de la Snorra-Edda, ne connaissent pas la lettre *j*. Seulement le premier connaît la prononciation un peu différente de *i*, quand cette voyelle est suivie d'une autre voyelle. Il semble croire que dans ce cas *i* est une espèce de *málstafr*, c'est-à-dire, d'après son système, une consonne qui peut précéder ou suivre une voyelle; mais il n'a garde de ranger *i* parmi les *málstafr*, et il ne sait pas ce qu'il doit penser de la lettre *i* dans *biör*, *biörg* ². Tout cela prouve qu'à cette époque on ne connaissait pas encore la consonne *j*, mais que cependant on prononçait *i* un peu différemment s'il était suivi d'une autre voyelle, que s'il n'en était pas suivi. Les plus anciens manuscrits de l'Edda n'emploient

¹ Voyez *Deutsche Grammatik*, I, p. 322.

² *Snorra-Edda*, p. 290, 292.

pas la lettre *j*; ils écrivent: *tiösull*, *hverian*, *iotun*, *liggia*, *miök*, *ialkr*, etc. Dans les manuscrits du *xv^e* et du *xvi^e* siècle, les *j* deviennent fréquents, et de nos jours la prononciation en Islande, a changé en *j* tous les *i* suivis d'autres voyelles. Mais ni les manuscrits des siècles postérieurs, ni la prononciation moderne ne font autorité dans l'examen de la question qui nous occupe. Il est inutile de dire, après cela, que nous concluons purement et simplement à ce qu'on rejette la consonne *j* de l'ancien alphabet islandais.

H. La lettre *h* était primitivement, comme le *h* en sanscrit et en beaucoup d'autres langues, une gutturale soit forte ou douce, qui en s'affaiblissant est devenue peu à peu une aspiration¹, mais une aspiration forte ou rude. Il y a quelques mots en islandais dans lesquels l'ancienne forme s'est conservée à côté de la forme dérivée, ex. : *knië* et *hnië*, *knífr* et *hnífr*, *glóa* et *hloá*, etc. L'aspiration forte de *H* n'a rien d'analogue en français; elle s'approche beaucoup de la prononciation du *ch* allemand. Comme l'aspiration se fait difficilement entendre devant *n*, la lettre *h* (*g*, *k*) s'est perdue très-souvent quand elle était placée devant cette nasale. Exemples : *nyt* (pour *hnyt*), *neip* (pour *gneip*), *neisti* (pour *gneisti*), *nubbr* (pour *knubbr*), etc. D'un autre côté, comme les liquides *r* et *l* sont aspirées de leur nature, *h* se confond souvent avec elles dans la prononciation; exem-

¹ Cf. *Svensk språklära*, p. vi, not. 2.

ples : *viliálmr* pour *vilhíalmr*, *norðralfa* pour *norðr-halfa*, etc. L'emploi orthographique de *h* ne présente aucune difficulté.

X. Cette lettre est une abréviation de *hs* et de *ks*, et se prononce, comme en français, tantôt comme *gs*, tantôt comme *cs*. Bien que la lettre composée *x* soit admise dans l'alphabet d'un très-grand nombre de langues, il nous semble pourtant préférable, dans l'intérêt de l'analyse grammaticale, de la remplacer toujours, dans l'orthographe, par les deux consonnes dont elle se compose, et d'écrire, par conséquent, *lahs* au lieu de *lax*, *fahs* au lieu de *fax*, *ōks* (*akus*) au lieu de *ōx*, etc. Cette orthographe est déjà en partie établie, puisqu'on n'emploie jamais *x* pour exprimer *gs*; ainsi par exemple, on écrit toujours *hugsa* au lieu de *huxa*.

§ XI.

CONCLUSION DU CHAPITRE.

Nous avons distingué les différents sons de la langue islandaise dans le but de les orthographier aussi exactement et aussi convenablement que possible. Peut-être dira-t-on que les distinctions que nous avons établies, surtout entre les voyelles, sont trop nombreuses et trop subtiles. A cela nous répondrons que toute distinction qui est fondée en nature établit un fait ou une vérité, et aucune vérité ne saurait paraître au philosophe ni superflue ni subtile. En constatant des vérités, on enrichit le domaine de la science,

et l'on contribue à l'explication d'un phénomène physique ou intellectuel. « L'orthographe vulgaire, dit « M. Grimm ¹, ne distingue pas les nuances dans la « prononciation; c'est au grammairien de constater les « différences et de les marquer par des signes. En cela, « il ne fera jamais trop, ni rien qui soit inutile. Quand « même on abandonnerait dans la suite les signes introduits, la science aurait toujours gagné à ces distinctions. » Il est vrai, si les distinctions qu'on établirait dans l'orthographe ne s'appliquaient qu'à une langue spéciale, l'utilité de ces distinctions serait très-bornée et contre-balancerait à peine l'inconvénient qui résulte d'une orthographe rendue plus compliquée par cela même qu'on l'aurait rendue plus exacte. Mais des vues plus générales nous ont guidé dans les observations que nous avons faites sur les lettres de la langue islandaise. Notre but a été de transcrire les textes islandais d'après un système *d'orthographe générale et uniforme* pour toutes les langues, en nous servant de l'écriture latine dont nous voudrions faire une écriture universelle, parce qu'elle réunit l'élégance à la simplicité, et qu'elle est déjà en usage chez presque toutes les nations de l'Europe. Cette orthographe uniforme est possible, puisque la philologie moderne prouve que les mêmes articulations de la voix se trouvent dans toutes les langues, avec la seule différence qu'elles sont, dans les différents idiomes, tantôt plus ou moins nom-

¹ Voyez *Deutsche Grammatik*, t. I, p. 232, note.

breuses, tantôt plus ou moins complètes. De plus, cette orthographe est philosophique, parce qu'étant fondée en nature, elle est aussi fondée en raison, tandis que l'orthographe vulgaire des différentes langues se contredit sans cesse, étant basée en grande partie sur l'usage arbitraire et quelquefois sur le caprice de l'individu. Enfin, cette orthographe uniforme est en même temps très-utile, parce qu'elle facilite de beaucoup l'étude grammaticale et comparative des langues, et qu'elle réunit tous les avantages que possèdent ordinairement les systèmes établis sur une base large et universelle. On voit, d'après cela, que les distinctions que nous avons faites n'ont rien d'exclusif, ni de subtil; elles trouvent leur application, non-seulement dans l'islandais, mais dans toutes les langues; et les caractères que nous avons choisis pour désigner les sons, loin d'être d'un usage spécial pour l'idiome scandinave, appartiennent au contraire tous à l'alphabet général par lequel nous voudrions qu'on transcrivît les langues anciennes et modernes ¹. Cependant, avant de suivre notre méthode d'orthographe dans la transcription des textes islandais que nous publions, nous croyons devoir la soumettre au jugement impartial des grammairiens philosophes. Si leur jugement

¹ La question de la formation d'un alphabet général fait le sujet d'un mémoire que publie, au moment où nous mettons sous presse, M. Paul Ackermann sous le titre d'*Essai sur l'analyse physique des langues, ou de la formation et de l'usage d'un alphabet méthodique*.

nous est favorable, nous n'hésiterons pas à transcrire, à l'avenir, nos textes d'après le système indiqué. En attendant nous n'avons pas craint de nous égarer en suivant, presque entièrement dans notre publication, l'orthographe adoptée par Rask et par M. Grimm.

CHAPITRE V.

DE LA VERSIFICATION ISLANDAISE.

§ I.

DE LA QUANTITÉ ET DE L'ACCENT.

Après avoir examiné, dans le chapitre précédent, la nature des sons de la langue ou la prononciation syllabique, il nous reste à parler de la prononciation prosodique ou rythmique qui est la base de toute espèce de versification. Expliquons d'abord ce que c'est que la prosodie, et parlons ensuite du rythme.

Le mot *prosodie*, tiré du grec *προσῳδία* que les Latins ont traduit par *accentus*, signifie accompagnement de chant, parce que l'émission simple du son matériel, ou ce que nous avons appelé la prononciation syllabique, est accompagnée, dans le langage de tous les

hommes, d'une espèce de modulation qu'on a comparée au chant, et qu'on pourrait nommer *accent* dans le sens le plus étendu de ce mot. La prosodie, envisagée comme science, est donc proprement la théorie de l'accent vocal.

De même que dans le chant musical il faut observer deux choses, la durée et l'élévation des tons, de même, dans l'accent vocal, il faut distinguer entre la durée et l'élévation des syllabes prononcées. La durée des syllabes constitue ce qu'on appelle la *quantité*; l'élévation ou l'abaissement de la voix constitue l'*accent proprement dit*. La prosodie définie d'une manière plus explicite est donc la prononciation, ou la théorie de la prononciation des syllabes selon l'accent et la quantité qui leur conviennent.

La *quantité* (*lengð*) ou la mesure des syllabes longues ou brèves (*samstafa löng eðr skömm*) indique la *durée relative* des sons de la langue. Une syllabe n'est longue qu'en tant qu'une autre est brève; mais quelle que soit la lenteur ou la vitesse avec laquelle on prononce les mots, le rapport de quantité entre les syllabes doit rester le même. Ce rapport de la syllabe longue à la brève peut avoir un exposant différent dans les différentes langues. Ordinairement on admet en islandais, de même que dans la prosodie grecque, latine, allemande, italienne, etc. qu'une syllabe longue équivaut à la durée de deux brèves¹. Dans certaines langues,

¹ L'auteur du *Málfræðinnar Grandvölfr*, dit, page 305 : « En thó

une oreille exercée et un calculateur exact trouveraient que cet exposant n'est quelquefois que le chiffre 1 plus une fraction. Il y a des syllabes qu'on nomme *douteuses*, non qu'il soit douteux si la syllabe est longue ou brève, mais parce que dans certains cas et pour certaines raisons ces syllabes perdent quelque chose de leur longueur ou ajoutent quelque chose à leur brièveté.

L'*accent proprement dit* (*hljóðs-grein*) consiste, comme nous l'avons dit, dans l'élévation et l'abaissement de la voix. L'élévation est marquée par l'*accent aigu* (*hvöss hljóðs-grein*); l'abaissement, par un accent que, faute de meilleure dénomination, nous appellerons *accent sourd* (*páng hljóðs-grein*). Entre l'accent aigu et l'accent sourd se trouve l'*accent grave* qu'on a aussi nommé l'*accent circonflexe* (*umbeygilig hljóðs-grein*). Il est moins élevé que l'accent aigu, mais la voix s'y soutient encore, tandis qu'elle baisse entièrement dans les syllabes qui ont l'*accent sourd*.

La quantité et l'accent proprement dit reposent, dans l'origine, sur le même principe et tendent, dans leur application, au même but, c'est-à-dire à désigner, par une marque distinctive, les syllabes qui, pour une cause quelconque, semblent avoir une plus grande importance que les autres. Pour désigner ces syllabes sur lesquelles il faut appuyer, la langue a deux

« setia núvērandi klerkar í versa-gjörðh allar samstófur annathvart ein-
« nar stundar edha tveggja. »

moyens à sa disposition : d'abord la quantité qui marque ces syllabes par la durée ou la *tendue* de la voix, et ensuite l'accent qui les distingue et les fait ressortir en les prononçant d'un ton plus élevé. La langue s'est servie des deux moyens à la fois, sans cependant vouloir que l'un et l'autre contribuassent simultanément au même but. L'accent et la quantité ne marchent pas toujours parallèlement l'un à côté de l'autre : une longueur de quantité ne coïncide pas nécessairement au même endroit avec une élévation d'accent. Comme chaque partie du mot, prise séparément, peut avoir une importance plus ou moins absolue ou relative en raison de sa signification logique et grammaticale, ou de sa forme extérieure et matérielle, et par suite de mille circonstances fortuites, l'emploi de l'accent et de la quantité a dû se diversifier à l'infini. La quantité et l'accent se sont partagé leurs nombreuses fonctions, et, tout en poursuivant le même but par des chemins différents, ils restent entièrement indépendants l'un de l'autre; de même qu'en musique la durée et l'élévation des tons sont complètement séparées l'une de l'autre, mais contribuent néanmoins au même effet, qui est l'harmonie ou l'agrément musical.

§ II.

DU RYTHME.

Quelque chose d'analogue à l'harmonie musicale est produit presque accidentellement par le concours de la

quantité et de l'accent : c'est le *rhythme vocal* qui résulte du mélange et de la variété des syllabes longues et brèves différemment accentuées, et de l'ordre ou de la règle que l'oreille découvre dans ce mélange et cette variété de sons.

Le *rhythme* peut tenir plus de la quantité ou plus de l'accent; s'il tient plus de la quantité, l'oreille s'aperçoit davantage de la succession régulière et de la répétition périodique des syllabes longues et brèves. Cette succession et cette répétition produisent ce qu'on appelle *la mesure, le nombre*. Si, au contraire, le *rhythme* tient plus de l'accent, l'oreille remarque principalement la succession régulière et la répétition périodique des syllabes accentuées, et cette succession et cette répétition produisent ce qu'on appelle *la cadence*.

Le *rhythme* résultant de la succession et de la variété régulière des syllabes ne peut pas se faire sentir dans un simple mot quelque long qu'il soit; il lui faut au moins une phrase d'une certaine étendue où il puisse se déployer convenablement. C'est dans la période oratoire que le *rhythme* peut se manifester librement, et il atteint sa dernière perfection dans les vers harmonieux de la poésie. L'arrangement raisonné des syllabes pour produire le *rhythme* est un commencement de versification. La prose rythmique s'approche déjà de la poésie, et une phrase ou une période bien cadencées forment la transition naturelle pour arriver au vers et à la strophe poétique. Le *rhythme* appartient

donc également à la prose et à la poésie; il est précisément le degré par lequel on monte de l'une à l'autre. Les deux manières d'exprimer nos pensées et nos sentiments, la prose et la poésie, ne sont pas tellement différentes l'une de l'autre, qu'il n'y ait pas et dans le fond et dans la forme de chacune d'elles de nombreux points de contact. Il serait même quelquefois difficile de dire exactement où finit le domaine de l'une et où commence celui de l'autre, si la convention n'avait pas fixé arbitrairement les limites et établi entre la poésie et la prose une différence, à la vérité bien marquée, mais fondée uniquement sur quelques signes extérieurs. Ainsi, dans les temps modernes, on est convenu de ranger parmi les poésies toutes les œuvres revêtues d'un certain extérieur artificiel et conventionnel, quelque prosaïques qu'elles soient dans l'expression des pensées et des sentiments. D'un autre côté on relègue parmi la prose tout ce qui n'a pas cet extérieur conventionnel, fût-ce même un chef-d'œuvre admirable et pour le fond et pour l'expression. Le *vers* ou le rythme présenté sous une certaine forme artificielle et réglée, constitue, de nos jours, le caractère distinctif de la poésie. Tout ce qui appartient à cet ornement extérieur et artificiel de la poésie fait l'objet de la *versification* ou de l'art de faire des vers.

§ III.

DE LA VERSIFICATION (VERSA-GIÖRÐH).

Il est intéressant d'observer la différence et la diversité des moyens employés par les poètes des différentes nations dans la composition des vers, et de voir comment, chez tel peuple, la versification est restée à peu près dans son état primitif, tandis que chez tel autre, elle a atteint un haut degré de perfection. Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rapide sur les différents genres de versification dont on a fait usage depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Cet aperçu comparatif que nous allons donner fera mieux comprendre la nature de la versification islandaise, dont nous aurons à nous occuper plus spécialement.

Le genre de versification le plus simple est la *versification cadencée*, qui n'ajoute à la prose d'autre ornement extérieur qu'un rythme plus harmonieux. Telle est la versification des Hébreux, dont la poésie ne se distingue de la prose, quant à l'extérieur, que par le rythme. Le poète hébreu produit ce rythme par deux moyens qui sont : l'*accentuation* et le *parallélisme* des hémistiches. L'*accentuation*, il est vrai, telle qu'elle est marquée dans les livres hébreux, a été ajoutée au texte par les Massorètes ou grammairiens juifs, dans les premiers siècles de notre ère ; mais rien ne nous empêche d'admettre qu'elle reproduise fidèlement

l'accentuation primitive marquée par les poètes ou les prophètes, quand ils chantaient leurs hymnes, ou qu'ils déclamaient d'une voix solennelle leurs visions et leurs prédictions. Cette accentuation consistait dans une espèce de déclamation oratoire qu'on imitait au temple et à la synagogue, en lisant devant le peuple les paroles de la Loi et des Prophètes. Comme le prêtre déclamateur ne faisait aucune distinction entre la poésie et la prose des livres saints, les morceaux d'histoire étaient déclamés comme les psaumes ou les prophéties, avec cette différence, que dans la prose où il n'y avait généralement ni cette accentuation marquée, ni ce parallélisme d'idées et d'expressions qui caractérisaient les vers, le rythme était bien moins cadencé, et la déclamation, par conséquent, plus factice que naturelle.

Le parallélisme des hémistiches, cet autre élément du rythme dans la poésie hébraïque, supplée en quelque sorte au manque de la quantité. Par le parallélisme, le verset hébreu est partagé en deux hémistiches d'une longueur à peu près égale, et ces hémistiches se divisent, de nouveau, en parties plus ou moins symétriques. Ce qui donne surtout beaucoup d'expression au parallélisme, c'est qu'il n'est pas seulement dans la forme extérieure du verset, mais qu'il se trouve jusque dans les pensées du poète. Dans la poésie hébraïque, les idées marchent et se succèdent deux à deux; la première est répétée, développée, agrandie

par la seconde, ou bien la seconde exprime l'antithèse, la restriction ou l'inverse de la première. Le parallélisme réunit, par conséquent, tout ce que les figures de rhétorique, la répétition, la gradation et l'antithèse renferment de beau, de grand et d'oratoire; comme elles, il donne au langage plus d'énergie, de majesté et d'onction. A cause de ces qualités du parallélisme rythmique, il n'est pas étonnant qu'on le trouve souvent employé dans les maximes, les sentences, les dictons et les proverbes de presque toutes les nations. Il en est fait usage dans le Koran et même dans les livres arabes en prose comme, par exemple, dans Hariri. La poésie finnoise connaît aussi le parallélisme; chaque phrase ou pensée y est répétée en d'autres expressions, soit en entier, soit en partie. En anglo-saxon, les poètes se sont aussi quelquefois emparés du parallélisme comme d'un moyen de versification; mais il n'a servi qu'à rendre leur style plus prosaïque et leur pensée plus traînante.

Un autre genre de versification est celui qu'on peut désigner sous le nom de *versification métrique*, parce qu'il est basé sur la mesure ou la quantité des syllabes. Le rythme d'un vers métrique est naturellement plus réglé, et se fait, par conséquent, mieux sentir que le rythme d'un vers accentué ou cadencé. L'oreille s'aperçoit sans peine de la mesure, étant frappée successivement d'un nombre égal de syllabes, dont les longues et les brèves se reproduisent périodiquement

et se succèdent dans le même ordre. Ce genre de versification qui a pour base une métrique plus ou moins réglée et développée, est employé dans la poésie des Hindous, des Grecs, des Latins, des Arabes, des Persans et de tous les peuples de l'Europe moderne.

Le troisième genre de versification qui diffère essentiellement des deux premiers dont nous venons de parler, peut être désigné sous le nom de *versification phonique*. Dans ce genre le poète ne considère ni l'accentuation, ni la quantité des syllabes, mais uniquement la qualité ou la nature phonique des sons, et il produit un effet agréable à l'oreille en choisissant et en arrangeant les mots de telle façon, que certains sons semblables qui se correspondent, viennent frapper l'oreille dans un certain intervalle ou dans un ordre déterminé. Les sons qui se correspondent peuvent être plus ou moins nombreux, et leur ressemblance peut être plus ou moins sensible et parfaite, selon qu'elle s'étend sur une lettre seulement, ou sur une ou plusieurs syllabes. Si le même son est produit par la prononciation d'une même lettre commençant différents mots dans les vers, il en résulte ce qu'on appelle *allitération* (ἁλλήτερος). Si les mêmes syllabes se produisent au commencement, au milieu ou à la fin de plusieurs mots dans les vers, elles forment une *consonnance* (ἁρμονία). Enfin, si cette consonnance revient régulièrement à la fin des vers ou de l'hémistiche, elle forme ce que nous appelons *rime*.

En examinant plus attentivement les trois genres de versification que nous venons de distinguer, on trouve qu'on peut les réduire à deux, en comprenant sous le nom commun de *versification rythmique*, la versification cadencée et la versification métrique. Il nous reste donc, en dernière analyse, deux genres opposés l'un à l'autre, le *genre rythmique* et le *genre phonique*; le premier fondé sur la quantité et l'accentuation des syllabes; le second, sur leur nature phonique. Comme dans les syllabes, abstraction faite de la signification logique qu'elles peuvent exprimer, il n'y a que l'accent, la quantité et le son qui puissent servir comme moyens de versification, il est évident que les deux genres indiqués résument toutes les manières possibles de faire des vers. En effet, la versification des peuples anciens et modernes diffère seulement, selon la préférence qu'on a donnée à l'un ou l'autre genre, ou selon le degré de perfection que le genre phonique ou le genre rythmique a atteint dans telle ou telle littérature. Les Hébreux, nous l'avons vu, se sont contentés, dans leur poésie, du rythme provenant de l'accent et du parallélisme. Les Hindous, les Grecs et les Latins ont remplacé le parallélisme par la quantité ou les mètres. Les Arabes, les Persans, les Allemands, les Danois, les Suédois, les Russes ont ajouté la rime à la quantité. Les Espagnols, les Italiens, les Français, les Anglais, les Polonais ont la rime; mais ils se contentent de compter les syllabes sans distinguer les

longues des brèves. Les Chinois comptent les syllabes, marquent les accents, et ont, outre la rime, encore la consonnance. Enfin, les Anglo-saxons et les Scandinaves marquent les accents sans compter le nombre des syllabes, et emploient non-seulement la rime et la consonnance, mais encore l'allitération. Cependant tous les moyens de versification employés par ces différents peuples sont, nous le répétons, empruntés soit au genre rythmique, soit au genre phonique, puisqu'il n'y a que ces deux genres de versification possibles.

§ IV.

DE LA VERSIFICATION ISLANDAISE.

Après ces considérations générales, nous allons expliquer brièvement en quoi consiste la versification islandaise. La poésie islandaise possède quatre moyens de versification qui sont : l'*accent*, l'*allitération*, la *consonnance* et la *rime*. Ces moyens sont anciens; cependant il ne faut pas croire que tous aient existé ensemble dès le commencement de la poésie, et que les poètes se soient toujours servis de tous les quatre à la fois. Les plus anciens poètes ne connaissaient ni la consonnance, ni la rime, et il n'y a que le genre de poésie qui s'est formé en dernier lieu, la *chanson* (*runhenda*), où les quatre moyens de versification soient employés tous ensemble. Ce n'est point ici l'endroit de décrire toutes les espèces de versification propres aux divers

genres de poésie : nous traiterons seulement de la versification des trois poèmes *Völuspá*, *Vafthrúdnismál* et *Lokasenna*. Le premier de ces poèmes appartient au genre épique, comme nous l'avons dit à la page 21 : les deux autres rentrent dans le genre que, faute de meilleure dénomination, nous avons appelé le genre dramatique. Or la même liaison, la même analogie, les mêmes rapports que nous avons observés¹ entre la poésie épique et la poésie dramatique, nous les trouvons aussi, seulement sous des formes toutes différentes, entre la versification du premier poème et la versification des deux autres. Ce sont deux espèces appartenant au même genre, et ce genre, on peut le nommer la *versification épique*. Ce genre s'appelle en islandais *fornyrðalag* ou *fornyrðislag* (*air ancien*)², nom qui indique clairement que cette versification était celle des poèmes les plus anciens, c'est-à-dire des poèmes épiques, et qu'elle n'était plus guère en usage dans les poésies des temps postérieurs. En effet, les Skaldes s'éloignant toujours davantage de la simplicité de l'ancienne poésie, imaginèrent une versifica-

¹ Voyez chap. II, § 4.

² J'ai traduit *lag* par *air*, parce qu'en français il n'y a pas d'autre mot qui réponde plus exactement au mot islandais. *Lag* signifie *disposition*, *air*, c'est-à-dire une suite de notes qui composent un chant. Toutes les anciennes poésies étaient chantées sur un certain air; mais cet air variait naturellement selon les différentes espèces de versification. C'est pourquoi le mot *lag* servait aussi à désigner ce que nous appelons la versification.

tion de plus en plus artificielle, et donnèrent, par conséquent, au vers dont ils ne se servaient plus, le nom d'*air ancien* ou *air des anciens chants*.

Le *fornyrðalag* est de deux espèces qui sont : le *fornyrðalag* proprement dit, appelé aussi *liuflingslag* (l'air du bon génie), et le *lióðahátt* (la versification des chants). La première espèce est la plus ancienne, et elle porte, pour cette raison, le même nom que le genre lui-même. La seconde espèce est dérivée de la première dont elle n'est qu'une modification. *Fornyrðalag* est la versification du poème *Völuspá*; *lióðahátt* est celle de *Vafþrúðnismál* et de *Lokasenna*. Nous allons expliquer l'une et l'autre espèce, en commençant par le *fornyrðalag*.

§ V.

DU FORNYRÐALAG.

Les deux moyens de versification employés dans le *fornyrðalag*, sont l'*accentuation* et l'*allitération*. Par la première, le *fornyrðalag* appartient à la versification cadencée; par la seconde, il fait partie de la versification phonique¹.

De la Thèse et de l'Arse.

Dans le *fornyrðalag*, les syllabes ne sont pas comptées. Le rythme ne repose donc, dans cette versification, ni sur la quantité numérique, ni sur la quantité

¹ Voyez p. 113, 115.

prosodique des syllabes; mais l'accentuation seule produit la cadence et une espèce de mesure en appuyant sur certaines syllabes et en glissant légèrement sur d'autres. Cette accentuation est l'origine et la base de l'ancienne versification des Scandinaves, des Anglo-saxons, des Allemands, des Russes, etc.; et comme elle tient à l'enfance de l'art, elle se trouve dans les premiers essais poétiques de toutes les nations. Aussi voit-on encore aujourd'hui que les pièces de vers composées par des personnes qui ignorent les règles de la versification sont ordinairement, sous le rapport de la quantité numérique et prosodique des syllabes, sans aucune règle, sans aucun rythme; mais déclamés ou chantés par l'auteur, ces vers acquièrent une espèce de cadence par l'accentuation qu'il y met : car l'accentuation règle la foule désordonnée des syllabes en étranglant les unes et en donnant du relief aux autres. Or, si l'on considère que dans l'antiquité les vers ont toujours été chantés, on conçoit comment la poésie a pu se servir de l'accent comme de son principal moyen de rythme. Cependant, il ne faut pas croire que dans la poésie basée sur l'accent, la quantité des syllabes ne soit nullement prise en considération; au contraire, l'accent et la quantité s'y soutiennent réciproquement et se font valoir l'un l'autre. Il y a bien plus : dans certaines langues, comme en islandais, en allemand, en russe, etc. la quantité va jusqu'à s'identifier avec l'accent, de sorte que les syllabes longues et brèves

coïncident généralement avec des syllabes accentuées et non accentuées.

Le vers du fornyrðalag doit renfermer au moins quatre syllabes accentuées. Ces quatre élévations de voix ou des quatre *arses* (*ᾶρσις*), se trouvent toujours placées dans quatre syllabes longues. Nous prenons pour exemple la première strophe de Völuspá; les syllabes imprimées en caractères italiques sont des arses coïncidant avec des syllabes longues :

Hlióðs bið-ék allar hēlgar kindir,
Meiri ok minni mögu *Heimthallar*;
Vilda-ék val-födur vél framtelia
Forn-spiöll fíra þau ek fremst of-nam.

Le nombre des abaissements de voix ou des *thèses* (*ᾷσις*) n'est pas fixé dans la versification, il varie selon le plus ou moins grand nombre de mots qui entrent dans le vers. Naturellement, il faut au moins trois thèses placées entre les quatre arses pour marquer et faire ressortir les élévations de voix. Mais ce nombre de trois strictement nécessaire est presque toujours dépassé. Les thèses pouvant être en plus ou moins grand nombre, il s'ensuit que les vers n'ont pas tous la même longueur. Cette différence de longueur nuirait nécessairement au rythme si les arses, revenant toujours au nombre de quatre, ne mettaient dans les vers une certaine mesure régulière et uniforme. Aussi ce sont les arses qui constituent la charpente ou les parties principales et saillantes du vers;

les thèses n'en sont, pour ainsi dire, que le remplissage. Pour cette raison, l'attention du poëte se dirige principalement sur les arses, et c'est à elles qu'il distribue tous les ornements de la versification, comme la consonnance et l'allitération.

De l'Anacrouse (*málfylling*).

Les thèses n'étant, comme nous venons de le dire, qu'un remplissage, on devrait s'attendre à voir le vers commencer seulement par des arses; mais cela n'a pas toujours lieu. Une ou plusieurs syllabes, qui ont l'accent sourd, se placent assez souvent à la tête du vers ou au commencement de chaque hémistiche. Ces syllabes, sans accent marqué, sont considérées comme placées en dehors du vers, ou comme n'en faisant pas partie intégrante; les Islandais les nomment *málfylling* (remplissage de phrase), et elles répondent à ce que les Grecs appelaient la *base* (βάσις) ou l'*anacrouse* (ἀνάκρουσις). Si l'on compare le mouvement des pieds ou des syllabes composant un vers, à une course que fait la voix dans une carrière d'une longueur déterminée, l'anacrouse représente l'élan que prend la voix avant d'entrer dans cette carrière. La voix, pour nous servir d'une autre image, ne voulant pas, au commencement du vers, s'élever tout à coup jusqu'à l'arse, y monte peu à peu par les degrés de l'anacrouse. Comme cet élan ou cette montée successive de la voix est quelque chose de naturel, et, de plus, un moyen de

marquer davantage l'arse au commencement du vers, l'anaerouse se trouve dans la métrique la plus cultivée comme dans la versification encore grossière. Il y a seulement cette différence, que dans la versification grecque, l'anaerouse est réglée et se place uniformément devant chaque vers, tandis que dans la versification islandaise, elle est sans règle et, pour ainsi dire, facultative. Il suit de la nature même du málþylling, que ce remplissage ne doit pas renfermer des syllabes accentuées, ou des mots d'une grande importance par leur signification. Bien que le nombre des syllabes du málþylling ne soit pas fixé, il est clair que ce serait une faute de versification que d'entasser trop de syllabes au commencement du vers, parce que leur trop grand nombre empêcherait la voix de glisser légèrement sur elles, et que parmi plusieurs mots, il s'en trouverait au moins un qui aurait ou l'accent prosodique, ou l'accent oratoire.

Quant au nombre total des syllabes qui entrent dans les vers du fornýrðalag, il varie selon le nombre des thèses et selon l'étendue du málþylling. Le vers se compose ordinairement de huit jusqu'à douze syllabes; il est donc moins long que l'hexamètre grec, et à plus forte raison moins long que le clòka sanserit ¹. Malgré son peu d'étendue, le vers se partage par la césure en

¹ Il est très-intéressant de comparer le vers épique scandinave avec le vers épique des Hindous et le vers épique des Grecs. Pour mettre nos lecteurs à même de faire cette comparaison, nous nous permet-

deux hémistiches; mais ces hémistiches sont intimement liés entre eux par le sens, l'accent et l'allitération.

trons de dire ici quelques mots sur le *çlôka* sanserit et sur l'*hexamètre*. Le caractère du vers épique hindou appelé *çlôka*, est un rythme grave et posé, plutôt languissant que vif et sautillant, et c'est peut-être pour cette raison que la tradition rapporte l'origine et le nom même du vers à un événement triste et déplorable. Le *çlôka* se compose d'un distique, ou de deux vers dont chacun, pris séparément, porte le nom d'*ardha-çlôka* (demi-*çlôka*). Ces deux vers ont une mesure égale, et seraient indépendants l'un de l'autre s'ils n'étaient pas réunis par le sens et quelquefois même, comme il nous semble, par le rythme, puisqu'on remarque que le mouvement trop vif du premier vers est ralenti quelquefois dans le second, et que ce dernier efface et compense souvent, par sa vivacité, la trop grande pesanteur du premier. Le *çlôka* embrasse trente-deux syllabes; par conséquent, le demi-*çlôka* en contient seize. Chaque demi-*çlôka* est partagé par la césure en deux moitiés ou hémistiches; de sorte que le *çlôka* forme une espèce de période carrée dont les membres sont réunis par le sens, coupés en longueurs égales, et cadencés presque entièrement d'après le même rythme. Cependant la forme du *çlôka* n'est pas si roide, ni son allure tellement uniforme que le vers ne puisse pas exprimer également bien les mouvements les plus différents de la poésie ou de la narration épique. Le *çlôka* comme le plus ancien de tous les mètres sanserits, est aussi le moins réglé et le plus libre de tous. Les deux hémistiches n'ont pas, l'un et l'autre, exactement les mêmes pieds, comme cela se remarque dans les vers épiques arabes, où, à l'exception des syllabes finales ou de la *pause*, les hémistiches se ressemblent entièrement. Chaque hémistiehe se partage en deux pieds de quatre syllabes chacun. Parmi ces pieds, il n'y a que les derniers qui suivent une certaine règle; les autres ont une allure tout à fait libre. Le rythme général ou prédominant qui se fait entendre dans le *çlôka*, est le rythme *iambique* $\sim -$, dont la cadence convient parfaitement aux sujets grands, tels que ceux de la poésie épique.

Le vers épique des Grecs s'appelle *hexamètre*; il se compose, comme le nom l'indique, de six mètres ou de six pieds qui forment ensemble treize jusqu'à dix-sept syllabes ou *temps*. Ainsi l'*hexamètre* correspond

De l'Allitération.

Le second moyen de versification employé dans le fornyrðalag est l'*allitération*. Elle consiste en ce que chaque vers renferme au moins deux mots commençant par la même lettre. Ordinairement le vers renferme trois mots de cette espèce, dont deux se trouvent dans le premier hémistiché, et un dans le second; mais, en aucun cas, le vers ne doit renfermer plus de trois mots commençant par la même lettre, et ces lettres doivent toujours se trouver dans des syllabes accentuées. L'allitération appartient à la versification phonique, et, semblable à la rime, elle plaît par l'uniformité des sons qui viennent frapper notre oreille. Les lettres *allitérantes* ou rimantes, s'appellent en islandais *lióðstafir* (lettres du chant); celles du premier hémistiché se nomment, plus particulièrement, *stadlar* (soutiens, états). A l'exemple des Suédois et des Danois, nous aimons mieux les appeler *lettres subordonnées*. La lettre

pour la longueur à la moitié d'un çlôka. Un vers de trente-deux syllabes, comme le çlôka, eût été naturellement trop long en grec. De même que les mots grecs n'ont pas une longueur démesurée comme les *sesquipedalia verba* du sanscrit, de même l'hexamètre renferme un nombre de pieds suffisant pour l'abondance du style épique, sans pourtant s'étendre dans des périodes à perte d'haleine. Malgré cette différence de longueur, l'hexamètre a l'allure aussi majestueuse et en même temps aussi libre que le çlôka. A l'exception des deux derniers pieds dont le mètre est à peu près fixe et invariable, tous les autres pieds peuvent marcher librement ou par dactyles, ou par spondées, ou par trochées. L'hexamètre se prête donc à merveille à la poésie

rimante du second hémistichie porte le nom de *höfuðstafr* (lettre capitale ou lettre principale¹), peut-être parce qu'elle donne le plus de peine au poète, obligé de chercher un troisième mot qui fasse allitération avec les deux mots du premier hémistichie, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'étant, pour ainsi dire, l'écho de l'allitération, cette lettre éveille principalement notre attention sur les lettres qui riment ensemble dans le vers. L'allitération peut se faire par des consonnes ou par des voyelles. Toutes les voyelles, sans distinction, riment ensemble; on préfère même que l'allitération soit formée par des voyelles différentes. La lettre *v* compte quelquefois pour une voyelle. Si les lettres rimantes sont des consonnes, il faut qu'elles soient exactement les mêmes pour qu'il y ait allitération : ainsi les consonnes *b, p, f*, ou *d, t, þ*, ou *g, k, h*, bien qu'elles soient *homorganiques*, n'allitèrent pas ensemble. La consonne simple *s* ne rime pas suffisamment avec les consonnes composées *sk, sp, st*. Cependant *gl, bl, etc.* allitèrent avec *gr, br*, parce que épique ou narrative qui, suivant le mouvement de la narration, est tantôt grave et posée, tantôt vive et légère. Le rythme primitif et dominant de l'hexamètre, est le rythme dactylien - ∪ ∪ qui suivant l'influence des différents mouvements de la poésie, s'entremêle de rythmes spondaïques - - et trochaïques - ∪.

¹ D'après Rask, les deux lettres rimantes du premier hémistichie s'appellent *liðdstafr*, et celle du second hémistichie se nomme *höfuðstafr*. Mais il nous semble que *liðdstafr* est un nom générique propre à toutes les lettres allitérantes du vers. Le nom *höfuðstafr* n'est pas opposé à *liðdstafr*, mais à *studdar*.

les consonnes liquides *l* et *r* se confondent aisément, comme nous l'avons vu page 80; *hr* ou *hl* allitèrent encore dans les anciennes poésies avec la consonne simple *h*; mais depuis qu'en islandais *h* s'est changé en une aspiration presque impereceptible, *hl* et *hw* riment seulement avec *l* et *v*.

Quant à l'effet acoustique produit par l'allitération, notre oreille ne peut plus en juger suffisamment. Nous ne sentons l'allitération que quand les lettres rimantes se montrent en assez grand nombre et à de petits intervalles comme dans ce vers de Ræine :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

mais deux ou trois lettres allitérantes dispersées parmi six jusqu'à dix mots, comme dans le vers scandinave, passeraient presque inaperçues dans notre poésie. D'après cela, on serait tenté de croire que l'allitération était faite, comme l'acrostiche et autres jeux de versification, pour l'œil et non pour l'oreille. Cependant plusieurs raisons s'opposent à ce qu'on admette cette opinion. D'abord, la poésie ancienne était chantée et non pas lue; les poèmes de l'Edda furent transmis de bouche en bouche longtemps avant d'avoir été mis par écrit; ensuite, l'allitération est trop généralement usitée dans la versification de tous les peuples gothiques et germaniques, pour qu'elle puisse être un simple jeu frivole. En effet, nous trouvons l'allitération non-seulement dans la poésie scandinave, mais encore dans les

plus anciennes poésies anglo-saxonnes; elle a passé même dans quelques vers latins faits en Angleterre, et elle s'est conservée dans la versification anglaise jusqu'au temps de Chaucer et Spencer. L'allitération se fait également remarquer dans les anciens monuments littéraires de l'Allemagne comme, par exemple, dans l'*oraison wessobrunnienne*, en vieux haut allemand; dans le fragment de *Hildebrand* et *Hadubrand*, et dans l'*Harmonie des évangiles* écrite en vieux saxon. L'allitération est peut-être un héritage que les peuples germaniques ont apporté de l'Asie; car les poètes hindous, comme Kalidâsa¹, connaissaient ce genre de versification, et la consonnance, qui est une espèce d'allitération, se trouve déjà dans les plus anciennes poésies des Chinois². Enfin, il faut se rappeler que l'allitération a la même origine et le même but que la rime, qui, tout le monde en conviendra, n'est pas faite pour l'œil, mais bien certainement pour l'oreille.

Pour comprendre comment l'allitération a pu se faire sentir suffisamment dans les vers, il faut considérer que les peuples qui en faisaient usage, y portaient une attention à laquelle nous ne sommes pas accoutumés. Ils recherchaient cette uniformité de son, ces consonnances et assonances avec autant de plaisir que nous, nous cherchons la rime au bout de nos vers. Ensuite, comme leurs poésies étaient chantées ou

¹ Voyez *Asiatic Researches*, t. X, p. 402.

² Voyez Abel Rémusat, *Grammaire chinoise*, p. 171.

déclamées, les lettres rimantes étaient bien plus marquées qu'elles ne le sont dans une simple lecture. Enfin, il y avait deux règles de versification dont l'observation stricte contribua beaucoup à faire ressortir davantage l'allitération, et à attirer sur elle toute l'attention de l'oreille; la première de ces règles était de ne placer les lettres rimantes que dans des mots marqués par l'accent oratoire et prosodique; la seconde, d'isoler la syllabe allitérante, autant que possible, en évitant de mettre dans son voisinage des syllabes non accentuées commençant par la même lettre. Par ces deux moyens, on arrivait nécessairement à donner plus de relief à l'allitération; car d'un côté, le son allitérant devait se prononcer distinctement, parce que, loin de se perdre dans des mots sur lesquels la voix eût légèrement glissé, il se trouvait, au contraire, favorablement placé dans des syllabes sur lesquelles l'accent appelait de préférence l'attention de l'oreille. D'un autre côté, la syllabe rimante, par cela même qu'elle était plus isolée dans le vers, était mieux marquée et ressortait avec plus de netteté.

§ VI.

DU RHYTHME DU FORNYRDALAG.

Avant de passer à l'explication du *liðSaháttir*, qu'il nous soit permis de dire encore quelques mots sur le rythme du fornyrdalag proprement dit. Quand on lit

les vers de la *Völuspá* à haute voix et en les accentuant convenablement, on entend aisément la modulation d'une certaine espèce de rythme. Quel est le rythme qui se fait entendre dans le *fornyrðalag*? Il nous semble que c'est le rythme *trochaïque* qui prédomine dans le vers; mais il ne se montre pas tout pur, parce que la versification scandinave n'est pas basée sur la quantité prosodique. Si l'on pouvait appliquer à la versification scandinave les principes de la métrique grecque, nous dirions que le vers du *fornyrðalag* se compose originellement et essentiellement de quatre trochées, ou de deux ditrochées. Le thème rythmique général dont les différents vers nous présenteraient les nombreuses variations, serait donc le suivant : — — — — —

§ VII.

DU LIÐDAHÁTTR.

La seconde espèce de *fornyrðalag* ou de versification épique s'appelle *liðdahátt*. C'est d'après cette versification que sont composés nos deux poèmes *Vafprúðnismál* et *Lokasenna*. Le *liðdahátt* est dérivé du *fornyrðalag*, ou pour mieux dire, c'est un *fornyrðalag* modifié : par conséquent, ce que nous avons dit de celui-ci s'applique aussi, en grande partie, à celui-là. La seule différence entre les deux espèces consiste en ce que la strophe du *liðdahátt* ne renferme pas, comme celle du *fornyrðalag*, quatre vers tout à fait semblables les

uns aux autres; mais le second et le quatrième vers ne sont, pour ainsi dire, que des hémistiches en comparaison du premier et du troisième. Le plus souvent, il n'y a que deux lettres rimantes dans les vers du liôðahâttr; et par la négligence des poètes, les lettres allitérantes ne sont pas toujours placées dans des syllabes accentuées.

Quant au málþylling, il a quelquefois pris une extension démesurée, surtout dans les vers deuxièmes et quatrièmes qui, par leur peu de longueur, ne permettaient pas au poète de développer entièrement sa pensée et le forçaient à entasser dans le málþylling les mots nécessaires pour compléter le sens. En général, les règles de la versification sont bien plus souvent négligées dans le liôðahâttr que dans le fornyrðalag proprement dit. Cela prouve que le premier est moins ancien que le second, et qu'il appartient à une époque où l'ancienne versification épique tombait déjà en décadence.

Comme les vers ne sont pas tous de la même longueur, le rythme du liôðahâttr est, il est vrai, moins grave et moins posé que celui du fornyrðalag; mais il est aussi moins monotone, parce que les petits vers y alternent agréablement avec les grands. Si l'on compare le fornyrðalag à l'hexamètre, on peut comparer le liôðahâttr au mètre élégiaque ou au pentamètre.

Quelquefois les quatre vers qui composent la strophe du liôðahâttr, ne suffisent pas au développement que

le poëte voudrait donner à sa pensée. Dans ce cas, le quatrième vers, qui est une espèce d'hémistiche pour la longueur, en comparaison du premier et du troisième, est remplacé par un grand vers encore suivi d'un petit (*Vafþrúðnismál*, v. 174-175). Quelquefois la strophe se compose de six vers, dont le cinquième est semblable aux vers premier et troisième, et le sixième aux vers deuxième et quatrième (*Vafþ.* v. 224-225). Le quatrième vers est aussi parfois suivi d'un autre petit vers qui lui est entièrement semblable (*Vafþ.* v. 169-170; *Lokasenna*, vers 52-53, 219-220, 265-266); il est même suivi de deux petits vers dans *Lokasenna*, v. 93-95. A part ces anomalies, qui du reste se présentent aussi dans le *fornyrðalag*, la strophe suit, par rapport à sa longueur et à sa composition, les mêmes règles dans le *liðsaðátt* comme dans le *fornyrðalag* proprement dit.

§ VIII.

DE LA STROPHE.

En islandais la strophe s'appelle *erendi*, (énoncé, proposition), parce que chaque strophe doit renfermer une pensée complète ou un tableau achevé. Elle s'appelle aussi *vísa* (air, couplet), parce que quand les vers sont chantés, le même air recommence après chaque strophe. Le *vísa* se divise en deux moitiés appelées *vísa helmingar* (hémistrophes). La première moitié embrasse les deux premiers vers, et la seconde les deux

autres. Les vers qui composent l'hémistrophe sont ordinairement liés ensemble par le sens : chacun d'eux porte le nom de *viśa-fiorḍungr* (quart de strophe). Le nombre des strophes dans les poèmes dépend et du sujet et de la manière dont le sujet est traité. Quant aux poèmes épiques, le caractère de ce genre de poésie exige que le poème ait une longueur convenable. Cependant cette longueur ne dépasse jamais cent strophes ou quatre cents vers, excepté lorsque le poème présente dans son milieu un point de repos, ou qu'il se divise en deux grandes sections. Rask fait observer que la plus longue des rhapsodies d'Homère embrasse huit cents vers; de sorte que deux vers grecs répondent à un vers scandinave. Nous ajoutons que les rhapsodies ou épisodes des poèmes épiques sanscrits n'embrassent pas ordinairement au delà de quatre cents çlôkas ou huit cents demi-çlôkas. Il y a, par conséquent, à peu près la même proportion entre la longueur des rhapsodies hindoues, grecques et islandaises, qu'entre la longueur du çlôka, de l'hexamètre et du *fornyrðalag*; et cette longueur des chants épiques, laquelle, proportion gardée, est la même dans l'Inde, la Grèce et la Scandinavie, paraît être la limite naturelle qu'un récit épique ne saurait dépasser sans fatiguer et le poète et l'auditeur.

§ IX.

LA DIVISION DE LA STROPHE EN QUATRE VERS,
ATTAQUÉE PAR RASK.

Nous pourrions terminer ici ce que nous avons à dire de la versification de nos trois poèmes, s'il ne nous restait une question à discuter sur laquelle nous appelons toute l'attention des savants. On aura remarqué, en jetant un regard sur le texte et la traduction de nos trois poèmes que la division des strophes en vers n'y est pas la même que dans les éditions qu'on a faites des poésies de l'Edda. Nous avons divisé en quatre vers les strophes de la *Völuspa* qu'on divise ordinairement en huit, et en suivant le même système dans *Vafprúðnismál* et *Lokasenna*; nous avons également divisé en quatre vers les strophes qui sont ordinairement formées de six. Quelles sont les raisons qui nous ont fait abandonner la division vulgaire et comment justifier cette innovation? Avant tout, nous dirons que s'il y a innovation, nous n'en sommes pas l'auteur, mais seulement le partisan; MM. Grimm ont fait cette innovation bien longtemps avant nous. Nous pourrions donc nous retrancher derrière des noms aussi illustres; mais comme dans la science il n'y a d'autre autorité que celle de la démonstration, et qu'un nom, quelque grand qu'il soit, ne vaut jamais des preuves, nous n'oserions pas suivre l'exemple des frères Grimm, si nous ne nous y croyions pas autorisé par des raisons

suffisantes. Un des plus grands philologues de notre époque que la mort a trop tôt enlevé à la science, le Danois Rask, s'est déclaré formellement contre la manière de diviser les strophes, adoptée par MM. Grimm. Nous ne savons pas si les deux frères croient devoir maintenir ou abandonner leur opinion; nous ignorons même quels ont été les motifs et les raisons qui les ont portés à adopter le nouveau système. Nous nous trouvons donc sans auxiliaire, et réduit à nos propres moyens, pour défendre la nouvelle division contre les objections de Rask.

§ X.

LES OBJECTIONS DE RASK RÉPUTÉES.

L'illustre Danois a rassemblé dans sa Grammaire anglo-saxonne, au chapitre de la versification, tous ses arguments contre la division de la strophe en quatre vers. Nous allons les reproduire successivement, les accompagner de nos observations, et ajouter à la fin les preuves qui nous semblent militer en notre faveur. Les raisons qui ont porté Rask à s'opposer au système consistant à réunir chaque fois deux lignes en une seule pour en former un vers, sont les suivantes :

I. « La nouvelle manière de diviser les strophes est, « dit-il, contraire à l'usage des nations scandinaves, « depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. »

Avant de répondre, nous allons présenter la question sous son véritable point de vue. Il ne s'agit pas de savoir si l'on avait ou si l'on n'avait pas l'usage d'écrire les vers en une ou deux lignes : cette question purement graphique ne nous intéresse pas en ce moment. Ce dont il s'agit, c'est de savoir si chacune des six ou huit lignes dans lesquelles, selon Rask, la strophe doit être partagée, forme réellement, à elle seule, un vers complet. La première objection de Rask ne touche donc nullement au fond de la question. Il se peut que l'on ait eu quelquefois l'usage d'écrire les vers en petites lignes, mais nous contestons que cet usage ait été général et surtout qu'il soit ancien. Anciennement on écrivait les vers de la même manière que la prose, tout se suivait dans la ligne sans distinction, ni de vers, ni de strophe. C'est ainsi que sont écrits les plus anciens manuscrits de l'Edda, le *Codex regius* et le *Fragmentum membraneum*. Mais quand même on eût écrit le vers en deux lignes, faudrait-il en conclure que chacune de ces deux lignes doit être considérée comme un vers complet, uniquement parce qu'elle forme dans l'écriture une ligne à part? Tout le monde conviendra que le vers est indépendant de l'écriture, et que, par exemple, un hexamètre reste un hexamètre, et ne forme jamais plus d'un seul vers, qu'on l'écrive en une ou deux, ou même en trois lignes. Mais toujours est-il vrai de dire que ce serait une faute que d'écrire l'hexamètre en plusieurs lignes,

parce que la voix baissant et s'arrêtant naturellement après chaque ligne changerait complètement le rythme de ce vers. Si donc l'on a eu quelquefois l'usage singulier de diviser le vers scandinave en l'écrivant en deux lignes, il ne faut pas en conclure que nous ne soyons pas en droit de réunir les hémistiches que le mauvais goût des copistes, ou leur système graphique a séparés dans l'écriture.

II. « C'est contraire à l'usage plus ancien encore des Anglo-saxons qui, dans beaucoup de manuscrits, ont « eu soin de séparer les vers par des points. » Cette deuxième objection rentrant entièrement dans la première, on peut y faire la même réponse : des points mis à la fin d'une ligne, prouvent-ils que cette ligne, à elle seule, forme un vers ? Mais il y a plus : s'il était vrai que les points indiquent ordinairement la longueur du vers, et que la véritable longueur du vers fût celle qu'a indiquée Rask, il faudrait qu'il y eût un point après chacun des vers de cette espèce. Or, dans les deux plus anciens manuscrits de l'Edda, les points ne se trouvent pas à l'endroit où, selon le système de Rask, le vers serait fini : ils ne se trouvent ordinairement qu'à la fin des hémistrophes ; donc de deux choses l'une : ou les points n'indiquent pas la fin du vers dans les manuscrits de l'Edda, ou les vers ont une tout autre longueur que celle que Rask voudrait leur donner. Dans l'un et l'autre cas le second argument de Rask prouve contre lui-même.

III. « C'est contre toutes les règles de l'ancienne versification gothique qui veut que toujours deux lignes soient jointes par l'allitération en tous cas et en toute espèce de vers, excepté quand deux lignes ainsi liées ensemble sont suivies d'une autre ligne à part. Il y a plus : c'est contraire à la dénomination donnée aux lettres rimantes, dont les deux premières placées dans la première ligne sont nommées *studlar*, et celle placée dans la seconde est nommée lettre *capitale*, parce qu'étant toujours placée à la tête du vers, elle a une place fixe et peut facilement être trouvée. La dénomination de *lettre capitale* serait absurde si la lettre pouvait être placée au milieu ou à la fin de la ligne. » Nous répondons : 1° Il n'y a aucune règle qui nous dise que les lettres allitérantes doivent se trouver réparties dans deux lignes au lieu d'une; au contraire, des vers avec allitération très-anciens prouvent que les lettres rimantes se trouvaient placées dans un seul et même vers : ainsi, par exemple, dans les épîtres de Boniface, on lit les vers suivants :

Nitharde nunc nigerrima

Imi cosmi contagia

Temne fauste tartarea

Hæc contra hunc supplicia, etc. etc.

2° Le cas que Rask voudrait faire passer pour un cas exceptionnel à sa prétendue règle de versification n'est pas une exception : c'est au contraire l'état normal, comme le prouvent les vers que nous venons de citer.

3° Si la règle que Rask établit si gratuitement existait, elle s'appliquerait tout au plus à l'écriture, et ne prouverait pas encore que deux lignes d'écriture forment nécessairement deux vers. 4° La principale raison qui nous porte à considérer deux lignes renfermant des lettres rimantes, comme formant un seul et même vers, c'est précisément parce que ces deux lignes sont, pour nous servir de l'expression même de Rask, *liées ensemble par l'allitération*. Pourquoi donc diviser ce qui est naturellement lié et uni ensemble? Pourquoi l'allitération serait-elle une cause de séparation? N'est-elle pas plutôt le meilleur moyen de reconnaître les parties qui composent un vers? n'est-elle pas le meilleur lien qui les tienne réunies? Les lettres allitérantes sont l'une l'écho de l'autre : ainsi, il y a rapport, corrélation entre elles : par conséquent on ne saurait les séparer l'une de l'autre sans détruire ce rapport, sans détruire l'allitération elle-même. 5° La dénomination de *höfuðstafr* (*lettre capitale*) ne doit pas être prise dans le sens de *lettre* qui se trouve à la tête, ou au commencement de la ligne; car la première des lettres appelées *studlar* se trouve tout aussi bien au commencement de la ligne, et ne porte point le nom de *höfuðstafr*. De plus, il n'est pas même vrai que le *höfuðstafr* se trouve toujours à la tête de la ligne; il est souvent précédé des mots qui composent le *málfylling*. *Höfuðstafr*, selon nous, veut dire *lettre principale*, parce qu'on la considère comme

la principale parmi les lettres allitérantes. Ce nom ne saurait donc nullement prouver que les *liôðstafir* doivent être nécessairement répétés dans *deux* lignes et non pas dans une seule.

IV. « Si l'on réunissait deux lignes en une seule dans « les petits vers, il faudrait faire la même chose pour « des vers plus longs. » Cette conséquence étant rigoureuse, nous l'admettons entièrement, et nous ne craignons pas qu'il résulte de notre système des vers d'une longueur démesurée. En effet, le vers le plus long que Rask puisse citer, et qui résulterait de la réunion de deux lignes en une seule, a seize syllabes; ce qui, ce nous semble, n'est pas une longueur excessive. Cependant, nous dirons qu'il y a un cas auquel la conséquence que Rask a tirée de notre principe ne serait pas applicable. Si un poète étendait l'allitération sur *plusieurs vers* uniquement pour vaincre de plus grandes difficultés, alors il serait absurde de vouloir réunir *plusieurs vers* en un seul vers. Mais, si le poète a voulu mettre l'allitération dans un vers long, de quel droit allons-nous couper ce vers en deux, sous prétexte qu'il nous paraît trop long?

V. « C'est contraire au caractère de l'ancienne versification scandinave, qui n'admet pas la *césure* « qu'on trouve dans les hexamètres et les pentamètres « grecs et latins, et ainsi ne connaît pas de vers plus « longs que ne l'est un vers grec ou latin de quatre « pieds. Ensuite, il est naturel de placer le *málþylling*

« au commencement du vers ; mais c'est absurde de
« vouloir placer le málfylling au milieu du vers sans
« le compter dans le mètre. » Nous répondrons, il est
vrai que la versification scandinave, ne reposant pas
sur la même base que la versification grecque, ne con-
naît pas la césure de l'hexamètre et du pentamètre.
Mais faut-il en conclure qu'un vers scandinave ne
puisse jamais dépasser la longueur d'un vers grec de
quatre pieds ? Admettons cependant cette conclusion
bien qu'elle ne soit nullement rigoureuse ; admettons
même que les quatre pieds que Rask nous accorde
soient du plus petit nombre de syllabes possible, c'est-
à-dire que chacun se compose de deux temps : nous
aurons donc au moins huit syllabes pour la plus grande
longueur du vers scandinave. Mais huit syllabes, c'est
tout juste la base que nous avons donnée au vers
épique ; nous disons la base, parce que, comme on
sait, les syllabes ne sont pas comptées dans les vers
islandais. Or on doit raisonnablement admettre que le
vers épique est le plus long de tous les vers, parce que
la poésie épique est la plus grave et celle qui admet le
plus d'abondance de style. Nous sommes donc en droit
de conclure que le vers épique scandinave se composait
d'au moins huit syllabes, et non pas de quatre seule-
ment, comme Rask le prétend. Quant au málfylling, il
est vrai de dire que sa véritable place est au commen-
cement du vers ; mais il peut aussi se trouver au com-
mencement d'un hémistiche ; dans ce cas, il remplit la

fonction de césure, la voix s'y repose un instant pour reprendre sa course en s'élançant de nouveau dans la carrière. Du reste, il n'est pas plus absurde de ne pas compter dans le mètre, si toutefois on peut parler ici de mètre, le *málfylling* placé au commencement du second hémistiché, que de ne pas le compter lorsqu'il se trouve au commencement du premier hémistiché.

On voit que les objections élevées par Rask contre notre système ne sont nullement fondées. Nous allons maintenant résumer en peu de mots les raisons qui nous ont porté à diviser la strophe en quatre vers, et non pas en huit ou six.

1° Le vers tel que nous l'avons rétabli, est seul conforme au caractère de la poésie épique scandinave, parce qu'il a tout juste la longueur convenable à la richesse du style épique et à cette sobriété de mots qui distingue l'ancienne poésie islandaise. Il faudrait avoir une bien mauvaise opinion des poètes scandinaves, s'ils avaient choisi pour la poésie épique de petits vers, qui seraient tout au plus à leur place dans une chanson anacréontique.

2° Si l'on divisait le vers épique scandinave en deux lignes, tout le *rhythme* en serait perdu, ou, du moins, il changerait entièrement de caractère. Ce serait comme si l'on coupait l'hexamètre en petits vers de deux pieds. Ces vers pleins de *rhythme* et de majesté :

Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
 Italiam fato profugus, Lavinaque venit, etc.

divisez-les, d'après le système des petits vers, en

Arma virumque	Italiam
cano, Trojæ	fato profugus,
qui primus ab oris	Lavinaque venit, etc.

il n'y a plus de rythme, plus de poésie épique; c'est comme une belle statue mise en morceaux, ce sont des *membra disjecta poetæ*.

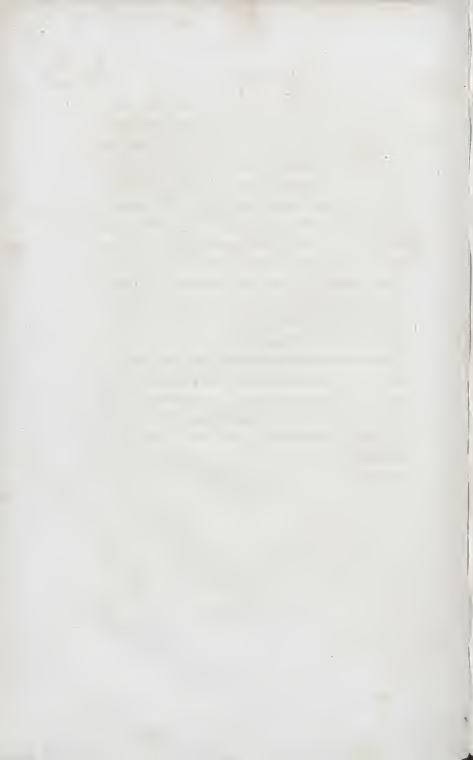
3° L'ancien vers allemand renferme quatre arses, et embrasse, par conséquent, au moins huit syllabes; et, chose remarquable, l'ancien vers épique ou narratif des Russes a également trois accents avec une désinence dactylique, et renferme au moins huit syllabes. Il est donc plus que probable que l'ancien vers scandinave a été composé d'une manière analogue.

4° Les strophes du poëme épique allemand *Der Nibelunge Nôt* se composent chacune de quatre vers; si l'on admet notre système, il y a parfaite ressemblance entre la versification allemande et la versification scandinave.

5° Le nom de *vísufiórðúngr* (quart de strophe), qu'on donnait au vers, prouve que, bien qu'on écrivît quelquefois la strophe en huit lignes, on entendait toujours réunir deux lignes pour en former un seul vers; car si la ligne eût compté pour un vers entier, on aurait certainement donné au vers le nom de *vísuðt-túngr* (huitième de strophe).

6° L'allitération indique mieux que toute autre chose quels sont les membres qui composent le vers. Nous avons déjà dit, page 139, que les lettres allitérantes ne sont jamais réparties dans deux lignes. Rask lui-même cite des vers très-anciens, où l'allitération n'enjambe pas sur la seconde ligne; il dit même que ce genre d'allitération, qu'il considère ailleurs comme une exception à la règle, lui paraît être le plus ancien, parce qu'il s'approche de très-près de la versification finnoise : enfin il donne des exemples tirés de ballades danoises et féroïques, où les lettres allitérantes se trouvent également dans une seule et même ligne, ou dans un seul et même vers.

Les raisons qui viennent d'être exposées nous semblent péremptoires; nous les soumettons avec confiance à l'examen des savants. Nous regrettons seulement de ne pouvoir plus les soumettre à l'illustre Rask lui-même, à la mémoire duquel nous apportons ici, avec sincérité, le tribut de notre respect et de notre admiration.

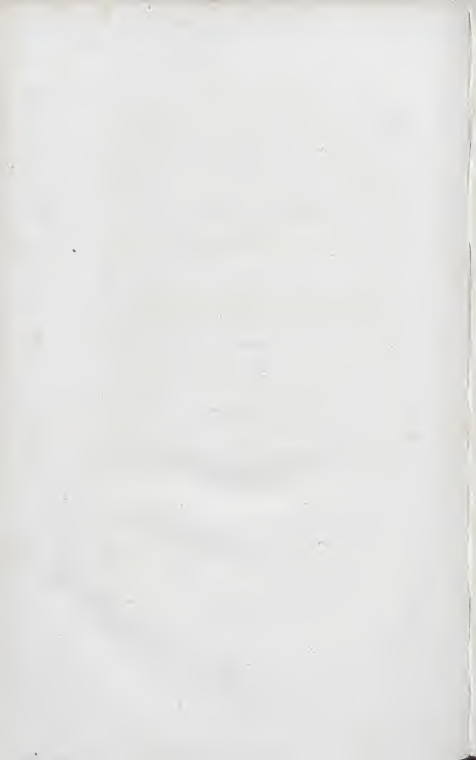


SECONDE PARTIE.

POÈMES ISLANDAIS.

I.

VÖLUSPÅ.



INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

EXPLICATION DU TITRE DU POÈME.

§ I.

DES PROPHÉTESSES OU DEVINERESSES CHEZ LES PEUPLES GERMANIQUES.

On ne saurait parfaitement comprendre le poème *Völuspá*, si l'on ignorait quelle était la condition des prophétesses ou devineresses chez les peuples teuto-gothiques. Nous exposerons donc succinctement leur histoire depuis le moment où elles se montrèrent pour la première fois dans les hordes des Cimbres et des Teutons, jusqu'au temps où, par l'influence du christianisme, elles disparurent entièrement dans le Nord.

Strabon¹ rapporte que dans l'armée des Cimbres, il y avait des femmes âgées qui faisaient les fonctions de *prêtresses* et de *devineresses*; elles portaient une casaque de lin, une ceinture en cuivre, et marchaient pieds nus. Quand on amenait des captifs au camp, elles se précipitaient sur eux, les jetaient à terre, et après les avoir traînés vers un grand vase, les égorgeaient avec leur épée; puis,

¹ Géographie, liv. VII.

par l'inspection de leur sang recueilli dans le vase, elles prédisaient l'issue heureuse ou malheureuse du combat. D'autres, ouvrant le ventre aux captifs et fouillant dans leurs entrailles, devinaient la bonne ou mauvaise fortune de l'expédition. Quand l'armée se battait, elles frappaient à coups redoublés les peaux des tentes du camp, et mélaient ainsi l'effroi du bruit à l'horreur des batailles.

On trouve des devineresses ou *magiciennes* dans l'armée de Filimer, fils de Gandarik et cinquième roi des Goths. Ces femmes étaient moins âgées que les prêtresses des Cimbres, elles se nommaient *aliorumnes*, et se faisaient remarquer par leurs dérèglements; c'est pourquoi elles devinrent suspectes à Filimer, qui les expulsa toutes de son armée. D'après une autre tradition, les *aliorumnes* quittant le camp de Filimer et du roi goth Idandrès, allèrent s'établir dans les forêts de la Propontide où, par leur commerce avec les faunes, elles devinrent mères des Huns¹.

Chez les peuples teutoniques, la divination avait un caractère plus relevé. Du temps de Jules César, quand les Germains faisaient la guerre, c'était aux mères de famille de déclarer par *sortilège* et par *oracles* si l'on devait combattre, ou différer la rencontre avec l'ennemi².

Un peu plus tard, il y avait chez des tribus sédentaires de la Germanie, une prêtresse ou devineresse qui jouissait d'un grand crédit. Elle se nommait *Aurinia*³, nom qui

¹ Jornandes, *de Rebus geticis*, ed. P. Bross. cap. XXIV; Cornel. Agrippa, *de occulta Philosophia*, lib. III, cap. XXXIV.

² Jul. Cæsar, *de Bello gallico*, I, 50.

³ Tacitus, *Germania*, cap. VIII.

ressemble assez à celui d'*aliorumne* qu'on donnait aux magiciennes chez les Goths.

Sous l'empereur Vespasien, Véléda, de la tribu des Bructères, exerçait en Germanie, un grand empire sur sa nation. Elle était vierge, et passait presque pour une divinité; car, dit Tacite, les Germains croyaient que beaucoup de femmes étaient douées d'un esprit prophétique et divin, et qu'il y avait en elles quelque chose de *saint* et de *prévoyant*. Véléda habitait une haute tour où elle rendait ses oracles; on ne pouvait ni la voir, ni lui parler; un de ses parents rapportait ses réponses à ceux qui venaient la consulter. Bien qu'elle eût prédit la victoire aux Germains et la destruction des légions, sa nation fut vaincue; elle-même fut conduite à Rome où elle figura dans la marche triomphale du vainqueur¹.

Sous le règne de l'empereur Domitien, on rendit dans la Germanie occidentale un culte presque divin à une prophétesse nommée *Ganna* ². Il y avait sans doute chez les tribus germaniques encore d'autres femmes qui jouissaient des mêmes honneurs; mais l'histoire n'en a pas conservé le souvenir.

Quant à la tribu des Francs, la tradition rapporte que Marcomir, le second roi de ce peuple, après avoir été hattu par les Goths, consulta une *aliorumne* ou *alrune* pour savoir quel serait son avenir. Cette femme fit paraître devant le roi, au milieu de la nuit, un spectre qui avait trois têtes, une tête d'aigle, une de lion et une de crapaud.

¹ Tacitus, *Germania*, cap. VIII, *Histor.* IV, 61, 65; V, 22, 24; Statius, *Sylv.* I, 4, v. 90.

² Dio Cassius, lib. LXVII, cap. v.

Cela devait signifier que les descendants de Marcomir vaincraient les Romains, les Gaulois et les Goths¹.

Plus tard, du temps du roi Charibert et de Guntchramne (Gontran), lorsque le christianisme s'était déjà répandu en France, il y avait une pythonisse qui prédit à Guntchramne non-seulement l'année, mais aussi le jour et l'heure de la mort du roi Charibert. Dans l'année 577, Guntchramne voulant savoir quelle serait sa destinée, envoya consulter la pythonisse; il en eut cette réponse, que le roi Chilpérik trépasserait dans l'année même; que Mérovech, à l'exclusion de ses frères, aurait tout le pouvoir royal; que lui, Guntchramne, serait duc du royaume pendant cinq ans², etc. etc.

Vers la fin du vi^e siècle, vivait en France une femme serve qui avait *l'esprit de Python*, et qui, par ses divinations, fit gagner beaucoup d'argent à son maître. Elle parvint à acheter sa liberté et exerça ensuite son métier pour son propre compte³.

Sous Charles-le-Chauve, en l'an 847, une alrune allemande vint à Mayence : son nom était *Thiola*; et son séjour dans cette ville fit tant de bruit que les annales de Fulde en ont fait mention⁴.

§ II.

DES VALAS (VÖLUR) CHEZ LES PEUPLES SCANDINAVES.

Comme les peuples scandinaves étaient de race go-

¹ Münster, *Cosmographia*, lib. II, cap. xxx; Lazijs, *de Migratione gentium*, lib. III, p. 83.

² *Gregorii Turonensis opera*, ed. Ruin. p. 216.

³ *Ibid.* p. 368.

⁴ M. Pertz, *Monumenta*, etc. I, p. 365.

thique, la divination fut exercée chez eux dans l'origine par des prêtresses appelées *aliorumnes*. Mais bientôt l'ancien culte barbare des Cimbres et des Goths fut remplacé par une nouvelle religion. Le culte d'Odin ou l'odinisme se répandit dans toute la Scandinavie. Ce culte était simple et grossier; il ressemblait, dans son ensemble et dans ses pratiques, à la religion des anciens Arabes idolâtres avant l'islamisme¹. Le chef de la tribu, ou le roi avec les douze hommes les plus marquants de sa suite, présidait à tous les actes religieux. Le service des temples était confié à des prêtres (*godar*) ou à des prêtresses (*hofgydiur*) qui faisaient les sacrifices et interprétaient les oracles des dieux.

Les prêtresses qui n'étaient, au commencement, que les organes de la divinité, rendirent bientôt des oracles en leur propre nom, et au lieu de rester simples interprètes des dieux, elles se firent prophétesses, ou interprètes de la destinée elle-même. Par ce changement, la prophétesse devint un personnage distinct de la prêtresse, et la divination pouvait s'exercer indépendamment des fonctions sacerdotales.

La mythologie qui dans ses fictions copie toujours la vie réelle, créa à l'imitation des prophétesses les trois *Nornes* qui présidaient à la destinée humaine. Plus tard les prophétesses devinrent à leur tour les images ou les représentantes des *Nornes*; elles en prirent le nom et reçurent comme elles des honneurs divins. On venait demander leurs oracles (*til frëttar*), et elles les ren-

¹ Voyez ma dissertation de *Religione Arabum anteislamica*, Argentorati, 1835.

daient avec solennité dans le temple, assises sur des sièges élevés comme en avaient ordinairement les dieux. Après leur mort, on plaça quelquefois leurs statues dans le sanetuaire, et elles-mêmes furent mises au rang des Nornes mythologiques. C'est ainsi qu'on doit expliquer l'origine d'un grand nombre de Nornes adorées dans les temples. Telles ont été, sans doute, les trois *Parques* que le roi danois Fridleif interrogea sur le sort de son fils Olaf¹. Telles ont encore été Thôrgerdr et Irpa dont les statues étaient placées auprès de celle de Thôr dans un temple norvégien².

Les prophétesses portaient généralement le nom de *spâkonur* (femmes de vision); et si elles avaient déjà pris un caractère mythologique, on les appelait plus particulièrement *spâdísir* (intelligentes de vision). Il y eut aussi des prophètes (*spâmenn*), et on en trouve même quelques-uns dans la mythologie, comme par exemple *Mimir* le géant, dont la tête fut conservée par Odin qui allait la consulter dans les affaires difficiles³. Tel était encore *Gripir*, qui prédit l'avenir à Sigurd⁴. Mais les prophétesses étaient en bien plus grand nombre, et elles jouissaient généralement de plus de crédit et de plus de vénération.

Plus tard, les *spâkonur* se séparèrent entièrement des prêtresses; elles quittèrent les temples, et pratiquèrent leur science en voyageant dans le pays. De cette manière la prophétie ne tarda pas à devenir un métier, et cette

¹ Saxo Grammat. ed. Francf. p. 92.

² *Níalssaga*, chap. LXXXIX.

³ *Völuspá*, v. 192.

⁴ *Edda-Sæmundar*, *Gripis-Spá*.

industrie fut bientôt exploitée par des femmes qui, manquant du talent nécessaire à leur état, substituèrent à la prophétie les opérations mystérieuses de la magie. Cependant, quoique métier, la prophétie ou la magie était encore honorée, parce que les spâkonur savaient se donner du relief et de l'importance aux yeux des grands et du peuple.

Les spâkonur se nommaient aussi *völur*; elles parcouraient le pays, principalement pendant l'hiver lorsque les vassaux donnaient des festins à leurs seigneurs. On les invitait partout avec empressement. Elles prédirent l'avenir aux rois et aux particuliers, et décidèrent quelquefois des questions de droit difficiles. L'histoire nous a conservé les noms de quelques valas tels que ceux de Thôrdise¹, de la spâkona Thuridr² en Islande, et de Thôrbiörg dans la colonie islando-norvégienne du Grœnland. Thôrbiörg était surnommée la *petite Vala*; elle jouissait de beaucoup de crédit auprès des grands et auprès du peuple. Un jour, Thôrkill voulant la consulter sur la durée de la famine et des maladies qui désolaient la contrée, l'invita à se rendre chez lui. Elle vint sur le soir et fut reçue avec distinction. Son habillement consistait en un surtout bleuâtre couvert du haut en bas de petites pierres; son collier était de grains de verre, sa coiffure de peau d'agneau noir doublée de peau de chat blanc. Elle tenait en main un bâton dont la pomme était de cuivre jaune incrusté de pierreries. De sa ceinture pendait une gibecière qui renfermait des instruments de magie. Elle avait des souliers

¹ *Forumannna Sög*, I, 255.

² *Islenzk. Sög*, I, 58, 205.

de peau de veau avec tirants terminés en petites boules de cuivre. Ses gants étaient de peau de chat, noirs à l'extérieur et blancs dans l'intérieur. Elle portait, du reste, quelques ornements qui faisaient partie du costume des femmes nobles. Thórbiörg alla occuper un siège qui était placé dans un endroit élevé. Après le souper, elle se fit chanter une ancienne chanson magique pour réveiller son esprit prophétique; mais ce ne fut que le lendemain qu'elle prédit à Thórkill, que la famine et les maladies cesseraient au printemps prochain : elle prédit aussi une destinée heureuse à la fille Gudride qui lui avait chanté la chanson magique. Les gens de la maison vinrent ensuite la consulter l'un après l'autre; et lorsqu'elle eut répondu à toutes leurs questions, elle se retira pour se rendre dans une autre maison où on l'avait également invitée¹.

Les valas ne prophétisaient pas seulement l'avenir des personnes adultes, elle prédisaient aussi la destinée des enfants nouveaux-nés. Anciennement il était d'usage que le père² allât au temple consulter les Nornes sur le sort de son fils. Plus tard ce furent les valas qui, pour gagner leur vie, s'empressèrent de se rendre dans la maison où un enfant venait de naître. La fable mythologique qui, comme nous l'avons dit, est l'expression des mœurs du temps, nous retrace fidèlement l'image des valas dans la personne des Nornes accourant à la naissance des héros. Ainsi il est dit que dans la nuit, au milieu d'un orage, les Nornes arrivèrent à Bralundr où Borghilde venait de mettre

¹ *Edda-Sæmundar*, éd. de Copenhague, t. III, p. 5.

² Voyez Saxo Grammat. p. 92.

au monde son fils Helgi qui plus tard est devenu illustre comme vainqueur de Hunding¹. Il est également dit que des völsur qui parcouraient le pays vinrent dans la maison du père de Nornagest², et que cet enfant reçut au berceau, précisément à cause de cette visite, le nom de *Nornagest* (hôte des Nornes).

Les valas assistaient aussi aux enfantements laborieux, et aidaient les femmes en travail par leurs incantations (*galdrar*) qui, à ce qu'on croyait, produisaient une prompte et heureuse délivrance. Aussi voit-on dans la tradition mythologique que Borgny, fille du roi Heithrek, ne pouvant accoucher de deux jumeaux qui étaient le fruit d'un amour clandestin, fut enfin délivrée par les incantations efficaces d'Oddrune, sœur d'Attila³.

L'incantation des valas faisait non-seulement accoucher les femmes, mais elle guérissait aussi les blessures les plus graves. Ainsi la vala Grôa, femme d'Orvandil, entreprit de fermer, par ses chants, la plaie profonde que le géant Skrymnir⁴ avait faite au dieu Thôr. Il y avait dans l'antiquité, un devin nommé Vidólfr qui employait principalement son art à faire des cures merveilleuses. La mythologie qui aime à inventer des généalogies et à imaginer des rapports de famille entre les divers personnages de la fable, considère ce Vidólfr comme le père de toutes les valas⁵. Ce mythe nous prouve clairement que l'art de

¹ *Helgakvida*, strophe 1.

² E. Jul. Björner, *Nordiska kampa Datter*, Stockh. 1737.

³ *Sæmundar-Edda*, Oddrúnar grátt. strophe 6.

⁴ *Snorra-Edda*, p. 110, 111.

⁵ *Sæmundar-Edda*, Hyndlulíð, 31.

guérir n'était pas le moins estimé dans les spâkonur, puisqu'on les fait descendre toutes de Vidölfr qui excellait dans cet art.

De même que les spâkonur et les spâmenn pouvaient guérir les blessures et les maladies, de même ils pouvaient aussi produire, par leurs opérations magiques, différents effets pernicioeux. C'est pourquoi on achetait leur service quand on voulait nuire à un ennemi, ou lui ôter secrètement la vie. On raconte qu'un jour Thangbrand, grand promoteur du christianisme en Islande, se rendait à l'assemblée générale (althing), quand tout à coup la terre s'ouvrit sous ses pas : son cheval fut englouti, et lui-même n'échappa à la mort que par miracle. Les chrétiens attribuèrent cet éboulement de terrain au maléfice d'un magicien païen nommé Galdra-Hedinn¹. On employait, pour nuire, deux espèces de maléfices, le *meingaldr* (incantation funeste) et les *gerningar* (opérations). Le *meingaldr* consistait en imprécations lancées secrètement contre la personne à laquelle on voulait causer quelque désastre. Les paroles de l'imprécation étaient accompagnées d'une action symbolique qui indiquait le genre de malheur qu'on désirait produire. Les *gerningar* s'employaient quand on voulait faire tomber une forte grêle pour gâter les semailles, ou pour déconcerter l'ennemi au milieu du combat, ou bien quand on voulait exciter, sur terre ou sur mer, un tempête (*görningavedr*) pour faire périr une flotte ou pour mettre une armée en déroute. Tels étaient les maléfices que pouvaient produire les spâdisir Thôr-

¹ *Kristnisaga*, chap. VII, p. 46.

² *Fornm. Sög.* XI, 134 sqq.

gerdr Irpa², Heidi, Hamglöm, Ingibiörg¹ et autres, quand on demandait leur assistance. Un autre maléfice consistait à envelopper tout à coup l'ennemi dans un brouillard épais ou dans une obscurité complète, de sorte qu'il était comme aveuglé². Ce *nuage enveloppant* (*hulinshiálmr*³), on s'en servait aussi pour se rendre invisible; c'était le *nimbus* des anciens dont les divinités s'entouraient pour ne pas être aperçues des mortels.

Le maléfice le plus efficace était produit par le *seidr*; c'était une espèce de magie qui s'opérait sur le feu et au moyen de l'incantation. Cette magie paraît remonter aux habitants primitifs de la Péninsule scandinave, lesquels ont été refoulés vers les contrées septentrionales par les peuples gothiques. En effet les Finnois excellaient dans le *seidr*, et on allait chez eux apprendre les opérations et les pratiques de cet art. Aussi voit-on toujours dans l'histoire de la Norvège, les Finnois représentés comme de grands enchanteurs ou magiciens⁴.

Au commencement le *seidr* n'était pas un art méprisé ou détesté, puisque Odin lui-même l'exerçait quelquefois⁵, et que la déesse Freyia passait pour l'avoir fait connaître, la première, aux Ases ou dieux scandinaves⁶. On croyait qu'au moyen du *seidr*, on pouvait prendre telle forme ou *peau* (*ham*) qu'on voulait, et traverser les airs

¹ *Fornaldar Sög.* II, 72; III, 219, 442.

² *Fornmanna Sög.* II, 141; *Fornaldar Sög.* III, 219, 338. Saxo Grammaticus, liv. VII.

³ Cf. *Tarnkappe*, dans le *Nibilungennot*, I, 98, 442, 1060, etc.

⁴ *Saga Halfdanar Svarta*, chap. VIII.

⁵ *Ynglinga Saga*, chap. VII.

⁶ *Ibid.* chap. IV.

avec rapidité. Ainsi la tradition rapporte que le roi Haralld Gráfellð ayant prié un sorcier de se rendre en Islande pour explorer ce pays, cet espion y alla sous la forme d'une baleine¹. Par le seidr on pouvait aussi produire à la vue tous les objets qu'on désirait. La fable raconte que le Iarl *Magus* (le comte magicien), surnommé *Vidförall* (qui voyage au loin), fit paraître devant Charlemagne quatre escadrons des anciens héros du Nord. Au moyen du seidr, on pouvait également produire, dans les personnes, la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter leur intelligence et même rendre raisonnables jusqu'aux animaux. Quand *Eystein le méchant* eut subjugué les habitants de Thrandheim, il leur demanda s'ils aimaient mieux avoir pour préfet son esclave ou son chien. Ils préférèrent le chien auquel ils firent donner, au moyen du seidr, une intelligence égale à celle de trois hommes². Le seidr avait quelquefois pour but de transporter, par enchantement, une personne dans des contrées éloignées. Ainsi Drisa, femme de Vanlandi roi à Upsalir, acheta le service de la magicienne Huld qui devait transporter ce roi en Finlande, ou bien le faire mourir secrètement³. Les magiciennes donnaient la mort au moyen d'un breuvage enchanté appelé *banadrykk* (potion mortelle). Les opérations pour préparer le seidr se faisaient dans la nuit et en plein air; ces vacations nocturnes portaient le nom de *utisêlar* (séances en dehors).

Plus tard le seidr tomba en discrédit, et le peuple le prit

¹ *Saga af Haralldi konungi Gráfellð*, chap. xxxvii.

² *Saga Hakonar Goda*, chap. xiii.

³ *Yngl. Saga*, chap. xvi.

même en horreur à cause des terribles maléfices qu'il lui attribuait. On établit entre lui et la divination la même différence qu'on a établie chez nous entre la magie noire et la magie blanche. La mythologie aussi décrédita le seidr en le représentant comme la sorcellerie des Iotes, ennemis des dieux et des hommes. Les *austrvegmenn* (hommes des contrées orientales), ou la race finnoise qui a été vaincue par la race gothique, figurent dans les traditions mythologiques comme géants malfaisants, et leur magie (seidr) est représentée comme pernicieuse et abominable. Les poètes mythologues allèrent même jusqu'à jeter le blâme et le ridicule sur Odin et la déesse Freyia¹ qui, à ce qu'on croyait, exerçaient quelquefois le seidr. Tout cela contribua à faire considérer cette magie comme une abomination, et l'on commença à sévir de toute manière contre les seidmenn et les seidkonur.

Dans un poème du skalde Thiodolf, une magicienne est appelée plusieurs fois *vitta vetr* (créature des crimes)². Les rois ne manquèrent pas de poursuivre quiconque se mêlait de sorcellerie. Les vacations nocturnes (utisêtur) et les voyages chez les Finnois (*finförrar*), pour s'instruire dans le seidr, étaient sévèrement défendus; les opérations magiques étaient même considérées comme des *forfaits* dans les codes danois, norvégiens et suédois. Haralld Harfagr, ayant appris que son fils Rögnwald Rettilbeini exerçait la magie, en fut tellement courroucé qu'il chargea son autre fils Eirik Blodox d'aller le punir. Celui-ci étant arrivé à Hadaland où résidait Rögnwald, mit le feu à la maison de

¹ Voyez le poème *Lokasenna*.

² *Ynglinga Saga*, chap. XVI et XXXIII.

son frère et le brûla avec quatre-vingts seidmenn; et il est dit que cet auto-da-fé eut l'approbation générale¹. Les rois chrétiens furent encore plus inexorables contre les magiciens. Olaf le saint, à l'assemblée (*thing*) de Tunsberg, fit la proposition que tous ceux qui seraient convaincus d'avoir fait des incantations et des maléfices fussent expulsés du pays. Ensuite il invita à un grand festin les seidmenn du voisinage, et quand tous furent enivrés, il fit mettre le feu à la salle².

Ces persécutions sanglantes firent diminuer considérablement le nombre de ceux qui se livraient à la magie. Les valas qui voulaient encore jouir de quelque crédit, désavouèrent complètement le seidr. Enfin, par l'influence progressive du christianisme, les spåkonur, les vödur et les seidkonur disparurent peu à peu dans le Nord avec les dernières traces de la religion païenne.

Après avoir tracé rapidement l'histoire des valas en général, il nous reste à dire quelques mots sur la prophétesse de notre poëme en particulier. Cette Vala est un être purement mythologique, c'est la Vala par excellence, c'est la prophétesse des *Ases* (dieux), c'est pour ainsi dire le type céleste des valas terrestres. Comme, dans toute mythologie, la vie des dieux est une copie embellie de celle des hommes, il est naturel que la mythologie du Nord ait placé auprès des Ases, le type des devineresses telles qu'elles étaient chez les Scandinaves. Non-seulement les Ases, mais aussi les êtres mythologiques appelés *Alfes* et *Dvergues* ont leurs prophétesses ou devineresses. Les

¹ *Harallds Saga ens karfagra*, chap. xxxvi.

² *Saga af Olafi Konungi Tryggvasoni*, chap. lxi.

Vanes, les rivaux et les ennemis des Ases, ont une magicienne appelée *Heidr*, qui est le type des *seidkonur*. Il y a même une *vala* dans les enfers; un jour Odin alla la consulter, et l'entretien qu'il eut avec elle forme le sujet du poème eddique intitulé *Vegtams Kvida*. L'Edda fait mention d'une autre prophétesse appelée *Hyndla* qui, à la demande de la déesse Freyia, fit savoir quels étaient les ancêtres d'Ottarr¹.

Comme la *Vala* des Ases n'est pas un personnage historique, il est inutile de dire que ses visions (*spá*) ne sont autre chose qu'une fiction poétique. Pour comprendre les motifs qui ont porté le poète à donner à son poème la forme d'une vision, il faut savoir quel a été son but en composant la *Völuspá*.

§ III.

DE LA FORME DE VISION DONNÉE AU POÈME.

Le but du poète est de représenter la mythologie Scandinave dans son ensemble, depuis les mythes sur l'origine de toutes choses, jusqu'à ceux sur la destruction et la renaissance du monde. Le poète a choisi habilement le personnage de *Vala* pour lui mettre dans la bouche ce qu'il se proposait de dire. Cette fiction est des plus heureuses, parce qu'elle réunit plusieurs avantages essentiels. En effet, le poème étant présenté sous la forme d'une vision prophétique, le style en prend plus d'élévation, et l'exposition des différents mythes en devient plus animée. En second lieu, la forme de vision permet au poète d'être court; il peut ne parler que des principaux mythes; il peut

¹ Voyez *Hyndlu-Liöd*.

se contenter d'en tracer seulement l'ébauche, car la prophétie peint surtout à grands traits; il peut omettre les transitions qui embarrasseraient la poésie et la rendraient traînante. Enfin le personnage mythologique de Vala est le plus propre pour raconter l'origine de toutes choses et les destinées de l'univers dans le passé, le présent et l'avenir. Voilà pourquoi le poète a donné à son poème la forme d'une vision attribuée à la prophétesse des Ases. Il y a encore une autre cause, à la vérité secondaire, pour laquelle il a donné à son poème la forme d'une vision : cette cause tient à la nature de *l'idée* qu'il voulait énoncer. Car tout poème, comme toute œuvre de l'art, doit non-seulement plaire en représentant un tableau qui captive l'imagination, il doit aussi instruire, c'est-à-dire renfermer et prouver une vérité philosophique ou une idée. Nous avons vu quel est le sujet du tableau représenté dans la Völuspá. Quant à l'idée qui ressort de ce tableau et qui lui donne de l'unité, on peut la formuler de la manière suivante : la *ruse* et la *force* doivent être dominées par la *justice*. Cette idée forme, pour ainsi dire, la trame du poème qui prouve que le mal et le malheur ne sont venus dans le monde que par la violence et l'injustice. Par suite de ce mal, le monde périra avec les dieux qui ont été coupables les premiers de violence et de mauvaise foi; et dans la palingénésie du monde, les dieux représentant la ruse et la force, *Odin* et *Thór*, seront remplacés par des dieux de paix et de justice, *Baldur* et *Forseti*. C'est donc la chute de l'ancienne religion scandinave, c'est un ordre de choses établi sur d'autres principes, que prévoit le poète, et qu'il prédit avec cette assurance que donne le génie. Cette espé-

rance ou cette prévision du poète s'exprimait le plus convenablement sous la forme d'une prophétie ou d'une vision. Cette forme était d'autant plus nécessaire ici que l'idée du poète était hardie et, comme nous dirions, sacrilège, hérétique et révolutionnaire; car c'était un blasphème (*godgå*) aux yeux du peuple, que de prétendre qu'Odin et Thôr périraient un jour; et l'annonce d'une ère de paix et de justice devait paraître absurde à des hommes qui mettaient leur plus grande gloire dans l'exercice de la force, et croyaient s'illustrer par la ruse, la violence et le meurtre. Comme l'idée du poète était une véritable révélation pour ces temps, elle devait être exprimée avec les précautions et les ménagements qu'on doit mettre dans l'exposition des vérités hardies qui choquent les opinions du vulgaire. C'était donc une raison de plus pour que notre poète donnât à son poème la forme d'une prophétie. En effet, toute prédiction par cela même qu'elle porte sur l'avenir, n'inquiète qu'indirectement les hommes qui vivent avant tout pour le présent: le caractère sacré de la vision impose à l'intolérance et au fanatisme du peuple, et la tyrannie même n'ose toucher au prophète quand elle croit recevoir de lui l'arrêt fatal de la destinée. Aussi voyons-nous, dans l'histoire, que les prophéties naissent quand des idées nouvelles veulent se manifester, quand la vérité n'ose pas se faire entendre librement, quand un peuple ou un parti opprimé se console par l'espérance, par la foi dans l'avenir, et continue à lutter sourdement contre son oppresseur en lui prédisant une chute inévitable. Telles sont plus ou moins les causes qui ont fait écrire les livres *prophétiques* des Hébreux,

l'*Apocalypse* ou la prophétie du triomphe du christianisme, le grand nombre de livres *sibyllins* dans l'empire romain, les prophéties attribuées à Merlin en Angleterre, les prédictions de Gioacchino le Calabrois, sous les Hohenstaufen, les prophéties de Jérôme Savonarola, etc. etc. C'est, généralement parlant, dans les temps de fermentation et de crise, ou dans les troubles politiques et religieux, qu'on voit surgir des prophètes ou des visionnaires. Le poème *Völuspå* appartient évidemment à une époque où les principes de la religion d'Odin et de Thôr, bien qu'ils fussent encore enracinés chez le peuple, ne pouvaient plus satisfaire les esprits élevés. Notre poète se tourne vers d'autres lumières, il semble prédire l'avenir et deviner, par son génie, les principes de justice et de charité qui devaient se répandre plus tard dans le Nord par l'influence salutaire et civilisatrice du christianisme.

CHAPITRE II.

DES PARTIES DU POÈME.

§ I.

DE LA DISPOSITION GÉNÉRALE DES PARTIES DU POÈME.

Nous avons vu que le but du poème est de présenter le tableau de l'ensemble de la mythologie scandinave, et d'exprimer l'idée que les hommes ne peuvent être heureux que sous le règne de la justice et de la paix. Examinons

maintenant la disposition du poème ou l'arrangement de ses différentes parties.

Notre poème se divise naturellement en trois grandes parties qu'on peut désigner sous les noms de *passé*, de *présent* et d'*avenir*, ou bien sous ceux de *tradition*, de *vision* et de *prédiction*. Le *passé* renferme le tableau de l'origine de tout ce qui est; Vala en parle d'après la *tradition* et d'après le *souvenir* de ce que les Iotes lui ont enseigné. Le *présent* raconte l'histoire des dieux, et l'histoire de tout ce qui s'est passé dans les neuf mondes; Vala en parle d'après ce qu'elle a vu elle-même. Enfin, l'*avenir* renferme l'histoire de la destruction et du renouvellement du monde; Vala en parle d'après ce qu'elle *prévoit* dans son esprit prophétique. Ces trois grandes parties, qui sont nettement dessinées par les sujets différents qui y sont traités, le poète a su les faire reconnaître par un signe extérieur caractéristique. Ainsi, dans la première partie, Vala, en parlant d'elle-même, se sert de la locution : *Je me souviens* d'avoir entendu dire aux Iotes; ou bien de la formule : *Je sais*, parce que la tradition me l'a enseigné. Dans la seconde partie de la Völuspå, Vala, en racontant, se sert du temps *passé*, et en même temps elle parle d'elle-même à la troisième personne : *elle* (Vala) *a vu* de ses propres yeux. Enfin, dans la troisième partie, tous les verbes sont mis au *présent*, parce que le tableau de l'avenir est déroulé aux yeux de la prophétesse, et que la prédiction énonce les arrêts de la destinée avec la même assurance et la même certitude que s'il s'agissait de choses qui s'accomplissent déjà dans le temps présent.

Les trois grandes parties du poème sont liées ensemble

par des transitions-simples et naturelles. Ainsi, après la première strophe qui sert d'introduction à tout le poème et qui renferme l'exposition du sujet, la prophétesse explique comment elle a été mise en état de pouvoir proclamer les grands mystères du Père des Élus. Elle dit qu'elle a été instruite par les Iotes, et qu'elle a visité en personne les neuf mondes pour acquérir la science. Ces paroles de Vala forment la transition à la *première* partie, ou à l'exposé de la tradition des Iotes sur l'origine de leur race, sur la création des hommes et des dvergues, etc. Vala parle ensuite de son entrevue avec Odin; elle dit que ce dieu, charmé de la science dont elle a fait preuve, lui a communiqué le don de la vision et de la prophétie. Le récit de cette entrevue forme la transition à la *seconde* partie, parce que le présent qu'Odin fait à la prophétesse explique comment elle a pu voir dans les neuf mondes ce qu'elle raconte dans la seconde partie. Enfin les indices précurseurs de la destruction et les signes sinistres que la prophétesse voit dans tous les mondes, servent de transition à la *troisième* partie, à la prédiction, ou au tableau de la destruction universelle, suivie de la palingénésie.

Nous avons vu que la division de notre poème en trois parties était indiquée par la nature même du sujet : le grand drame mythologique embrasse trois actes qui se jouent dans le passé, le présent et l'avenir. Remarquons aussi que le poète a su faire coïncider les divisions du sujet de son *tableau* avec les divisions nécessaires pour le développement de son *idée*. Le poète, nous l'avons dit, veut prouver que le bonheur résulte de la justice et de la paix; il divise le drame qui doit prouver cette vérité en trois

actes. Le premier acte nous montre l'origine de toutes choses, et le bonheur des dieux jusqu'au moment où ils donnent dans ce monde le premier exemple de la *violence* et de l'*injustice*. L'injustice étant, selon le poète, le mal par excellence, et le mal produisant toujours le malheur, nous voyons au commencement du *second* acte, le malheur s'introduire pour la première fois dans le monde par la *discorde* et la *guerre*. Le second acte finit au moment où le mal, c'est-à-dire la violence et l'injustice ont atteint le plus haut degré. Au *troisième* acte, cet état affreux est suivi de la mort des dieux et de la destruction du monde entier. Bientôt le monde renaît, mais il renaît avec des hommes qui ne font plus la guerre; les Ases reviennent, mais seulement ceux d'entre eux qui aiment la paix; le dieu de la justice est le dieu suprême; tout rentre dans l'état primitif, dans l'état heureux dont jouissait le monde avant que les Ases se fussent livrés à la violence et à l'injustice. C'est ainsi que l'idée du poète se développe à mesure que son tableau se déroule. Notre poème est comme une œuvre parfaite de l'art dans laquelle le corps et l'esprit, la forme et la pensée se pénètrent et s'expliquent admirablement l'une l'autre.

§ II.

TABLE DÉTAILLÉE DES PARTIES DU POÈME.

Après avoir vu la disposition générale du poème, il nous reste à examiner de plus près les parties dont il se compose. Pour que le lecteur puisse embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ces parties et voir les rapports qu'il

y a entre elles, nous donnerons ici la table détaillée des divisions du poëme.

INTRODUCTION.

1. Les hommes de tout rang invités au silence et à l'attention, vers 1-2.

2. Vala parlera des mystères d'Odin, des anciennes traditions du monde, v. 2-4. Elle connaît ces mystères, car

3. Elle connaît tout l'univers, elle a été instruite par la tradition des Iotes, v. 5-8.

A. — PASSÉ. TRADITION.

I. Tradition des Iotes sur la création et sur les premiers âges du monde.

1. Au commencement, néant; l'univers un immense gouffre; le géant Ymir se forme le premier, v. 9-12.

2. Création du ciel et de la terre par les fils de Bur, v. 13-14.

3. Création des astres dans le ciel et de la végétation sur la terre, v. 15-16.

4. Le cours des astres n'est pas encore réglé, v. 17-21.

5. Les dieux règlent le cours des astres, v. 22-26.

6. Les dieux établissent leur demeure dans le ciel, v. 27-32.

7. Les êtres les plus parfaits de la végétation sont deux arbres, Askr (frêne) et Embla (aune), sur le rivage de la mer, v. 33-36.

8. Les dieux changent ces arbres en homme et en femme en leur donnant l'âme et le corps humain, v. 37-40.

9. Les Nornes (Parques scandinaves), sortant de la fontaine d'Urd, donnent aux premiers hommes la destinée (*örlög*), v. 41-52.

10. Les dieux délibèrent sur la création des Dvergues, v. 53-56.

11. Les Dvergues formés de terre sur le modèle de l'homme, v. 57-60.

12. Énumération des Dvergues de la bande de Modsognir, v. 61-72.

13. Énumération des Dvergues de la bande de Dvalinn, v. 73-84.

II. Souvenir de Vala sur l'origine du mal; guerre entre les Ases et les Vanes.

1. Vala raconte comment elle a reçu d'Odin le don de la vision et de la prophétie, v. 85-98.

2. La première chose que Vala se rappelle avoir vue après avoir reçu le don de la vision, c'est l'arrivée des Valkyries; présage de la guerre, v. 99-104.

3. Guerre occasionnée par la violence qu'ont exercée les Ases sur Gullveig, la magicienne des Vanes, v. 105-113.

4. Les dieux délibèrent pour savoir s'ils doivent faire réparation aux Vanes, v. 114-117.

5. Les Vanes renversent le mur de la forteresse des Ases, mais Odin les repousse et remporte la victoire définitive, v. 118-121.

6. Les Ases deviennent parjures, ils refusent le prix stipulé pour la réparation du mur renversé; Thôr tue le géant architecte, v. 122-129.

B. — PRÉSENT. VISION.

Vala raconte ce qu'elle a vu dans les différents mondes depuis la première guerre, qui est l'origine du mal.

I. Vala vit dans Asaheim le malheur suivre de près l'origine du mal. Baldur le meilleur des Ases périt.

1. Cause et circonstance de la mort de Baldur, v. 130-137.

2. La mort de Baldur vengée; mais par une destinée fatale elle ne peut être vengée que par un parricide, v. 138-141.

3. Loki, la cause première de la mort de Baldur, est puni, v. 142-147.

II. Vala vit dans les différents mondes les génies malfaisants et les principes destructeurs se propager, s'accroître et menacer de mort et de ruine les dieux et l'univers.

1. Elle vit, à Nidafíöll, la salle habitée par la race heureuse de Sindri ou les géants des montagnes, v. 148-149.

2. Elle vit, à Okolnir, la salle à boire des Hrimthurses ou géants de glace, v. 150-151.

3. Elle vit à Nástrendir, dans les enfers, la salle aux serpens et les supplices infligés aux méchants dans ce séjour affreux, v. 152-162.

4. Elle vit, dans le monde des Iotes, la géante Gygir élever le fils de Fenrir qui engloutira un jour le soleil, v. 163-170.

5. Elle vit le gardien de Gygr, le coq Fialarr, qui doit avertir les Ases quand le fils de Fenrir aura grandi, v. 171-174.

6. Elle vit le coq Gullinkambi, qui au dernier jour du monde réveillera les héros de Valhöll pour qu'ils combattent les puissances destructives, v. 175-176.

7. Elle vit dans l'enfer le coq noir qui appellera un jour les génies malfaisants à la destruction du monde, v. 177-178.

III. Vala vit les signes précurseurs de la destruction du monde :

1. Le chien Garmr pousse des hurlements affreux devant les portes de l'enfer; Fenrir le loup enchaîné, qui engloutira Odin, va bientôt briser ses chaînes, v. 179-182.

2. Les hommes atteignent le dernier degré de la perversité et méritent de périr aussi bien que les dieux, v. 183-188.

C. — AVENIR. PRÉDICTION.

Vala prévoit la destruction du monde pervers et la renaissance d'un monde meilleur où règneront la paix et la justice.

I. Destruction du monde.

1. Heimdall, le gardien des Ases, donne du cor pour avertir les dieux de l'approche des puissances destructives; Odin consulte l'oracle de la tête de Mimir, v. 189-192.

2. La colonne du monde tremble, tout est en émoi, v. 193-196.

3. Hrymr, à la tête des Iotes, se met en route; on s'embarque pour aller attaquer la terre, v. 197-200.

4. Les armées du monde de feu s'embarquent avec tous les génies malfaisants, v. 201-204.

5. Surtur, le dieu du feu, traverse la terre et entre dans le ciel, v. 205-212.

6. Les trois dieux principaux, Odin, Freyr et Thôr, luttent contre les ennemis et succombent, v. 213-226.

7. Le dragon de l'enfer vole sur la plaine jonchée de morts, v. 227-230.

8. Le soleil se noircit, la terre s'abîme dans l'Océan; le feu s'élève jusqu'au ciel; tout périt dans les flammes, v. 231-234.

II. Renaissance du monde.

1. Une nouvelle terre semblable à l'ancienne sort de l'Océan; la paix y règne, v. 235-238.

2. Les fils des anciens Ases qui ont péri viennent reprendre le gouvernement du monde et exercer la justice, v. 239-242.

3. Les Ases retrouvent le bonheur dont ils avaient joui avant l'origine du mal, v. 243-246.

4. L'abondance règne sur la terre; Baldur, le meilleur des Ases, revient dans le ciel avec Hoder et Hœnir, v. 247-253.

5. Les hommes habitent une salle plus brillante que le soleil et jouissent d'une félicité éternelle, v. 254-257.

6. Forseti, le dieu de la justice, préside aux jugements des dieux; il n'y a plus de violence, il n'y a plus de discorde; la paix règne à jamais, v. 258-261.

S III.

DE L'ARRANGEMENT DES STROPHES.

On voit, par le tableau que nous venons de présenter, qu'il y a dans le poème un plan bien ordonné. Cet ordre, il est vrai, s'y trouve seulement depuis que nous avons disposé les strophes autrement qu'elles ne le sont dans les éditions de l'Edda. Avant ce nouvel arrangement, les parties du poème étaient sans liaison, sans suite, sans unité. Ce défaut de plan provenait de la transposition de plusieurs strophes, et le désordre causé par ce changement mettait des obstacles insurmontables à l'interprétation du poème. En effet, si jusqu'ici l'explication de la *Völuspá* a été moins satisfaisante qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce n'est pas qu'il n'y ait eu des hommes d'un talent supérieur qui s'y soient essayés tour à tour; mais c'est qu'il était impossible d'expliquer convenablement un poème entre les parties duquel il n'y avait aucun rapport logique; aussi avons-nous mis tous nos soins à retrouver la place que les strophes et les vers du poème avaient primitivement.

Ce qui prouve que l'arrangement que nous avons adopté est le véritable, c'est qu'il rend l'explication de la Völuspå possible et facile, et qu'il produit, à la place du désordre qui régnait dans le poème, un plan bien entendu et un ordre parfait. Nous pourrions nous contenter de fournir cette seule preuve en faveur du nouvel arrangement; cependant nous en donnerons encore d'autres dans les notes critiques et philologiques dont le texte sera suivi.

CHAPITRE III.

EXAMEN CRITIQUE DU POÈME.

§ I.

DE L'INTÉGRITÉ DU POÈME.

Le plan si régulier, si logique et si naturel que nous remarquons dans la Völuspå, nous prouve qu'il n'y a aucune lacune dans le poème, puisque toutes les parties s'enchaînent admirablement les unes aux autres. Cela prouve en même temps, qu'il ne s'y est glissé aucune interpolation, parce que nous n'y trouvons aucun vers qui soit inutile, ou qu'on puisse soupçonner de n'être pas authentique. En un mot, ce qu'on appelle en critique l'*intégrité* du poème, c'est-à-dire cette propriété du texte de ne renfermer ni plus ni moins qu'il ne renfermait primitivement, nous semble suffisamment démontrée par

l'analyse que nous avons faite des Visions de Vala. Cette intégrité pouvait et devait être mise en doute aussi longtemps que les strophes transposées ne se trouvaient pas dans leur ordre naturel; car alors tout paraissait défectueux, inachevé, décousu, et le poème ressemblait à une collection de fragments. Cette transposition des parties doit être ancienne puisqu'elle existe déjà dans les manuscrits de l'Edda. Il paraît qu'on a perdu de bonne heure le véritable sens du poème, et que pour cette raison l'enchaînement des strophes ne s'imprimait pas bien dans la mémoire. On confondait les strophes et les vers, les parties se dérangeaient, et bientôt le poème n'eut plus d'ensemble, et, par suite, plus de sens. C'est dans cet état que la Völuspå a été recueillie de la bouche du peuple, et insérée dans le recueil de l'Edda de Sæmund. La première chose que nous avons à faire était donc de remettre les strophes et les vers dans leur ordre primitif; ce n'est aussi qu'après ce travail pénible que nous avons pu reconnaître le plan, et, par suite, l'intégrité et la beauté du poème.

§ II.

DE L'ÉPOQUE DE LA COMPOSITION DU POÈME.

La date d'aucun des poèmes de l'Edda ne nous est connue avec précision; ce n'est que par des indices plus ou moins certains et directs, que la critique peut déterminer la date approximativement. Ces indices se trouvent, soit dans le poème lui-même, soit en dehors de lui. Parmi les indices de la première espèce, ou parmi les témoignages intrinsèques, les uns sont tirés du fond, les autres de la forme

de l'ouvrage. Quant à la Völuspå, le fond et la forme indiquent que ce poème est un des plus anciens de l'Edda. Il est vrai qu'on ne doit pas toujours conclure de ce que le fond et l'extérieur sont anciens, à une rédaction ancienne, parce que le poète peut choisir son sujet dans les temps reculés et le traiter dans le style de l'antiquité. Cependant cette imitation des productions littéraires du temps passé ne se fait que chez les nations dont la littérature a pris un très-grand développement. Nous sommes donc en droit d'admettre que dans la poésie scandinave, les poèmes portent toujours dans le fond et dans la forme le cachet de l'époque de leur composition.

Examinons d'abord le fond du poème. Le sujet de la Völuspå étant purement mythologique, il ne s'y trouve aucune allusion à l'histoire et, par conséquent, aucun indice chronologique. Les expressions de *chef des Dvergues*, v. 55, et de *bande de Dvalinn*, v. 74, semblent, il est vrai, indiquer que le poète vivait dans le temps où le pouvoir monarchique n'existait pas encore en Scandinavie, et où il n'y avait que des chefs de tribus entourés de leurs bandes qui les suivaient dans leurs expéditions militaires. D'un autre côté, l'expression de *porter au bûcher*, v. 139, peut bien indiquer que le poète vivait dans le temps appelé *bruna-öld* (l'âge de brûlement), où l'on brûlait les morts au lieu de les ensevelir, comme cela se faisait dans la période suivante appelée *haugs-öld* (l'âge des collines ou des tombeaux). La tradition rapporte que l'âge de brûlement cessa en Suède, après la mort de *Freyr*, et en Danemark, après celle de *Dan Mikilláti*; mais plus tard, la coutume de brûler les morts reprit chez les Normands et les Sué-

dois¹. Cependant comme ces indices historiques ne sont pas assez positifs, on n'en peut tirer aucune conclusion certaine sur la date de notre poëme. Il nous reste à examiner si les mythes ne renferment pas quelque indice chronologique. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que les traditions mythologiques de la Völuspå doivent être des plus anciennes, puisque quelques-unes d'entre elles n'étaient plus connues du temps de Snorri Sturlason. Cet auteur ne sait pas expliquer le mythe sur le cor de Heimdall et sur l'œil caché d'Odin (voy. v. 85-95); il ne sait pas ce qu'étaient *Heidr*, *fißmegir*, *inn ríki*, etc. Le poëme doit donc avoir été composé bien antérieurement au temps de Snorri. De plus, il doit appartenir à une époque où le paganisme était à son apogée; car le langage concis et souvent elliptique du poëme fait présumer que le peuple connaissait encore à fond la mythologie et savait s'expliquer facilement ce que le poëte ne fait qu'indiquer. La mythologie proprement dite était déjà parvenue à son entier développement, puisque notre poëte a entrepris de la représenter dans son ensemble systématique; et la religion d'Odin devait avoir atteint son plus haut période, puisque le poëte prévoyait pour elle une transformation inévitable. Ainsi tout ce qui appartient au *fond* du poëme nous prouve que la Völuspå a été composée à une époque ancienne, où le paganisme scandinave était encore en pleine vigueur, mais où se manifestaient déjà les symptômes de sa décadence.

La *forme* de la Völuspå nous montre également que ce poëme est un des plus anciens de l'Edda. Cela se voit

¹ *Ynglinga Saga*, I, Introduction.

non-seulement dans le langage et dans les formes grammaticales des mots, mais aussi dans l'emploi de certaines expressions qu'on pourrait appeler des archaïsmes : tels sont, par exemple, *rökstólar*, *undorn*, *afl*, *sás*, *tívor*, *thínur*, etc. Le *h* devant la liquide *l* a encore l'ancienne prononciation forte d'une gutturale; ainsi, v. 1, *hljóðs* est en allitération avec *helgar*. De plus, les articles ou les pronoms démonstratifs ne sont pas encore devenus des suffixes ajoutés aux substantifs : il n'y a que le mot *godin*, v. 117, qui présente un cas d'exception assez remarquable. Enfin, la versification de la *Völuspá* est dans le plus ancien genre appelé le *fornýrdalag* proprement dit¹. Ainsi tout ce qui appartient à la *forme* de notre poëme nous prouve, à l'égal du *fond*, que la *Völuspá* est un des plus anciens monuments de la littérature scandinave.

Après avoir vu les témoignages *intrinsèques* sur la date approximative de notre poëme, il nous reste à examiner les témoignages *extrinsèques*. Ces derniers sont de deux espèces; ou ce sont des citations, des extraits qu'on a faits de la *Völuspá* avec indication du titre de ce poëme, ou bien des réminiscences, des imitations qu'on rencontre dans d'autres poëmes dont l'époque de la composition est connue.

Parmi les poëmes de l'Edda de Sæmund, il y en a qui renferment des vers empruntés à la *Völuspá*. Ainsi, dans *Vegtamskvíða*, xvi, les vers, suivants

Sá man Odins son einnættir vega;
Hönd um thværa næ höfud kembir,
Adr á bál um berr Báldrs andkots,

¹ Voyez p. 120.

sont exactement les mêmes que les vers 137-139 de notre poème. Dans *Thrymskvíða*, VI, le vers

Hvat er með Ásom hvat er með Álfom

est entièrement semblable au vers 209 de la *Völuspá*. Nous devons donc admettre que notre poème est plus ancien que *Vegtamskvíða* et *Thrymskvíða*.

Snorri Sturlason connaissait parfaitement notre poème; il l'a cité plusieurs fois et en a donné des extraits étendus dans l'Edda en prose. De plus, on trouve dans les poésies de Snorri, des vers qui semblent être des réminiscences de la *Völuspá*, soit quant à l'idée, soit quant à l'expression. Ainsi, dans le grand poème de Snorri intitulé *Háttalykill* (clef des différentes espèces de versification), on trouve les deux vers

Falli fyr fold in ægi
Steini studd, en stillis lof.

Que la terre fondée sur le roc s'abîme dans l'Océan,
(Et qu'elle périsse) plus tôt que la gloire du protecteur!

qui ressemblent, quant à l'idée, aux vers 83, 231 de la *Völuspá*. La réminiscence est plus évidente dans les vers suivants :

That mun æ lifa, néma öld fariz
Bragninga lof, ēða bili heimar¹.

Cette gloire des guerriers vivra éternellement, à moins que
Les hommes ne périssent, ou que les mondes ne s'écroulent.

Antérieurement à Snorri, la *Völuspá* a été imitée dans une traduction islandaise des *prophéties de Merlin*² (*Merlins-spá*). Gunlaug fils de Leif, moine à Thingeyra en

¹ Voyez *Bragahattir*, p. 268.

² Cf. Greith *Spicilegium Vaticanum*, p. 86 sqq.

Islande, et mort en 1219, fit cette traduction par ordre du roi Hakon. On y lit, entre autres, les vers suivants :

Vérdr á földo, kvad énn fróði halr,
 Styriöld mikil, stórar ógnir,
 Vig ok vélar, vargöld, heröld
 Hrim í hverskonar hiörto lida.
 Vêrst ér í heimi, veit-at sun födur
 Slita thvi sífum, svá synir vid fedra.

Il y aura sur la terre (a dit cet homme sage)
 Un long âge de guerre, de grandes terreurs,
 Des meurtres, des perfidies, un âge des bêtes féroces, un âge des armées;
 La froideur régnera dans le cœur de chacun.
 Le plus grand mal est dans le monde; le père ne connaît plus son fils,
 Les parentés sont rompues, les fils s'élèvent contre leurs pères.

Ok thá hlyrni ok heidar stiörnor,
 Má marka thvi moldar hvergi;
 Sumar fara öfgar, sumar annan vög,
 Af hinni gömlo göngo sinni.
 Sumar sökiaz at, énn sumar finnaz
 Bregða liösi ok litom fögrom.....

Alors nulle part sur la terre on ne pourra contempler
 Le ciel et les étoiles brillantes.
 Les unes se jettent à gauche, les autres à droite,
 En quittant leurs orbites éternelles.
 D'autres se heurtent entre elles, d'autres s'agglomèrent,
 (Toutes) perdent leur éclat et leur bel aspect.

Geysar geimi, gengr hann upp í lopt;
 Slikt ér ógurligt ita börnom;
 Slikt ér ógurligt upp at telia :
 Man én forna fold at fyrnom vérda¹.

L'Océan bouillonne; il s'élève vers le ciel.
 Cela est terrible pour les enfants des hommes,

¹ Voyez *Lexicon mythologicum*, p. 659.

Cela est terrible à prédire :

Cette vieille terre sera une solitude affreuse.

En lisant ces strophes, on y reconnaît facilement des imitations de plusieurs vers de la *Völuspá*.

Un témoignage plus ancien encore sur l'existence de la *Völuspá*, se trouve dans un poëme composé par un Norvégien vers l'an 1065. Les vers suivants

Biört verdr sól at sortna, sökkr folld í mar dökkvan;
Brestr erfidi Austra, allr brunnr siðr med fiöllum ¹.

Le soleil brillant se noircit, la terre s'abîme dans l'Océan livide,
Le fardeau d'Austri se fend, la mer mugit dans les montagnes.

renferment évidemment des réminiscences; le premier vers surtout rappelle le vers 231 de notre poëme.

Le plus ancien témoignage que nous puissions citer, comme indiquant approximativement la date de la *Völuspá*, remonte à la première moitié du x^e siècle. C'est une réminiscence qu'on trouve dans un vers de *Thiódólfr*, natif de Hvin en Islande. Ce poëte vécut à la cour du roi de Norvège *Haralld aux beaux cheveux*, et chanta les hauts faits de la race de Ragnvald et des Ynglingiens. Dans une strophe de ce poëme, on lit le vers suivant :

Veit-ek Eysteins enda folginn ².

Je prévois pour Eystein le trépas à lui réservé.

Ce vers, en style de prophétie, est une réminiscence ou une imitation du vers 130 de la *Völuspá*. Cela prouve donc

¹ Voyez *Orkneyinga Saga*, édit. de Jonas Jonæus, Copenhague, 1780, p. 90.

² *Ynglinga Saga*, chap. xxxv.

que notre poème existait déjà du temps de Thiòdòlfr : il doit même être de beaucoup antérieur à ce poète, parce qu'au commencement du x^e siècle, la poésie scandinave, cultivée à la cour des rois, devint de plus en plus artificielle et ampoulée, comme le prouve le poème de Thiòdòlfr. Dans la *Völuspà*, au contraire, la poésie est encore naturelle et sobre de mots, et elle porte le caractère d'une antique simplicité. D'après cela, nous croyons pouvoir admettre que la *Völuspà* remonte au ix^e siècle de notre ère : tous les témoignages intrinsèques et extrinsèques que nous avons examinés ci-dessus, nous indiquent ce siècle comme devant être l'époque à laquelle notre poème a été composé.

§ III.

DE L'AUTEUR DU POÈME.

Comme l'Islande n'a été peuplée que dans la seconde moitié du ix^e siècle, on pourrait croire que l'auteur de la *Völuspà* était Norvégien. Cependant quelques circonstances semblent indiquer que ce poème a été composé en Islande. Ainsi les mythes sur *Hveralundr* (bois aux thermes) v. 142, et sur le géant *Surtur*, v. 205, sont sans doute originaires de l'Islande, parce qu'il n'y a pas de pays où les sources chaudes soient en aussi grand nombre que dans cette île volcanique, et qu'il existe encore aujourd'hui en Islande, une grande caverne qui porte le nom de *Surturhellir*. De plus, l'arrivée par mer des puissances destructrices du monde; la destruction du monde par le feu; la terre que le poète se figure comme une île fondée sur des rochers au milieu de la mer, sont des circons-

tances qui s'expliquent par la position géographique et la nature géologique de l'Islande. Enfin, l'aigle qui donne la chasse aux poissons, v. 238, est sans doute le *falco chrysetus* qu'on rencontre en Islande sur les rochers qui bordent la mer. Il est donc probable que le poète vivait en Islande; peut-être que dans sa jeunesse il avait quitté la Norvège, sa patrie, par suite des changements politiques produits dans ce pays par l'établissement du pouvoir monarchique sous le règne de *Haralld aux beaux cheveux*. Beaucoup de nobles et d'hommes libres qui ne voulaient pas se soumettre au nouveau régime, quittèrent alors la Norvège; les uns, sous la conduite de *Göngu-Rolf*, vinrent s'établir en France; les autres s'embarquèrent avec *Ingolf* pour aller s'établir en Islande. Notre poète peut bien avoir été de ces derniers. Cette circonstance expliquerait pourquoi ce poète, réfugié en Islande, se tournait vers un avenir meilleur, et prédisait la fin certaine du règne de la force, dont il avait eu lui-même à se plaindre dans sa vie.

Quant au nom du poète, nous ne saurions le deviner; probablement il se trouve parmi les noms qui figurent dans les tables généalogiques du *Landnámabók* d'Islande. En lisant la *Völuspá*, on peut se convaincre que l'auteur de ce poème était un homme de génie, puisqu'il réunissait deux grandes qualités, celle d'un philosophe et celle d'un poète. Comme philosophe, notre auteur était élevé bien au-dessus de son siècle; car l'idée qu'il exprimait dans la *Völuspá* était une véritable révélation pour ses contemporains. Comme poète, il a su choisir la forme poétique la plus convenable à son sujet, et tracer à grands traits le tableau de la mythologie.

Si l'on veut apprécier tout le mérite de notre poëme, il faut dire que l'idée en est grande et l'exécution en tout digne du sujet; la disposition des parties est bien ordonnée, le style presque toujours noble et poétique, l'ensemble et l'effet imposants et majestueux.

VÖLUSPÁ.

*Hliðs bið-ek allar helgar kindir,
Meiri ok minni mögu Heimpallar;
Vilda-ek Val-föður vél framtelia,
Forn-spiöll fíra þau ek fremst of-nam.*

5 *Ek man Iotna ár of-borna,
Þá-er forðum mik frædda höfðu:
Niu man-ek heima, nú iðidi,
Miðvið mærau fyrir mold néðan.*

*Ar var alda þá Ymir bygði;
10 Var-a sandr né sær né svalar unnir;
Lörd fannz æva ne upphimin;
Gap var ginnunga, en gras hvergi.*

*Aðr Burs synir bioðum of-ypta, —
þeir-er Miðgarð mæran skôpo:
15 Sól skein sunnan á Salar steina;
Þá var grund grôin grænom lauki.*

*Sól varp sunnan sinui Mâna
Hendi hinni hægrí um himin-ið-dyr.
Sól þat né vissi hvar hon sali átti,*

VISIONS DE VALA.

A l'attention j'invite toutes les saintes générations,
Les fils de Heimdall, grands et petits;
Je voudrais du Père des Élus proclamer les mystères,
Les traditions antiques des héros qu'autrefois j'ai apprises.

Je me souviens des lotes nés au commencement; 5
Eux, jadis, ils m'ont enseignée :
Je me souviens des neuf mondes, des neuf forêts,
Du grand Arbre du milieu, sur la terre ici-bas.

Ce fut le commencement des siècles quand Ymir s'établit;
Il n'y avait ni rivage, ni mer, ni ondes fraîches; 10
On ne trouvait ni terre ni ciel élevé;
Il y avait le Gouffre béant, mais de l'herbe nulle part.

Alors les fils de Bur élevèrent les firmaments,
Eux, ils formèrent la grande Enceinte du milieu :
Sòl éclaire, de sud, les roches de la Demeure; 15
La terre aussitôt verdit d'une verdure touffue.

Sòl répand de sud, ses faveurs sur Màni,
A la droite de la porte du Coursier céleste.
Sòl ne le savait pas où elle avait ses demeures,

20 *Stiörnur þat nê vissu hvar þær staði áttu,
Mâni þat nê vissi hvat hann megins átti.*

*Þá gengu Regin öll á rökstôla,
Ginheilög Goð um þat gættuz :
Nôtt ok niðium nöfn um-gâfu;
25 Morgun hétu ok miðian dag,
Undorn ok aptan ár um at telia.*

*Hittoz Æsir á Þavelli,
Þeir-er hōrg ok hof há-timbroðo;
Afla lögðu, auð smiðoðo,
30 Tangir skâpo ok tōl gōrðo.*

*Tefldu í tūni, teitir vâro,
Var þeim vettugis vant or gulli.
Unz þrîr komo ôr þvî liði,
Ofgîr ok ástgîr Æsir at sūsi;
55 Fundo á landi litt megandi
Ask ok Emblo örlōg-lausa.*

*Ond þau nê áttu, óð þau nê hōfðo,
Lâ nê læti, nê lito gōða :
Ond gaf Oðinn, óð gaf Hœnir,
40 Lâ gaf Loður ok lîtu gōða.*

*Unz þrîar komo þursa meyar
Amáttkar miök, ôr Iōtunheimom.*

Les Étoiles ne le savaient pas où elles avaient leurs places, 20
Mâni ne le savait pas quel était son pouvoir.

Alors les Grandeurs allèrent toutes aux sièges élevés,
Les Dieux très-saints sur cela délibérèrent;
A la nuit, à la nouvelle lune ils donnèrent des noms;
Ils désignèrent l'aube et le milieu du jour, 25
Le crépuscule et le soir, pour indiquer le temps.

Les Ases se rencontrèrent dans la Plaine d'Idi,
Ils bâtirent bien haut un sanctuaire et une cour;
Ils posèrent des fourneaux, façonnèrent des bijoux,
Forgèrent des tenailles et fabriquèrent des ustensiles. 30

Ils jouaient aux tables dans l'enceinte ; ils étaient joyeux,
Rien ne leur manquait et tout était en or.
Alors trois Ases de cette bande,
Pleins de puissance et de bonté, descendirent vers la mer;
Ils trouvèrent dans la contrée des êtres chétifs, - 35
Ask et Embla, manquant de destinée.

Ils n'avaient point d'âme, ils n'avaient point d'intelligence,
Ni sang, ni langage, ni bon extérieur :
Odin donna l'âme, Hœnir donna l'intelligence,
Lodur donna le sang et le bon extérieur. 40

Alors arrivèrent trois Vierges Thurses
Très-puissantes du monde des Iotes.

Ask veit-ek standa, heitir Yggðrasill,
 Hár-baðmr ausinn hvíta auri;
 45 þaðan koma döggar þærs í dala falla,
 Stendr æ yfir grænn Urðar brunni.

Þaðan komo meylar margs vitandi
 Þriár or þeim sæ er und þolli stendr :
 Urð hétu eina, aðra Vērðandi;
 50 Skáru á skíði; Skuld ena þriðiu :
 Þær lög lögðu, þær líf kuru,
 Alda börnom örlög at segia.

Þá gengu Regin öll á rök-stôla,
 Ginheilög Goð um þat gættos :
 55 Hverr skyldi Dverga dróttin skepia,
 Or Brimis blóði, ör bláins leggiom.

Þá er Móðsognir mætstr um-orðinn
 Dverga allra, en Durinn annar;
 Þeir manlikun mörg of-görðo
 60 Dverga or iörðo, sem Durinn sagði.

Nýi ok Niði, Norðri ok Suðri,
 Austri ok Væstri, Alpiófr, Dvalinn,
 Nár ok Náinn, Nipíng, Dáinn,
 Bifurr ok Bafurr, Bumburr, Nori.

65 Anarr ok Onarr, Ai, Miððvitnir,

Je connais un frêne, on le nomme Yggdrasill,
 Arbre chevelu, humecté par un nuage brillant,
 D'où naît la rosée qui tombe dans les vallons; 45
 Il s'élève, toujours vert, au-dessus de la fontaine d'Urd.

De là sortirent les trois Vierges de beaucoup de science,
 De ce lac qui est au-dessous de l'arbre :
 Urd se nommait l'une, l'autre Verdandi;
 Elles gravèrent sur les planchettes; Skuld était la troisième : 50
 Elles consultèrent les lois, elles interrogèrent le sort,
 Et proclamèrent la destinée aux enfants des hommes.

Alors les Grandeurs allèrent toutes aux sièges élevés,
 Les Dieux très-saints sur cela délibérèrent :
 « Qui formerait le chef des Dvergues, 55
 « Du sang de Brimir, des cuisses du géant livide. »

Alors Modsognir est devenu le premier
 De tous les Dvergues, mais Durinn, le second;
 Eux, ils formèrent de terre la foule des Dvergues
 A la figure humaine, comme Durinn le proposa : 60

Nyi et Nidi, Nordri et Sudri,
 Austri et Vestri, Althiofr, Dvalinn,
 Nâr et Nâinn, Nipingr, Dâinn,
 Bifurr et Bafurr, Bumburr, Nori.

Anârr et Onarr, Aï, Miodvitnir, 65

*Veigr, Gandálfr, Vindálfr, Þorinn,
Fíli ok Kili, Fundinn, Nali,
Hepti, Vili, Hanarr, Svíorr.*

70 *Frár, Fornbogi, Frægr ok Lóni,
Þrár ok Þráinn, Þrór, Vitr, Litr,
Nýr ok Nýraðr; — nú hef' ek Dverga
Regin ok ráðsvið, rétt um-talda.*

75 *Mál er Dverga í Dvalins liði
Liôna kindom til Lofars telia;
Þeir-er sóttu frá Salar steini
Aurvanga siöt til Ioruvalla.*

80 *Þar var Draupnir ok Dölgþrasir,
Hâr, Haugspori, Hlævângr, Glöinn,
Skirvir ok Virvir, Skafiðr, Ai,
Alfr ok Yngvi, Eikinskialdi.*

*Fíalarr ok Frosti, Finnrr ok Ginnarr,
Heri, Hugstari, Hliððólfr, Móinn :
Þat mun æ uppi, meðan öld lifir,
Långniðia tal Lofars hafat.*

85 *Veit hon Heimpallar hliðð um-folgit
Undir heiðvænum helgom baðmi :
A sér hon ausaz, örgom forsi,
Af veði Valföðurs. — vitoð-er en eða hvat?*

Veigr, Gandalfr, Vindalfr, Thorinn,
Fili et Kili, Fundinn, Nali,
Hepti, Vili, Hanarr, Sviorr.

Frâr, Fornbogi, Frœgr, Lôni,
Thrâr et Thrâinn, Thrôr, Vittr, Littr,
Nyr et Nyradr. — Voilà que j'ai énuméré au juste
Les Dvergues puissants et intelligents.

70

Il est temps d'énumérer au genre humain,
Les Dvergues de la bande de Dvalinn, jusqu'à Lofar;
Ceux-ci ont cherché, loin du rocher de la Demeure,
Des habitations à Aurvangar, jusque vers Ioruvellir.

75

Là était Draupnir et Dolgthrasir,
Hâr, Haugspori, Hlævangr, Gloinn,
Skirvir et Virvir, Skafidr, Aï,
Alfr et Yngvi, Eikinskialdi.

80

Fialarr et Frosti, Finnrr, et Ginnarr,
Heri, Hugstari, Hliodôlfr, Moïnn : —
On exaltera toujours, tant qu'il y aura des hommes,
Le grand nombre des descendants de Lofar.

Elle sait que le cor de Heimdall est caché
Sous l'arbre majestueux et sacré :
Elle voit qu'on boit à traits précipités [quoi ?
Dans le gage du Père des Élus. — Le savez-vous ? — Mais

85

- Ein sat hon úti, þá-er inn aldni kom
 90 Yggiongr Asa, ok í augo leit :
 « Hvers fregnið mik? hví freistið mín?
 « Allt veit-ek Oðinn, hvar þá auga falt —
 « I enom mæra Mímis brunni;
 « Drékkir miðð Mímir morgun hverian
 95 « Af veði Valföðurs. » — Vitoð-er en eða hvat?

Valdi henni Herföður hrínga ok men,
 Fê-spiöll spaklig ok spâ-ganda :
 Sá hon vîtt ok um vîtt of vêröld hveria.

- Sá hon Valkyrrior vîtt of komnar,
 100 Görvar at riða til Goð-þjóðar;
 Skuld hélt skildi, en Skögul önnur,
 Gunnr, Hildr, Göndul ok Geirskögul;
 Nú ero taldar nonnor Herians,
 Görvar at riða grund Valkyrrior.

- Þat man hon fôlkvíg fyrst í heimi,
 105 Er Gullveig geirum studdo,
 Ok í höll Hárs hana brendo;
 Þrisvar brendo þrisvar borna,
 Opt, ósialdan, þô hon en lifir.

- Heiði hana hétu hvars til húsa kom;
 110 Völu vél-spâ vitti hon ganda :

Elle était assise dehors, solitaire, lorsqu'il vint, le vieux,
 Le plus circonspect des Ases, et lui regarda dans les yeux :— 90
 « Pourquoi me sonder? pourquoi me mettre à l'épreuve?—
 « Je sais tout, Odin, je sais où tu as caché ton œil, —
 « Dans cette grande fontaine de Mimir;
 « Chaque matin Mimir boit le doux breuvage [quoi?
 « Dans le gage du Père des Élus. »—Le savez-vous?—Mais 95

Le Père des Combattants choisit pour elle des bagues et
 des bijoux,
 Le riche don de la sagesse, et les charmes de la vision :—
 Alors elle vit loin, bien loin, dans tous les mondes.

Elle vit les Valkyries accourir de loin,
 Empressées à se rendre auprès de la race des Dieux; 100
 Skuld tenait le bouclier, Skogul la suivait,
 Ainsi que Gunnr, Hildur, Gondul, Geirskogul :
 Voilà énumérées les servantes du Combattant,
 Les Valkyries pressées de voler dans la campagne.

Elle se rappelle cette première guerre dans le monde, 105
 Lorsqu'ils avaient placé Gullveig sur des piques,
 Et l'avaient brûlée dans la demeure du Très-Haut;
 Trois fois ils l'avaient brûlée; elle renaquit trois fois;
 Brûlée souvent, fréquemment, elle vit pourtant encore.

On l'appelait Heidur dans les maisons où elle entraît; 110
 Elle méprisait le charme des visions de Vala :

Seið hon kunni, seiði hon leikin;
Æ var hon ángan illrar þjóðar.

115 Þá gengu Regin öll á rök-stôla,
Ginheilög Goð um þat gættuz :
Hvart skyldo Æsir afráð gialda,
Eðr skyldo goðin öll gildi eiga.

120 Brotinn var borð-veggr borgar Asa;
Knáttu Vanir víg-spá vóllo sporna :
Fleygði Oðinn ok í fólk um-skaut;
Þat var en fólkvíg fyrst í heimi.

125 Þá gengu Regin öll á rök-stôla,
Ginheilög Goð um þat gættuz :
Hverir hefði lopt allt lævi blandit,
Eðr ætt iötuns Oðs mey gefna.

Þórr einn þar var þrúnginn móði;
Hann sialdan sitr er hann slíkt of-fregn
A-gænguz eiðar, orð ok særi,
Mál öll meginlig er á meðal fóru.

150 Ek sá Baldri blóðgum tívor
Oðins barni örlög fölgín :
Stóð um-vaxinn völlu hærri
Miðr ok miök fagur mistil-teinn.

Elle savait la magie, elle abusait de la magie;
Elle était toujours les délices de la race méchante.

Alors les Grandeurs allèrent toutes aux sièges élevés;
Les Dieux très-saints sur ceci délibérèrent : 115
« Les Ases devront-ils expier leur imprudence,
« Ou bien tous les dieux auront-ils de l'autorité ? »

Le mur extérieur de la forteresse des Ases fut renversé;
Les Vanes ont su, par ruse de guerre, fouler les remparts :
Mais Odin lança son trait, et tira sur l'ennemi. . . . 120
Telle fut la première guerre dans le monde. —

Alors les Grandeurs allèrent toutes aux sièges élevés;
Les Dieux très-saints sur ceci délibérèrent :
« Qui avait rempli de désastre les plaines de l'espace,
« Et livré la fiancée d'Odur à la race des Iotes ? » 125

Thôr se leva seul, enflé de colère;
Rarement il reste assis quand il apprend chose pareille :—
Les serments furent violés, les promesses et les assurances,
Tous les traités valides qu'on avait passés de part et d'autre.

Je prévois pour Baldur, pour cette victime ensanglantée, 130
Pour ce fils d'Odin, la destinée à lui réservée :
Il s'élevait dans une vallée charmante
Un gui tendre et bien gentil.

135 Varð af þeim meiði er miðr sýndiz
Harm-flög hætlig Höðr nam skióta.

Baldurs brôðir var of-borinn snemma,
Sá nam Oðins son ein-nættir vega :
Þó hann æva hendr né höfuð kembdi
Aðr á bál um-bar Baldurs andskota :
140 En Frigg um-grêt í Fensölum
Vá Valhallar. — Vitoð-er en eðr hvat?

Hapt sá hon liggja undir Hvēralundi
Lægiarn líki, Loka áþekkian;
Þá kná Vala vígbönd snúa,
145 Heldr um harðgiör höpt or þörmum.
Þar sitr Sigyn þeigi um sínom
Ver vel glýoð. — Vitoð-er en eðr hvat?

Stôð fyrir norðan á Niðafiöllum
Salr ör gulli Sindra ættar;
150 En annar stôð á Okólni
Biðr-salr iötuns, en sá Brimir heitir.

Sal sá hon standa sólo fiarri,
Náströndom á, norðr horfa dyr :
Fallu eittr-dropar inn of liðra,
155 Sá er undinn salr orma hryggiom.

A fellr austan um eittr-dala
Saurom ok svörðom, Sliður heitir sú;

De cette tige qui paraissait si tendre, provint
Le fatal trait d'amertume que Hoder se prit à lancer. 135

Le frère de Baldur venait seulement de naître,
Agé d'une nuit, il se prit à combattre contre le fils d'Odin.
Il ne lavait plus ses mains, ni ne peignait sa chevelure,
Avant qu'il portât au bûcher le meurtrier de Baldur;
Mais Frigg pleura dans Fensalir 140
Les malheurs de Valhall. — Le savez-vous? — Mais quoi?

Elle vit couchée près de Hveralund
Une créature méchante, l'ingrat Loki;
Il a beau remuer les liens funestes de Vali;
Elles sont trop roides ces cordes de boyaux. 145
Là est assise Sigyne, qui du sort de son mari
N'est pas fort réjouie. — Le savez-vous? — Mais quoi?

Vers le nord, à Nidafiöll, s'élevait
La salle d'or de la race de Sindri;
Mais une autre s'élevait à Okolnir, 150
La salle à boire de l'Iote qui est nommé Brimir.

Elle vit une salle située loin du soleil,
A Nastrendr, les portes en sont tournées au nord :
Des gouttes de venin y tombent par les fenêtres,
La salle est un tissu de dos de serpents. 155

Un fleuve se jette à l'orient dans les vallées venimeuses,
Un fleuve de limon et de bourbe; il est nommé Slidur :

Sá hon þar vaða þraunga strauma
 Menn meín-svara ok morð-varga,
 160 Ok þann annars glepr eyra-rúno :
 Þar saug Niðhöggr nái fram-gêngna,
 Sleit Vargr vëra. — Vitoð-ër en eða hvat?

Austr sat hin aldna í Iárnviði,
 Ok fœddi þar Fenris kindir :
 165 Vërðr af þeim öllum einna nokkurr
 Tungls tiúgari í trölles hami.

Fylliz fjórvi feigra manna,
 Rýðr Ragna siöt rauðom dreyra;
 Svört vërða sól-skín of sumar eptir,
 170 Vëður öll val-ynd. — Vitoð-ër en eða hvat?

Sat þar á haugi ok slô hörpu
 Gýgiar hirðir glaðr Egðir :
 Gól um honum í Gaglviði
 Fagur-rauðr hani sá ër Fíalarr heitir.

Gól um Asom Gullinkambi,
 175 Sá vëkr hólða at Heriaföðurs :
 Enn annarr gól fyrir iörð nēðan
 Söt-rauðr hani at solum Heljar.

Vala y vit se traîner dans les eaux fangeuses,
Les hommes parjures, les exilés pour meurtre,
Et celui qui séduit la compagne d'autrui : 160
Là, Nidhoggr suçait les corps des trépassés, [quoi ?
Le Loup déchirait les hommes. — Le savez-vous ? — Mais

A l'orient elle était assise, cette vieille, dans Iarnvid,
Et y nourrissait la postérité de Fenrir :
Il sera le plus redoutable de tous, celui 165
Qui, sous la forme d'un monstre, engloutira la lune.

Il se gorge de la vie des hommes lâches,
Il rougit de gouttes rouges la demeure des Grandeurs ;
Les rayons du soleil s'éclipsent dans l'été suivant,
Tous les vents seront des ouragans. — Le savez-vous ? — 170
Mais quoi ?

Assis tout près sur une hauteur, il faisait vibrer sa harpe
Le gardien de Gygur, le joyeux Egdir :
Non loin de lui, dans Gagalvid, chantait
Le beau coq pourpré qui est nommé Fialar.

Auprès des Ases chantait Gullinkambi, 175
Il réveille les héros chez le Père des Combattants ;
Mais un autre coq chantait au-dessous de la terre,
Un coq d'un rouge noir, dans la demeure de Hel.

Geyr Garmr miök fyrir Gnypahelli;
 180 Festr mun slitna, en Freki rænna:
 Fiöld veit hin fróða, fram-sê-ek lengra
 Um Ragna rök ok róm Sigtiva.

Bræðr muno beriaz ok at bönum vērða,
 Muno systrúngar sífium spilla;
 185 Hart er í heimi, hórðómr mikill:
 Skeggi-öld, skálm-öld, skilder 'ro klofnir,
 Vind-öld, varg-öld, áðr vēr-öld steypiz;
 Mán engi niðr oðrum þyrma.

Leika Mímis synir, en miöt-viðr kyndiz
 190 At eno gialla Giallarhorni:
 Hátt blæs Heimpallr, horn er á lopti;
 Mælir Oðinn við Mímis höfut.

Skëlfr Yggðrasils askr standandi,
 Ymr ið aldna trê, en iötunn losnar:
 195 Hræðaz halir á helvëgom,
 Áðr Surtar þann sêfi of-gleypir.

Hrymr ekr austan, hefiz lind fyrir;
 Snýz Iormungandr í iötun-mòði;
 Ormr knýr unnir, en Ari hlakkar,
 200 Slitr nái Neffölr: — Naglfar losnar.

Garmur hurle affreusement devant Gnypaball. —
Les chaînes vont se briser; Freki s'échappera : — 180
Elle prévoit beaucoup, la prophétesse : Je vois de loin
Le crépuscule des Grandeurs, la lutte des Dieux Combat-
tants.

Les frères vont se combattre entre eux, et devenir fratri-
Les parents vont rompre leurs alliances; [cides;
La cruauté règne dans le monde, et une grande luxure : 185
L'âge des haches, l'âge des lances, où les boucliers sont
fendus,
L'âge des aquilons, l'âge des bêtes féroces se succèdent
avant que le monde s'écroule;
Pas un ne songe à épargner son prochain.

Les fils de Mimir tressaillent, l'arbre du milieu s'embrase
Aux sons éclatants du Cor bruyant : 190
Heimdall, le cor en l'air, sonne fortement l'alarme;
Odin consulte la tête de Mimir.

Alors tremble le frêne élevé d'Yggdrasil,
Ce vieil arbre frissonne : — l'Iote brise ses chaînes :
Les ombres frémissent sur les routes de l'enfer, 195
Jusqu'à ce que l'ardeur de Surtur ait consumé l'arbre.

Hrymr s'avance de l'orient, un bouclier le couvre;
Iormungand se roule dans sa rage de géant;
Le serpent soulève les flots, l'Aigle bat de ses ailes,
Le Bec-jaune déchire les cadavres : — Naglfar est lancé. 200

Kiöll fer austan, koma munu Múspellz
 Of lög lýðir, en Logi stýrir :
 Fara fífl-megir með Freka allir,
 þeim er bróðir Bileists í för.

205

Surtr fer sunnan með sviga lævi;
 Skín af svērði sól Valtíva :
 Griót-biörg gnata, en gífur rata,
 Troða halir helvæg, en himin klofnar.

210

Hvat er með Asum ? hvat er með Alfum?
 Gnýr allr Iðtunheimr; Æsir 'ro á þingi;
 Stynia Dvergar fyrir stein-dyrom
 Væg-bêrgs vísir. — Vitoð-er en eður hvat?

215

Þá kēmr Hlinar harmr annar fram
 Er Oðinn ferr við Ulf vega,
 En bani Belia biartr at Surti —
 Þá mun Friggjar falla ángan-týr.....

220

Þá kēmr inn mikli mögr Sigföðurs,
 Viðarr vega at val-dýri :
 Lætr megi Hvēðrúngs mund um-standa
 Hiör til hiarta; þá er hefnt föður.

Le navire vogue de l'orient, l'armée de Muspill
 Approche sur mer, Logi tient le gouvernail :
 Les fils de l'Iote naviguent tous avec Freki ,
 Le frère de Bileist est à bord avec eux.

Surtur s'élance du midi avec les épées désastreuses; 205
 Le soleil resplendit sur les glaives des Dieux-héros :
 Les montagnes de roche s'ébranlent, les géantes tremblent,
 Les ombres foulent le chemin de l'enfer. — Le ciel s'en-
 tr'ouvre.

Que font les Ases? que font les Alfes?
 Tout Iotunheim mugit; les Ases sont en assemblée; 210
 A la porte des cavernes gémissent les Dvergues,
 Les sages des montagnes sacrées. — Le savez-vous? — Mais
 quoi?

Alors l'affliction de Hline se renouvelle
 Quand Odin part pour combattre le Loup;
 Tandis que le glorieux meurtrier de Beli va s'opposer à 215
 Bientôt le héros chéri de Frigg succombera. . [Surtur:—

Mais il vient le vaillant fils du Père des Combats,
 Vidarr, pour lutter contre le monstre terrible :
 Il laisse dans la gueule du rejeton de Hvédung,
 L'acier plongé jusqu'au cœur. — Ainsi le père est vengé. 220

þá kēmr inn mæri mögr Hlōðsyniar,
 Gengr Óðins sonr við Orm vëga;
 Drēpr hann af mōði Miðgarðs veor;
 Munu halir allir heim-stoð ryða :
 225 Gengr fet nío Fiörgyniar hurr,
 Nēppr frá Naðri niðs ôkvíðnom.....

þá kēmr inn dimmi Dreki fliugandi,
 Naðr fram nēðan Niðafiöllum;
 Ber sēr í ftiððrom, flýgr völl yfir
 230 Niðhöggr nái — nú mun hon sökvað.

Söl tekr sortna, sígr fold í mar;
 Hvērfa af himni heiðar stiörnur;
 Geysar eimi við aldur-nara;
 Leikr hár hiti við himin siálfan. —

235 Sēr hon upp-koma óðru sinni
 Iórð or ægi iðia græna :
 Falla forsar, flýgr örn yfir
 Sá-ër á fialli fiska veiðir.

Hittaz Æsir á Iðavelli,
 240 Ok um mold-pinur máttkar dæma,
 Ok minnaz þar á megin-dôma,
 Ok á Fimbultýs fornar rúnar.

Voici que vient l'illustre fils de Hlôdune,
 Il va, le descendant d'Odin, combattre le Serpent;
 Le défenseur de Midgard le frappe dans sa colère. —
 Les héros vont tous ensanglanter la colonne du monde. —
 Il recule de neuf pas, le fils de Fiorgune, 225
 Mordu par la Couleuvre intrépide de rage. . . .

Voici venir le noir Dragon-volant,
 La couleuvre, s'élevant au-dessus de Nidafioll;
 Nidhogr étend ses ailes, il vole au-dessus de la plaine,
 Au-dessus des cadavres. — Maintenant elle va s'abîmer. 250

Le soleil commence à se noircir; le continent s'affaisse
 dans l'Océan;
 Elles disparaissent du ciel, les étoiles brillantes;
 La fumée tourbillonne autour du feu destructeur du monde;
 La flamme gigantesque joue contre le ciel même.

Elle voit surgir de nouveau, 255
 Dans l'Océan, une terre d'une verdure touffue.
 Des cascades y tombent; l'aigle plane au-dessus d'elle,
 Et du haut de l'écueil, il épie les poissons.

Les Ases se retrouvent dans la Plaine d'Idi,
 Sous l'arbre du monde, ils siègent en juges puissants : 260
 Ils se rappellent les jugements des Dieux,
 Et les mystères antiques de Fimbultyr.

Þá muno *Æsir* undursamligar
 Gullnar töflur í grasi finna,
 245 Þærs í ár-daga ættar höfðu
 Fólkvadr goða ok Fiölnis kind.

Muno ósânir akrar vaxa;
 Bóls mun allz batna, Baldur mun koma :
 Búa þeir *Höðr* Hropts sig-toptir,
 250 Vê Valtíva. — Vitoð-er enn eða hvat?

Þá kná *Hœnir* klut við kiösa,
 Ok burir byggja bræðra tveggja
 Vindheim víðan. — Vitoð-er en eða hvat?

Sal sér hon standa sôlo fegra,
 255 Gulli þaktan á Gimli hám :
 Þar skulo dyggvar dróttir byggja,
 Ok um aldur-daga yndis niöta.

Þá kēmr inn *Ríki* at *Regin*-dômi
 Ofugr ofan, sá-er öllu ræðr :
 260 Semr hann dôma ok sakar leggr,
 Vê-sköp setr þau-er vëra skulo.

Alors les Ases retrouvèrent sur l'herbe
Les merveilleuses tables d'or,
Qu'avaient, au commencement des jours, les générations, 245
Le chef des dieux et la postérité de Fiölnir.

Les champs produiront sans être ensemencés :
Tout mal disparaîtra : Baldur reviendra
Pour habiter avec Hodur les enclos de Hroptr,
Les demeures sacrées des Dieux-héros.—Le savez-vous?— 250
Mais quoi?

Alors Hœnir pourra choisir sa part,
Et les fils des deux frères habiteront
Le vaste Séjour du vent. — Le savez-vous? — Mais quoi?

Elle voit une salle plus brillante que le soleil,
S'élever, couverte d'or, dans le magnifique Gimlir : 255
C'est là qu'habiteront les peuples fidèles,
Et qu'ils jouiront d'une félicité éternelle.

Alors, il vient d'en haut présider aux jugements des Gran-
Le souverain puissant qui gouverne l'univers : [deurs,
Il tempère les arrêts, il calme les dissensions, 260
Et donne les lois sacrées inviolables à jamais.

NOTES

CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES.

VERS 1. — *Hlióðs bidia*, expression parlementaire usitée dans les assemblées (thing), pour dire : *demandeur la parole. Obtenir la parole* s'exprimait par *hlióðs fanga*. Voy. *Hakonar saga*, ch. XVII.

VERS 3. — *Vilda-ék*. L'imparfait de l'indicatif *je voulais* est mis pour l'optatif *je voudrais*, de même qu'en latin l'imparfait du subjonctif s'emploie aussi pour l'optatif. Par la même raison, la forme de l'imparfait du subjonctif s'est confondue quelquefois, en islandais, avec celle de l'imparfait de l'indicatif. Cf. *Rask, Vejledning til det islandske sprog. Kjöb.* 1811, p. 143. — *Valföðar*; *valr* a la même signification que *vapndauðr*; *valfadir* signifie proprement *le père des étendus morts*, des hommes tués les armes à la main. — *Vél* (viel), dérive de la racine *vêla* ou *fêla*, (couvrir), *cachier*, et signifie sans doute (*qui est caché*), mystère. — *Framtelia* (*énoncer, proclamer*) est une meilleure leçon que *umtelia* (*parler de*).

VERS 4. — *Of-nēma* (*apprendre*), en latin *accipere*, en allemand *vernehmen*, est préférable à *um-muna*, (*se rappeler*). Il s'agit ici de traditions que Vala a *appries*; de plus l'adverbe *fremst* ne s'accorde pas avec l'idée de *um-man*. Pour concilier le mot *fremst* avec le verbe *um-man*, il faudrait l'envisager comme un adjectif pluriel neutre, signifiant *les premières* ou *les plus anciennes*. Mais Vala ne rapporte pas seulement les traditions les plus anciennes, elle rapporte aussi celles concernant les événements qui ont précédé immédiatement sa naissance.

VERS 5. — *Ar* est ou un locatif ou un substantif devenu adverbe.

VERS 6. — *Frødda* indique que Vala a été *instruite* par les Iotes; l'autre leçon *fædda*, indiquerait seulement qu'elle a été *élevée* parmi eux.

VERS 8. — *Fyrir mold nēdan* peut signifier : *sur la terre ici bas*, ou *sous la terre ici bas*, selon que la personne qui parle, est censée se trouver sur la terre ou dans le ciel. Voy. vers 177; *Gróttassunngr*, strophe 11; cf. *Vafthrudnismál*, v. 174.

VERS 9. — Il y a beaucoup de ressemblance entre cette strophe et les vers suivants tirés de l'Oraison wessobrunnienne, en vieux haut allemand.

... Dat êro ni was noh úflimil
 Noh paum noh pûreg ni was
 Ni stërro nohheiniġ noh sonna ni skein
 Noh máno ni liuhta noh dêr marêo-sêo, etc.

VERS 12. — *Ginnunga gap* ne signifie pas, comme on le dit ordinairement, le gouffre des tromperies, mais le gouffre des mâchoires ou le gouffre béant. On se figure le chaos (*χάος*, *hiatus*) comme une vaste gueule ouverte, avec d'immenses mâchoires. Le skalde *Thiódólfr Hvinverski* appelle *ginnunga ve* (sanctuaires entre les mâchoires), les demeures sacrées des dieux dans l'immensité de l'espace. Voy. *Haustlaug*.

VERS 16. — *Laakr* signifie toute herbe pleine de sève. C'est pourquoi *Laakr* est quelquefois l'image ou le symbole de la force et de l'excellence, comme par exemple dans *Gudrúnar Kvida*, I, 17.

VERS 17. — *Sinni* est à l'instrumental parce que les verbes qui signifient lancer, jeter, etc. régissent ce cas.

VERS 21. — *Hvat... megins*, en latin *quid potentie*, pour *quantum potentie* ou *quam magnam potentiam*.

VERS 23. — Le mot *gin* placé devant *heilög* signifie proprement extension, distension, fente. Ce substantif ajoute aux mots devant lesquels il est placé, l'idée de grandeur, d'intensité. En anglo-saxon *gin* se trouve employé de la même manière, dans *gin-ric* (le vaste empire), l'Éthiopie; *gin-fest*, très-ample, etc. En vieux haut allemand les mots qui correspondent à *gin* sont *megan* (force) et *regin* (grandeur): exemple : *megan-wêtar*, *regin-diob*; cf. island. *regin-griotr* (*Gróttasaungr*, str. 19).

VERS 26. — *Um* se rapporte à *telia*; *um-telia*, en allemand *aufzählen* (énumérer); cf. *Slikt êr ôgurligt upp at telia*, pag. 181. La leçon *árum at telia* ne saurait être approuvée, d'abord parce que *telia* ne régit pas l'instrumental, et ensuite parce que le pluriel serait inexplicable; car la succession des jours et des nuits est envisagée ici comme produisant l'année, c'est à dire un espace de temps déterminé, et non pas les années qui seraient un espace de temps indéterminé.

VERS 28. — *Hátimbrodu* se rapporte plus particulièrement à *hōrg*. Voy. *Grimnismál*, strophe xvi.

VERS 30. — Ce vers est suivi, dans quelques manuscrits, d'un autre que voici : *Afls kostodu, alls freistudu* (ils essayaient leurs forces, ils mettaient tout à l'épreuve); mais ce dernier vers ne nous semble pas authentique. Probablement pour expliquer *afla lōgda*, quelque copiste a mis en marge : *afls kostudu*, confondant le mot *afl* qui signifie fourneau, avec son homonyme *afl* qui signifie force. Plus tard on aura ajouté *alls freistudu* ou comme équivalant à *afls kostada*, ou pour compléter le vers.

VERS 31. — *Tegla* veut dire jouer aux tables; c'est un jeu semblable à celui des échecs. Ce jeu était connu en Angleterre où il portait également le nom de *tāfel*; les jetons ou pions s'appelaient *tāfelstān*. En France ce jeu a probablement été introduit par les Normands. On lit dans le roman de la Rose :

..... Jouer
Aus eschiez, aus dēz, aus tables
Ou à autre jeu délitable.

On trouve dans le même roman le mot *tableteresse* :

Assez y ot *tableteresses*
Ilec entor et *tymberesses*
Qui molt savoient bien joer.

Mais ce mot *tableteresse* ne me paraît avoir aucun rapport avec le mot *table* : il est probablement d'origine provençale et dérive du mot arabe *طَبْل*, qui désigne une espèce de tambourin. D'après cela *tableteresse* serait une femme qui bat le tambourin, en arabe *طَبَّالَة*.

VERS 32. — Ce vers renferme ce que les grammairiens appellent une *crase* (*κράσις*), c'est à dire la réunion de deux propositions en une seule. Les deux propositions que le poète a réunies en une seule phrase sont : *Var theim vettugis vant*, et *ok allt var or gulli* : « Rien ne leur manquait, et tout était en or. »

VERS 33. — Dans les manuscrits et les éditions de l'Edda, ce vers et les suivants ont été transposés, et à leur place on a mis le vers 41 et les suivants. Cette méprise provenait de ce que les vers 33 et 41 commencent à peu près de la même manière; mais cette transposition rendait impossible l'explication de toute cette partie du poème.

VERS 34. — *At sîsi; sîs*, expression poétique pour désigner la mer. Comme on n'a pas su expliquer ce mot, on l'a échangé en *hûs* (*maison*); d'autres ont trouvé plus commode de retrancher du texte les mots *at sîsi*.

VERS 36. — *Embla* signifie sans doute *laane*. La forme primitive du mot était *Elma*; d'où on a fait *Emla*: enfin entre *m* et *l* s'est inséré un *b* euphonique. Voy. page 81.

VERS 37. — *Thau*. Quand le pronom se rapporte à des personnes de sexe différent, il est mis au pluriel du *neutre*.

VERS 38. — *Lû* signifie non-seulement le *sang*, mais aussi les *cheveux*. La première signification est préférable; en effet, on peut dire que les arbres n'ont pas de sang, mais on ne dirait point qu'ils n'ont pas de cheveux. Voy. vers 44.

VERS 43. — *Ask veit ek standa*, construction de l'accusatif avec l'infinitif.

VERS 44. — *Hárbadmr*. Voyez *Sæmundar Edda*, Hrafnagaldur Odins, strophe VII.

VERS 47. — Toutes les éditions portent *koma*; mais il faut nécessairement lire *komo*.

VERS 51. — *Lög lögða*; peut-être faut-il dériver *lögða* non pas de *legia*, mais de *laggva* (voir, examiner). Cf. *gluggr*, et en allemand, *lügen*.

VERS 52. — *Orlög at segja*. Notre poète emploie *at* avec l'infinitif quand il veut exprimer le but pour lequel une chose se fait. Cf. *ár um at telja*, v. 26.

VERS 59. — *Manlíkan mörg*; cette leçon qu'on trouve dans l'Edda de Snorri, nous paraît être la meilleure. *Manlíkan* est à l'accusatif pluriel. Ce mot signifie : ayant l'image d'un homme, comme en allemand *Mannsbild*, en grec *ἀνδρῶπιος* (*ἀνδρ-ῶπις*), en sansc. मर्त्यः.

VERS 61. — Dans les noms des Dvergues, et dans la manière de les écrire, les manuscrits diffèrent beaucoup. Il serait trop long de dire quelles raisons m'ont chaque fois déterminé à choisir les leçons que j'ai suivies.

VERS 72. — *Regin ok radsvið* semblent être, à la première inspection, des noms de Dvergues; mais si c'étaient des noms, pourquoi se trouveraient-ils intercalés au milieu de la phrase? D'ailleurs un qualificatif nous semble nécessaire après les mots : *nú hef-ek dvergja*. Le

poète n'a pas énuméré tous les Dvergues, puisqu'il en reprend l'énumération dans la strophe suivante; mais il a seulement dit les noms d'une certaine classe de Dvergues, et cette classe, il la désigne par l'épithète de *regin ok radsvid*.

VERS 74.—*Til Lofars telia*, remonter dans l'énumération jusqu'à *Lofar*. Le skalde Eyvindr dit de même : *mëdan hanns ætt i hverlegi galga grams til goda telium*.

VERS 83.—Après les noms des Dvergues, vient dans l'édition de M. Afzelius la strophe qui commence par les mots *Ein sat hon uti*. Cette strophe est à sa véritable place; seulement il faut la faire précéder de la strophe *Veit hon Heimdallar*, etc. qui, dans l'édition de Stockholm, est la trente et unième. Cette dernière transposition s'est faite par une erreur de mémoire, parce que la strophe trente-deuxième commence par : *Austr sat*, etc. mots qui ressemblent beaucoup à : *Ein sat hon uti*.

VERS 85.—Au lieu de *hliöd*, on lit dans l'édition de Stockh. *horn*; ce qui n'est évidemment qu'une explication de l'expression poétique *hliöd*.

VERS 86.—Au lieu de *heidvönum*, je propose de lire *heidvanum* (beau avec majesté, avec sérénité), beau et majestueux.

VERS 88.—*Vitod-ër en ëda hvat* est une meilleure leçon que *vitod ënn ëda hvat*; *ër* est l'ancienne forme pour *thër* (vous); *ëda* répond au latin *aut*, *autem*; *ënn ëda hvat* (quid autem), mais quoi?

VERS 98.—*Vërölld* a ici la même signification que *heimr*.

VERS 103.—*Nú ëru talðar*; cette formule se trouve ordinairement à la fin des généalogies. Voyez Snorra Edda, p. 365; Skaldskaparmál, p. 210.

VERS 104.—*Rida grand*; on trouve aussi la locution *rida lopt ok lög*. Voy. Edda Sæmundar, fra Helga ok Svavu, 10.

VERS 105.—La strophe où il est parlé de l'arrivée des Valkyries doit être suivie immédiatement de celle où la première guerre est racontée. C'est dans cet ordre que se suivent les vers dans l'édition de Stockh.; seulement la strophe 25 doit être placée après la strophe 26, comme cela a été fait dans l'édition de Copenhague. Par suite d'une erreur, le récit de la mort de Baldur est placé, dans cette dernière édition, immédiatement après l'arrivée des Valkyries, parce qu'on se figurait que la mort de Baldur était dans quelque rapport avec cette arrivée.

Les Valkyries ne se présentent que quand il y a combat ou guerre. Baldur ne périt pas dans un combat, mais par un accident fatal; aussi descend-il après sa mort dans l'empire de Hel, comme tous ceux qui meurent sans avoir les armes à la main.

VERS 106. — *Geirom stydia* (étayer avec des lances), placer sur les pointes des lances.

VERS 111. — *Vél-spá* est au génitif, qui est régi par *ganda*.

VERS 112. — *Seidi leikin*, elle exerça la magie en se jouant, c'est-à-dire d'une manière frivole. On dit aussi en islandais *leika sér at*.

VERS 113. — *Angan* signifie *servante*, *suivante*; mais ce mot signifie aussi *délices*, comme le mot *gaman*.

VERS 117. — *Godin*; l'article enclitique *in* doit vous surprendre: d'abord cet article ne se trouve ainsi ajouté aux substantifs que dans la langue plus moderne; ensuite c'est le seul exemple de cette espèce dans notre poëme; et enfin l'article ne semble pas bien convenir au mot *god*. Voy. cependant *Hrafnagaldur Odins*, strophe 23. *Godin* désigne peut-être les Vanes seuls, et dans ce cas la locution *ces dieux* exprimerait la haine ou le mépris des Ases pour leurs ennemis et leurs rivaux.

VERS 119. — *Vigspá* est à l'instrumental et signifie *sagesse* ou *ruse de guerre*, ou bien *auspices de guerre*, c'est-à-dire, divination exercée dans le but de connaître d'avance l'issue du combat et de se ménager les moyens de remporter la victoire.

VERS 120. — *Fleygdi*; il faut sous-entendre *spioti* (la lance, le javelot).

VERS 129. — Au lieu de *fóru*, on lit dans un manuscrit *váru*; mais *fóru* est la véritable expression pour désigner la relation qui existe entre deux choses ou deux personnes. En latin on dirait *intercedere*. Nous disons aussi : cela *se passe* entre nous; et dans un sens actif, *passer un contrat*.

VERS 132. — *Völlu* est le datif ou plutôt le locatif de *völl*, génit. *vallar*; *harri* est pour *hárr*.

VERS 135. — *Hödur nam skiöta* est intimement lié par le sens avec *harm-flög hettlig*; c'est pourquoi il faut réunir les deux membres de la phrase par le pronom relatif *que*.

VERS 141. — Dans l'édition de Stockholm, on lit *vördr* *Valhallar* au

lieu de *vá Valhallar*. Le protecteur de Valhall, c'est sans doute Baldur lui-même, le modèle des héros.

VERS 144.— Ce vers et le suivant ne se trouvent pas dans l'édition de Copenhague, bien qu'ils soient authentiques. Le langage dans ces vers est celui de notre poète, ainsi *sá kná* se trouve v. 251; *víg* composé avec un autre substantif, se retrouve dans *víg-spá*, v. 119, *folkvíg*, v. 121. En second lieu ces vers se trouvent dans quelques manuscrits et présentent un sens parfait à la place que nous leur avons assignée.

Dans l'édition de Stockholm, ces deux vers n'occupent pas leur véritable place; c'est pourquoi ils sont intelligibles. Nous ne pouvons approuver l'explication qu'en donne M. Afzelius dans sa traduction suédoise, parce que cette explication repose sur une mauvaise leçon. En effet, pour qu'il y ait allitération dans le vers 144, il faut lire *víg-bönd* au lieu de *kapt-bönd*; et ainsi il n'est plus question dans nos vers des dieux qui préparent des cordes pour lier Loki. D'ailleurs il a déjà été dit vers 142 et 143 que Loki est lié; il ne peut donc pas être question après cela des dieux qui préparent des liens.

VERS 148.— Dans les éditions, les vers dont nous avons fait les vers 156 et 157 se trouvent placés immédiatement après le vers 147. Mais un examen approfondi démontre que ce ne peut pas être là leur véritable place.

VERS 157.— *Saurom ok svördom* est à l'instrumental, régi par le verbe *feltr*. *Svördom* nous semble préférable à *Svërdam* comme s'accordant mieux avec *saurom* et expliquant mieux les mots *thraunga strauuma* du vers suivant.

VERS 158.— À commencer de ce vers jusqu'au vers 205, les strophes se suivent dans le même ordre que dans l'édition de Copenhague. Il serait trop long de démontrer que dans cette partie de notre poème, l'édition de Stockholm présente un désordre complet.

VERS 167.— *Feigr*, en lapon *veigas*, doit signifier ici *lâche*, et non pas *voué à la mort*: car comment le loup peut-il se gorger de la vie d'hommes qui mourront? La signification de *lâche* est la signification primitive, de laquelle dérive celle de *voué à la mort*; car d'après la croyance des peuples guerriers du Nord, les lâches seuls descendaient dans l'empire de Hel ou mouraient, tandis que les hommes vaillants étaient conduits à Valhall pour y vivre auprès d'Odin.

VERS 169.—*Of sumar*, à commencer de l'été, ou dès l'été.

VERS 176.—*At Heriafödurs*, construction elliptique pour : *at solum Heriafödurs*, cf. v. 178. On dit de même en grec *ἐν Ἀσκληπίου* pour *ἐν οἰκίῃ Ἀσκ.*

VERS 181.—*Hin fróda* désigne la prophétesse Vala; c'est ainsi que *Merlin* est appelé, *inn fróde halr*. Voy. page 181.

VERS 182.—*Um* se rapporte à *fram-sé*, et doit se traduire par *concernant*. En islandais on dit : prévoir *concernant* une chose, pour dire prévoir tout ce qui *concerne* la chose, ou prévoir la chose même. En grec, la proposition *περί* est aussi quelquefois employée dans ce sens. — *Róm*; dans l'édition de Copenhague on lit *róm*, ce qui est une orthographe vicieuse. L'édition de Stockholm porte *raun* (*effort*, *peine*). Peut-être doit-on lire *run* ou *hrun* (*chute*, *ruine*).

VERS 183.—*At bönun vërda*, cf. *Hildebrandslied*, *ti banin verdan* : *at* répond au *lamed* préfixe des langues sémitiques.

VERS 186.—*Hart êr* (il fait dur), c'est un temps dur; en allemand : « es geht hart her. »

VERS 189.—*Leika* (*jouer*, *joûter*), se dit des exercices gymnastiques, pour *faire des armes*, se préparer à la lutte; cf. en latin : *ludi-magister*. Dans le *chant sur Louis*, en vieux haut allemand, il est dit : « *bluot skein in wangôn spilôd under Vrankôn.* » En anglo-saxon, *æscplega* (jeu des boucliers) ou *hard handplega* (dur jeu des mains), sont des expressions poétiques pour dire : combat, guerre.

VERS 190.—Dans l'édition de Stockh. on lit *gamla* au lieu de *gialla*; cette dernière leçon est préférable comme étant plus expressive. — A la construction *at êno*, etc. correspondent, en latin, l'ablatif absolu, qui est la forme nouvelle d'un ancien locatif, et en grec, le génitif absolu qui correspond à l'ablatif absolu des Latins.

VERS 195.—*Hrædaz halir*; l'édition de Copenh. et l'édition de Stockh. portent *hrædaz allir*; mais le verbe demande un sujet plus précis que *allir*. De plus, *halir* a l'accent prosodique et doit par conséquent avoir aussi l'allitération. Le mot *halir* a deux significations très-distinctes; il signifie : 1° hommes, maîtres, héros; cf. all. *hals*; 2° habitants de Hel, ombres, mânes. Voy. *Alvismál*, 29.

VERS 196.—*Thann* se rapporte à *askir standandi*, qui est l'idée principale dans la strophe.

VERS 197. — Chose singulière! après avoir dit dans la strophe 48 que Freki s'est mis en liberté (en iötnun losnar), l'édition de Stock. répète néanmoins les deux vers. « Geyr garmr miök fyrir Gnypa helli; Festr mun slitna, én Freki rænna, » qui annoncent que Freki se mettra en liberté; et ce qui est encore plus surprenant, elle répète ces mêmes vers après la strophe LI, lorsqu'il a déjà été dit que la terre s'est abîmée, et que Freki a été tué par Vidarr.

VERS 197. — *Hefiz lind fyrir*. *Lind* signifie tilleul et puis un bouclier fait de bois de tilleul. Voy. *Rígs mál*, 32, 34. *Skaldskaparmál*, p. 75. Cf. *Saga Sverris Konungs*, c. CLXV. M. Afzelius a bien traduit : « bir sköld för sig. » Cf. *Hafdi hann skiöldinn fyrir sér*, *Skaldskaparmál*, 109.

VERS 202. — Au lieu de *Loki*, comme'on lit dans les manuscrits, j'ai mis dans le texte *Logi*, et cela par les raisons suivantes. Il s'agit ici de Logi, dieu du feu et roi de Muspilheim, et non de Loki qui, vers 204, est appelé *Bródir Bileists*, et qui, avec son fils le Loup, est à bord du navire des géants. Logi et Loki sont souvent confondus dans la mythologie, parce que *Loki* (la fin) est le génie de la destruction, et que *Logi* (la flamme) est également la cause de la destruction universelle, puisqu'il est dit que le monde périra dans un embrasement général. Cf. M. Grimm, *Deutsche Mythol.* p. 148 et suiv. On peut ajouter que dans l'écriture runique K et G ont eu primitivement la même forme.

VERS 205. — *Swiga lavi*, désastre causé par les épées; sur *sviga*, voy. le glossaire; sur *lavi*, voy. v. 124.

VERS 206. — Dans l'édition de Copenh. cette strophe est placée après les vers 209-212. Nous préférons l'arrangement qui a été suivi dans l'édition de Stockb.; car c'est l'approche de Loki, de Freki, de Surtr qui fait que le monde des géants tremble, que les Ases délibèrent, que les Dvergues gémissent.

VERS 209. — *Hvat ér með Asum*, locution germanique pour dire que font-ils? Comment se portent-ils? Que leur est-il arrivé? Voy. *Thrymskvida*, 6.

VERS 212. — L'édition de Copenhague porte *veggbergs*; celle de Stockholm *vegbærgs*, un manuscrit *væberg*. Je crois devoir préférer *vægbærgs*. Sur *vægbærgsvísir*, voyez *Thóðræpa*, *Skaldskaparmál*, p. 115. *Vég*

est l'ancienne forme de *vêh*, *vê* (*asile sacré*); *vêg-bêry* signifie *montagne qui est un asile sacré*, et *vêgbêrysvísir* sont *les sages qui habitent les montagnes sacrées*.

VERS 213. — *Fram* se rapporte au verbe *kénur*; *komafram* (provenir), naître.

VERS 215. — Ce vers n'est pas lié par la construction avec le vers précédent; *ér* ne doit pas être répété après *ên*. La construction serait régulière si le poëte n'avait pas mis le vers 214 en rapport avec le vers 213 par la conjonction *ér*.

VERS 219, 220. — *Hiör* est le régime direct de *lætr*; *umstanda mund* est dit pour *standa um mund* ou *of mund* (s'élever de la bouche, sortir de la bouche).

VERS 222. — Les mss. portent : *vid ulf vëga*; cela est évidemment une mauvaise leçon; car le loup vient d'être tué par Vidarr, v. 220. Thör lutte avec le serpent Iormungand (voy. *Hymiskvida*, 22). Il faut donc nécessairement lire *orm* au lieu de *ulf*. Ulf ne peut en aucun cas désigner un serpent, pas même un monstre en général. Cependant *ulf* paraît être une leçon très-ancienne; car elle semble avoir donné origine à une autre version du mythe d'après laquelle Thör lutte aussi contre le loup. (Voy. *Lokasenna*, v. 235. Cf. *Hymiskv.* 11.)

VERS 223. — *Midgards-veor*; Thör s'appelle aussi *hard-veorr* (*Skaldskaparnál*, p. 75), ou simplement *veorr* (*Hymiskv.* 11). *Verandi Asgards ok Midgards* (*Skaldsk.* p. 101. Cf. *Harbardsliöd.* 22).

VERS 224. — *Halir* désigne ici les héros qui entourent ou suivent Thör; ce sont peut-être les monomaques (*einheriar*). Au lieu de *heimstöd*, il faut lire *heimstod*.

VERS 226. — *Okeidinn* se construit avec le génitif *nids* : *audacieux d'envie, de colère*, pour dire *audacieux par la colère*. On dit de même *idia-grænn*, v. 236; *thurfar mikill* (grand de besoin), ayant grand besoin; *vids fiarri* (trop long d'espace), etc. Cette construction est très-fréquente en grec et même en latin.

VERS 228. — *Fram nēdan* (d'en bas); au lieu de *fram*, l'édition de Copenh. porte *frann* (brillant), cf. *För Skirnis.* 27; mais *dimmi* du vers précédent me semble exclure l'idée de *brillant*.

VERS 229. — *Ber sér í fíðdrum*, locution particulière pour dire : « s'élever sur ses ailes, s'élever dans les airs. »

VERS 230. — *Nai* est régime direct; il est régi par la préposition *yfir*. — *Hon* se rapporte au mot précédent *völl*, ou au mot suivant *fold*.

VERS 233. — M. Finn Magnussen explique *vid aldur-nara* par *alnærende træ* (arbre qui nourrit tout), expression qui, selon lui, désigne le frêne Yggdrasill. Mais il ne peut plus être question ici de cet arbre qui est déjà consumé par le feu; car la terre que ce frêne soutenait est tombée dans la mer. *Aldur nari* signifie mot à mot *destructeur du monde*, et destructeur du monde est une expression poétique pour *logi* (la flamme), le feu.

VERS 241. — *Megin-doma*, cf. *Regin-domi*, v. 258.

VERS 246. — *Fólkvaldr goda* désigne ordinairement l'Ase *Yngvi-Freyr* (voy. *Skirnir Fôr*, 3). Ici ce nom désigne *Odin* (voy. *Grímnismál*, 46). *Thór* s'appelle *Thrudvaldr goda* (voy. *Harbardsliód*, 8), et *Baldar* porte le nom de *Asabragr*.

VERS 248. — *Böls mun; mun*, verbe impersonnel; *batna allz böls* (s'améliorer de tout mal), devenir en tout meilleur.

VERS 249. — Nous avons retranché de ce vers, les mots *ok Baldar* qui se trouvent dans l'édition de Copenhague et dans celle de Stockholm. Ces mots ne sont pas authentiques : ils ont été mis dans le texte par des copistes qui ne savaient pas expliquer la locution *búa theír Hænir*. Cette locution est un islandisme qu'il faut traduire par : *lui (Baldar) et Hænir habiteront*. Cette locution particulière est assez fréquente en islandais; exemples : *theír Olaf* (lui (Sigröd) et son frère Olaf), *Saga Harallds*, c. xxvi; *fadr theírra Buis* (le père de Buis et de son frère), *Saga af Olafi Tryggv.* c. xxxix; *theír Loki báru* (lui et Loki portèrent), *Skaldskaparmál*, p. 131; *theír Gylfi* (lui (Odinn) et Gylfi), *Konungasögar*, c. v; *thau Astridr* (eux et Astrid), ou (Astrid et sa suite), *Saga af Olafi Tryggv.* c. 1; *thau kerling* (lui et la femme), *Grímnismál formálinn*; *thau Haugni* (elle et Haugni), *Atlamál*, x; *vid Freyr* (moi et Freyr), *Fôr Skirnir*, c. xx; *id Gymir* (toi et Gymir), *Fôr Skirnir*, c. xxiv; *vid Hrangnir* (moi et Hrangnir), *Harbardsliód*, c. xiv, etc.

VERS 251. — *Vid* est adverbe, *en même temps*.

VERS 255. — Le mot *hám* ne se trouve pas dans l'édition de Copenh.; mais il est nécessaire pour compléter le vers.

NOTES EXPLICATIVES.

VERS 2. — *Heimdall* est un des douze dieux (*Ases*) de la mythologie scandinave; il représente l'idée du commencement, de l'origine des choses; c'est pour cette raison que l'on fait remonter à lui l'origine de la différence des conditions humaines, ou la division de la société en trois classes. La tradition mythologique rapporte que *Heimdall*, prenant le nom de *Rig* (éminence), vint sur la terre et y fit naître, d'une manière mystérieuse, *Thrall* (serf), *Karl* (plébéien, homme libre) et *Iarl* (comte, noble), desquels descendent les serfs, les hommes libres et les nobles. C'est pourquoi les hommes considérés sous le point de vue de leur condition sociale sont nommés *filz de Heimdall*; ils sont *grands* ou *petits* selon la classe à laquelle ils appartiennent; ils sont des *générations saintes*, parce que *Heimdall* lui-même est appelé *inn helgi ás* (l'ase saint).

VERS 3. — *Valfadir*, que nous avons traduit par *Père des Élus*, veut dire proprement *Père des étendus morts*. Mais comme, selon la croyance des Scandinaves, les héros ne meurent dans les combats que quand le dieu suprême *Odin* leur fait la faveur de les appeler à lui, le mot *étenda mort* a tout à fait la signification de *bienheureux*, d'*élu*. Le *Père des Élus* est *Odin*. Les *mystères* d'*Odin* sont la connaissance de la destinée des dieux et des hommes, la connaissance du passé, du présent et de l'avenir; en général la connaissance des *traditions* mythologiques qu'on appelait *runar* (runes, mystères), et qui composaient à peu de chose près tout le savoir des anciens Scandinaves.

VERS 5. — Les *Iotes* sont la personnification des forces pour ainsi dire gigantesques de la nature; ils sont nés au commencement du monde; c'est pourquoi ils connaissent l'origine de toute chose. Plusieurs d'entre eux passent pour avoir une haute sagesse et un profond savoir.

VERS 6. — *Vala*, la prophétesse des *Ases*, appartient à la race des *Iotes*, parce que dans la mythologie du Nord, les personnages qui sont doués d'un pouvoir ou d'une intelligence égale ou supérieure à celle des *Ases*, proviennent tous de *Iótunheim* (du monde des *Iotes*).

VERS 7. — Vala avait jadis visité les neuf mondes, et augmenté dans ce voyage le trésor de sa science. Les Hindous comptent trois mondes, les Scandinaves en ont neuf. Trois et les multiples de trois sont des nombres sacrés chez les peuples indo-germaniques comme chez les nations sémitiques. Les neuf mondes des Scandinaves sont les suivants :

I. Trois au-dessus de la terre : 1. *Liösalfaheim* (monde des génies de lumière). 2. *Muspilheim* (monde du feu), au sud. 3. *Asaheim* ou *Asgard* (monde des Ases), au milieu du ciel.

II. Trois sur la terre : 4. *Vanahaim* (monde des Vanes), à l'ouest. 5. *Mannheim* ou *Midgard* (monde des hommes), au milieu. 6. *Iötunheim* ou *Utgard*, à l'orient.

III. Trois sous la terre : 7. *Dokálfaheim* et *Svartálfaheim* (monde des génies de l'obscurité). 8. *Hel* ou *Helheim* (empire de la mort). 9. *Niflheim* (monde des ténèbres), au nord. — On se figurait que dans chaque monde il y avait une grande forêt au milieu, parce que les forêts étaient sacrées chez les peuples germaniques comme chez les peuples de l'Inde.

VERS 8. — *Le grand Arbre du milieu* est le frêne Yggdrasill qui, placé au milieu de la terre, élève ses branches au-dessus du ciel et pousse ses racines jusqu'à l'extrémité de l'enfer. Cet arbre porte et soutient ainsi le monde entier; il est l'image de la végétation terrestre et le symbole de la vie et de la durée des choses.

VERS 9. — *Ymir* est la personnification de l'océan primitif; il est né des glaçons de *Niflheim*, fondus ou vivifiés par les étincelles sorties de *Muspilheim*.

VERS 12. — *Le Gouffre béant* est l'immense espace vide du néant avant qu'*Ymir* vint le remplir. On se figurait cet espace comme une vaste gueule ouverte.

VERS 13. — *Les fils de Bur* sont Odin et ses frères et, dans un sens plus étendu, les Ases en général. Il y a neuf firmaments ou neuf cieux. (Voy. *Skaldskaparmál*, p. 222.)

VERS 14. — *L'Enceinte du milieu* est *Mannheim* (le monde des hommes), situé au milieu, entre le ciel au-dessus et l'enfer au-dessous.

VERS 15. — *Sól* est la personnification du soleil, qui est féminin dans les langues germaniques comme dans les idiomes sémitiques. —

Sól darde ses rayons du *sud*, parce que le midi paraît être le séjour habituel du soleil. — La *demeure* par excellence est la demeure des hommes, ou l'enceinte du milieu; cette demeure repose sur des *rochers* comme sur des fondements: ces rochers entourent la terre comme une bordure, et sont un rempart contre les envahissements de la mer. (Voy. Snorri, *Háttalykill*.)

VERS 17. — *Máni*, personnification de la lune, qui est du genre masculin dans les langues germaniques. Les *faveurs* de *Sól* sont ses rayons vivifiants, si agréables à l'habitant des régions brumeuses du Nord. C'est donc comme si le poète avait dit: « Quoique éloignée de *Máni*, *Sól* lui fait partager de loin ses ardeurs amoureuses. »

VERS 18. — *Le Coursier céleste* est le cheval *Hrinfaxi* (qui a la crinière couverte de givre), qui traîne le char de la nuit. Comme il sort par la porte de l'orient pour aller vers l'occident, la *droite* du coursier désigne le septentrion.

VERS 19-21. — Les astres errent encore sans règles dans l'immensité de l'espace. *Sól* ne connaît pas encore les *demeures* qu'elle doit habiter successivement pendant les douze mois de l'année. *Máni* ne savait pas quel était son *pouvoir*, c'est-à-dire, il n'avait pas encore les diverses phases qui, selon l'opinion populaire, avaient tant d'influence sur la fertilité de la terre, sur les variations du temps, l'issue des entreprises, les opérations de la magie, la destinée des hommes, etc. etc.

VERS 22. — *Grandeurs* est le nom que prennent les *Ases* quand ils sont en assemblée ou en conseil, parce qu'alors ils ont un caractère plus relevé et plus imposant. Les *sièges élevés* du conseil sont placés dans le ciel, autour de l'arbre du milieu: on se les figurait, sans doute, comme de grands rochers, à l'imitation des grandes pierres sur lesquelles étaient assis les anciens rois scandinaves et leur douze conseillers quand ils étaient réunis en cour de justice ou en assemblée délibérante. — L'expression *aller au siège* était autrefois usitée chez nous pour dire, aller au lieu où l'on rendait la justice.

VERS 23. — *Les dieux très-saints*, c'est-à-dire les *Ases*, délibérèrent pour savoir comment régler le cours des astres, quelle demeure il fallait leur assigner dans le ciel, quels noms leur donner, etc. etc.

VERS 24. — Il est à remarquer que les dieux donnent d'abord un

nom à la nuit, et seulement ensuite au jour. Dans la mythologie scandinave, la nuit précède le jour, parce que le jour est né de la nuit. Les peuples germaniques comptaient par *nuits*. Les Anglais disent encore aujourd'hui *sennight* (*seven nights*, *sept nuits*), *fortnight* (*fourteen-nights*, *quatorze nuits*), pour dire *une semaine*, *deux semaines*.— Les années des Scandinaves étant des années lunaires, l'apparition de la *nouvelle lune* devait avoir une grande importance chez eux.

VERS 26. — Le crépuscule était le temps où l'on soupaît, le soir ou la nuit tombante, le temps où l'on allait se coucher.

VERS 27. — *La Plaine d'Idi* se trouve dans Asgard; au milieu s'élève le frêne Yggdrasill, autour duquel sont placés *les sièges élevés*. C'est là le *champ d'assemblée* (*thingvöllr*) des Ases. *Idi* est le nom d'un Iote qui est la personnification du vent; plaine d'Idi signifie donc *champ de l'air*.

VERS 28. — Les Ases bâtirent un grand temple qui devait leur servir de demeure à tous. Les temples des Scandinaves se composaient d'un *sanctuaire* qui renfermait l'idole, et d'une *cour* ou *enceinte* qui entourait le sanctuaire.

VERS 31. — *Le jeu des tables* avait quelque ressemblance avec notre jeu de dames; il était aussi connu en France, car on lit dans le roman de *la Rose* :

Là sont servis joieusement. . . .
De jeux de dez, d'eschecs, de tables,
Et d'oultrageux mets délitables.

Les Islandais ont encore aujourd'hui un jeu de dames particulier qu'ils appellent *la table de Saint-Olaf*. Cf. p. 212.

VERS 33. — *Bande*. Pour donner à ce mot le sens qu'il doit avoir ici, il faut se rappeler que chez tous les peuples germaniques, les chefs rassemblaient autour d'eux une *bande* composée de leurs fils, de leurs parents et d'autres guerriers qui venaient s'attacher à leur personne; cette bande servait sous leur commandement, les accompagnait dans toutes les expéditions et combattait à leurs côtés. *Bande* signifie donc société, assemblée, famille. Les trois Ases de la *bande céleste* sont Odin, Hœnir et Lodur; ils sont *pleins de force et de bonté*, car ils ont le pouvoir et la volonté de secourir la faiblesse.

VERS 35. — *Askr* et *Embla* sont l'Adam et l'Ève de la mythologie

scandinave. *Ask* signifie le *frêne* et *Embla* désigne l'*aune*. Ce mythe veut indiquer que l'organisation de l'homme n'est qu'une organisation végétale perfectionnée. Il est à remarquer que d'après Hésiodc, *J. et OEuv.* 147, le premier couple d'hommes provient *ἐκ μελλίας*, d'un *frêne*.

VERS 36. — Les deux arbres *Ask* et *Embla* qui croissaient dans le sable aride du rivage de la mer, étaient des êtres *chétifs* en comparaison de la nouvelle organisation d'homme qu'ils reçurent par le secours des Ases. Aussi longtemps qu'ils n'étaient que des arbres, ils n'avaient point de *destinée*, parce qu'il n'y a que l'homme qui ait une destinée fixée par les lois immuables et éternelles de la nécessité.

VERS 37. — *Sang* désigne l'organisation physique humaine; le *langage* désigne les moyens de manifester la volonté, soit par des paroles, soit par des gestes.

VERS 41. — Les Ases pouvaient donner aux premiers hommes tout, excepté la destinée; car les dieux eux-mêmes sont soumis à la destinée. Il fallait donc que les trois Nornes vinssent dispenser le sort à *Ask* et à *Embla* nouvellement créés. Les Nornes sont *filles de Tharses*, c'est-à-dire, issues de l'ancienne race des Iotes nés du géant *Ymir*. Elles sortirent de la fontaine d'*Urd*, située au pied du frêne *Yggdrasil*: en parlant de cette fontaine, le poëte saisit l'occasion pour décrire l'*Arbre* du monde.

VERS 44. — *Yggdrasil*, la colonne du monde, est un *arbre chevelu*, d'un feuillage touffu; son sommet élevé au-dessus du ciel, est arrosé par un nuage brillant qui alimente l'arbre et produit la rosée.

VERS 46. — La fontaine d'*Urd* est la *fontaine de la sagesse* des Ases, comme la fontaine de *Mimir* est la source de la sagesse des Iotes. Ne serait-ce point par allusion à de semblables mythes, qu'on dit dans la fable: La Sagesse ou la Vérité se cache dans un *puits*?

VERS 49. — *Urd* (ce qui a été) signifie le passé; cette Norne, comme l'aînée des sœurs, a donné son nom à la fontaine. *Verdandi* (ce qui est) signifie le présent. *Urd* et *Verdandi* gravent sur les planchettes ou tablettes de bois, les arrêts du destin auxquels seront soumis *Ask* et *Embla*. *Skuld* (ce qui sera), l'avenir, est la troisième Norne: elle n'écrit pas comme ses deux sœurs auxquelles elle est toujours opposée, ainsi qu'*Atropos* l'est à *Clôtho* et à *Lachésis*.

VERS 52. — *Enfants des hommes* est une expression pour dire simplement *hommes*; cette expression désigne ici les premiers hommes, Ask et Embla.

VERS 55. — *Les Dvergues* sont les personnifications des forces élémentaires de la nature. Plus tard, l'image qu'on s'est formée des Dvergues, s'est pour ainsi dire rapetissée, et ils sont devenus ces êtres petits et chétifs que nous appelons *nains*. — Comme dans l'enfance de la société, le père de famille est aussi chef de tribu; *chef* ou *roi* signifie en même temps *père*, et réciproquement.

VERS 56. — Le père des Dvergues est né du sang de *Brimir* qui est le même que le géant *Ymir*; voyez vers 9. *Brimir*, la personnification de l'océan primitif, né des glaçons du chaos, s'appelle aussi le *géant livide*, parce que les montagnes de glace qui nagent dans les mers arctiques, ont une couleur livide. *Brimir* fut tué par les fils de *Bur*; de sa chair fut créée la terre; de son crâne, la voûte du ciel; de ses os, les montagnes; de son sang, la mer. Les *cuisse*s du géant sont les soutiens, les fondements de la terre, les montagnes ou les rochers; voyez vers 15. Si donc le chef des Dvergues naît du sang et des cuisses de *Brimir*, cela signifie que la nature des Dvergues tient principalement à deux éléments, à l'eau et à la terre.

VERS 61. — Cette longue énumération des noms de Dvergues paraîtra bizarre à beaucoup de lecteurs; c'est que nous n'y voyons qu'une suite de noms insignifiants. Mais quand on songe que le poëte et ses auditeurs se rappelaient à chaque nom le mythe qui s'y rattachait, on comprendra que l'énumération de ces noms ne devait avoir rien d'aride pour eux. En second lieu, les tables généalogiques avaient autrefois et ont encore aujourd'hui, chez beaucoup de peuples, une très-grande importance; et dans l'antiquité, les généalogies ne paraissaient nullement déplacées dans la poésie épique. Cependant, on doit être surpris de trouver, dans notre poëme, la généalogie des Dvergues, tandis qu'on n'y trouve point celle des *Iotes*, ni celle des *Ases*. Pour l'explication des noms des Dvergues, autant qu'il est possible de la donner, le lecteur pourra recourir au Glossaire. L'étymologie des noms prouve qu'on se figurait les Dvergues comme ayant des caractères, des mœurs, des fonctions différentes. Les uns sont les génies de la lune, comme *Nyi* et *Nidi*; les autres président aux quatre régions du ciel,

comme *Norðri*, *Sadri*, *Austri* et *Vestri*; d'autres sont des génies de l'air, comme *Vindálfr*, ou des génies de saison, comme *Frosti*. Les uns habitent l'eau, comme *Aí* et *Hlævangr*; les autres les marécages, comme *Lóni*; d'autres les hauteurs, comme *Haugspori*; d'autres enfin les arbres, comme *Eikinskjalldi*. *Bifurr* et *Bafarr* sont peureux; *Veigr*, *Thorinn* ont le caractère ardent, audacieux; *Althiofr* est voleur; *Nipingr* est méchant, etc. etc.

VERS 71. — Les Dvergues de la première race se distinguent de ceux de la seconde par leur énergie et leur intelligence.

VERS 74. — *Dvalinn* est un Dvergue de la seconde race dont *Lofar* est la souche.

VERS 76. — *Aurvangr* (plaine humide) et *Ioruvellir* (plaines de la terre), semblent désigner l'eau et la terre, comme habitations des Dvergues.

VERS 83. — Il paraît que beaucoup de noms ont été retranchés ou se sont perdus. Le nom de *Lofar* ne se trouve pas dans l'énumération des Dvergues.

VERS 85. — *Elle*, désigne la prophétesse elle-même. Cette manière de parler de soi-même à la troisième personne, appartient au style prophétique de toutes les nations. — *Heimdall*, dont il a été question, vers 2, devint après l'établissement des Ases dans Asgard, le gardien de nuit et le portier des dieux. Odin lui donna un cor appelé le *cor bruyant* pour sonner l'alarme en cas que les Iotes ou d'autres ennemis voulussent pénétrer dans le ciel.

VERS 86 et suiv. — Ces vers sont difficiles à expliquer, parce qu'ils se rapportent à un mythe qui ne nous est plus connu. Du temps de l'auteur de l'Edda en prose, on n'avait déjà plus qu'une idée confuse de ce mythe. Il est dit dans *Gylfaginning*, page 17 : « Sous la racine du frêne Yggdrasil. . . se trouve la fontaine de Mimir, où sont renfermées la sagesse et l'intelligence. . . . Mimir est plein de sagesse, parce qu'il boit à la fontaine dans le *cor bruyant*. Odin vint un jour, et demanda à boire à cette fontaine; mais il n'en eut la permission qu'après avoir mis en gage son œil. Ainsi, il est dit dans la *Völuspá* :

Je sais tout, Odin, etc. »

Il est évident que tout est confondu et embrouillé dans ce récit. Si.

Odin a donné son œil pour avoir à boire, l'œil ne peut pas être appelé *un gage*, c'est un paiement. De plus, si Odin a donné son œil en gage, cela ne pouvait pas être dans le but d'avoir la permission de boire, car un gage suppose qu'on veuille rendre un jour ce qu'on reçoit pour reprendre la chose engagée. D'ailleurs, si le gage d'Odin est son œil, comment expliquera-t-on le vers 87 où il est dit : *boire dans le gage d'Odin*. Il me semble qu'il faut bien distinguer deux mythes qu'on a confondus et mêlés ensemble : d'abord un mythe qui racontait comment Odin a perdu un de ses yeux, et comment cet œil est venu en la possession de Mimir qui l'a caché dans sa fontaine : ensuite un mythe qui racontait la mise en gage du cor bruyant de Heimdall.

Pourquoi Odin a-t-il perdu son œil ? Peut-être l'a-t-il donné comme paiement à Mimir pour avoir le breuvage de la sagesse, ou bien l'a-t-il perdu ayant été vaincu par Mimir dans une espèce d'assaut de sagesse et de savoir, où l'on avait mis pour condition que le vaincu perdrait un œil. (Voy. *Vafthrúdnismál*, Introduction.) Pourquoi la corne de Heimdall a-t-elle été donnée en gage ? Peut-être qu'Odin sentant, dans un pressant danger, le besoin d'augmenter sa sagesse, voulut boire à la fontaine de Mimir ; le géant demanda un prix qu'Odin promit de payer. Pour garantie, Mimir exigea qu'il mit en gage le cor bruyant de Heimdall : c'était le gage le plus précieux que pussent donner les dieux, parce que leur sûreté dépendait de la possession de ce cor. Le gage du Père des Élus est donc le cor bruyant de Heimdall ; ce cor est tenu caché par Mimir dans sa demeure qui se trouve sous l'arbre majestueux et sacré, c'est-à-dire sous l'une des trois racines du frêne Yggdrasill. Mimir se servait chaque matin de ce cor pour y boire à traits précipités à la source de sagesse. — Les Scandinaves buyaient dans des cornes ; la même corne servait de trompette et de coupe.

VERS 88. — *Le savez-vous ? — Mais quoi ? . . .* Locution elliptique propre au style prophétique. La prophétesse remplit de la nouvelle vision qui vient de frapper son esprit s'adresse à ses auditeurs : *Savez-vous*, dit-elle, *ce que je vois ? . . .* Cette locution n'exprime point une question directe, mais plutôt une exclamation interrogative, comme quand nous disons : *Savez-vous quoi ! . . . N'est-il pas vrai ! . . .*, et autres locutions semblables, où personne n'attend une réponse de son interlocuteur. Après cette exclamation, la prophétesse continue : *Mais*

quoi?... Que vois-je?... Que vais-je révéler?... Écoutez!...

VERS 89. — S'il est question d'enchanteresses, de magiciennes, *être assis dehors* signifie « se livrer en plein air et au milieu de la nuit à l'exercice de la magie » (voy. page 160). Dans tout autre cas, *dehors* signifie « devant la porte. » *Être assis ou se tenir à la porte* est une locution usitée dans les poésies épiques pour dire « avoir du loisir, » ou « attendre quelqu'un avec impatience. » — *Le vieux* désigne l'Asa Odin.

VERS 90. — *Le plus circonspect des Ases* est Odin, ainsi nommé, parce que dans ses voyages et surtout dans le danger, il se montrait prudent et circonspect dans ses actions et dans ses paroles. — *Regarder dans les yeux de quelqu'un* veut dire « sonder les dispositions d'une personne pour lui faire une demande à propos. » (Cf. *Hymiskv.* 2.)

VERS 91. — Odin avait coutume de mettre à l'épreuve la sagesse et la puissance des autres. Nous en verrons un exemple curieux dans *Vafthrúdnismál*.

VERS 93. — L'Arbre du monde ou le frêne Yggdrasill a trois racines qui s'étendent dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer. Sous chacune des trois racines, il y a une fontaine ou un lac. Dans le ciel, il y a la fontaine d'*Urd*; sur la terre, chez les Iotes, se trouve la fontaine de sagesse de Mimir; et dans l'enfer, il y a le lac *Hvergelmir* qui alimente de ses eaux les fleuves de Niflheim. Mimir est un ancien Iote ou Hrimthurse; il est le représentant de la sagesse des géants: il boit chaque matin le doux breuvage, c'est-à-dire, il augmente chaque jour sa sagesse.

VERS 96. — Odin voyant que Vala connaît son secret, et satisfait de trouver en elle tant de sagesse, lui donne des bagues et des bijoux pour la récompenser; il ajoute encore le don de la parole sage et le don de la prophétie. Dès ce moment tout ce qui se passe dans les différents mondes est dévoilé au regard de Vala.

VERS 99. — Les *Valkyries* sont les vierges guerrières qui sont envoyées par Odin pour choisir, sur le champ de bataille, parmi les combattants, ceux qui méritent, par leur bravoure, de trouver une mort glorieuse. Les héros qui périssent les armes à la main sont conduits par les Valkyries à *Valhall* (séjour des Élus) qui est l'Élysée scandinave: elles sont présentes partout où se livre un combat; c'est pourquoi leur arrivée présage la guerre. — *La race des dieux*, ce sont les Ases.

VERS 101. — *Tenir le bouclier* veut dire « marcher au combat à la

tête d'une troupe»; il n'y avait que les chefs qui eussent des armes défensives. (Voy. vers 197.)

VERS 102. — *Skuld*, la plus jeune des Nornes, et celle qui met fin à la destinée des héros, marche à la tête des vierges guerrières. Le nombre et les noms des Valkyries sont indiqués différemment dans les anciennes poésies. *Skogul* signifie «qui est hérissée d'armes»; *Gunnr* signifie «la lutte»; *Hildur*, «la guerre»; *Gondul*, «qui délivre les héros»; *Geirskogul*, «qui est hérissée de piques.»

VERS 103. — Les Valkyries sont appelées *servantes du Combattant* ou d'*Odin*, parce qu'elles exécutent les ordres de ce dieu, sur le champ de bataille.

VERS 106. — *Gullveig* est la devineresse ou la sorcière des *Vanes* qui sont les rivaux et les ennemis des *Ases*. Ces derniers, pour faire un affront aux *Vanes*, ou pour arracher quelque secret à la sorcière *Gullveig*, la mirent sur les pointes hérissées de piques qu'ils avaient fixées en terre, et allumèrent au-dessous d'elle un grand feu.

VERS 108. — Déjà la sorcière, brûlée trois fois, était rentrée trois fois en vie par des moyens magiques; les *Ases* continuèrent à vouloir la faire périr par le feu, mais ils ne purent réussir.

VERS 110. — *Heidur* est le nom de la sorcière *Gullveig* dans la langue des *Vanes*. — Les sorciers et les sorcières parcouraient le pays et *entraient* dans les maisons pour prédire l'avenir et pour répondre aux questions qu'on leur adressait. (Voy. page 156.)

VERS 111. — La sorcière des *Vanes* méprisait les prophéties de la devineresse des *Ases*.

VERS 112. — Il y avait deux espèces de divination : une divination prophétique se fondant sur l'inspiration divine, et une autre basée sur les opérations de la magie ou de la sorcellerie. Cette dernière tomba peu à peu dans le plus grand mépris. Les *Vanes* passaient pour les inventeurs de la magie, et pour être très-babiles dans la sorcellerie. (Voy. page 159.)

VERS 113. — Les *Vanes*, comme ennemis et rivaux des *Ases*, sont appelés *la race méchante*; les *Ases* sont nommés *la race des dieux*, v. 100.

VERS 114. — Les *Vanes* demandèrent réparation de l'injure qu'on leur avait faite dans la personne de *Gullveig*. Les *Ases* entrèrent en

délibération pour savoir s'ils devaient expier *leur imprudence* et accorder aux Vanes des droits égaux. Ce dernier point prouve que leur inimitié avait pour cause la rivalité, les Ases ne voulant pas que *tous les dieux*, c'est-à-dire eux et les Vanes, eussent de l'autorité ou des droits égaux.

VERS 118. — Pendant que les Ases délibèrent, les Vanes renversent le mur extérieur de la forteresse des Ases; ce mur sépare, dans Midgard, la demeure des Ases de la demeure des hommes. Les Vanes, par ruse de guerre, parviennent à monter sur les remparts; mais Odin lance son trait, il tire ses flèches sur l'ennemi. . . C'est assez dire que la victoire reste aux Ases.

VERS 122. — Le mur extérieur ayant été renversé, un inconnu, un géant déguisé, offrit aux Ases de le reconstruire plus solide que jamais. Pour prix de son travail, il demanda la fiancée d'Odur, la déesse Freya; de plus, le soleil et la lune. *Loki* persuada aux Ases d'accepter cette offre : il espérait pouvoir frustrer l'architecte de sa récompense en mettant, comme condition du contrat, que le mur serait achevé en un *seul* hiver, et que l'architecte n'aurait aucun aide excepté son cheval; que si le travail n'était pas fait dans le temps prescrit, le prix stipulé ne serait pas payé. Le géant accepta cette condition, et les dieux sanctionnèrent le contrat par leurs serments. Le travail avança rapidement : la veille du jour fixé comme dernier terme, il n'y avait plus qu'à placer les portes. Les Ases voyant que le lendemain ils seront obligés de livrer Freya, le soleil et la lune, s'assemblent, et s'accusent les uns les autres d'avoir accepté un contrat aussi préjudiciable; ils se demandent qui d'entre eux est la principale cause de ce que le ciel *est rempli* de désastre par l'enlèvement du soleil et de la lune, et que la déesse Freya *est livrée* à la race du géant. — Par une ingénieuse bardiesse de style, le poète a mis les verbes au présent pour indiquer que les Ases étaient pleinement persuadés que le lendemain ils seraient obligés de remplir les conditions du contrat : ils regardaient le paiement du prix stipulé comme aussi sûr que s'il se faisait déjà dans le moment présent.

VERS 126. — *Thór*, le dieu du tonnerre, qui était absent lorsqu'on fit le contrat avec l'architecte, se lève enflé de colère en apprenant les conditions que les Ases ont acceptées. Cela suffit pour déterminer les

Ases à violer leurs serments; ils ne tiennent plus compte des promesses données à l'architecte; au lieu de recevoir le prix stipulé, le géant est tué par un coup de foudre lancé par Thôr. C'est ainsi que les Ases joignent la violence au parjure.

VERS 130. — Vala prévoit la destinée de *Baldur* dont la mort prochaine et sanglante est encore cachée aux Ases mêmes. — Baldur est fils d'Odin et de Frigg, c'est un héros accompli, l'idéal de la beauté et de la bonté. Baldur avait eu depuis quelque temps des rêves sinistres. Sa mère Frigg prévoyant quelque malheur, conjura tous les êtres de la création de ne pas nuire à son fils, et elle s'en fit prêter le serment par tout ce qui existait. Frigg négligea de le faire prêter aussi par un *gui*, parce qu'il lui semblait incapable de nuire. Loki alla chercher ce *gui*, et lorsqu'un jour les Ases s'amusaient à jouter contre Baldur, et à lancer contre lui des traits dont aucun ne pouvait le blesser, Loki s'approcha du frère de Baldur, *Hoder*, qui était né aveugle, et il l'engagea à se mêler au jeu des Ases. Il lui donna le *gui*, et lui indiqua la direction dans laquelle il devait le lancer. Hoder lança le trait, et le *gui* blessa mortellement le dieu Baldur.

VERS 136. — D'après les mœurs du temps, Baldur devait être vengé par un de ses plus proches parents. Mais par une terrible fatalité, les Ases parents de Baldur étaient en même temps parents de Hoder qui était fils d'Odin. Pour que la vengeance fût moins odieuse, la destinée inexorable choisit le bras d'un enfant nouveau-né pour donner la mort à Hoder. Vali, fils de Rindur et d'Odin, âgé seulement d'une nuit, vengea son frère Baldur en tuant son autre frère Hoder.

VERS 138. — Ceux qui avaient à venger la mort d'un parent, avaient coutume de ne pas laver leurs mains, ni peigner leur chevelure avant d'avoir exécuté leur vengeance. — La poésie et la mythologie qui réunissent souvent les traits les plus contradictoires, nous représentent Vali tantôt comme un enfant âgé seulement d'une nuit (voy. v. 137), tantôt comme un héros adulte, agissant dans sa vengeance avec préméditation et discernement.

VERS 140. — Frigg pleure dans son palais *Fensalir*, la mort de Baldur, son fils. La mort de Baldur est aussi regardée comme une grande calamité dans *Valhall*, où habitent Odin et les Monomaques (*einheriar*).

VERS 142. — Les Ases exaspérés contre *Loki*, qui était la cause première de tous leurs malheurs, mirent à mort l'un de ses fils nommé *Vali*. Des boyaux de cet enfant, ils firent des cordes avec lesquelles ils attachèrent *Loki* aux rochers de *Hveralund* (le bois des Thermes). *Sigyne*, la femme de *Loki*, ne se réjouit pas du malheur de son mari; mais, assise auprès de lui, elle lui prodigua des soulagements et des consolations. (Voy. *Lokasenna*, Introd.)

VERS 148. — *Nidafjöll* est le nom de la contrée ténébreuse, au nord de *Midgard*. Cette région est bornée par de hautes montagnes, derrière lesquelles se cache la lune pendant tout le temps qu'elle n'est pas visible à l'horizon. — *La race de Sindri* est sans doute cette espèce de géants connus sous le nom de *Bergrisar* (Géants des montagnes). Leur palais est richement orné de l'or tiré des entrailles des montagnes.

VERS 150. — Le lieu de réjouissance des *Iotes* qui vivent ordinairement au milieu des frimas, est une salle à boire située à *Okolni* (chauffoir). — *Brinir* est la souche des *Iotes*. (Voy. v. 56.)

VERS 152. — *Vala* voit une autre salle située loin du soleil, c'est-à-dire au fond du septentrion, dans l'Érèbe appelée *Niflheim*, au-dessous de *Nidafjöll*. Là, dans une contrée nommée *Nástrendir* (Rivages des morts), s'élève un édifice dont les portes sont ouvertes au nord, et laissent entrer le souffle glacial des aquilons. Des gouttes de venin tombent dans l'intérieur de la demeure; elles découlent de la gueule des serpents dont les têtes forment le plafond, et les dos les parois extérieures de l'édifice.

VERS 157. — Un fleuve nommé *Slidur* (lent, croupissant), formé de venin de serpent et de bourbe, traîne ses eaux fangeuses dans ce séjour lugubre.

VERS 159. — Les peines les plus sévères sont infligées aux parjures, aux meurtriers et aux adultères. Le parjure devait paraître aux Scandinaves un crime d'autant plus grand, qu'ils regardaient déjà l'obligation de tenir de simples promesses comme un devoir sacré. La chasteté était une des vertus distinctives des peuples germaniques et gothiques.

VERS 161. — *Nidhoggr* (qui abat) est un dragon, ou serpent ailé qui habite *Niflheim* (voy. v. 229); il ronge l'une des racines de l'Arbre du monde, et succ les cadavres des décédés qui arrivent de *Hel* (Em-

pire de la mort). — Le *Loup* est un des fils de *Fenrir* et de la géante *Gygar*. *Fenrir* est fils de *Loki* et de la géante *Angurbodi*.

VERS 163. — La vieille est la géante *Gygar*; elle habite *Jarnvid* (la forêt de fer), située dans *Iotunheim*, à l'orient de *Midgard*. Le plus redoutable des fils de *Gygar* est le loup *Managarmur* qui, dès qu'il aura atteint l'âge de la force, engloutira la lune; c'est le même loup dont il est parlé vers 162.

VERS 167. — Vala prévoit déjà le moment où le *Loup* aura atteint l'âge de la force : elle le voit se gorger du sang des hommes lâches qui sont descendus dans l'empire de *Hel*. (Voy. v. 161.) Elle le voit poursuivre le soleil et la lune, les atteindre à la fin, les dévorer et rougir ainsi de sang le siège des Grands, c'est-à-dire le ciel. Alors, comme le soleil ne répandra plus ni sa lumière, ni sa chaleur, l'été disparaîtra dans l'année, les hivers se succéderont continuellement; il y aura le grand et long hiver appelé *finbulvêtr*. Les vents du nord deviendront des ouragans, tous les phénomènes de la nature annonceront la grande catastrophe qui engloutira les dieux et le monde entier.

VERS 171. — Les Ases avaient envoyé, auprès de *Gygar*, un gardien pour la surveiller, et pour les prévenir quand les monstres, nourris par la géante, auraient assez de vigueur et seraient lâchés par leur mère. Ce gardien est nommé *Egdir* (aigle), parce qu'il porte la dépouille ou le plumage d'un aigle (*arnar ham*); il a le regard perçant, et la vitesse de cet oiseau pour voir tout ce qui se passe et pouvoir prévenir les Ases avec la plus grande célérité. *Egdir* a l'esprit éveillé et joyeux comme il convient à un gardien. Pour rester toujours alerte, pour charmer son loisir et pour assoupir la férocité des monstres, il joue de sa harpe. Il est assis sur une hauteur pour pouvoir tout embrasser de son regard.

VERS 173. — Le poète ayant parlé d'*Egdir*, prend de là occasion pour parler des trois coqs qui chantent dans les trois mondes principaux, et annoncent le crépuscule des Grands, c'est-à-dire, le soir, la rentrée dans la nuit, la mort des dieux. — Non loin d'*Egdir*, dans *Gagalvid* (la forêt des oiseaux), les lotes entendent chanter le coq *Fialarr* qui porte un beau plumage rouge. Dans le ciel, auprès des Ases, le coq *Gullinkambi* (à la crête dorée), réveille les dieux et les Monomaques. Dans la demeure de *Hel*, un coq noirâtre appelle à la destruction

du monde les puissances de l'enfer. — *Hel* est la fille de *Loki* et de la géante *Angurbodî*; elle est la sœur de *Freki* et du serpent *Jormungand*. *Odin* la précipita dans l'enfer où elle règne sur les morts.

VERS 179. — *Garmur* (glouton), espèce de cerbère qui garde l'entrée du royaume de *Hel*. Les hurlements de *Garmur* présagent le terrible combat des dieux contre les puissances destructives du monde. — On croyait que les hurlements de chien étaient un signe avant-coureur des combats. (*Voyez Atlamál*, 23.) — *Gnyppahall* est l'avenue qui conduit à la grille des morts (*nâgrindur*), ou à l'entrée du palais de *Hel*.

VERS 180. — *Freki* ou *Fenrir* le loup est fils de *Loki* et d'*Angurbodî*. Les Ases prévoyant qu'un jour il leur serait dangereux, parvinrent à l'enchaîner. *Freki* tend sans cesse à rompre ses liens; ses chaînes sont déjà usées, bientôt il s'échappera et dévorera *Odin*.

VERS 182. — *Le crépuscule des Grandeurs*. Voy. v. 173. Les Dieux combattants sont les Ases.

VERS 183. — Les hommes qui sont compris dans la ruine générale ne périssent pas innocents; ils se sont attiré par leurs crimes la vengeance du destin. Dans leur perversité, ils ont inventé différentes armes, toutes plus meurtrières les unes que les autres. On voit succéder à l'âge des haches de guerre, l'âge des lances qui percent les boucliers et blessent à distance. Ces deux âges sont suivis de deux autres qui aggravent encore les maux de l'humanité. Des vents impétueux, des ouragans terribles se déchainent sur la terre; les bêtes féroces viennent assaillir en grand nombre les hommes pervertis. Ces bêtes se multiplient, d'abord parce que l'homme, loin de songer à les détruire, ne dirige ses armes que contre son prochain, et ensuite, parce qu'elles trouvent une pâture abondante sur les champs de bataille jonchés de cadavres par suite des guerres nombreuses que se font les hommes entre eux.

VERS 189. — *Mimir* est un Iote, voy. vers 93; fils de *Mimir* désigne, par synecdoque, les Iotes en général. Les Iotes tressaillent de joie en préludant aux combats qu'ils vont livrer aux Ases. Ils mettent le feu sous l'une des racines d'*Yggdrasill* pendant que *Heimdall* sonne l'alarme. Voy. vers 85.

VERS 192. — *Mimir* étant devenu l'ami et l'allié des Ases, fut donné par eux en otage aux Vanes. Ceux-ci lui tranchèrent la tête et l'envoyèrent aux Ases. *Odin* conserva cette tête, car elle renfermait encore

toute la sagesse que Mimir avait eue pendant sa vie; il la consultait dans les dangers et les circonstances critiques.

VERS 194. — L'*Iote* par excellence est le loup terrible *Freki* ou *Fenrir* qui parvient enfin à rompre ses chaînes.

VERS 196. — *Surtur* (noir), est le prince de *Muspilheim* (monde de feu). *L'ardeur de Surtur* désigne les flammes qui consomment la colonne du monde.

VERS 197. — Les *Iotes* se mettent en mouvement; ils vont s'embarquer sur le navire *Naglfar* pour traverser l'océan, attaquer Midgard et pénétrer de là dans le ciel. *Hrymr*, le constructeur et le propriétaire du navire *Naglfar*, conduit les *Iotes*. Il s'avance de l'orient, c'est-à-dire de *Iotunheim*; il porte un bouclier, comme chef d'armée (voy. vers 101); il s'approche du rivage où se trouve le navire sur le chantier.

VERS 198. — *Iormungand*, le serpent énorme qui, couché au fond de l'océan, entoure la terre de son anneau, se roule pour sortir de la mer; il est animé de la *rage d'Iote* (*iötun-môðhr*), comme *Thór* son adversaire est animé de la *rage d'Ase* (*às-môðhr*). *Iormungand* est appelé *Iote* ou géant à cause de sa force et de sa grandeur, et parce qu'il est le fils de *Loki* et de la géante *Angurbodi*, et frère de *Freki* et de *Hel*.

VERS 199. — Pendant que le serpent, impatient de combattre, soulève les vagues, un autre géant nommé *Hræsvelgr*, assis à l'extrémité du ciel et revêtu de la dépouille d'un aigle, agit ses ailes. Ce battement des ailes est non-seulement une manifestation de joie, mais il produit aussi les vents qui favorisent la navigation de *Naglfar*.

VERS 200. — *Le Bec-Jaune* est l'aigle *Hræsvelgr* qui, dans sa rage de géant, déchire les cadavres. — *Naglfar* (navire d'ongles) a été construit par *Hrymer* avec les ongles des trépassés descendus dans l'empire de *Hel*.

VERS 202. — *Logi* (la flamme) est le chef de l'armée de *Muspilheim*; c'est sans doute le même que *Surtur*.

VERS 203. — *Les fils de l'Iote* sont les mêmes que les fils de *Mimir*; ils ont avec eux *Freki* qui était enchaîné dans l'île d'*Anvartnir* et qui a risé ses chaînes. Voy. v. 180. Le frère de *Bileist*, c'est-à-dire *Loki*, le père de *Freki*, est à bord du navire des géants.

VERS 206. — *Les dieux-héros* sont les *Ases* qui se préparent au combat.

VERS 207. — *Les géantes* sont les personnifications des roches et des montagnes.

VERS 209. — *Les Alfes* sont ici les *Liosálfar* (Alfes de lumière), ou les personnifications des astres qui brillent dans le ciel.

VERS 211. — *Les Dvergues* qui habitent l'intérieur des montagnes sentent la terre trembler; leur *prudence* les porte à sortir de leurs cavernes qui menacent de s'écrouler. — De même que les Hindous, les Scandinaves regardaient les montagnes comme les *demeures sacrées* de certaines divinités.

VERS 213. — *Hlïne* ou *Frigg*, la femme d'Odin, qui est à peine consolée de la mort de son fils Baldur, est de nouveau affligée quand elle voit partir Odin pour combattre le loup *Freki* ou *Fenrir*.

VERS 215. — *Le glorieux meurtrier de Beli* est l'Åse *Freyr* ou *Ingvi-Freyr*; *Beli* était un Iote. Les héros de l'Inde portent aussi très-souvent le nom de *tueur* (hà), *meurtrier* de tel ou tel.

VERS 216. — *Le héros chéri de Frigg* est Odin; il est dévoré par le loup *Fenrir*. Le poète, pour ne pas dire que le dieu suprême sera dévoré, dit seulement qu'Odin *succombera*, cf. v. 226.

VERS 218. — *Vidarr*, fils d'Odin, est le plus fort des Åses après Thór. On le nomme l'Åse *muet*.

VERS 219. — L'Iote *Hvídruug* est sans doute le père d'*Angurbodí*, qui est la mère de *Freki*.

VERS 221. — *Thór*, fils d'Odin et de Hlódune ou Iordh, lutte avec le serpent *Jormungand*. Thór est nommé *défenseur de Midgard*, parce qu'il défend l'Enceinte du milieu contre les Iotes qui voudraient pénétrer par ce chemin jusque dans le ciel.

VERS 224. — Les héros qui luttent à côté de Thór, sont les *Mono-magues* (einheriar); ils sont les alliés, les auxiliaires des Åses dans cette terrible journée. (Voy. *Hakonar Saga*, chap. xxxiii.)

VERS 225. — *Fiorgune* (montagneuse) est un autre nom de Iordh (terre).

VERS 227. — *Le Dragon volant*, est *Nidhogg* qui, après avoir dévoré les cadavres dans Niflhel (voy. v. 161), quitte l'enfer à Nidafíoll (voy. v. 148), et revient chercher une pâture abondante sur la terre jonchée

de morts. Son arrivée annonce que la terre va bientôt s'abîmer dans la mer.

VERS 237. — *L'aigle* ou le vautour qui est souvent confondu avec lui (S. Math. XXIV, 28; *Kvida Guðrúnar*, II, 7), ne se repaît plus de la chair des hommes tués sur les champs de bataille; mais, du haut de l'écueil, il épie les poissons. Cela veut dire qu'après la renaissance, il n'y aura plus de guerre : les hommes vivront dans une paix éternelle, et les animaux mêmes perdront leur férocité et leur rapacité. — L'aigle dont parle le poëte est sans doute le *falco chrysetus*. « Cet aigle se tient quelquefois dans l'intérieur du pays (Islande), où il se nourrit de saumons et autres poissons. . . . ; d'autres fois on le rencontre sur les rochers qui bordent la mer, où il se contente de poissons morts, ou de charognes que les flots jettent sur le rivage. On en voit souvent enlever, au loin, de jeunes chiens marins; ils profitent pour cela du moment que ceux-ci se reposent sur les rochers qui bordent la mer. » *Voyage en Islande fait par ordre de Sa Majesté Danoise*, t. I, p. 116.

VERS 240. — Les Ases de la seconde génération viennent occuper les sièges élevés (voy. v. 22) sous l'arbre Yggdrasill où leurs pères délibéraient autrefois sur le gouvernement du monde. — Les Scandinaves avaient coutume de tenir leurs assemblées auprès d'un arbre. (Cf. *Havamál*, 50.) C'était aussi à l'ombre d'un arbre qu'on rendait la justice. On se rappelle :

. . . . Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes lois.

VERS 241. — *Fimbultyr* (le grand dieu) est Odin. *Mystères d'Odin*, voyez v. 3.

VERS 243. — Les jetons ou tables d'or avec lesquelles les Ases avaient joué au commencement des siècles, voy. v. 31, se retrouvent sur l'herbe dans les enclos des dieux : cela veut dire que les Ases rentrent dans le même état de félicité dont ils avaient joui au commencement des siècles.

VERS 245. — *Les générations* sont la postérité de *Fiolnir*, ou du chef des dieux, c'est-à-dire d'Odin.

VERS 248. — *Baldur*, l'idéal de la beauté et de la bonté, le principe du bien, qui avait disparu du ciel et de la terre, reparaît dans le monde

régénéré. Baldur revient de Hel : il vit en paix avec son frère qui avait été la cause involontaire, mais fatale de sa mort : il habite avec lui la demeure de *Hroptr* (Odin), c'est-à-dire l'ancienne Valhall (demeure des Élus).

VERS 251. — *Hœnir*, frère d'Odin, qui jadis avait été envoyé comme otage aux Vaues, revient à Asgard, et prend sa part du bonheur des Ases. Ses fils et les fils de son frère Odin, habiteront *Vindheim* ou les vastes régions de l'air.

VERS 255. — Les hommes sur la terre nouvelle sont régénérés; pour prix de leurs vertus, ils habitent le magnifique *Gimli* (étincelant).

VERS 260. — Le président du nouveau conseil des *Grandears*, est *Forseti* (président), fils de Baldur et de Nanna. C'est le dieu de la justice et de la paix. (Voy. *Grimnismål*, 15.) Son palais *Glitnir* (étincelant), passe pour le meilleur *thing* (tribunal) chez les hommes et chez les dieux. (Voy. *Snorra-Edda*, p. 31.)



II.

VAFTHRUDNISMAL.



INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

EXPLICATION DU TITRE ET DU BUT DU POÈME.

Vafthrúdnismál signifie discours, entretien ou dialogue de Vafthrúdnir. Tout ce qu'on sait sur Vafthrúdnir se réduit à ce que, dans la Snorra-Edda, son nom figure dans l'énumération des Iotes, et que dans notre poème, il est appelé père d'Imr et représenté comme un géant renommé pour sa force corporelle et sa grande érudition. C'est en sa qualité d'Iote que Vafthrúdnir doit naturellement avoir beaucoup d'intelligence et de savoir, puisque selon la mythologie, les Iotes sont nés au commencement du monde, et connaissent, par conséquent, le mieux les *antiquités* (fornir stafir) et les *mystères* du Destin (runar)¹. Aussi les Iotes sont-ils quelquefois appelés *hundvísir iotnar* (Iotes qui savent cent choses), *géants infiniment savants*².

Le second interlocuteur dans *Vafthrúdnismál* est Odin, le dieu de l'intelligence, de la sagesse et du savoir. Ainsi nous voyons figurer dans notre poème deux personnages mythologiques, l'un et l'autre distingués par leur esprit et leur science.

On comprendra pourquoi le poète a mis en scène ces

¹ Voyez Introduction générale, page 9, et *Völuspá*, vers 3.

² *Skaldskaparmál*, page 108.

deux personnages, quand on saura quel a été son but en composant Vafthrúdnismál.

Le but du poète est de montrer la supériorité d'Odin en sagesse et en savoir sur tous les êtres du monde, et de représenter une de ces rencontres où cet Ase a vaincu, par son intelligence, un Iote qui était son rival et son ennemi. L'idée de la supériorité d'Odin a été suggérée au poète par la mythologie, qui raconte que le père des Ases prenait souvent différentes formes et différents noms, et allait, ainsi déguisé, vaincre les Iotes par sa sagesse, comme son fils Thór les vainquait par la force de son bras. Quant à la représentation poétique de cette idée, ou quant au tableau retracé dans Vafthrúdnismál, il est entièrement de l'invention du poète. En effet, il n'est pas probable que le poète n'ait fait que reproduire un ancien mythe qui eût déjà existé sur la lutte entre Vafthrúdnir et Odin. Si Vafthrúdnismál avait été une ancienne tradition mythologique, les détails de cette tradition existeraient encore dans d'autres poésies de l'Edda; de plus, le nom de *Gangradr* (voyageur) que prit Odin lorsqu'il alla voir son adversaire, serait devenu un nom propre poétique de ce dieu¹; et Vafthrúdnir jouerait un rôle bien plus important qu'il ne le fait dans la mythologie scandinave. Nous devons donc admettre que le mythe, qui fait le sujet de Vafthrúdnismál, est entièrement de l'invention du poète. Ce mythe nous retrace le tableau d'un assaut de savoir entre Odin et le géant Vafthrúdnir. Dans cette lutte, les deux joueurs risquent leur tête; celui d'entre eux qui sera vaincu par la science de son adversaire, devra être mis à mort. Il paraîtra sans

¹ *Grimnismál*, strophe 45 et suivante.

doute singulier à plusieurs de nos lecteurs, que la vie soit l'enjeu dans un assaut d'esprit, et qu'il y aille de la tête des concurrents dans une joute d'érudition. C'est pourquoi, avant d'examiner en détail la mise en scène de l'aventure racontée dans notre poème, il importe de dire quelques mots sur le genre de lutte à mort dont nous avons un exemple dans *Vafthrúdnismál*.

Dans l'antiquité, et surtout chez les peuples encore barbares, il était admis en principe, sinon d'une manière raisonnée, du moins instinctivement, que celui qui était supérieur par sa force physique et son intelligence, devait être le maître de celui qui était plus faible de corps et d'esprit. Ce principe était juste et vrai en lui-même, puisqu'il est la loi du monde et la loi de la nature; mais il devait être absurde et inhumain chez des hommes dont la force corporelle était de beaucoup plus développée que l'esprit. La force devint brutale parce qu'elle n'était pas dirigée et dominée par la raison, et elle devint doublement pernicieuse parce que l'esprit, qui ne savait pas encore s'élever jusqu'à l'intelligence ou la justice, se manifestait comme ruse, et servait à opprimer plus facilement la faiblesse et l'inexpérience. Cependant ce principe, tout incomplet qu'il était, formait la base de la religion des Scandinaves dont les deux plus grands dieux étaient *Odin*, le représentant de l'adresse et de la ruse normande, et *Thór*, la personnification de la force physique. Nous avons vu comment l'auteur de la *Völuspá* protestait¹, en homme de génie, contre la religion de son siècle, et comment il espérait, en patriote et en philosophe, de voir un jour la

¹ *Völusôá*, Introduction, page 164.

justice présider aux destinées du monde. Mais la grande idée de cet homme supérieur n'était pas comprise par ses contemporains, de même qu'elle n'a jamais été reconnue explicitement par le monde païen de l'antiquité civilisée. Tous ces peuples ne voyaient la grandeur que dans la force, et tout homme qui représentait la force était leur héros, leur roi, leur dieu. La *force* seule donnait le *droit* et le sanctionnait; elle seule était un titre incontesté pour subjuguier et anéantir tout ce qui ne pouvait pas lui résister. Le droit du vainqueur sur le vaincu était illimité, et on aurait cru se déshonorer en n'en usant pas dans toute son étendue. Le droit du plus fort était en même temps le droit *international* de l'antiquité, et il a été proclamé d'une part et reconnu de l'autre, dans les rapports diplomatiques entre le monde germanique ou gothique, et le monde romain. Quand les Cimbres envoyèrent des ambassadeurs à Papirius, ceux-ci lui dirent « que c'était une loi » reçue parmi toutes les nations, que tout appartient au » vainqueur; que les Romains eux-mêmes n'avaient point » d'autre droit sur la plupart des pays qu'ils possédaient, » que celui qu'on acquiert l'épée à la main. »

Le droit de la victoire et de la conquête était un droit divin; car Dieu, c'était la force, et le symbole de Dieu chez les Scythes, c'était le glaive. L'intrépidité passait pour une grâce ou un don céleste, et l'issue des combats pour une décision de la Providence. « La valeur, » dit un guerrier germain, « est le seul bien propre de l'homme; Dieu se » range du côté du plus fort: » et quand le Gaulois Brennus jeta son épée dans la balance du Romain, en s'écriant: « Malheur aux vaincus, » il confirma la maxime, que la

victoire donne des droits absolus, et que le vainqueur ne doit pas avoir pitié de ceux contre lesquels les dieux se sont déclarés. C'est encore par suite du principe établi, que Dieu se range du côté du plus fort, qu'on institua, au moyen âge, le *combat judiciaire*, qui fut même autorisé par l'Église.

Dans le Nord, l'idée du droit que procurait la force fit naître les singulières prétentions de ces hommes féroces, connus sous le nom de *Berserkir* (les simples-chemises, les sans-cuirasses) parce qu'ils n'avaient que leur chemise quand ils allaient se battre. Ces sans-culottes du Nord auxquels rien ne pouvait résister s'ils étaient dans leur rage (*berserksgangr*), prétendaient que la supériorité de la force donnait droit jusque sur la propriété d'autrui. C'est pourquoi ils provoquaient à la lutte les riches et les paysans propriétaires (*hölldar*), pour trouver occasion de les vaincre et de s'emparer de leurs biens. Il y avait dans l'armée d'Olaf, roi de Norvège, des Berserkir qui disaient publiquement qu'ils se fiaient bien plus à leur bras et à leurs armes qu'à Thôr et à Odin; qu'ils n'avaient d'autre religion que la confiance en leur propres forces.

Cette haute idée, qu'on attachait à la force physique et à la valeur guerrière, fut exaltée chez les peuples scandinaves par les éloges pompeux que les skaldes donnaient aux héros. D'un autre côté, la religion elle-même rendait le plus grand hommage à la valeur et à la force, en enseignant que seulement les hommes forts et vaillants entraient, par une mort sanglante, dans le séjour joyeux de *Valhalle*; tandis que les hommes faibles, lâches ou morts de maladie et de vieillesse, passeraient dans le séjour triste

de l'empire de Hel. Ce qui prouve encore que les Scandinaves, mettaient leur bonheur et leur gloire dans la force physique et la bravoure, c'est que les bienheureux de Valhalle n'avaient pas de plus grand plaisir que d'éprouver leur vigueur en luttant les uns contre les autres.

Si, comme nous venons de le voir, la force physique était idolâtrée dans l'antiquité, il y avait cependant aussi des occasions où l'on rendait hommage à la force de l'esprit. De même qu'il y avait des luttes et des combats en champ clos, de même il y avait aussi, jusque dans la plus haute antiquité, des luttes où le prix était décerné à la sagacité et à l'érudition. C'est l'Asie qui est le berceau de ces joutes d'esprit et de ces assauts de savoir. Chez les peuples sémitiques, c'étaient principalement des énigmes par lesquelles on éprouvait la sagacité et le savoir des concurrents. De là les traditions répandues chez les anciens Hébreux, Arabes et Éthiopiens, sur les énigmes que se proposèrent réciproquement le roi Salomon et la reine de Saba. Dans l'Inde, c'était surtout la philosophie qui faisait l'objet du concours. Ces joutes d'esprit étaient quelquefois aussi funestes aux vaincus que les luttes où la force physique triomphait : car il y allait de la tête de celui qui ne savait pas deviner l'énigme ou répondre à la question proposée.

La mythologie grecque, dont plusieurs fables sont empruntées à l'Orient, présente, entre autres, le mythe allégorique du sphinx de Thèbes, qui proposait des énigmes aux passants, et qui les déchirait s'ils ne savaient pas en deviner le mot.

Dans les contes persans et arabes, on voit des prin-

cesses qui mettaient leurs prétendants dans l'alternative ou de deviner les énigmes qu'elles leur proposaient, et d'obtenir ainsi leur main, ou, dans le cas où ils ne pourraient les deviner, d'être mis à mort pour expier leur incapacité téméraire¹.

Dans Mahâbhârata, poème épique hindou, on trouve raconté le trait suivant. Le roi Djanakî fit un grand sacrifice qui devait durer douze ans. Un bouddhiste, nommé Vandî, se présente; il provoque les brahmanes à disputer avec lui, et met comme condition de la lutte, que celui qui serait vaincu par les arguments de son adversaire se jetterait dans la rivière. Kahora, disciple d'Ouddâlaka, accepte le défi; mais il est vaincu par le bouddhiste, et obligé de se noyer. Douze ans après, Aschtâvakra, fils de Kahora, vint pour venger son père. Quoiqu'il n'eût alors que douze ans, il provoque le bouddhiste, et, après l'avoir vaincu par ses arguments, il lui signifie de se jeter à son tour dans la rivière. Mais le bouddhiste déclare qu'il est fils de Varouna (dieu des eaux); que Kahora et les autres brahmanes n'ont pas péri dans la rivière, mais qu'ils ont été accueillis par Varouna, et que toutes ces luttes n'ont eu pour but que de procurer au dieu des eaux des prêtres qui pussent l'assister dans le sacrifice qu'il avait à faire.

Les Hindous avaient une si haute opinion de la supériorité et de l'empire absolu que donnait la sagesse, qu'ils étaient convaincus qu'Indra même, le chef des dieux inférieurs, serait obligé de céder son trône au philosophe qui lui serait supérieur par l'intelligence. On croyait que par la pénitence contemplative [तपस्], on parviendrait à la

¹ Cf. *Der Nibelungen Nôt*, VII, strophe 326.

sagesse suprême. C'est pourquoi les pénitences terribles que s'imposèrent certains mounis (anachorètes) faisaient trembler le dieu Indra, et, pour ne pas perdre son empire, il eut souvent recours au moyen extrême. Ce moyen était d'envoyer au mouni une charmante Apsaras (espèce de nymphe ou de houri [حُور الْعِيُون] du ciel ou paradis hindou) qui, en lui inspirant de l'amour, le détournait de sa philosophie et de sa pénitence, et lui faisait ainsi perdre le fruit de la sagesse.

Odin, le dieu scandinave, n'était pas moins jaloux qu'Indra de la sagesse et du savoir d'autrui; il craignait la supériorité d'esprit des Vanes, qui étaient les rivaux des Ases et celle des Iotes qui étaient leurs ennemis. Ces derniers surtout lui inspiraient sans cesse de vives inquiétudes. C'est pourquoi il buvait à la fontaine de sagesse, gardée par l'Iote Mimir, et plus tard il allait consulter la tête de ce géant dans les cas difficiles¹. Il fit de fréquents voyages dans le pays des Iotes pour mettre leur sagesse à l'épreuve et constater par lui-même sa supériorité. Dans ces épreuves, il y allait toujours de la vie de celui qui était vaincu. D'après ce que nous venons de dire, on comprendra comment il a pu prendre envie à Odin d'aller se mesurer avec Vafthrúdnir, qui était un Iote renommé pour sa sagesse: on comprendra ce que c'est que cette joute d'esprit, cet assaut d'érudition entre le prince des Ases et le géant *qui sait tout*; enfin, on comprendra comment la vie a pu être mise en jeu dans la lutte engagée entre les deux personnages qui figurent dans Vafthrúdnismál.

¹ Voyez *Völuspá*, v. 193.

CHAPITRE II.

DES DIVISIONS DU POÈME.

Vafthrúdnismál est divisé en deux parties principales. Dans la première, le poète raconte toutes les circonstances qui précèdent l'entrevue d'Odin et de Vafthrúdnir. Dans la seconde, il raconte la lutte qui fait le sujet du poème. Comme la première partie ne doit être qu'une introduction à la seconde, elle ne s'étend que jusqu'à la cinquième strophe. Dans cette introduction, nous voyons Odin s'entretenant avec sa femme Frigg; il lui exprime le désir d'aller voir Vafthrúdnir, et il lui donne à entendre que c'est pour se mesurer avec ce géant qu'il a résolu de faire ce voyage. Frigg voudrait retenir son mari, car elle connaît la grande force corporelle de Vafthrúdnir. Mais Odin persiste dans sa résolution, et, pour tranquilliser sa femme, il lui rappelle qu'il était toujours resté vainqueur dans les aventures périlleuses. Frigg voyant qu'elle ne pourrait pas détourner Odin de son projet, consent à ce qu'il parte; mais, dans ses adieux, elle trahit son inquiétude par les vœux qu'elle fait pour le succès et le retour heureux de son mari. Après ce dialogue entre Odin et Frigg, une strophe raconte que le prince des Ases, déguisé en voyageur, et ayant pris le nom de Gangrade, se présenta dans la demeure de Vafthrúdnir. Ici commence la seconde partie du poème, ou le dialogue et la lutte entre Odin et Vafthrúdnir. Cette seconde partie renferme au commencement quelques strophes dans lesquelles le poète raconte comment la lutte s'engage entre les deux adversaires.

Odin, après son entrée dans la demeure de Vafthrúdnir, se tient dans le vestibule; et dès qu'il se trouve en face de son hôte, il lui déclare qu'il est venu exprès pour se convaincre de sa sagesse. Vafthrúdnir étonné qu'un étranger doute de sa science, et vienne le provoquer brusquement dans sa propre demeure, accepte le défi en déclarant avec colère que l'étranger ne sortira plus de chez lui, à moins qu'il n'ait prouvé sa supériorité en sagesse et en savoir. Odin, pour apaiser la colère du géant, le rappelle aux devoirs de l'hospitalité en faisant connaître son nom de Gangrade et sa qualité de voyageur. Vafthrúdnir, fidèle à ces devoirs sacrés, dit à l'étranger d'entrer dans la salle et d'y prendre place. Mais Gangrade, avant de jouir des avantages de l'hospitalité, voudrait donner une preuve de son savoir et gagner ainsi la bienveillance de son hôte; car, comme tous les étrangers sans distinction avaient droit à une réception hospitalière, les hommes supérieurs, pour ne pas être confondus avec la foule, tenaient à se faire connaître, dès le commencement, comme hommes d'esprit, et à s'attirer le respect de leur hôte par la sagesse de leurs discours. Aussi Gangrade ne veut-il pas devoir le bon accueil de Vafthrúdnir à sa qualité d'étranger, mais à sa qualité d'homme de mérite. C'est pourquoi il garde sa place dans le vestibule, et répond, sur l'invitation de son hôte à entrer dans la salle, qu'un étranger doit avant tout se faire respecter, surtout s'il est pauvre et s'il se trouve chez un homme qui n'est pas précisément prévenu en sa faveur. Vafthrúdnir voyant que Gangrade ne veut jouir de l'hospitalité qu'après avoir prouvé qu'il n'est pas un homme ordinaire, commence à lui adresser différentes questions.

Ici commence la lutte entre Vafthrúdnir et Odin. Dans la première partie de cette joute de savoir, c'est Vafthrúdnir qui adresse des questions à Gangrade; dans la seconde, c'est Odin qui adresse des questions à Vafthrúdnir. Les questions que le géant adresse à son hôte sont au nombre de quatre; la dernière est la plus difficile de toutes, parce qu'elle se rapporte aux choses à venir. Comme Gangrade sait répondre à toutes les questions, Vafthrúdnir lui témoigne du respect; il le fait asseoir auprès de lui et l'engage à commencer le grand assaut d'érudition, où il y ira de la vie du jouteur vaincu. Gangrade accepte le combat, et, à son tour, il interroge son hôte Vafthrúdnir. Il lui adresse en tout dix-huit questions toutes plus difficiles les unes que les autres; les douze premières se rapportent à l'origine de différents êtres mythologiques, les six dernières à l'avenir des dieux et des hommes, ou à la fin du monde. Comme Vafthrúdnir a su répondre aux dix-sept questions, Odin lui adresse enfin la dix-huitième à laquelle, comme il en est convaincu, le géant ne saura pas répondre. En même temps qu'il propose la question fatale, Gangrade reprend sa figure de prince des Ases. Vafthrúdnir reconnaît Odin, non-seulement à sa figure, mais aussi à la question qu'il vient de lui adresser : car il n'y avait qu'Odin qui pût faire cette question, et qui pût connaître le mystère dont lui-même était l'auteur et le seul initié vivant. Vafthrúdnir avoue qu'il est vaincu; il déplore son imprudence d'avoir voulu rivaliser avec le plus sage des hommes, et il se soumet à son sort avec résignation. Cette dernière strophe de Vafthrúdnismál renferme donc à la fois la péripétie, la catastrophe et la conclusion du poème.

CHAPITRE III.

DISCUSSION DE DIFFÉRENTES QUESTIONS
DE CRITIQUE CONCERNANT LE POÈME.

Par l'analyse rapide que nous venons de faire, nous avons pu reconnaître la disposition du poème. Comme cette disposition est régulière et qu'on n'y remarque aucune lacune, nous sommes en droit d'admettre que notre poème est *intègre*, c'est-à-dire tel qu'il est sorti de la main de l'auteur.

Vafthrúdnismál a été composé à une époque moins ancienne que celle de la Völuspá; on le voit et par le fond et par la forme du poème, ou par les témoignages *intrinsèques*. Le fond ou le sujet en est mythologique comme dans la Völuspá, et le poème remonte à un temps où la mythologie formait encore la croyance du peuple, mais où elle commençait déjà à être un objet d'étude et d'érudition. La plupart des mythes, dans Vafthrúdnismál, ne sont pas anciens, mais on en trouve aussi qui semblent n'avoir plus été connus de Snorri, comme, par exemple, le mythe sur les génies tutélaires (v. 196-199), et celui sur le secret d'Odin (v. 218-219); ce qui semble prouver que ces mythes appartiennent à une époque assez ancienne.

Quant à la forme ou à l'extérieur de Vafthrúdnismál, tout nous prouve que ce poème n'est pas aussi ancien que la Völuspá. En effet, le langage du poème présente des formes grammaticales qui sont plus modernes; comme

entre autres *t* changé en *ð* dans *ið eina* (v. 77), *ið sama* (v. 88), *við skolom* (v. 75), etc. Ensuite, la versification de *Vafthrúdnismál* est dans le genre nommé *lióðaháttir* qui, comme nous l'avons vu, est dérivé du *fornyrðalag* proprement dit, et par conséquent moins ancien que celui-ci. De plus, comme la versification de notre poème est moins soignée que celle de la *Völuspá*, il est à présumer qu'elle appartient à une époque où l'on ne connaissait pas encore la versification plus artificielle du *xii^e* et du *xiii^e* siècle, mais où les règles de l'ancienne versification n'étaient plus aussi strictement observées que dans les temps antérieurs.

Examinons maintenant les témoignages extrinsèques sur l'époque à laquelle notre poème a été composé. *Vafthrúdnismál* est cité plusieurs fois dans l'Edda de Snorri. C'est donc un témoignage positif sur l'existence du poème, à la fin du *xii^e* siècle; mais, malheureusement, il ne nous reste pas de témoignage plus ancien que celui-ci. Il est vrai que *Vafthrúdnismál* a été imité dans quelques poèmes de l'Edda de Sæmund; mais comme la date de ces poèmes n'est pas encore suffisamment connue, ils ne peuvent pas non plus indiquer la date de *Vafthrúdnismál*. Cependant, bien que ces imitations ne soient d'aucun intérêt dans la question qui nous occupe, nous devons les constater ici, parce qu'elles serviront plus tard à déterminer les rapports qui existent entre *Vafthrúdnismál* et plusieurs poèmes de l'Edda. Nous dirons donc que parmi les poèmes de l'Edda, celui qui est intitulé *Alvismál* nous paraît être une imitation de *Vafthrúdnismál*. La forme de l'un et de l'autre poème est entièrement semblable. *Alvis* (qui sait tout) représente évidemment *Vafthrúdnir*,

l'Iote qui sait tout (*alsvinni iötunn*); l'un et l'autre personnage ont visité les neuf mondes (*Vafth.* v. 173; *Alv.* strophe 9); l'un et l'autre connaissent les runes ou les antiquités (*Vafth.* v. 3, 171, 222; *Alv.* strophe 56). Dans l'un et l'autre poème, les questions commencent par la même formule : *Dis-moi cela, etc.* Enfin, dans l'un et l'autre poème, on trouve des expressions semblables, comme *hvat er that fíra*; *hvat er that rēka* (*Alvismál*, strophe 2, 5); *hvat er that manna*; *hvat lifir manna* (*Vafthrúdnismál*, v. 25, 178).

Un autre poème de l'Edda de Sæmund intitulé *Fiölsvinnsmál*, nous semble également imité de *Vafthrúdnismál*. *Fiölsvidr* (qui est versé en beaucoup de choses) représente *Vafthrúdnir* qui est versé en tout (*alsvidr iötunn*), de même que l'autre interlocuteur, *Komumadr* (étranger), représente *Gangradr* (le voyageur). De plus, les deux poèmes se ressemblent beaucoup dans la forme; les questions adressées à *Fiölsvidr* commencent par la formule ordinaire : *Dis-moi cela, etc.* Enfin, on trouve dans *Fiölsvinnsmál* la locution *hvat er that....* que nous avons aussi remarquée dans *Alvismál*. On ne saurait donc douter que *Vafthrúdnismál*, *Alvismál* et *Fiölsvinnsmál* ne soient imités l'un de l'autre. Mais lequel est le poème original ou celui qui a servi de modèle? Toutes les raisons nous portent à croire que *Vafthrúdnismál* est le plus ancien des trois poèmes, et par conséquent celui qui a été imité dans les deux autres. Nous en fournirons la preuve quand nous expliquerons *Alvismál* et *Fiölsvinnsmál*, car il faut connaître ces poèmes avant de pouvoir juger du rapport qui existe entre eux et *Vafthrúdnismál*.

Nous trouvons encore une imitation de notre poëme dans la *Hervarar-Saga*¹. Au chapitre xv de ce livre, il est dit qu'Odin se revêtit du corps d'un certain Gestur (hôte), et qu'il alla, ainsi métamorphosé, proposer vingt-huit énigmes (*bëra upp gatur*) au roi Heidrëk, connu par sa grande sagacité (*gedspeki*; cf. *Vafth.* v. 76). La dernière de ces énigmes est précisément la même que la dernière question qu'Odin adressa à Vafthrúdnir. En voici la traduction littérale : « Dis-nous, roi Heidrëk, si tu es plus « savant que les autres, qu'a dit Odin à l'oreille de Baldur « avant que celui-ci fût placé sur le bûcher ? Roi Heidrëk, « réfléchis à cette énigme ! » — En général, il est impossible de ne pas reconnaître la grande ressemblance qu'il y a, jusque dans les expressions, entre le récit de la joute d'Odin avec Heidrëk, et le récit de la joute d'Odin avec Vafthrúdnir. Nous sommes par conséquent en droit d'admettre que l'auteur de la *Hervarar-Saga* a imité, dans le xv^e chapitre, le poëme de Vafthrúdnismál. Mais comme nous ne savons pas exactement quand la *Hervarar-Saga* a été rédigée, la circonstance qu'elle renferme des imitations de Vafthrúdnismál, ne peut pas servir de guide pour trouver la date de ce poëme. Cependant, si nous résu-
 mons les différents témoignages intrinsèques et extrinsèques que nous avons rapportés jusqu'ici, nous aurons pour résultat de notre examen que Vafthrúdnismál a dû être composé à la fin du x^e siècle. Le poëte nous est entièrement inconnu ; il était sans doute Islandais, car il n'y a aucune raison qui nous fasse croire que le poëme ait été composé dans un autre pays que l'Islande.

¹ *Hervarar-Saga*, ed. Olai Verelii, Upsaliæ, 1672.

Quant au mérite de Vafthrúdnismál, nous dirons qu'en général, ce poème est un des moins beaux de ceux du recueil de l'Edda. Ce n'est point qu'il y ait quelque défaut dans l'arrangement du poème : ce qui lui manque, c'est uniquement une *diction poétique*. Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer la disposition naturelle des parties dans Vafthrúdnismál. Ajoutons que le poète a su choisir avec habileté, la forme de dialogue par laquelle tout devient dramatique dans le poème, et cette forme est d'autant plus convenable, qu'elle se prête naturellement aux discussions telles que la lutte entre Odin et Vafthrúdnir. De plus, le dialogue permet au poète de passer sur beaucoup de détails qui seraient nécessaires dans un récit, mais qui nuiraient à l'effet dramatique du poème. Ainsi, dès le commencement de Vafthrúdnismál, nous assistons tout à coup à un dialogue entre Odin et sa femme Frigg; et sans donner d'autres explications préliminaires, le poète expose dans ce dialogue, comme dans un premier acte, le sujet de son drame. Mais le lecteur supplée facilement au manque d'éclaircissement préliminaire; il se figure qu'Odin, assis dans l'endroit du ciel appelé *Hlidskialf*, d'où son œil se portait sur les neuf mondes, a aperçu la demeure de Vafthrúdnir; qu'il lui a pris aussitôt envie d'aller mettre à l'épreuve ce géant tant renommé par sa sagesse, et que c'est à ce sujet qu'il est entré en dialogue avec Frigg. Si l'auteur a commencé son poème ex abrupto, il le finit, pour ainsi dire, par une aposiopèse ou réticence. Comme s'il connaissait les convenances du théâtre, le poète tire le rideau sur le spectacle de la mort de Vafthrúdnir, et laisse à deviner le sort qui attend

le malheureux joueur *derrière la scène*. En cela, il fait preuve de beaucoup de jugement et de goût. De plus, il y a dans notre poème des tournures de phrase qui prouvent que le poète avait parfois de la délicatesse dans ses pensées, et de la finesse dans ses expressions. Ce n'est donc ni sous le rapport de la disposition ou du plan, ni sous celui des pensées ou du fond, que notre poème laisse beaucoup à désirer : c'est dans le style que réside le principal défaut de *Vafthrúdnismál*. Le style en est généralement trop prosaïque, et les mêmes phrases qui reviennent dans presque chaque strophe, répandent sur tout le poème quelque chose d'uniforme et de monotone. Il est vrai que le dialogue comporte un style moins poétique, mais toujours faut-il que dans un poème le langage se soutienne au-dessus de la prose ordinaire. D'un autre côté, il faut convenir que les répétitions proviennent, en partie, de la nature même du sujet de *Vafthrúdnismál*. Comme les mêmes idées devaient nécessairement se répéter plusieurs fois, le poète a cru devoir les reproduire chaque fois sous les mêmes expressions. Mais que l'on attribue les défauts que nous venons de signaler, ou à la nature du sujet, ou à la négligence du poète, toujours est-il vrai que *Vafthrúdnismál* n'est point du nombre des plus belles poésies de l'Edda. Cependant sous beaucoup de rapports, surtout par les renseignements qu'il renferme sur la mythologie scandinave, ce poème sera toujours un des monuments les plus curieux de l'ancienne littérature islandaise.

VAFTHRUDNISMAL.

ODINN.

Ráð þú mér nú, *Frigg*, allz mik fara tíðir
At vitia *Vafprúðnis*;
Forvitni mikla kvēð-ek mér á fornom stōfom
Við þann-inn alsvinna iötun.

FRIGG.

5 *Heima* letia ek munda *Heriafōðr*
 I gōrðom gōða :
Þvíat engi iötun ek hugða iafn-ramman
 Sem *Vafprúðni* vëra.

ODINN.

10 *Fiöld* ek fōr, fiöld ek freistaða
 Fiöld ek reynda regin :
Hitt vil-ek vita, hve *Vafprúðnis*
 Sala-kynni sê.

FRIGG.

Heill þú farir, heill þú aptr komir,
 Heill þú *Asyniom* sêr!
15 *OEði* þér dugi, hvars þú skalt, or alldafōðr!
 Orðom mæla iötun.

 Fōr thâ *Odinn*, at freista ordspeki
 Thëss-ins alsvinna iötuns;
At hōllo hann kom ér átti *Ims-fadir* :
20 *Inn-gékk* *Yggr* thēgar.

DISCOURS DE VAFTHRUDNIR.

ODIN.

Que me conseilles-tu, Frigg? il me tarde de partir
Pour aller voir Vafthrúdnir;
J'ai, je l'avoue, une grande curiosité de parler sur les
Avec ce Iote qui sait tout. [antiquités

FRIGG.

Père des Combattants, je voudrais te retenir chez toi, 5
Dans les palais des dieux :
Car aucun Iote, je pense, n'est égal en force
A ce Vafthrúdnir.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai eu beaucoup d'aventures,
J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : 10
Je veux donc aussi savoir comment Vafthrúdnir
Tient son ménage.

FRIGG.

Que ton voyage soit heureux ! que ton retour soit heureux !
Que tu reviennes heureux auprès des Asynies !
Puisse ta sagesse t'aider, ô notre Père de l'Univers, quand 15
Disputer avec ce Iote. [il te faudra

Odin partit donc pour éprouver la sagesse
De ce Iote qui sait tout ;

Il arriva à la demeure qu'habitait le père d'Imr ;
Le Circonspect y entra aussitôt. 20

ODINN.

Heill þú nú Vafþrúðnir! nú ěm-ěk í höll kominn
 á þik siálfan siá:
 Hitt vil-ěk fyrst vita, ěf þú fróðr sěr,
 Eðr alsviðr, iötunn!

VAFTHRÚDNIR.

25 Hvat ěr þat manna, ěr í měnom sal
 Věrpomk orði á?
 Ut þú ně komir orom höllom frá
 Něma þú inn snotrari sěr.

ODINN.

Gångráðr ěk heiti; — nú ěmk af gōngo kominn
 30 Þyrstr til þinna sala,
 Laðar þurfi (hefi ěk lengi farit),
 Ok þinna andfānga, iötunn!

VAFTHRÚDNIR.

Hví þú þā, Gångráðr, měliz af gōlfi fyr?
 Far-þú í sěss í sal!
 35 Þā skal freista hvār fleira viti,
 Gestr ěðr inn gamli þulr.

GÅNGRÁDR.

Oauðigr maðr, ěr til auðigs kōmr,
 Měli þarft ěðr þegi;
 Ofmělgi mikil, hygg-ěk at illa geti
 40 Hveim ěr við kaldrifiaðan kōmr.

VAFTHRÚDNIR.

Seg-þú měr, Gångráðr, — allz þú á gōlfi vill
 Þins um freista frama —

ODIN.

Je te-saluc Vafthrûdnir, je suis entré dans ta demeure

Pour voir ta personne :

Je voudrais surtout savoir si tu es savant

Et versé en tout, Iote!

VAFTHRÛDNIR.

Quel est cet homme qui, dans ma salle, 25

Me provoque si brusquement?

Tu ne sortiras pas de ma demeure

Si tu n'es pas plus savant que moi.

ODIN.

Je me nomme Gangrade. — Je viens de quitter la route,

Altéré que je suis, pour entrer dans ta demeure : 30

J'ai fait un long voyage, j'ai besoin de ton hospitalité

Et de ton accueil, ô Iote!

VAFTHRÛDNIR.

Pourquoi, Gangrade, parles-tu là, debout dans le vestibule?

Viens prendre place dans la salle :

Alors nous éprouverons lequel est le plus savant,

De l'étranger ou de ce vieillard parleur. 35

GANGRADE.

Le pauvre qui entre chez le riche

Doit parler avec discrétion ou se taire :

La loquacité, je pense, porte malheur

A quiconque se trouve avec un homme sévère. 40

VAFTHRÛDNIR.

Dis-moi, Gangrade : — puisque debout dans le vestibule,

Tu veux prouver ta supériorité. —

Hve sá hestr heitir, er hverian dregr
Dag of dróttmōgo?

GÂNGRÂDR.

45 Skinfaxi heitir er inn skîra dregr
Dag um dróttmōgo;
Hesta beztr þykkir hann með reiðgotom
Æi lÿsir mōn af mari.

VAFTHRÛDNIR.

Seg-þu þat, Gânggrâðr, — allz þú á gôlfi vill
50 Þins um freista frama —
Hve sá iðr heitir er austan dregr
Nött of nÿt regin?

GÂNGRÂDR.

Hrîmfaxi heitir er hveria dregr
Nött of nÿt regin :
55 Meldropa fellir hann morgin hvern,
Þaðan kōmr dōgg um dala.

VAFTHRÛDNIR.

Seg-þú þat, Gânggrâðr, — allz þú á gôlfi vill
Þins um-freista frama —
Hvê sú á heitir, er deilir með iðtna sonom
60 Grund ok með goðom.

GÂNGRÂDR.

Ilfing heitir á er deilir með iðtna sonom
Grund ok með goðom;
Opin rænna hon skal um aldr-daga
Vêrðr-at ís á á.

Quel est le nom du cheval qui amène chaque fois
Le jour au genre humain?

GANGRADE.

Il se nomme Skinfaxi; c'est lui qui apporte le jour 45
Lumineux au genre humain :

Il est réputé pour le meilleur de tous les chevaux;
La crinière du coursier brille continuellement.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrade : — puisque debout dans le vestibule,
Tu veux prouver ta supériorité. — 50

Quel est le nom du cheval qui amène, de l'orient,
La nuit aux Grandeurs bénignes?

GANGRADE.

Hrimfaxi est le nom du cheval qui apporte chaque fois
La nuit aux Grandeurs bénignes :
Chaque matin il laisse tomber l'écume de son mors 55
D'où provient la rosée dans les vallées.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrade : — puisque debout dans le vestibule,
Tu veux prouver ta supériorité. —

Quel est le nom du fleuve qui partage la terre
Entre les fils des Iotes et les dieux? 60

GANGRADE.

Ilfing est le nom du fleuve qui partage la terre
Entre les fils des Iotes et les dieux :
Sans jamais geler, il coulera éternellement;
Jamais il ne sera couvert de glace.

VAFTHRÚDNIR.

- 65 Seg-þú þat, Gångráðr, — allz þú á gólfi vill
 þins um freista frama —
 Hve sá völlr heitir er finnaz vîgi at
 Surtr ok in svaso goð?

GÂNGRÂDR.

- Vigriðr heitir völlr er finnaz vîgi at
 70 Surtr ok in svaso goð :
 Hundrað rasta hann er á hverian vëg;
 Sá er þeim völlr vitaðr.

VAFTHRÚDNIR.

- Frôðr ertú nú, gestr! far-þú á bekk iötuns,
 Ok mælomk í sëssi saman!
 75 Hólfði veðia við skolom hóllo í,
 Gestr, um geðspeki!

GÂNGRÂDR.

- Seg-þú þat ið eina — ef pitt æði dugir
 Ok þú, Vafprúðnir! vitir —
 Hvaðan iörd um-kom, eðr upp-himinn
 80 Fyrst? inn frôði iötunn!

VAFTHRÚDNIR.

- Or Ymis holdi var iörð um-sköpuð,
 ënn or beinom biörg,
 Himinn or hausi ins hrímkalda iötuns,
 ënn or sveita siðr.

GÂNGRÂDR.

- 85 Seg-þú þat annat — ef pitt æði dugir
 Ok þú, Vafprúðnir! vitir —

VAFTHRÛDNIR.

Dis ceci, Gangrade : — puisque debout dans le vestibule , 65

Tu veux prouver ta supériorité. —

Quel est le nom de cette plaine où se rencontreront au

Surtur et les dieux paisibles? [combat

GANGRADE.

Vigrade est le nom de la plaine où se rencontreront au com-

Surtur et les dieux paisibles : [bat 70

Elle a cent journées de chemin en longueur et en largeur;

Voilà le champ de bataille qui leur est assigné.

VAFTHRÛDNIR.

Je vois, étranger, que tu es savant; viens t'asseoir sur mon

Et discutons ensemble étant assis. [banc,

Étranger! gageons nos têtes ici dans la salle, — 75

C'est à qui aura le plus de savoir.

GANGRADE.

Si ton esprit est assez fort et que tu possèdes la science,

Réponds, Vafthrúdnir, à cette première question :

D'où sont venus, au commencement, la terre et le ciel?

Dis cela, savant Iote! 80

VAFTHRÛDNIR.

La terre a été créée de la chair d'Ymir,

Les montagnes ont été formées de ses os,

Le ciel a été fait du crâne de ce Iote glacé,

Et la mer a été produite par son sang.

GANGRADE.

Si ton esprit est assez fort et que tu possèdes la science, 85

Réponds, Vafthrúdnir, à cette seconde question :

Hvaðan *Máni* um-kom sâ-ër ferr menn yfir,
 Eðr *Sól* ið sama.

VAFTHRÚDNIR.

Mundilfœri heitir hann ër *Mána* faðir
 90 Ok svâ *Sôlar* ið sama;
Himin hverfa þau skolo hverian dag,
 Oldom at ártali.

GÂNGRÂDR.

Seg-þû þat-ið þriðia — allz þik svinnan kvêða
 Ok þû, *Vafprúðnir*! vitir —
 95 Hvaðan *Dagr* um-kom, sâ-ër ferr drótt yfir,
 Eðr *Nôtt* með niðom?

VAFTHRÚDNIR.

Dellingr heitir hann ër *Dags* faðir,
 Enn *Nôtt* var *Nörvi* borin;
Ný ok nið skôpo nýt regin,
 100 Oldom at ártali.

GÂNGRÂDR.

Seg-þû þat-ið fiórða — allz þik frôðan kvêða
 Ok þû, *Vafprúðnir*! vitir —
 Hvaðan *Vêtr* um-kom, eðr varmt *Sumar*,
 Fyrst með frôð regin?

VAFTHRÚDNIR.

Vindsvafr heitir hann ër *Vêtrar* faðir,
 Enn *Svasuðr* *Sumars*;
Ar-of bæði þau skolo æi fara,
 105 Unuz riufaz regin.

D'où est venu Mâni qui passe par dessus les hommes;
D'où est venue encore Sól?

VAFTHRÛDNIR.

Mundilfœri est le nom de celui qui est le père de Mâni
 Et de Sól également;

90

Chaque jour ils feront tous les deux le tour du ciel
 Pour compter aux mortels la durée de l'année.

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si instruit et que tu possèdes la science,
 Réponds, Vafthrúdnir, à cette troisième question :

D'où sont venus le Jour qui passe pardessus les peuples,
 Et la Nuit avec la nouvelle lune?

95

VAFTHRÛDNIR.

Delling est le nom de celui qui est le père du Jour;
 Mais la Nuit est la fille de Norvi :

Les Grandeurs bénignes ont créé la nouvelle lune et le
 premier quartier

Pour compter aux mortels la durée de l'année.

100

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si savant et que tu possèdes la science,

Réponds, Vafthrúdnir, à cette quatrième question :

D'où sont venus au commencement l'Hiver et l'Été cha-
 Parmi les Grandeurs intelligentes? [leureux

VAFTHRÛDNIR.

Vindsvale est le nom de celui qui est le père de l'Hiver,

105

Mais Svasuder est le père de l'Été :

L'Hiver et l'Été alterneront toujours dans l'année,

Jusqu'à ce que les Grandeurs périssent.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið fimta — allz þik frôðan kvêða
 110 Ok þú, Vafþrúðnir! vitir —
 Hverr Asa ellztr êðr Ymis niðia
 Yrði í ár-daga?

VAFTHRÚDNIR.

Orófi vëtra, áðr væri iörð sköpuð
 Þá var Bergelmir borinn;
 115 Þrúðgelmir var þess faðir,
 Enn Orgelmir afi.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið siötta — allz þik svinnan kvêða
 Ok þú, Vafþrúðnir! vitir —
 Hvaðan Orgelmir kom með iötna sonom
 120 Fyrst? inn frôði iötunn!

VAFTHRÚDNIR.

Or Elivâgom stukko eittr-dropar,
 Svâ óx unnz varð or iötunn:
 Þar orar ættir koma allar saman;
 Því er þat allt til atalt.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið siönda — allz þik svinnan kvêða
 125 Ok þú, Vafþrúðnir! vitir —
 Hve sâ börn gat enn balldni iötunn,
 Êr hann hafði-'t gýgiar gaman.

VAFTHRÚDNIR.

Undir hendi vaxa kváðo Hrímpursi
 130 Mey ok mög saman;

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si savant et que tu possèdes la science,
 Réponds, Vafthrúdnir, à cette cinquième question : 110
 Qui a été, au commencement des siècles, le premier des
 Et le premier des enfants d'Ymir? [Ases,

VAFTHRÚDNIR.

Dans la rigueur des hivers, avant que la terre fût créée,
 Bergelmir naquit;
 Thrudgelmir était son père, 115
 Et Orgelmir son aïeul.

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si instruit et que tu possèdes la science,
 Réponds, Vafthrúdnir, à cette sixième question :
 D'où est venu, au commencement, Orgelmir parmi les fils
 Dis cela, savant Iote! [des Iotes? 120

VAFTHRÚDNIR.

Des gouttes de venin, jaillissant des fleuves Elivâgar,
 Se congelèrent jusqu'à ce qu'il en naquît un Iote :
 A lui remontent toutes nos familles;
 C'est pourquoi toute cette *race* est si robuste.

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si instruit et que tu possèdes la science, 125
 Réponds, Vafthrúdnir, à cette septième question :
 Comment engendra-t-il des enfants, ce géant robuste,
 N'ayant point la jouissance d'une géante?

VAFTHRÚDNIR.

Sous le bras, dit-on, de ce Thurse se formèrent ensemble
 Un garçon et une fille : 130

Fôtr við fœti gat ins frôða iötuns
Sér-höfðaðan son.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið átta — allz þik frôðan kvêða
Ok þú, Vafprúðnir! vitir —

135 Hvat þú fyrst of-mant, êðr fremst vîm-veitzt?
Þú ert alsviðr iötunn.

VAFTHRÛDNIR.

Orôfi vëtra, áðr væri iörð um-sköpuð
Þá vár Bergelmir borinn;

140 Þat êk fyrst um-man, êr sâ-inn frôði iötunn
Var á lúðr um-lagiðr.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið nionda — allz þik svinnan kvêða
Ok þú, Vafprúðnir! vitir —

Hvaðan vindr um-kömr, svâ at ferr vâg yfir?
Ei menn hann siâlfan um-siâ.

VAFTHRÛDNIR.

145 Hræsvelgr heitir, êr sitr á himins enda,
Iötunn î arnar ham;
Af hans vængiom kvêða vind koma
Alla men yfir.

GÂNGRÂDR.

Seg-þú þat-ið tíunda — allz þú tíva rök
Oll, Vafprúðnir! vitir —

150 Hvaðan Niörðr um-kom með Asa sonom?
Hofom ok hörgom hann ræðr hund-mörgom,
Ok varð-at hann Asom alinn.

Un pied de ce Iote intelligent engendra avec l'autre
Un fils qui avait une tête à soi.

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si savant et que tu possèdes la science,
Réponds, Vafthrúdnir, à cette huitième question :
Quel est ton plus ancien souvenir? Jusqu'où remonte ta 135
Réponds, toi, Iote qui sais tout! [science?

VAFTHRÚDNIR.

Dans la rigueur des hivers, avant que la terre fût créée,
Bergelmir naquit :
Mon plus ancien souvenir, c'est que ce Iote intelligent
S'est mis dans une barque. 140

GANGRADE.

Puisqu'on te dit si instruit et que tu possèdes la science,
Réponds, Vafthrúdnir, à cette neuvième question :
D'où vient le vent qui passe par-dessus les flots,
Et qui est toujours invisible aux hommes?

VAFTHRÚDNIR.

Hræsvelg est le nom de celui qui est assis à l'extrémité du 145
C'est un Iote sous un plumage d'aigle : [ciel,
De ses ailes provient, dit-on, le vent
Qui souffle par-dessus le genre humain.

GANGRADE.

Puisque tu connais l'origine de toutes les divinités,
Réponds, Vafthrúdnir, à cette dixième question : 150
D'où venait Niordur chez les fils des Ases?
Il préside à quantité d'enceintes et de sanctuaires,
Et pourtant il ne descend point des Ases.

VAFTHRÚDNIR.

I Vanaheimi skôpo hann vís regin
 155 Ok seldu at gislingo goðom;
 I aldar rök hann mun aptr koma
 Heim með vísom Vönom.

GÂNGRÂDR.

Seg-pû pat-ið ellifta — allz þû tíva rök
 Oll, Vafprúðnir! vitir —
 160 Hvat Einheriar vinna Heriaðóðrs at,
 Unz riûfaz regin?

VAFTHRÚDNIR.

Allir Einheriar, Oðins tûnom î,
 Hôggvaz hverian dag;
 Val þeir kiôsa ok riða vígi frá,
 165 Sitia meir um sâttir saman.

GÂNGRÂDR.

Seg-pû pat-ið tólfsta, hvî þû tíva rök
 Oll, Vafprúðnir! vitir?
 Frâ iötna rûnom ok allra goða,
 Sagðir ið sannasta,
 170 Inn alsvinni iötunn!

VAFTHRÚDNIR.

Frâ iötna rûnom ok allra goða,
 Ek kann segia satt;
 Því-at hvern hefi-êk heim um-komit,
 Nîo kom-êk heima for Niflheim nêðan,
 175 Hinnig deya or helio halir.

VAFTHRÛDNIR. [heim,

Les Grandeurs intelligentes l'ont fait naître dans Vana-

Et ils l'ont envoyé comme ôtage aux dieux : 155

A la fin du monde, il s'en retournera

Chez les Vanes intelligents.

GANGRADE.

Puisque tu connais l'origine de toutes les divinités,

Réponds, Vafthrûdnir, à cette onzième question :

Que font les Monomaques chez le Père des Combattants, 160

Jusqu'à ce que les Grandeurs périssent ?

VAFTHRÛDNIR.

Tous les Monomaques dans les enclos d'Odin,

Se livrent combat chaque jour ;

Ils choisissent leur victime, reviennent à cheval du combat,

Et s'assoient ensemble cordialement à table. 165

GANGRADE. [nités ?

Comment as-tu pu connaître l'origine de toutes les divi-

Réponds, Vafthrûdnir, à cette douzième question :

Sur les mystères des Iotes et de tous les dieux,

Tu viens de parler parfaitement bien,

Toi, Iote qui es versé en tout ! 170

VAFTHRÛDNIR.

Je puis parler des mystères des Iotes,

et de tous les dieux ;

Car j'ai parcouru chaque monde,

J'ai visité les neuf mondes, même Niflhel en bas,

Où descendent les ombres venant de Hel. 175

GÂNGRÂDR.

Fiöld ek fôr, fiöld ek freistaðak,
 Fiöld ek reynda regin!
 Hvat lifir manna, þá-er inn mæri liðr
 Fimbul-vétr með firum?

VAFTHRÛDNIR.

180 Lif ok Lifprasir — enn þau leynaz muno
 I holti Hoddmîmis;
 Morgin-döggvar þau sêr at mat hafa;
 Þaðan af aldir alaz.

GÂNGRÂDR.

Fiöld ek fôr, fiöld ek freistaða,
 185 Fiöld ek reynda regin!
 Hvaðan kômr Sól á inn slétta himin
 Þá-er þessa hefir Fenrir farit?

VAFTHRÛDNIR.

Eina dóttur berr Alfröðull
 Aðr hina Fenrir fari:
 190 Sú skal riða, þá-er regin deya,
 Môður brautir mæ.

GÂNGRÂDR.

Fiöld ek fôr, fiöld ek freistaða
 Fiöld ek reynda regin!
 Hveriar 'ro þær meyar er líða mar yfir
 195 Frôðgeðiaðar fara?

VAFTHRÛDNIR.

Þriâr þjóðar, falla þorp yfir,
 Meyia Mógprasis;

GANGRADE.

[tures,

Moi aussi, j'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aven-

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

Quels sont les hommes qui vivront, quand ce grand

Et terrible hiver passera sur la terre?

VAFTHRÛDNIR.

Ce sera Lif et Lifthrasir; ils seront ensevelis

180

Dans la colline de Hoddmimir;

Ils auront pour nourriture la rosée du matin :

C'est d'eux que naîtront les hommes.

GANGRADE.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aventures,

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

185

Comment Sól pourra-t-elle revenir dans le ciel désert

Quand Fenrir l'aura saisie?

VAFTHRÛDNIR.

Alfrodull mettra au monde une fille

Avant d'être prise par Fenrir :

Quand les Grandeurs auront péri, la vierge parcourra

190

Les routes de sa mère.

GANGRADE.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aventures,

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

Quelles sont ces vierges qui au-dessus de la mer des peu-

Volent douées d'un esprit de sagesse?

[ples 195

VAFTHRÛDNIR.

Au-dessus des hameaux volent trois compagnies

De filles de Mogthrasir :

Hamingjar einar þeirra í heimi ero —
þó þær með iötnom alaz.

GÂNGRÂDR.

200 *Fiöld* ek *för*, *fiöld* ek *freistaða*,
Fiöld ek *reynda* *regin*!

Hverir ráða *Æsir* eignom goða
þá-er sloknar *Surta* logi?

VAFTHRÛDNIR.

Viðarr ok *Vali* byggja vê goða
205 þá-er sloknar *Surta* logi;
Móði ok *Magni* skolo *Miölni* hafa
Ok vinna at víg-þroti.

GÂNGRÂDR.

Fiöld ek *för*, *fiöld* ek *freistaða*,
Fiöld ek *reynda* *regin*!

210 Hvat vērðr *Oðni* at aldur-lagi
þá-er riûfaz *regin*?

VAFTHRÛDNIR.

*Ulf*r gleypa mun *Aldafóður*;
þess mun *Viðarr* rēka:
Kalda kíafta hann *klyfia* mun
215 *Vitnis* vígi at.

ODINN.

Fiöld ek *för*, *fiöld* ek *freistaða*,
Fiöld ek *reynda* *regin*!

Hvat mælti *Oðinn*, áðr á bál stigi,
Siálfr í eyra syni?

Toutes génies tutélaires de ceux qui habitent le monde,
 Bien qu'elles soient élevées parmi les Iotes.

GANGRADE.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aventures, 200

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

Quels sont les Ases qui présideront aux possessions des
 Quand la flamme de Surti sera éteinte? [dieux,

VAFTHRÛDNIR.

Vidar et Vali habiteront les palais sacrés des dieux,

Quand la flamme de Surti sera éteinte : 205

Modi et Magni auront le Marteau,

Et mettront fin au combat.

GANGRADE.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aventures,

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

Quel sera le sort d'Odin à la fin des siècles, 210

Quand les Grandeurs périront?

VAFTHRÛDNIR.

Le Loup engloutira le Père du Monde

Qui sera vengé par Vidar :

Luttant avec Vitnir, Vidar lui fendra

Sa gueule pernicieuse. 215

ODIN.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu beaucoup d'aventures,

J'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances : —

Qu'a dit Odin à l'oreille de son fils

Avant de le monter sur le bûcher?

VAFTHRÚDNIR.

- 220 *Ei mannz þat veit hvat þú, í áx-daga,
 Sagðir í eyra syni.
 Feigom munni mæltak mína forna stafi
 Ok um ragna rök;
 Nú ek við Óðinn deildak mína orðspeki —*
225 *Þú ert æ vísastir vera.*

VAFTHRÛDNIR.

Personne ne sait ce qu'au commencement des siècles 220

Tu as dit à l'oreille de ton fils.

J'ai prononcé mon arrêt de mort en parlant de ma science

Et de l'origine des Grandeurs; [du passé

Car j'ai osé rivaliser de sagesse avec Odin. —

Toi, tu es toujours le plus sage des hommes. 225

NOTES

CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES.

VERS 1. — *Allz* est mis pour *allra hellz*, lat. *omnium maxime, præsertim cum*.

VERS 2. — *Vitia* (faire la revue *de*) voir, visiter, régit le génitif.

VERS 3. — Ce vers renferme une construction elliptique et attractive. *Foreitni mikla kvêð-êk mër* (je m'avoue une grande curiosité) signifie: «j'avoue que j'ai une grande curiosité.» Devant *á fornóm stöfoni*, il faut sous-entendre *at auðaz* (de parler); ce verbe est omis, et *á fornóm stöfum* se rapporte directement, par attraction (comme disent les grammairiens), à *foreitni mikla*, parce qu'on peut dire *foreitni mikil á fornóm stöfum* (la curiosité, le goût pour les antiquités).

VERS 4. — *Thaan-inn*, deux pronoms démonstratifs réunis comme dans celui, ceci : *þí þá*, et celui-ci, se composent de trois particules démonstratives.

VERS 5. — *Munda* est l'imparfait de l'indicatif, et remplace ici l'imparfait du subjonctif *myndi* (cf. *Völuspá*, vers 3). L'emploi de l'imparfait de l'indicatif tient à une finesse de style. Frigg, sachant bien qu'elle ne pourrait pas retenir Odin, dit : «je voulais te retenir parce que je savais. . . ., mais je cède, etc.» — *Heriaföðr* est à l'accusatif, régi par *letia*.

VERS 7. — La construction grammaticale est *thvíat êk hugða engi iötun véra iafa-rauman sêm Vafthrudni* (je ne pensais aucun géant être aussi fort comme Vafthrúdnir). C'est la construction de l'accusatif avec l'infinitif.

VERS 10. — *Regin* signifie «grandeur, puissance» (voy. *Völuspá*, v. 22). C'est la même racine d'où vient le mot *roi*. *Regin* signifie ici les forces, les qualités supérieures qu'Odin éprouvait souvent dans les autres.

VERS 11. — L'ancienne forme de *hve* était, ce me semble, *hvau*, goth. *hvau*, v. h. a. *hveo*. *Hve* est une particule pronominale conjonctive, qui signifie *quo modo* (comment, de quelle manière.) (Voy. *Alvismál*, 11; *Fíolsvinnsmál*, 47; *Lokasenna*, 42; *Skirnismál*, 11; *Grímnismál*, 22.)

VERS 12. — *Salakynni* (cf. *Heimkynni*, *Harbardsljóð*, 3). — *Kynni*, dérivé de *kunnr* (connu), est ce qu'on connaît, l'endroit où l'on se connaît, où l'on est chez soi; le mot *salr* renforce encore l'idée de domicile, demeure. En anglo-saxon, *cynne* tout seul signifie « domicile, famille. »

VERS 15. — *Or*, autre forme pour *vor* (notre).

VERS 23. — *Hitt* est probablement le neutre du pronom démonstratif *inn*, lat. *hic* : il signifie *de là*, en lat. *hinc*.

VERS 24. — *Edr* n'est pas ici une particule disjonctive, mais une particule conjonctive.

VERS 25. — *Hvat er that manna*, proprement *quid est virorum?* pour dire « quel homme est-ce? » En allemand, on dirait : *was ist das für ein Mann* « qu'est-ce pour un homme? » Cette locution toute germanique s'est conservée dans quelques parties du nord de la France.

VERS 26. — *Vēpomi ordi á* pour *vēpr á mik ordi* (jette contre moi une parole), m'aborde brusquement. *Ordi* est à l'instrumental, parce que dans quelques langues germaniques on dit : jeter, lancer, tirer avec une pierre, une flèche, etc. *Vērpa góðom ordom á einn*, signifie « aborder quelqu'un amicalement. »

VERS 28. — *Inn snotrari*, « le plus intelligent (de nous deux). »

VERS 29. — *Gángráðr* (voyageur) est une meilleure leçon que *Gagnráðr* : car Odin se dit lui-même voyageur (*á gango kominn*), vers 29. La leçon *Gagnráðr* vient de ce qu'on désignait *n* par un petit trait (voyez page 82). Beaucoup de copistes n'ont pas connu cette abréviation, ou l'ont mal transcrite : de là, les mauvaises leçons comme *Hrangir* au lieu de *Hrungnir*, *Skrimir* au lieu de *Skrinnir*, *Darni* (*Ynglinga Saga*, 15) au lieu de *Darinn*, etc.

VERS 33. — La demeure nommée *höll* (halle) avait deux pièces; la première en entrant était appelée *golf*; c'était une espèce de corridor par où l'on entrait dans la seconde pièce appelée *salr* (salle). Le *salr* était un peu plus élevé que le *golf*, et avait un plancher tandis que dans le *golf*, qui servait en même temps de cour et d'étable pour les animaux, on foulait le sol. La demeure de *Vafthrúdnir* ressemblait donc assez à l'antre du cyclope Polyphème dans l'*Odyssée*.

VERS 36. — *Thulr* (parleur, orateur, conteur). *Gamli thulr* est un sobriquet qu'on donnait aux vieillards qui, ne pouvant plus aller à la

guerre et courir les aventures, se tenaient chez eux, et racontaient aux femmes et aux enfans l'histoire des temps passés. Chez un peuple où l'action était estimée bien au-dessus de la parole, le mot *thulr*, parleur, impliquait une idée de défaveur et même de mépris. Cependant Vafthrúdnir, tout en déplorant son grand âge, veut faire entendre que, bien qu'il soit un de ces vieillards réduits au rôle de *parleurs*, ils se sent encore assez de force d'esprit pour oser se mesurer avec le voyageur qui vient d'entrer chez lui.

VERS 38. — Cf. *Samundar-Edda*, *Havamál*, 19.

VERS 39. — *Hygg-ek at ofr-mælyi mikil illa geti hveim*, etc. « je crois « qu'une grande loquacité fait du mal à, » etc.; *illa* est adverbe.

VERS 40. — *Kaldrifiadr* (qui a les côtes, les entrailles froides) signifie « qui n'est pas prévenu en votre faveur, » mais dont le caractère froid et sévère s'interdit toute affection et même toute estime qui ne lui serait pas, pour ainsi dire, arrachée par vos qualités supérieures.

VERS 44. — Au lieu de *of* (sur, par-dessus, voy. vers 46), on lit dans l'édition de Copenhague, *ok* (et) mot qui n'a ici aucun sens.

VERS 48. — *Lysir af mari*, « jette de l'éclat loin du cheval, »

VERS 52. — Il faut lire *nótt of nyt regin*. *Nyt regin* sont les divinités bénignes et non pas les pluies utiles; car *Hrimfaxi* ne répand pas les pluies, mais seulement la rosée. Il est vrai, *nyt* se dit surtout de l'influence bénigne des dieux sur la fertilité de la terre; ainsi le poète *Eyvindr Skaldaspillir*, en parlant de *Freyr*, l'appelle *skírom Frey nytom Niardar bur*.

VERS 55. — Le mot *meldropar* (gouttes de mors), gouttes d'écuine du cheval, ne doit pas être confondu avec *meldropar*, en danois *meeldug*, en allemand *mehlthau*, *milthau*. Dans ce dernier mot, *mel* (*neel*, *mil*) dérive sans doute de l'ancien mot scandinave *melr*, qui signifie une teigne, et plus spécialement ces animalcules qui se montrent sur les plantes quand le soleil donne pendant la pluie. *Mel* (mors) et *melr*, (teigne) ont une racine commune, mais des significations bien différentes. — *Hvern* pour *hverian*.

VERS 61. — Nous donnons la préférence à la leçon de Rask qui, par conjecture, a substitué *Ilfing* à *Ifing* comme on lit dans l'édition de Copenhague. Il y avait aussi une ville nommée *Ilfing* dans l'ancien *Prysaland*.

VERS 62. — Au lieu de *mēd alda sonom*, il faut lire comme dans l'édition de Stockholm : *mēd iōtna sonom* (cf. vers 60); en effet, le fleuve *Hyfing* ne coule pas entre *Asgard* et *Midgard*, mais entre *Midgard* et *Iōtunheim*.

VERS 63. — *Opin rēnaa hon skal* (elle coulera ouverte); on dit: *á ēr opin* (la rivière est ouverte) quand elle n'est pas prise (couverte) de glace.

VERS 64. — *Vērb-at is á á*, « il n'y aura pas de glace dans le fleuve. »

VERS 71. — *Rōst* (repos, relai) est une journée de chemin qu'on fait tout d'une traite; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui en Islande *Thingmannaleid*. — *A hverianvæg* (en toute direction, en tous sens) en longueur et en largeur.

VERS 74. — *Mælomk*; cette forme grammaticale a une tout autre origine que *vērpomk*, vers 26; *mælomk* est une contraction de *mælum ek* (parlons moi), et *mælum ek* se dit pour *mælum thú ok ek* (parlons toi et moi), par la même raison qu'on dit *bua their Hōdr* (voyez *Völuspá*, page 220). M. Grimm donne de *mælomk* une explication différente de la nôtre dans sa Grammaire allemande, tome IV, page 41.

VERS 75. — *Skolum vedia við höfði* (nous voulons engager la tête); *höfði* est à l'instrumental comme désignant la chose avec laquelle se fait l'action exprimée par le verbe.

VERS 76. — *Um gedspeli* exprime la cause et le but de cette joute d'esprit, de cet assaut de savoir.

VERS 80. — *Inn fróði Iotunn!* « toi qui es un Iote savant. »

VERS 87. — L'édition de Copenhague porte *svá at ferr* (de sorte qu'il, etc.). Cette leçon paraît provenir du vers 143, où se trouve également *svá at ferr*. Quoiqu'il en soit, la leçon de l'édition de Stock. est évidemment préférable (cf. vers 95).

VERS 88. — *Id sama* (de même) est une cheville pour remplir le vers; c'est une répétition en d'autres termes du mot *ēdr*; de même, dans le vers 90, *id sama* ne fait que répéter le sens exprimé par la particule *svá*.

VERS 89. — *Mundilfæri* signifie qui « conduit ou tourne la manivelle » d'un moulin à bras. Ce nom doit indiquer l'auteur du mouvement circulaire du soleil et de la lune.

VERS 91. — *Thau*; quand le pronom démonstratif se rapporte à deux

sujets, dont l'un est masculin et l'autre féminin, il est mis au pluriel du neutre (voyez *Völuspá*, vers 37).

VERS 100.—*Oldom at artali*, hominibus in anni computum (cf. *Völuspá*, vers 26 : *ar of at telia*). Les mois se comptent d'un *nial* (disparition de la lune) à l'autre. Dans la langue des *Alfes*, la lune est nommée *Artali* (qui dénombre l'année).

VERS 107.—Ce vers et le suivant ne se trouvent pas dans le *Codex regius* de la bibliothèque royale de Copenhague; mais si on les omettait, il y aurait ici une lacune. D'ailleurs il n'y a pas la moindre raison qui nous autorise à croire que ces vers ne sont pas authentiques. *Ar of* (le long de l'année) dans l'année; en allemand : *jahr auf*.

VERS 113. — Dans l'édition de Cop. on lit *óréfi*; dans celle de Stockholm, *órófi*; il me semble qu'il faut écrire *órofi*, et dériver ce mot de la racine *rufa*; *órofi* signifie l'âpreté, la rigueur (cf. *Fiölsvinnsmál*, 25).

VERS 123, 124. — A la place de ces deux vers, on lit, dans les éditions, les vers suivants :

Enn siom fleygdi or sudheimi;

Hyrr gaf hrími fiór.

Mais il lança des étincelles de Sudheim;

La chaleur donna la vie à la glace.

Ces deux vers ne me semblent pas authentiques par les raisons suivantes : 1° ils ne peuvent pas être expliqués convenablement, car quel est le sujet de *fleygdi siom*? ce n'est pas *hyrr*, qui régit déjà un verbe, et de plus, ce mot se trouve dans un vers qui n'est pas lié au précédent par l'allitération; *íotunn* ne peut pas être non plus le sujet du verbe *fleygdi*. 2° La naissance du géant a déjà été décrite v. 121, 122; il serait donc déplacé de mettre, après le récit de la naissance du géant, la narration des choses qui ont précédé cette naissance. D'ailleurs la particule *en* indique ordinairement que la phrase qu'elle commence exprime la suite et non l'explication ou le développement de ce qui a été dit précédemment. 3° Ces vers ne se trouvent que dans un seul manuscrit. 4° Dans l'Edda en prose, on lit, après *unz vard or íotunn*, les deux vers que nous avons mis dans le texte. Ces vers sont un peu différents dans la *Snorra-Edda*, p. 9, édition de Stockholm; on y lit :

Thar eru orar ættir komnar allar saman
 Thvi er that æ allt til atalt.

Mais ces vers renferment évidemment des mots qui ne se trouvaient pas originairement dans le texte. — *Thar orar ættir koma allar saman* (ici [dans ce géant] toutes nos générations se rencontrent), c'est-à-dire « toutes nos générations remontent à lui. » *Thvi er that allt til atalt* (c'est pourquoi tout (toute la race) est si robuste). — *Til* (trop) se construit avec les adjectifs et les adverbes, exemple : *til öfug* (trop odieux), *Brunhild. Kv. I, 29*; *til górra* (trop bien), *Brunhild. Kv. III, 17*. (Cf. angl. *to*.)

VERS 127. — L'édition de Copenhague porte *aldni* (vieux) au lieu de *baldni* (robuste); mais *baldni* est nécessaire pour l'allitération.

VERS 129, 130. — Ces deux vers renferment la construction de l'accusatif avec l'infinitif (voyez vers 7).

VERS 132. — *Sérhöfdadan*, — une autre leçon est *sérhöfdadan* (qui a six têtes). Dans la mythologie scandinave comme dans les épopées sanscrites, on trouve des géants à plusieurs têtes. L'Edda et les traditions fabuleuses du Nord font mention de plusieurs géants à troistêtes, et même d'une géante à neuf cents têtes. *Hrungnir* avait une tête de pierre, *Jarnhaus* un crâne de fer. La leçon *sérhöfdadan* n'a donc rien qui doive nous surprendre; cependant il faut dire qu'elle n'a été adoptée que parce qu'on ne savait pas s'expliquer suffisamment l'autre leçon qui, certainement, est la seule authentique. *Sérhöfdadan* est traduit, dans l'édition de Copenhague, par *suo sibi capite gaudentem*, et dans la traduction suédoise, par *sjelfstandig* (adulte, majeur). On saisira le véritable sens de ce mot, si l'on se rappelle que la particule *sér* (à soi) placée devant un adjectif, ajoute à cet adjectif l'idée d'égoïsme, d'entêtement. *Sérhöfdadr* signifie donc quelqu'un « qui a une tête à soi, » c'est-à-dire qui, sans être méchant, s'obstine à ne jamais être de l'avis des autres, et à ne suivre que ses propres lumières, n'étant jamais satisfait ni de ce que font, ni de ce que disent les autres. Cf. *sérlundr* (morose); *sérgodr* (arrogant); sanscrit अहंशः.

VERS 133. — L'allitération manque dans ce vers. Probablement il faut lire *svinnan* au lieu de *fróðan*, et mettre l'accent sur le premier mot du vers (voy. le vers 141). L'allitération manque également

daus le vers 158, à moins qu'on ne veuille accentuer la conjonction *allz*.

VERS 140. — *Ludr* a les différentes significations du mot grec *κυμβίον*, en latin *cymbium*; il peut donc aussi désigner une nacelle, une barque.

VERS 143. — La leçon *sia at*, qu'on trouve dans l'édition de Stockh. me semble mauvaise : ou il faut lire *svá at* (de sorte que), ou *sia ér* (lequel) : *sia* est une autre forme pour *sá*.

VERS 144. — A la place de *ei*, on lit, daus l'édition de Stockh. *æi* (jamais).

VERS 151. — *Méd Asa sonum*; à la place de cet hémistiche, Rask a mis, par conjecture, *á Nbatánom* : il croyait que l'allitération manquait dans l'hémistiche, et il voulait la rétablir. Mais notre poète met souvent l'allitération dans des syllabes qui ne sont pas fortement accentuées. Ainsi, dans le vers 151, *um-kom* allitère avec *ása*.

VERS 160. — *Heriafódrs at* (voy. *Völuspá*, vers 176).

VERS 164. — Dans les éditions, le vers suivant se trouve inséré entre les vers 164 et 165 : *ól mēd Asom drēkka ok sediaz Sæhrinnai*, (ils boivent de l'aile avec les Ases, et se rassasient de la chair de Sæhrimnir). Voici les raisons qui me portent à croire que ce vers est une interpolation : 1° ce vers peut être rejeté sans que le sens ou l'arrangement de la strophe en souffre; 2° l'allitération y manque; 3° il renferme des détails de narration dans lesquels notre poète n'entre jamais; 4° on pourrait encore faire valoir la raison que, dans la langue des Ases, la boisson ne s'appelle pas *ól* (aile), comme dans la langue des hommes, mais *beor* (bière). Enfin, si l'on traduit *meir* par « de plus, » ensuite, » on aura une raison de plus pour soupçonner l'authenticité du vers. Car *sítia saman* se rapportant évidemment à la réunion à table, *meir* n'aurait aucun sens après le vers inséré qui exprime déjà les plaisirs de la table.

Cependant, il me semble que *meir* signifie tout simplement *plus* : « ils s'assoient plus réconciliés, » plus paisibles que jamais, c'est-à-dire que les combats qu'ils se sont livrés n'ont servi qu'à augmenter le respect et l'amour qu'ils avaient déjà les uns pour les autres.

VERS 169. — J'ai mis dans le texte *sagdir* au lieu de *segdu* qu'on lit dans les éditions, et voici pourquoi : si l'on adopte la leçon du texte

vulgaire *segðu*, les deux strophes 42 et 43 deviennent inexplicables. En effet le texte vulgaire dit :

Réponds à cette douzième question : D'où te vient la connaissance
Que tu as sur les dieux?

Après avoir fait cette question, Odin ajoute :

Frá iotna rúnom ok allra goda
Segðu it sannasta.

De deux choses l'une, ou ces mots sont une nouvelle invitation de répondre à la question qu'Odin vient de faire, ou ils sont une seconde question suivie d'une invitation d'y répondre. Dans le premier cas, il faudrait traduire et expliquer de la manière suivante : « D'après la « connaissance que tu as des mystères des Iotes et des dieux, dis-moi « cela *au juste* ; » c'est-à-dire : « Dis-moi au juste d'où te vient la con- « naissance de l'origine des dieux. » Cette explication ne donne pas un sens raisonnable. En effet, faut-il donc connaître les mystères des Iotes et des dieux pour savoir d'où nous est venue telle ou telle connaissance ? La question d'Odin a-t-elle donc une si haute importance, qu'il soit besoin d'insister pour avoir une réponse *au juste* ? D'ailleurs, la connaissance de l'origine des dieux étant précisément un des mystères, la question reviendrait à dire : « Dis-moi, d'après la connaissance « que tu as des mystères, d'où te vient la connaissance des mystères ? » question absurde.

Voyons si l'autre explication présente moins de difficulté. D'après cette explication, Odin adresse deux questions au géant : « 1° D'où sais- « tu l'origine des dieux ? 2° Dis-moi ce qu'il y a de plus vrai dans les « mystères des Iotes et des dieux. » D'abord que signifie *de plus vrai* ? Un mystère ou une vérité cachée au commun des hommes, n'est-elle donc pas toujours vraie ? une vérité peut-elle être plus vraie qu'une autre ? Ensuite, ne serait-il pas absurde de la part du Père des dieux et des hommes, d'adresser à Vafthrúdnir deux questions à la fois ? Si Odin adressait deux questions au géant, il faudrait qu'il y eût aussi deux réponses ; car, à deux questions si diverses, une seule et même réponse ne suffit pas ; mais le géant ne donne qu'une réponse. La seconde explication ne vaut donc guère mieux que la première. Met-

tons maintenant *sagdir* à la place de *segða* et tout s'éclaircira. Odin dit : « D'où te vient cette connaissance sur l'origine des dieux ? car tu viens de répondre parfaitement bien (*sannasta*) aux questions que je t'ai adressées sur les mystères des lotes et des dieux. » Vafthrúdnir répond : « Je sais bien répondre aux questions sur l'origine des dieux et les mystères des lotes, parce que j'ai fait des voyages, etc. »

VERS 174. — *For Niflheim nēdan*. (Cf. *fyr iōrd nēdan*; *Thrymskvida*; *Völuspá*, v. 8.)

VERS 175. — Il y a dans ce vers ce que les grammairiens appellent une *construction enceinte* (*constructio pragnans*). Le verbe *deyia* renferme en soi encore l'idée d'un autre verbe, *fara*, laquelle explique l'usage de l'adverbe *hinnig*; *hinnig deyia* est mis pour *deyia ok fara hinnig*.

VERS 181. — *Holt* (bois, forêt) désigne plus particulièrement une forêt sur la pente ou le sommet d'une montagne. *Holt* a donc tout à fait la signification du mot latin *saltus*; c'est tantôt une hauteur couverte d'un bois, tantôt un bois sur une hauteur.

VERS 186. — *Slétta himin* (ciel uni, lisse) désigne le ciel désert, dépourvu des étoiles qui en sont les ornements. On dit *slétt sífur* (argent uni), pour dire un vase d'argent qui n'est pas orné de bas-reliefs; car les bas-reliefs sont, pour ainsi dire, des aspérités sur la surface polie de l'argent.

VERS 187. — *Fara einn*, « atteindre, attraper quelqu'un qu'on a poursuivi. » *Fara at einum*, « tomber sur quelqu'un, le surprendre. »

VERS 188. — *Rōdull* (rougeur) ou *diaprōdull* (rougeur foncée) ou *ifrōdull* (*Skaldskaparmál*, p. 223) signifie l'or. (*Ynglingasaga*, 5.) *Alfrōdull* (l'or des Alfes) désigne le soleil.

VERS 189. — J'ai mis *hina* qui me semble être la véritable leçon; l'édition de Copenhague porte *hana*, et l'édition de Stockh. *hana*.

VERS 190. — *Ríða* (fouler en chevauchant) se construit avec l'accusatif du lieu qu'on traverse. (Voyez *Völuspá*, v. 104, *ríða grand*.)

VERS 196. — La construction grammaticale est *thriar thíodar meyja Mōgthrasis falla thorp yfir*, « trois compagnies de filles de Mōgthrasir » volent au-dessus des hameaux. » *Einar* (lat. *singulæ*) toutes, plur. fém. de *einn*.

VERS 207. — *Vinna at vigthroti* (travailler à la cessation du combat)

« contribuer à faire cesser le combat, y mettre fin par une victoire décisive. »

VERS 213. — L'allitération manque dans ce vers (Cf. *Lokasenna*, v. 160). *Rēka* (venger, prendre la cause de quelqu'un), se construit avec le génitif.

VERS 222. — *Feigom*, « destiné à mourir, annonçant la mort. »

VERS 223. — *Ragna rök* a la même signification que *tíva rök*. *Rök* (extrémité, commencement, fin) a souvent été confondu par les poètes avec *rökr* (crépuscule), et *ragna rök* est devenu synonyme de *ragna rökr*, parce que la destinée des dieux était de périr dans le crépuscule du monde. (Voyez *Völuspá*.)

VERS 224. — *At deila eitt við einn* (latin *certare de aliquo re cum aliquo*.)

VERS 225. — *Vér* (lat. *vir*, homme) se dit aussi des dieux. Les hommes sont quelquefois appelés *meniskir menn* (hommes humains). Voyez *Grímnismál*, strophe 31.

NOTES EXPLICATIVES.

VERS 3. — Le but du voyage d'Odin n'était pas d'aller consulter le géant et de s'instruire auprès de lui, mais d'apprendre si Vafthrúdnir était aussi savant qu'on le disait. *Antiquité* a la même signification que mystères d'Odin. (Voyez *Völuspá*, v. 3; Introd. p. 243.)—*Iote qui sait tout*. (Voyez *Völuspá*, v. 93.)

VERS 5. — Odin est nommé le Père des Combattants, parce qu'il est le chef des Monomaques (*einheriar*), c'est-à-dire de tous les héros qui, après leur mort, sont reçus dans *Valhalle*. (Voyez *Völuspá*, v. 176.)

VERS 7. — Frigg craint qu'Odin ne soit vaincu par la ruse, ou par la force corporelle, ou enfin par la supériorité d'esprit de *Vafthrúdnir*.

VERS 9. — *Avoir beaucoup voyagé* signifie « avoir beaucoup d'expérience, connaître les hommes, être prudent et précautionné. » Odin portait le surnom de *Vidförull* (qui a voyagé au loin; voyez *Ynglinga-saga*, chap. 11), et de *Yggr* (circonspect); voyez v. 20. Ceux qui n'avaient jamais voyagé passaient, chez les Scandinaves, pour des hommes stupides. Le même mot *heimsklegr* (*heimskalegr*, *heimski*) signifiait *casanier* et *stupide*. (Voyez *Hávamal*, v. 20.) Dans le poëme *Hyndluljóð*, *Ottar* représenté comme un jeune homme faible d'esprit et ignorant, est surnommé *hin heimski* (*Ottar du coin du feu*), parce qu'il était toujours resté dans son pays. Aussi les Scandinaves et surtout les Islandais, faisaient-ils de fréquents et longs voyages. Plusieurs d'entre eux eurent le surnom de *Vidförli* (qui a voyagé au loin), tels que, par exemple, *Inguar*, *Brandr* et *Thórvald*. Ce dernier après avoir parcouru la Grèce et la Palestine, mourut à Palteskov, en Russie. (Voy. *Kristni-Saga*, p. 102 et 104.) Au XVII^e siècle un voyageur appelé *Jon Ohesson*, fut surnommé *Indiafari*, parce qu'il avait pénétré jusque dans les Indes Orientales; il mourut en 1679. L'histoire de sa vie et de ses voyages, écrite par lui-même, mériterait bien, ce me semble, d'être publiée, quoique notre voyageur n'ait point fait d'études et que son style soit antique. (Voyez *Voyage en Islande fait par ordre de Sa Majesté Da-*

noise, t. III, p. 72.) Au moyen âge, les Islandais qui se livraient aux études visitaient ordinairement l'université de Paris, et jouissaient, après leur retour dans leur patrie, du titre honorable de *Paris-klerkr* (clerc parisien).

VERS 10. — Odin, pour dissiper les craintes de sa femme, dit que la prudence qu'il avait acquise dans ses voyages, et l'habileté qu'il avait de mettre à l'épreuve les autres, le garantiraient de tout accident.

VERS 14. — *Asynies* sont les déesses ou les femmes des Ascs.

VERS 15. — Odin comme dieu suprême est nommé *Aldafödr* (Père du monde, ou de l'univers, ou Père des hommes).

VERS 19. — *Le père d'Imr* est Vafthrúdnir. *Imr* est un nom de loup ou de géant (*Skaldskap.* p. 222). Les Scandinaves se nommaient quelquefois *père* de tel ou tel, surtout quand leurs fils s'étaient déjà illustrés par quelque grande action. Le plus souvent, ils se nommaient *fils* de tel ou tel, comme *Haldorson*, *Peterson*, *Erikson*, etc.

VERS 20. — Odin est appelé le *Circonspect*, le *Précautionné* (*Yggr*), parce que dans ses voyages au pays des Iotes, et en entrant dans leurs demeures, il était toujours sur ses gardes, suivant en cela un ancien précepte qui dit :

Gáttir allar ádr gangi fram

Um skygnað skyli

Thviat örist ér at vita hvar övinir sitia

A fleti fírir.

Avant de faire un pas en avant,

Il faut regarder de tous côtés;

Car on ne peut savoir si des ennemis ne sont pas

En embuscade derrière la porte.

Le poète a choisi exprès le nom de *Circonspect* pour indiquer qu'Odin avait si bien pris ses mesures d'avance, que, malgré sa prudence ordinaire, il ne craignit pas d'entrer *sur-le-champ*, dans la demeure de Vafthrúdnir. (Cf. *Yggjunngr*, *Völuspá*, v. 90.)

VERS 21. — Odin, en annonçant tout de suite le motif qui l'a amené chez Vafthrúdnir, trahit son impatience de connaître son antagoniste, et en même temps, sa confiance dans sa propre force.

VERS 25. — Vafthrúdnir prend les paroles que lui adresse l'étran-

ger pour une provocation à une lutte à mort, et il est disposé à accepter ce défi.

VERS 29. — *Odin* prend le nom de *Gangrádr* (voyageur) pour ne pas se faire connaître; il se tient d'abord à l'entrée de la demeure ou dans le vestibule (voyez p. 283 note 33). *Vafthrúdnir* l'invite à entrer dans la salle, et à se placer sur le banc qui, dans chaque maison, était réservé aux étrangers.

VERS 36. — *Vieillard* parle; voyez p. 284, note 36.

VERS 37. — Voyez Introduction, p. 252.

VERS 40. — *Homme sévère*; voyez p. 284, note 40.

VERS 45. — *Skinfaxi* (qui a la crinière luisante) est le cheval qui traîne le char du jour. Il est le meilleur de tous les chevaux. De même que les Hindous plaçaient dans le ciel d'Indra les individus les plus parfaits de toute espèce d'êtres de la création, de même les Scandinaves plaçaient aussi dans le ciel des Ases, les êtres qui passaient pour les meilleurs dans leur genre. Ainsi, les Ases avaient les meilleurs chevaux, la meilleure épée, le meilleur navire, le meilleur pont, etc. (Voyez *Völuspá*, Introd. p. 162.)

VERS 51. — Le cheval qui traîne le char de la nuit sort par la porte de l'orient, parce que le soir, le soleil étant à l'occident, la nuit se trouve du côté opposé, et elle avance vers l'occident à mesure que le soleil retourne vers l'orient. (Voyez *Völuspá*, v. 18.)

VERS 52. — *Grandeurs* (voyez *Völuspá*, p. 223). Amener la nuit aux *Grandeurs bénignes*, est analogue à ce que dit Homère : « L'aurore annonce le jour à Jupiter et aux autres dieux. » La nuit est amenée aux dieux, parce qu'on croyait que c'était principalement dans l'obscurité de la nuit que les dieux agissaient. La nuit, ordinairement plus longue que le jour dans les régions septentrionales, jouit d'une certaine préférence sur le jour dans la mythologie scandinave. (Voyez *Völuspá*, p. 224.) C'est la nuit qui a enfanté le jour; elle est la mère primitive de tout ce qui existe. C'est aussi dans la nuit que se montrent les étoiles, et tous les phénomènes du ciel horéal qui révèlent la puissance des dieux, et passent quelquefois pour être ces dieux mêmes. Le jour, au contraire, est le temps où agit l'homme; c'est pourquoi il est dit, vers 44, que le jour est amené au genre humain.

VERS 53. — Le cheval qui traîne le char de la nuit s'appelle *Hrim-*

faxi; ce nom signifie « qui a la crinière couverte du givre produit par la froidure de la nuit. » Pour expliquer le phénomène de la rosée qui brille le matin sur les plantes, la mythologie imagine que l'écume qu'il dégoûte, pendant la nuit, du mors de Hrimfaxi, et le givre secoué de la crinière du cheval forment la rosée du matin. Une autre explication mythologique du même phénomène se trouve dans *Völuspá*, v. 45.

VERS 61. — *Ilfing* signifie sans doute, comme *elf* (le fée), le fée par excellence.

VERS 63. — *Sans jamais geler, il coulera éternellement*; cette circonstance doit indiquer qu'il y aura toujours séparation entre les Ases et les Lotes, et que tout commerce d'amitié entre eux est impossible.

VERS 68. — Les dieux sont appelés *paisibles* pour indiquer qu'ils ne sont pas les agresseurs, mais que l'agression provient de leurs ennemis.

VERS 70. — *Surtur* (le noir, la combustion) est le roi de Muspelheim ou du monde igné. Il est le principal ennemi des dieux, car c'est lui qui consumera le monde entier. (Voyez *Völuspá*, v. 205.)

VERS 72. — *Vigridr* (la plaine qui tremble au combat, sous les combattants) est le champ de bataille assigné par le sort ou la destinée aux dieux et à leurs ennemis. L'expression *assigné* se rapporte à un ancien usage dont on trouve encore des traces dans les duels de nos jours. Si quelqu'un avait à venger une injustice ou une injure, la barbarie de ces temps lui permettait d'attaquer son adversaire partout où il le rencontrait. Plus tard, pour empêcher ces attaques brusques, et pour mettre plus d'ordre dans l'attaque et la défense, l'usage voulut qu'on sommât l'adversaire de se présenter, pour vider la querelle, dans un endroit qu'on lui désignait. On choisissait ordinairement pour lieu du combat, un banc de sable ou une petite île dans la mer, afin que l'espace où l'on se battait fût aussi resserré que possible, et qu'aucun des combattants ne pût s'enfuir. *Hólmr* est le nom d'un tel banc de sable; de là viennent les expressions *skora á hólm* (provoquer en duel), *hólmganga* (le duel), *hólmgöngu löy* (règlements sur le duel), etc. Quand on se battait sur la terre ferme, on avait soin de faire une espèce d'enclos en plantant des jalons de bois de coudrier (*haslastengr*) tout autour de l'arène assignée aux combattants. Le même usage fut observé avec les modifications nécessaires dans les combats où il y avait un plus

grand nombre d'adversaires de part et d'autre. (Cf. *Heðvarar Saga*, chap. XIX; *Saga Hakonar Goda*, chap. XXIV; *Saga af Olafi k. Tryggvassyni*, chap. XVIII.) Dans *Sigurdar Fafnisbana Kvida*, II, 14, 15, Sigurd demande à Fafnir : « Comment s'appelle l'arène (holmr), où s'entrechoquent les épées sanglantes de Surtur et des Ases ? » Fafnir répond : « Elle s'appelle *Oskopnir* (démolisseur). » Dans *Volsunga-Saga*, cette même arène est nommée *Uskaptir*, *úskaptr* (lieu pas encore créé).

VERS 73. — Vafthrúdnir, pénétré de respect pour la science de l'étranger, le fait asseoir à son côté sur le banc d'honneur qui, dans chaque habitation, était réservé au père de famille ou au maître de la maison. (Cf. *Lokasenna*, v. 44.)

VERS 81. — Les fils de Bur ou les Ases, après avoir tué le géant Ymir (l'océan glacial primitif), créèrent de sa chair Midgard ou la terre; de ses os, ils formèrent les rochers et les montagnes qui sont, pour ainsi dire, la charpente de la terre; de son crâne, ils firent la voûte du ciel; et son sang ou la partie liquide, devint la mer. (Cf. *Völuspá*, p. 226, v. 55.)

VERS 87, 88. — *Máni*, la lune, est masculin, et *sól*, le soleil, est féminin dans les langues germaniques. (Voyez *Völuspá*, p. 223, note 17.) Il est à remarquer que la lune est nommée avant le soleil, comme la nuit avant le jour (voyez note 52), l'hiver avant l'été (voyez v. 105).

VERS 89. — *Mundilfari*; voyez Notes philologiques, p. 285.

VERS 97. — *Dellingr* signifie « le petit jour, la petite pointe du jour, le crépuscule du matin. »

VERS 98. — *Nörvi* signifie probablement « la brune, le crépuscule du soir. » *Nörvasund* est le détroit de Gibraltar. (Voyez *Ynglinga-Saga*, chap. I.)

VERS 105. — *Vindsvallr* (qui a le souffle froid) est le vent du nord ou Borée.

VERS 106. — *Seasudr* (qui a l'haleine douce) est Zéphire.

VERS 113. — Vafthrúdnir, auquel Gangrádr avait adressé deux questions (savoir, quel est le premier des Ases qui naquit, et quel est le premier des Iotes qui fut formé), répond seulement à cette dernière question qui le touche de plus près, parce qu'il est lui-même de la race des Iotes. — Dans la rigueur des hivers indique le temps où ré-

gnait le chaos, où les glaçons de venin, amoncelés dans Niflheim, n'étaient pas encore fondus par les étincelles de Muspilheim; où les hivers se succédaient sans interruption. — *Avant que la terre fût créée*, c'est-à-dire avant que les Ases eussent tué Ymir appelé aussi Orgelmir (le vieillard primitif), et qu'ils eussent créé de la chair de ce géant l'Enceinte du Milieu ou la terre (voyez vers 81). Le sang qui sortit du corps d'Ymir tué par les Ases, remplit le monde entier. Les descendants de ce géant représentés ici par *Thrädgelmir* (le vieillard robuste), furent tous noyés; il ne resta que le petit-fils d'Orgelmir, appelé *Bergelmir* (très-vieux), qui se sauva dans une *barque*, et devint la souche de la seconde race des Iotes. (Cf. *Genes.* vii, 7; *Mahābhārata*, *Naūbandhanum.*)

VERS 121. — Les gouttes de venin répandues par les serpents de Niflheim (voyez *Völuspá*, v. 154), formèrent les fleuves *Elivagar* dont les eaux croupissantes tombèrent dans le vaste gouffre (gouffre-héant; voyez *Völuspá*, v. 12) du chaos et se congelèrent. Les glaçons s'amoncelèrent toujours de plus en plus, et s'élevèrent enfin à une telle hauteur, qu'ils furent atteints par les étincelles qui jaillissaient du monde igné ou de Muspilheim. De la glace ainsi vivifiée naquit *Ymir*.

VERS 129. — *Thurse* est le nom appellatif des Iotes de la première race. On dit aussi *Hrinthurse* (géant couvert de glace ou de givre).

VERS 132. — *Un fils qui avait une tête à soi*; c'est ainsi que je crois devoir rendre le mot composé *sêrhôfdadan* dont la signification est difficile à exprimer en peu de mots. (Voyez Notes philologiques, vers 132.)

VERS 136. — Les mots : *Toi, Iote qui sais tout*, expriment une légère ironie.

VERS 140. — Voyez note 113.

VERS 145. — *Hræsvelgr* (qui engloutit la charogne) est un des noms métaphoriques qu'on donne à l'aigle. Ce mot répond, et pour le sens et pour l'étymologie, au mot sanscrit क्रायुदः (*Krayādu*, mangeur de chair, aigle). L'aigle est le symbole ou la personnification du vent. (Voyez *Helgakvīda*, I, 1; *Völuspá*, v. 172.) Les Iotes qui président aux vents portent une dépouille d'aigle. (Voyez *Snorra-Edda*, p. 181, 209.) *Hræsvelgr* est un de ces Iotes qui produit les vents par le battement de ses ailes. D'après une idée analogue, il est dit dans les

poésies des Grecs modernes, qu'un vautour, *lepás*, préside aux vents. (Voyez *M. Fauriel*, Chants populaires de la Grèce moderne, II, 236.) *Áetós*, signifie en grec *aigle* et *vent*; en latin *aquilo* (aiglon) dérive de *aquila* (aigle) comme *vulturans* (vent sud-est) de *vultur* (vautour). En hébreu, on dit *les ailes du vent* (פִּי הַרוּחַ), ps. XVIII, 11.

VERS 151. — *Niordr* appartient à la race des Vanes qui étaient les ennemis des Ases. Lorsqu'on fit la paix, *Niordr* fut envoyé comme otage à Asgard en échange de *Ilœnir*. (Voyez *Völuspá*, p. 239; *Ynglinga-Saga*, chap. IV.) Il y acquit bientôt tant de considération, que les Ases mirent sous sa protection les sanctuaires et les enceintes sacrées. *Niordr* habite *Nóatun* (enclos des navires, port, baie), c'est-à-dire les basses côtes de la mer; il préside au vent et au temps favorable à la pêche et à la navigation.

VERS 157. — Les Vanes sont appelés *intelligents*, parce qu'ils savaient longtemps contrebalancer la puissance des Ases, et parce qu'ils excellaient dans certains arts, comme dans la magie, etc. (Voyez *Völuspá*, v. 119.)

VERS 160. — Comme notre langue n'a pas de mot qui exprime parfaitement le sens de *einheri*, je me sers du mot grec *monomaque* (*μονομάχος*), qui signifie un combattant (guerrier, gladiateur) qui lutte seul contre un ou plusieurs adversaires; ce qui rend parfaitement le sens de *einheri* composé de *ein* (un, *μὶνός*) et *heri* (combattant, *μάχης*). *Einheriar* est le nom appellatif des héros reçus après leur mort dans Valhalla, où ils s'amusaient à se livrer combat. Voyez v. 164.

VERS 164. — La *victime*, est le monomaque qui est désigné pour se battre contre ses confrères. Ce combat terminé, les morts et les blessés se relèvent sains et saufs, et tous viennent s'asseoir à la table du festin, pleins d'estime et d'amitié les uns pour les autres.

VERS 168. — Il n'y a que les *Iotes* et les dieux (*Ases* et *Vanes*), qui connaissent les secrets ou les mystères du monde. (Voyez *Völuspá*, v. 242.)

VERS 174. — *Neuf mondes*; voyez *Völuspá*, v. 7.

VERS 175. — *Hel*, est le nom de la fille de *Loki* (voyez *Völuspá*, v. 178); les dieux la précipitèrent dans l'enfer, où elle règne sur les morts. *Hel* désigne souvent l'empire des morts lui-même: c'est dans ce séjour que descendent, après leur décès, les femmes, les enfants,

et les hommes qui ne sont pas morts en combattant. Les criminels ne restent pas dans le palais de Hel, mais ils sont envoyés à *Niflhel*, situé plus au nord et plus bas que Hel. C'est là qu'ils reçoivent, par différents supplices, le châtimement de leurs crimes. (Voyez *Völuspá*, v. 156 et suiv.)

VERS 176. — Odin voyant que Vafthrúdnir sait répondre à toutes les questions, devient un moment inquiet sur l'issue de cette joute d'esprit, de cet assaut de savoir. Son inquiétude augmente surtout lorsqu'il apprend que le géant a visité les mondes, où il s'est instruit dans tous les mystères; mais aussitôt, se rappelant que lui-même il a fait aussi ces mêmes voyages, et qu'il est toujours sorti vainqueur des combats dans lesquels il s'est engagé en mettant à l'épreuve les forces des autres, il prononce ces paroles propres à le rassurer lui-même, et à jeter le trouble dans l'âme du géant : « Moi aussi, j'ai beaucoup voyagé, etc. » Il adresse ensuite au géant une suite de questions qui sont plus difficiles que les premières, parce qu'elles se rapportent non pas à l'histoire du passé, mais aux événements de l'avenir. Il lui demande d'abord quels sont les hommes qui resteront en vie quand le terrible hiver appelé *simbulvêtr* viendra apporter la mort au genre humain. (Voyez *Völuspá*, v. 169.)

VERS 180 et suiv. — La femme *Lif* (vie; cf. 𐌺𐌹𐌱, Ève) et son mari *Liflthrasir* (force vitale) échapperont à la mort en se réfugiant dans les chauds souterrains de la colline du géant *Hoddmimir*. Ils deviennent les parents du genre humain régénéré.

VERS 186. — Comment le soleil qui sera dévoré par le loup *Fenrir*, pourra-t-il revenir, après la renaissance du monde, dans le ciel dépourvu de l'ornement des astres qui en sont tombés dans le crépuscule des dieux? (Voyez *Völuspá*, v. 232.)

VERS 188. — *Alfröðall*. (Voyez Notes critiques, v. 87.)

VERS 196. — Les filles de l'Iote *Mogthrasir* sont toutes des génies tutélaires des hommes. Elles remplacent, dans le monde régénéré, les anciennes *Nornes*, et sont comme elles de la race des *Iotes*. (Cf. *Völuspá*, Introd. p. 153.)

VERS 203. — Voyez *Völuspá*, v. 249.

VERS 204 et suiv. — *Vidar* est fils d'Odin et de la géante *Gridur*; il est appelé l'*Asc nuet*, et passe pour être le plus fort des dieux après

Thór. Il venge la mort de son père Odin en tuant le loup Fenrir. (Voyez *Völuspá*, v. 220.) *Vali* (puissant) est fils d'Odin et de *Rindar*; il est habile à lutter et à tirer de l'arc; c'est lui qui, âgé d'une nuit, a vengé la mort de son oncle Baldur en tuant Hodur. (Voyez *Völuspá*, v. 136.) *Modi* (courage) et *Magni* (force) sont fils de Thór; ils sont les personnifications de la colère d'Ase (âs-môdr), et de la force d'Ase (âs-megin) de leur père. Quand Thór est tué par le serpent *Jormungandr*, ils héritent du marteau d'armes appelé *Mîðlnir* (qui moud, écrase) ou *Thrúdhamar* (le marteau terrible). Avec cette arme, les fils de Thór mettent fin au combat du crépuscule des dieux en assurant la victoire aux Ases.

VERS 212 et suiv. — *Le Loup* est le loup Fenrir (Voyez *Völuspá*, v. 180.) *Vitnir* est un nom de loup (*Skaldskaparmál*, chap. 178), et désigne ici le loup par excellence, c'est-à-dire Fenrir. (Cf. *Lokasenna*, v. 156.)

VERS 216. — En adressant la dernière question à Vafthrúdnir, Odin prend sa véritable forme divine comme père du monde, car il est sûr de vaincre le géant dans cette dernière épreuve. En effet, comment Vafthrúdnir pourrait-il savoir ce qu'a dit Odin à l'oreille de son fils Baldur, avant de porter ce héros au bûcher qui devait le consumer? C'était un secret qui n'était connu que d'Odin et de Baldur.

VERS 220. — En voyant son hôte sous sa véritable forme divine, et en entendant proposer une question qui ne pouvait être faite ni résolue que par Odin lui-même, Vafthrúdnir reconnaît le père des Ases; il se soumet à son vainqueur, et regrette d'avoir osé rivaliser de sagesse avec Odin, le plus sage de tous les êtres.

III.

LOKASENNA.



INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

DU BUT DU POÈME.

Le but du poète, en composant Lokasenna, a été de lancer les traits du ridicule sur les dieux et les déesses de l'odinisme. Ce n'est donc point une tradition mythologique qui forme le sujet du poème; car, comment supposer que la mythologie se soit ridiculisée soi-même, en dévoilant les faiblesses des divinités qu'elle a créées? Tout au contraire, notre poème est la critique, la satire et la négation de la mythologie; il présente le spectacle de l'ancienne religion du Nord, persifflée par le scepticisme et la philosophie. De même que Lucien de Samosate et quelques-uns des premiers apologistes chrétiens ont ridiculisé les dieux de la Grèce et de Rome, de même notre poète a tourné en dérision les dieux du paganisme scandinave.

Pour échapper à la responsabilité de ses paroles profanes et pour éviter le reproche d'impie et de blasphémateur, le poète a mis ses sarcasmes contre les dieux dans la bouche du personnage mythologique de Loki. Ce personnage est très-bien choisi, parce qu'étant dieu lui-même, Loki peut faire des reproches aux Ases sans être ni impie, ni blasphémateur. De plus, Loki est représenté dans la mythologie comme un être sinon hostile aux

Ases, du moins toujours porté à leur nuire. Loki est donc, plus que toute autre divinité, propre à jouer le rôle d'accusateur ou de calomniateur des dieux. Enfin, Loki passe pour être spirituel, malin et caustique, et c'était précisément un tel personnage que le poète devait mettre aux prises avec les Ases. La mise en scène de Loki est donc une fiction très-heureuse, parce qu'elle met à l'abri la personne du poète, et qu'elle contribue en même temps à la beauté et à la perfection du poème.

Le poète n'a pas été moins habile dans l'invention des circonstances où il a placé l'action du poème. En effet, pour que Loki puisse lancer ses traits contre les Ases, il faut d'abord qu'il trouve une occasion favorable; il faut que cette occasion se présente, quand tous les dieux et toutes les déesses sont réunis ensemble; il faut enfin que les circonstances mêmes amènent et provoquent les sarcasmes de Loki. Une semblable occasion se présentait naturellement dans un banquet, où les Ases et les Asynies étaient tous présents, où la gaieté des convives permettait l'enjouement et les railleries, et où l'exaltation de l'ivresse portait naturellement à l'injure et au sarcasme. Comme la mythologie scandinave faisait mention d'un festin donné aux Ases par l'Iote OEgir, notre poète a choisi ce mythe pour en faire le cadre de son poème. Le sujet de Lokasenna, ou la représentation poétique de l'idée et du but du poète, est donc de montrer Loki raillant les Ases et les Asynies au banquet donné par OEgir.

Notre poème porte, dans les manuscrits, trois titres différents: on le désigne tantôt sous le nom de *Loka-klelsa* (morsure canine de Loki), tantôt sous celui de

Lokasenna (dispute, sarcasmes de Loki), tantôt encore sous celui de *Øegisdrekka* (banquet d'Øegir). Cette diversité de titres prouve qu'aucun d'eux ne provient de l'auteur; car, précisément, parce que le poète n'avait pas mis de titre, on désignait son poème différemment; les trois titres furent peu à peu consacrés dans la tradition, et enfin insérés dans les manuscrits. Les deux premiers titres énoncent le sujet du poème; le troisième ne désigne que les circonstances imaginées par le poète pour servir de cadre à son tableau. Parmi ces trois titres, nous avons choisi celui de *Lokasenna* comme exprimant le mieux, non-seulement le sujet du poème, mais aussi le but de l'auteur.

CHAPITRE II.

DE LA DISPOSITION DES PARTIES DU POÈME.

La conduite de *Lokasenna*, ou en d'autres termes, le plan, le canevas de la fable de ce poème, pourrait être esquissé de la manière suivante :

Loki sait que les Ases sont assemblés chez Øegir à un banquet auquel il n'a pas été invité, parce qu'on connaît son esprit railleur et méchant. Il se propose de troubler la fête, et de satisfaire son penchant haineux, en injuriant les Ases assemblés. Loki se présente à la porte de la demeure d'Øegir; il s'informe auprès du serviteur Eldir des dispositions des convives : puis il entre

dans la salle du festin, où il trouve bientôt occasion d'insulter les dieux les uns après les autres. Mais, à la fin, Thôr arrive et le menace de son marteau Miôlnir. Loki craignant la colère de Thôr, et ayant d'ailleurs atteint son but, se retire en poussant encore une imprécation contre l'amphitryon qui ne l'avait pas invité au festin qu'il donnait.

D'après les indications de ce plan, on voit que le poème se divise en trois dialogues ou trois actes. Le premier acte qui renferme l'exposition du drame, est un dialogue entre Loki et Eldir à la porte de la salle d'OEgir; strophes 1-5. Le second qui forme le nœud du poème, renferme le dialogue entre Loki et les convives; strophes 6-56. Enfin, le troisième ou le dénouement de la pièce, contient le dialogue entre Loki et Thôr; strophes 57-64.

Les différents discours des interlocuteurs se suivent dans un ordre naturel, c'est-à-dire que chacun des personnages parle à propos. Pour montrer avec quel art le poète a su disposer et enchaîner les discours, il faudrait analyser tout son poème. Nous nous contenterons d'analyser le premier dialogue, et le commencement du second qui forment l'exposition du sujet de Lokasenna.

PREMIER DIALOGUE. — Loki arrivé à la demeure d'OEgir, n'entre pas tout de suite; il veut d'abord sonder le terrain, connaître les dispositions des convives. Soupçonnant que les Ases parlent, en son absence, de sa méchanceté, et qu'ils se plaignent du mal qu'il leur fait chaque jour, il demande au serviteur Eldir sur quoi les dieux s'entre-tiennent à table. Ayant appris qu'ils parlent de leurs faits d'armes, et surtout de sa méchanceté sur laquelle

il n'y a qu'une voix, il s'apprête à entrer dans la salle pour troubler la fête en insultant les convives. Eldir qui connaît le penchant de Loki pour la raillerie, l'avertit de se garder de dire des injures aux Ases, puisque tous se vengeraient sur lui dans leur colère. Blessé dans son orgueil par cet avertissement qui lui vient de la part d'un serviteur, Loki répond qu'il ne craint point les disputes, et qu'étant inépuisable en injures, il saura faire taire tout le monde, à commencer par Eldir lui-même.

Ce premier dialogue annonce nettement le caractère et l'intention de Loki. On devine facilement à quoi il faut s'attendre de la part d'un tel homme, quand il sera entré dans la salle du festin.

DEUXIÈME DIALOGUE. — N'ayant point été invité au festin, Loki ne peut se faire admettre à table qu'en vertu des droits de l'hospitalité. C'est pourquoi il dit aux convives qu'il a fait une longue marche; et feignant d'être altéré de soif et de fatigue, il demande avec instance un verre d'hydromel pur. Les Ases, mécontents de l'arrivée du nouvel hôte qu'ils ne peuvent pas refuser sans forfaire à l'hospitalité, en prennent humeur et gardent un silence absolu. Loki fait semblant d'ignorer la cause de leur silence, et comme s'il était fâché du peu de prévenance qu'on lui témoigne, il rappelle la société aux devoirs de l'hospitalité, et demande qu'on lui assigne une place au banquet, ou qu'on le renvoie insolemment. Bragi qui, en sa qualité de Mercure ou d'Apollon scandinave, est l'interprète des Ases, adresse le premier la parole à Loki; il lui dit sèchement que les dieux, connaissant bien quels sont leurs amis et leurs ennemis, n'ont garde de lui ac-

corder une place à leur banquet. Loki fait semblant de mépriser ces paroles de Bragi; et sans lui répondre, il s'adresse à Odin comme au plus âgé et au plus distingué des Ases. Il lui rappelle qu'autrefois ils se sont tous deux juré fraternité sur leur sang, et qu'à cette occasion Odin a fait vœu de ne jamais accepter l'hospitalité, si elle n'était pas offerte en même temps à son compagnon. Loki reproche ainsi à Odin, d'une manière indirecte, son manque de parole; et il le somme, en vertu de son vœu, de lui accorder comme droit ce qu'on ne voulait pas lui accorder comme faveur. Odin, obligé de convenir d'avoir fait le vœu, et craignant d'ailleurs de voir troubler la paix dans la demeure sacrée d'OEgir s'il refusait de faire droit à Loki, ordonne à son fils Vidarr d'aller assigner une place au nouveau convive. Loki, ayant été admis à table, boit à la santé des Ases et des Asynies, non par bienveillance ou en reconnaissance de la faveur qu'on vient de lui faire, mais pour avoir occasion de se venger de Bragi. En effet, Loki boit à la santé de tous les convives, excepté à celle de cet Ase qui lui avait refusé une place au banquet. Bragi désirant se réconcilier avec Loki, lui offre en réparation d'honneur une épée et un cheval; mais pour ne pas avoir l'air de s'humilier devant le nouvel hôte, il veut faire croire aux convives qu'il fait cette concession dans l'intérêt de la société, uniquement pour prévenir que Loki ne dise des injures aux Ases et aux Asynies. Cependant Loki, qui brûle d'impatience de railler les dieux, tourne en ridicule les paroles de Bragi : ses sarcasmes provoquent les répliques des convives qui, pour se défendre les uns les autres, attaquent Loki par des repro-

ches, et augmentent ainsi, en l'irritant, sa verve caustique et son insolence.

C'est ainsi que Loki trouve occasion de persiffler successivement les Asynies et tous les Ases réunis au banquet, jusqu'à ce qu'enfin l'arrivée de Thôr, ou la dernière péripétie du nœud dramatique, amène naturellement le dénoûment du poëme.

CHAPITRE III.

DE L'INTÉGRITÉ DU POÈME.

Quand on a bien saisi le véritable point de vue sous lequel Lokasenna doit être envisagé, on est naturellement surpris de trouver au commencement et à la fin de ce poëme, des morceaux en prose qui ne peuvent être de la main de notre poëte. En effet, l'introduction en prose ne saurait être une partie intégrante de Lokasenna; car, pourquoi le poëte aurait-il composé deux introductions à son poëme, une en prose et une autre en vers? L'introduction en vers qui se trouve dans la première partie ou dans l'exposition de Lokasenna, indique suffisamment les circonstances qu'il faut connaître pour comprendre le poëme. En effet, dans la première strophe, il est dit que les Ases sont assemblés à un banquet; dans la troisième, on voit que le banquet se donne dans la demeure d'OEgîr; dans la même strophe, Loki annonce son intention de railler les dieux; enfin toutes les personnes présentes

au banquet se font connaître successivement au lecteur à mesure qu'elles disputent contre Loki. Les détails donnés dans l'introduction en prose sont donc entièrement inutiles. Il est même absurde de croire que les détails sur la mythologie aient été donnés par l'auteur de Lokasenna; car, si le poète avait eu besoin, pour se faire comprendre, d'instruire d'abord ses auditeurs dans la mythologie, il se serait donné un grand ridicule en composant un poème qui ne paraît spirituel qu'à celui qui connaît bien les mythes auxquels il fait allusion.

Il y a plus : non-seulement l'introduction en prose est inutile, mais elle est même entièrement déplacée et fautive dans ses indications. En effet, loin de placer le lecteur dans le véritable point de vue de Lokasenna, cette introduction ne fait que rendre le poème inintelligible, en indiquant des circonstances qui contredisent directement celles qui ont été imaginées par le poète. Ainsi il est dit dans l'introduction, que Loki, ayant tué au banquet d'OEgir le serviteur Fimafing, s'enfuit et fut poursuivi par les Ases jusqu'à l'entrée d'un bois; que les Ases revinrent ensuite reprendre leurs places au banquet; que Loki retourna aussi, et qu'alors eut lieu ce qui est raconté dans notre poème. Tous ces détails sont en contradiction avec eux-mêmes et avec les circonstances indiquées par le poète. En effet, comment admettre que Loki, après avoir été poursuivi par les Ases, vienne se livrer lui-même à leur vengeance? Si Loki a déjà assisté auparavant au banquet, comment peut-il encore dire dans notre poème (v. 14) qu'il veut voir le banquet? Comment s'expliquer les dispositions d'esprit des Ases,

au moment où Loki entre dans la salle? Pourquoi les Ases ne disent-ils mot du meurtre de Fimafing? Pourquoi sont-ils si pacifiques, eux qui quelques moments auparavant ont, suivant l'expression de l'auteur de la préface, secoué leurs boucliers, et poussé des cris contre Loki?

Enfin, ce qui prouve jusqu'à l'évidence que l'introduction n'est pas de la main du poète de Lokasenna, ce sont les mots : « Comme il vient d'être raconté » qu'on lit dans cette même introduction. Ces mots se rapportent au récit qui fait le sujet du poème intitulé *Hymiskvida*; et dans le recueil de l'Edda, *Hymiskvida* précède immédiatement le poème Lokasenna. Il est donc évident que l'introduction en prose n'a été composée que dans le temps où le recueil de l'Edda existait déjà, ou, ce qui est plus probable, au moment même où ce recueil fut formé. D'après cela, il est très vraisemblable que l'auteur du recueil de l'Edda est aussi l'auteur de notre introduction (cf. pag. 14). Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est que la préface de Lokasenna est écrite dans le même style que les préfaces des autres poésies de l'Edda. Comme ce style diffère entièrement de celui des poèmes eux-mêmes, nous sommes en droit d'admettre que toutes les préfaces ont été rédigées par l'auteur du recueil de l'Edda, et que, par conséquent, l'introduction de Lokasenna ne fait pas non plus partie intégrante de ce poème.

Quant aux mots insérés par forme d'explication, entre les strophes 5 et 6, 10 et 11, 52 et 53, 56 et 57, ils ne sont pas plus de la main de notre poète que l'introduction en prose. En effet, toutes ces explications sont superflues, elles sont écrites dans le même style que la

préface; et trahissent, par conséquent, le même auteur. Nous devons faire la même remarque au sujet du mot *kvad* qu'on lit après le nom des interlocuteurs, en tête de chaque strophe. Ce seul mot change la forme animée du dialogue en la forme aride d'un procès-verbal (cf. p. 21); on doit donc présumer que ce mot n'est pas non plus de la main du poète, mais qu'il a été ajouté au texte par l'auteur du recueil de l'Edda.

Il nous reste à examiner l'authenticité du morceau en prose placé à la fin de Lokasenna. Ce morceau ne saurait faire partie de notre poème, parce qu'il en contredit la disposition et le but. En effet, si le récit de la punition de Loki (le sujet de ce morceau) faisait partie intégrante de Lokasenna, ce poème changerait entièrement d'aspect; car, dans ce cas, la retraite de Loki serait à considérer comme la péripétie, et sa mort comme la catastrophe du drame; ce qui, comme nous l'avons vu, est contraire à l'intention du poète. D'ailleurs, comme le morceau est écrit dans le même style que l'introduction, on doit aussi présumer qu'il a été rédigé par le même auteur. Cet auteur, connaissant la fin tragique de Loki, et se rappelant la prédiction de Skadi dans la strophe 49 de Lokasenna, a cru embellir ce poème en y ajoutant à la fin le récit dont nous parlons. Il ne s'est pas aperçu que par cette addition, il ne faisait que défigurer l'œuvre du poète. En général, les deux morceaux en prose ajoutés à notre poème n'ont aucun mérite littéraire. Nous y apprenons seulement que selon la mythologie, les tremblements de terre étaient produits par les convulsions de Loki. Nous devons également au même auteur la connaissance du mythe sur la

mort de Finafing. Eu faveur de ces deux notices qu'on ne trouve dans aucun autre écrit islandais, on peut donc bien lui pardonner d'avoir dénaturé notre poème par des additions absurdes.

Si l'on retranche de Lokasenna tout ce que nous venons de signaler comme non authentique, ce poème se présentera comme une des meilleures productions de la littérature scandinave. En effet, le poète n'a pas seulement fait preuve de talent dans la disposition du poème, il a aussi montré de l'habileté et du goût en donnant à son œuvre une forme toute dramatique. Lokasenna est bien dialogué, il est plein d'esprit, de saillies et de railleries mordantes; et, abstraction faite de quelques grossièretés qui tiennent à la rudesse des mœurs de l'époque, à part quelques négligences de style, ce poème ferait honneur même à un poète des temps modernes. L'auteur de Lokasenna avait une connaissance parfaite du cœur humain, et l'on ne saurait douter que, s'il se fût trouvé dans des circonstances convenables, il n'eût été un excellent auteur dramatique.

CHAPITRE IV.

DE L'ÉPOQUE DE LA COMPOSITION DU POÈME.

Le poème Lokasenna est moins ancien que Völuspà et Vafthrúdnismál; il est même moins ancien que la plupart des poésies de l'Edda. Le sujet de Lokasenna étant le

persifflage de la mythologie, ce poëme n'a pu être composé que lorsque le paganisme du Nord tirait à sa fin; car ce n'est que lors de la décadence d'une religion que la philosophie ose s'attaquer aux croyances surannées.

L'an 999 de notre ère, *Hiallti Skeggiasun* qui avait embrassé le christianisme, chanta publiquement à Lögberg, en Islande, une chanson (*kvidling*) contre les dieux scandinaves. Cette chanson commençait par les mots :

Vil ek eigi gud geyia,
Grey thikkir mér Freyia :

Je n'ai garde d'aboyer après les dieux;
Freyia, la chienne, me semble faite pour ça, etc.

Le prêtre Runólf accusa Hiallti de blasphème (*um gods-gá*), et Thôrbiörn, fils de Thôrkill, poursuivit le procès. Hiallti fut condamné comme sacrilège (*fiörbaugs madr um godsgá*) et envoyé en exil¹. L'été suivant, en l'an 1000, le parti chrétien prit le dessus en Islande, et le christianisme fut introduit dans le pays en vertu d'une loi décrétée à l'assemblée générale. Dès lors, le paganisme étant vaincu, ce ne fut plus un crime de ridiculiser les anciens dieux.

D'après cette donnée historique, on est fondé à croire que le poëme Lokasenna a été composé peu de temps avant que le christianisme eût triomphé en Islande. Les précautions que notre poëte a prises pour se mettre à l'abri de toute accusation (voyez p. 303), prouvent que de son temps l'ancienne religion était encore dominante. De plus, les fréquentes allusions à des mythes dont la tradi-

¹ *Kristnisaga*, p. 66. *Níalssaga*, p. 160.

tion s'était déjà perdue du temps de Snorri, font croire que le poëme a été composé à une époque où la mythologie était encore parfaitement connue, parce qu'elle était encore la religion de la majorité. Enfin plusieurs circonstances indiquent que le poëte n'était pas chrétien. En effet, s'il avait été partisan de la nouvelle doctrine, il n'aurait pas pris tant de précautions pour se soustraire à la responsabilité de son poëme, mais il se serait déclaré avec cette courageuse franchise des premiers chrétiens qui partout allaient au-devant du martyre. De plus, notre poëte aurait attaqué le paganisme avec plus de haine et de violence; et enfin, on trouverait dans le poëme au moins quelques traces de ce génie de l'Évangile qui ne se dément jamais dans les écrits des chrétiens de l'antiquité et du moyen âge. Au lieu de cela, tout annonce dans Lokasenna, que ce poëme a été composé par un Islandais païen, mais incrédule et esprit fort, qui n'avait aucune haine contre les divinités de sa nation, et qui voulait seulement satisfaire sa philosophie et son esprit railleur et caustique, en ridiculisant ce que ses compatriotes adoraient. Nous devons donc admettre que notre poëte a vécu dans le temps où le paganisme allait expirer, mais où cependant l'Évangile n'était pas encore la religion dominante. D'après cela, nous ne croyons pas nous tromper en disant que le poëme Lokasenna a été composé dans les dernières années du x^e siècle.

Il est vrai que le langage de notre poëme, c'est-à-dire les formes grammaticales des mots, semblent lui assigner une date bien plus récente que la fin du x^e siècle. En effet, non-seulement les *t* se sont changés en *ð* et les articles

définis sont devenus suffixes comme dans *vömmín*, *úlfinn*, *etc.*; mais on trouve même la construction : *ēr þik sigli gaf* (strophe 20), qui se rapproche entièrement du langage moderne. Cependant cette locution et les formes grammaticales qui viennent d'être signalées, ne prouvent rien contre l'époque que nous avons assignée au poème, puisqu'elles peuvent être considérées comme des provincialismes, ou comme des particularités propres au langage du district qu'habitait le poète. En effet, les altérations de langage, avant de devenir générales, ou avant de pénétrer dans le langage littéraire, se montrent ordinairement comme provincialismes dans telle ou telle localité : et comme nous déterminons les époques d'une langue d'après le langage littéraire, les écrits qui renferment des provincialismes semblent toujours être d'une date postérieure à l'époque à laquelle ils appartiennent réellement.

Avant de terminer ce paragraphe, il importe de dire quelques mots sur le rapport qui existe entre Lokasenna et deux autres poèmes de l'Edda intitulés *Skirnisfôr* (voyage de Skirnir) et *Harbardsliôð* (chant d'Harbard). Ces deux poèmes appartiennent au temps de la décadence du paganisme, à cette époque d'incrédulité qui a produit les *Sarcasmes de Loki*. Dans *Skirnisfôr* on voit le fils de Niördur, Freyr, tellement épris d'amour pour Gerdur, fille du géant Gymir, qu'il abandonne à son serviteur Skirnir ce qu'un héros scandinave a de plus cher, son épée, pour obtenir un rendez-vous avec l'objet de sa passion. Dans le poème *Harbardsliôð*, Thôr, le plus fort des Ases, est exposé aux railleries de Harbard qui lui reproche sa faiblesse et sa lâcheté.

Ce qui prouve le rapport qui existe entre les trois poèmes, c'est qu'il y a dans Lokasenna des traits et des expressions qui se retrouvent dans Skirniför et Harbardsliód. Ainsi les vers de Skirniför :

*Heill vër thú nú helldr sveinn ok tak við hrímalkki
Fullom forns miadar.*

répondent parfaitement dans Lokasenna (strophe 54), aux vers :

*Heill vër thú nú Loki ok tak við hrímalkki
Fullom forns miadar.*

L'auteur des *Sarcasmes de Loki* avait sans doute en vue le poème Skirniför quand il dit, vers 168-171 :

*Gulli keypta læztu Gymis dóttur
Ok seldir thitt svá sverd :
En er Muspils-synir ríða myrk-við yfir,
Veizt-a thú thá vésall ! hve thú vëgr.*

De plus, l'expression dans Skirniför, strophe 40 :

*Segdu mér that Skirnir, ádr thú...
Stígir feti framarr :*

se retrouve dans la première strophe de Lokasenna :

*Segdu that Eldir, svá at thú einugi
Feti gángir framarr.*

Enfin, les vers de la strophe 13 de Skirniför :

*..... mér var aldr um-skapadr
Ok alt líf um-lagit*

ont beaucoup de ressemblance, dans l'expression, avec les vers 192-193 de Lokasenna :

*..... thër var í árdaga
Íð líóta líf um-lagit.*

Notre poëme renferme également quelques vers qu'on retrouve dans Harbardsliöd; ainsi les vers de Lokasenna 243 et 244 :

Sízt í handska thumbúngi hnúktir thú einheri
Ok thóttiska thú thá Thórr vëra

sont les mêmes dans Harbardsliöd :

Thër var í hanzka trodit
Ok thóttiska thú thá Thorr vëra.

De même, l'expression *rög vættr* (*Lokasenna*, v. 237, 245, 254), ressemble à l'expression *inn rafi* (*Harb.* strophe 26); et la locution *ek munda thik í hel koma* (*Harb.* strophe 26), se retrouve dans : *Hrungnisbani mun thër í hel oma* (*Lokas.* v. 256).

Comme les ressemblances que nous venons de faire remarquer entre Lokasenna et les deux autres poëmes de l'Edda ne sauraient être fortuites, il faut admettre ou que Lokasenna a été imité dans le Voyage de Skirnir et le Chant d'Harbard, ou que ces deux poëmes ont fourni quelques traits et quelques expressions à l'auteur des Sarcasmes de Loki. En examinant de plus près Skirnisfôr et Harbardsliöd, on découvre que les expressions qui leur sont communes avec Lokasenna ne sont pas empruntées, mais qu'elles leur appartiennent en propre, tandis que dans Lokasenna elles peuvent bien n'être que des imitations. Nous devons donc en conclure que notre poëte a connu Skirnisfôr et Harbardsliöd, et que par conséquent Lokasenna est postérieur à ces deux poëmes. Nous reviendrons sur la question de la date relative des trois poëmes, quand nous expliquerons le Voyage de Skirnir et le Chant de Harbard. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir

constaté que Lokasenna est postérieur de quelques années à Skirniför et Harbardsliöd. Si, comme nous l'avons fait voir, Lokasenna appartient aux dernières années du x^e siècle, les deux autres poèmes doivent remonter aux premières années de la seconde moitié du même siècle.

LOKASENNA.

OEgir, er óðro nafni hét Gýmir, hann hafði búið Asom öl, þá-er hann hafði fengið ketil inn mikla, sem nú er sagt. Til þeirrar veizlo kom Óðinn ok Frigg kona hans; Þórr kom eigi, þvíat hann var í Austrvægi; Sif var þar kona Þórs, Bragi ok Íðunn kona hans; Týr var þar, hann var einhendr, Fenrisúlfr sleit hönd af honom, þá-er hann var bundinn; þar var Niörðr ok kona hans Skaði, Freyr ok Freyja, Vidarr son Óðins; Loki var þar, ok þjónustumenn Freys, Beyggvēr ok Beyla : margt var þar Asa ok Alfa.

OEgir átti tvá þjónustu-menn Fímafēngr ok Eldir. Þar var lýsigull haft fyrir öldz-liós; síaft barsk þar öl. Þar var gríðastaðr mikill. Menn lofoðu miök hversu góðir þjónustu-menn OEgis voro : Loki mátti eigi heyra þat ok drap hann Fímafēng. Þá skóko Æsir skiöldo sína ok æpto at Loka, ok elto hann braut til skógar; en þeir fóro at drékka. Loki hvarf aþr ok hitti úti Eldi, Loki kvaddi hann :

Segðu þat, Eldir! svá at þú einugi

Feti gângir framar :

Hvat hêr-inni hafa at öl-málom

Sigtíva synir?

LES SARCASMES DE LOKI.

OEgir, qui portait aussi le nom de Gymir, donna un banquet aux Ases après qu'il eut reçu le grand chaudron, comme il a été raconté. A ce festin vint Odin avec sa femme Frigg. Thôr ne vint point parce qu'il était en orient; Sif, la femme de Thôr, y était, ainsi que Bragi et sa femme Idunn; Tyr y était; il était manchot; le loup Fenrir lui avait mangé la main lorsqu'il s'était vu enchaîné. Étaient encore présents Niordur et sa femme Skadi, Frey et Freyia, Vidar, fils d'Odin, Loki et les domestiques de Frey, Beyggvir et Beyla, et un grand nombre d'Ases et d'Alfes.

OEgir avait deux serviteurs, Fimafing et Eldir. L'éclat de l'or éclairait le palais au lieu de la lumière du feu; la bière se versait d'elle-même dans les coupes; c'était là un endroit sacré. On louait beaucoup les serviteurs d'OEgir; Loki ne voulut point entendre ces louanges, et tua Fimafing. Alors les Ases secouèrent leurs boucliers, poussèrent des cris contre Loki, et le poursuivirent jusqu'à l'entrée d'un bois. Puis ils revinrent à boire. Loki retourna aussi; et ayant rencontré Eldir devant la porte, il lui dit :

Dis donc, Eldir, sans que tu fasses un seul

Pas de plus en avant,

De quoi parlent-ils là-dedans, dans leur discours de table,

Les fils des Dieux Combattants?

ELDÍR kvad :

- 5 Of vápn sín dæma, ok om víg-risni sína
 Sigtíva synir :
 Asa ok Alfa, er hær-inni ero,
 Mangi er þær í orði vinr.

LOKI kvad :

- Inn skal ganga *OEgis* hallir í,
 10 A þat sumbl at siá :
Ioll ok *afo* færi-æk *Asa* sonom
 Ok blend en þeim svá *meini miðs*.

ELDÍR kvad :

- Veiztu ef þú inn-gengr *OEgis* hallir í
 A þat sumbl at siá —
 15 *Hrópi* ok *rôgi* ef þú eyss á holl regin,
 A þær muno þau þerra þat.

LOKI kvad :

- Veiztu þat *Eldir*! ef við einir skulom,
 Sár-yrðom sakaz,
 Auðigr vērða mun-æk í andsvörum —
 20 Ef þú mælir til margt.

Siðan gekk *Loki* inn í höll-ina; en er þeir sá, er fyrir voro,
 hverr inn var kominn, þögnðu þeir allir.

LOKI kvad :

- Þyrstr ek kom þessar hallar til
 Loptr um lánan vög!
 Aso at biðia, at mér einn gefi
 Mæran drykk *miaðar*.

ELDIR dit :

Ils devisent sur leurs armes et sur leur valeur guerrière, 5
 Les fils des Dieux Combattants.
 De tous les Ases et Alfes qui sont là-dedans,
 Pas un ne parle de toi en ami.

LOKI dit :

Il faut entrer dans les salles d'OEgir,
 Pour voir ce banquet. 10
 Chez les fils des Ases je vais porter le tapage et le scandale,
 Et mêler ainsi le fiel avec l'hydromel.

ELDIR dit :

Songe bien que si tu entres dans les salles d'OEgir
 Pour voir ce banquet,
 Et si tu verses l'opprobre et l'injure sur les Grandeurs 15
 Elles sauront s'essuyer à toi. [bénignes,

LOKI dit :

Songe bien, Eldir, que si nous escrimons l'un contre l'autre
 En termes injurieux,
 Je saurai être inépuisable en répliques—
 Si tu dis un mot de trop. 20

Ensuite Loki entra dans la salle; mais ceux qui s'y trou-
 vaient, voyant qui était entré, se turent tous à la fois.

LOKI dit :

Altéré de soif, je suis arrivé dans cette demeure
 Après une longue marche;
 Lopte prie les Ases de lui donner seulement
 Un coup d'hydromel pur.—

- 25 Hví þegit-er, svá þrúngin goð,
 At þér mæla nê megoð?
 Sessa ok staði velit mēr sumbli at,
 Eða heitið mik hêðan!

BRAGI kvad:

- Sessa ok staði velia þér sumbli at
 50 Æsir aldregi;
 Þviat Æsir vito hveim þeir alda skulo
 Gamban-sumbl um-gêta.

LOKI kvad:

- Mantu þat, Oðinn! er við í árdaga
 Blendom blóði saman,
 55 Olyi bergia læztu eigi mundo
 Nēma okkr væri báðom borit.

ODINN kvad:

- Ristu þá, Viðarr! ok lát Ulf's föður .
 Sitia sumbli at
 Siðr oss Loki kveði lasta-stöfum
 40 OEgis höllo í.

Þá stóð Viðarr upp ok skenkti Loka; en áðr hann drykki,
 kvaddi hann Aso-na:

Heilir Æsir! heilar Asynior!
 Ok öll ginheilög goð!
 Nēma sá einn áss, er innar sitr
 Bragi bekkíom á.

BRAGI kvad:

- 45 Mar ok mæki gëf-ek þér míns fiâr,
 Ok bætir þér svá baugi Bragi!

Pourquoi gardez-vous le silence? Dieux si bouffis de morgue 25

Que vous ne pouvez parler!—

Désignez-moi un siège et une place à ce banquet,

Ou renvoyez-moi d'ici.

BRAGI dit :

Désigner un siège et une place à notre banquet!—

Jamais les Ases ne le feront;

30

Car les Ases savent bien à qui ils doivent

Faire partager leur banquet joyeux.

LOKI dit :

T'en souviens-tu, Odin; lorsque nous deux, autrefois,

Nous mêlâmes notre sang ensemble;

Jamais, disais-tu, jamais tu ne goûterais de l'aîle,

35

A moins qu'elle ne fût offerte à nous deux ensemble.

ODIN dit :

Lève-toi, Vidar, et laisse le père du Loup

Prendre place au banquet,

Afin que Loki ne nous parle pas en termes injurieux

Dans la demeure d'OEgir.

40

Vidar se leva, et versa à boire à Loki qui, avant de boire
salua les Ases.

Ases! à votre santé; à votre santé, Asynies!

A la santé de vous tous, Dieux très-saints!

Excepté ce seul Ase, ce Bragi qui est assis

Au fond, sur son banc.

BRAGI dit :

Je te donne un cheval et une épée de ma propriété;

45

Bragi te fait ainsi réparation avec l'écu,

Stöðr þú Asom öfund um-gjaldir.—
Grempu eigi goð at þér!

LOKI kvad:

Iðs ok armbauga mundu æ vëra
50 Beggja vanr, Bragi!
Asa ok Alfa, er hêr-inni ëro,
þú ert við vîg varastr
Ok skiarrastr við skot.

BRAGI kvad:

Veit-ek ef fyr utan værak, svâ sem for innan emk,
55 Ægis höll um-kominn,
Höfuð pitt bæra-ek i hendi mër,
Lyki-ek þér þat for lýgi.

LOKI kvad:

Sniallr ertu i sëssi, skal-atto svâ giöra
Bragi bekk-skrautuðr!
60 Vëga þú gakk ef þú reiðr sêr;
Hyggz vætr hvatr fyrir.

IDUNN kvad:

Bið-ek, Bragi! barna sifiar duga
Ok allra ósk-maga,
At þú Loka kvedir-a lasta-stöfum
65 Ægis höllo í.

LOKI kvad:

Þegi þú, Iðunn! þik kvêd-ek allra kvëuna
Vër-giarnasta vëra;
Sitz þú arma þina lagðir îtr-þvegna
Um þinn brôður-bana.

Afin que tu ne portes pas rancune aux Ases. —

N'irrite point les dieux contre toi!

LOKI dit :

Un cheval et un écu ! jamais tu n'auras que faire

De l'un ou de l'autre , ô Bragi ! 50

Toi, d'entre les Ases et les Alfes qui sont ici présents,

Le plus précautionné contre le combat !

Le plus effarouché à la vue d'une lance !

BRAGI dit :

Certes ! si pour me battre et non pour assister au banquet,

J'étais venu dans la demeure d'œgir , 55

Je porterais ta tête dans ma main, —

Je te payerais ainsi de ton mensonge.

LOKI dit :

Tu es impétueux dans ton fauteuil ! — Il ne faut pas en

Magnifique Bragi, qui es trop sédentaire ! [user ainsi,

Va donc te battre pendant que tu es encore courroucé ; 60

Car, « homme en colère ne craint pas le diable. »

IDUNN dit :

Je t'en prie, Bragi ! au nom de nos enfants,

De tous les fils qui sont encore dans nos vœux :

N'irrite point Loki par des injures ,

Dans la demeure d'œgir. 65

LOKI dit :

Tais-toi , Idunn ! — Je te déclare de toutes les femmes

La plus lascive ,

Depuis que tu as serré dans tes bras par trop lavés

Le meurtrier de ton frère.

IDUNN kvad :

- 70 *Loka ek kveðk-a lasta-stöfum*
 ÓEgis höllo í :
Braga ek kyrrri biðr-reisan;
 Vil'k-at-ek at ið reiðir vëgiz.

GEFION kvad :

- Hví ið Æsir tveir skuloð inni hêr*
 75 *Sâr-yrdom sakaz!*
Loptki þat veit at hann leikinn êr,
 Ok hann fiörgöll frîa.

LOKI kvad :

- þegi þú, Gefion! þess mun-ek nú gëta*
 Êr þik glappi at gëði
 80 *Sveinn inn hvíti, êr þik sigli gaf,*
 Ok þú lagðir lær yfir.

ODINN kvad :

- Orr ertu, Loki! ok örviti,*
 Êr þú fær þêr Gefion at greini;
þviat aldar örlög, hygg-ek hon öll um-viti
 85 *Iafn-giörla sem êk.*

LOKI kvad :

- þegi þú, Óðinn! þú kunnir aldregi*
 Deila víg með vërom :
Opt þú gaft þeim êr þú gëfa skyldir-a
 Ênom slævorom sigur.

ODINN kvad :

- 90 *Veiztu ef ek gaf þeim-êr êk gëfa nê skylda*
 Ênom slævorom sigur! —

IDUNN dit :

Je ne répondrai point par des injures à Loki , 70

Dans la demeure d'œgir.

J'apaiserai Bragi excité par la bière ;

Je ne veux pas que vous vous battiez ainsi irrités.

GÉFION dit :

Comment ! deux Ases se quereller ici dans la salle ,

Et se dire des injures ! — 75

Lopte ne s'aperçoit pas qu'il est trop enjoué

Et que sa pétulance l'emporte.

LOKI dit :

Tais-toi , Géfion , ou je vais raconter

Comment t'a éblouie

Ce brillant jeune homme qui t'a fait présent d'un collier , 80

Et que tu as fait passer sur tes cuisses.

ODIN dit :

Tu es un fou , Loki , et un insensé ,

De porter Géfion à la rancune contre toi ;

Car elle connaît , je pense , en entier la destinée de chacun ,

Aussi parfaitement que moi-même. 85

LOKI dit :

Tais-toi , Odin ; tu n'as jamais su

Bien décider du sort des combats entre les hommes.

Souvent tu as donné à qui tu ne devais pas la donner ,

La victoire au moins courageux.

ODIN dit :

Sais-tu que j'aie donné à qui je ne devais pas la donner , 90

La victoire au moins courageux ? —

Atta vêtur vartu, for iörð næðan,
 Kýr miólkandi ok kona,
 Ok hefir þú þar börn af-borit,
 95 Ok hugða-æk þat args aðal.

LOKI kvad :

En þik síða koðo Sámseyio í,
 Ok draptu á vêt sem völor :
 Vitka líki förðu vēr-þið yfir,
 Ok hugða-æk þat args aðal.

FRIGG kvad :

100 Orlögum ykrom skylit aldregi
 Segia seggiom frá,
 Hvat ið Æsir tveir drygðut í ár-daga;
 Firriz æ forn rök fírar.

LOKI kvad :

þegi þú, Frigg! þú ert Fiörgyns mær,
 105 Ok hefir æ vēr-giörn verit,
 Er þá Vea ok Vilia læztu þér, Viðris kvæn,
 Báða í baðm um-tekit.

FRIGG kvad :

Veiztu ef inni ætta'k OEgis höllom í
 Baldri likan bur,
 110 Ut þú né kvæmir frá Asa sonom
 Ok væri þá at þér reiðom vëgit.

LOKI kvad :

Enn vill þú, Frigg! at ek fleiri telia
 Mina mein-stafi :—

Mais toi, pendant huit hivers, tu as été là-bas, sur la terre,
 Une vache à lait et une femme,
 Et tu y es accouché plusieurs fois;
 Et cela est, ce me semble, le propre d'un lâche. 95

LOKI dit :

Tu as pratiqué, à ce qu'on dit, la magie noire à Samsey,
 Et tu as frappé aux portes comme les Valas :
 Sous la figure d'un sorcier, tu volas par-dessus le peuple-
 des-hommes ,
 Et cela est, ce me semble, le propre d'un lâche.

FRIGG dit :

De vos aventures, vous ne devriez jamais parler 100
 En présence des héros; [siècles.—
 Ni de ce que vous avez fait au commencement des
 « Les hommes ne se reprochent point d'anciennes

LOKI dit : [« fautes. »

Tais-toi, Frigg; tu es la fille de Fiorgyne,
 Et tu as toujours été lascive : 105
 Car toi, la femme de Vidrir, tu as tenu Ve et Vili
 Embrassés sur ton sein.

FRIGG dit :

Sais-tu que si j'avais ici, dans la demeure d'OEgir,
 Un autre fils comme Baldur,
 Tu ne sortirais pas de chez les fils des Ases? 110
 On brandirait l'épée sur toi, insolent!

LOKI dit :

Veux-tu donc, Frigg, que je confesse encore d'autres
 De mes péchés?—

115 Æk því réðs er þú ríða sér-at
 Stíðan Baldr at sölum.

FREYIA kvad :

Orr ertu, Loki! er þú yðra telr
 Ljóta leiðs-stafi :
 Orlög Frigg hygg ek at öll viti,
 Þótt hún siálfgi segi.

LOKI kvad :

120 Þegi þú, Freyia! þik kann-ek full-giörva
 Er-a þér vamma vant :
 Asa ok Alfa er hér-inni ero
 Hvert hefir þinn hórr verit.

FREYIA kvad :

125 Flá er þér tunga, hygg-ek at þér fremr muni
 Ogott um-gala :
 Reiðir 'ro þér Æsir ok Asynior :
 Hryggr muntu heim-fara.

LOKI kvad :

130 Þegi þú, Freyia! þú ert fordæða
 Ok meini blandin miök :
 Sítztu at bræðr þínom síðr blíðs regin : —
 Ok mundir þú þá, Freyia! frata.

NIORDR kvad :

135 Þat er vâ-litit þótt sér varðkur vërs
 Fái höss eðr hvars :
 Hitt er undr, er áss ragr er hér-inn of-kominn
 Ok hefir sá börn of-borit.

C'est par mes soins que tu ne verras plus Baldur
Rentrer à cheval chez lui.

115

FREYIA dit :

Tu es un insensé , Loki , de proclamer ainsi
Tes infâmes méchancetés :

La destinée immuable, Frigg la connaît en entier, je pense,
Bien qu'elle ne le dise pas elle-même.

LOKI dit :

Tais-toi, Freyia ; je ne te connais que trop bien ,
Tu n'es pas pure de souillure ;
Les Ases et les Alfes , qui sont ici présents ,
Ont été tous tes galants.

120

FREYIA dit :

Ta langue est menteuse , mais je crois que bientôt
Elle fera un cri de douleur ;
Les Ases et les Asynies sont irrités contre toi :
Tu ne rentreras pas joyeux à la maison.

125

LOKI dit :

Tais-toi , Freyia ; tu es noircie de forfaits
Et toute pétrie de méchanceté , [bénignes.—
Depuis que tu enchantes ton frère et les Grands 130
Et après cela , Freyia , tu oses encore brailler !

NIORDUR dit :

Cela est peu étonnant , si les dames choisissent
Pour galant un tel ou un tel :
Mais ce qui est merveilleux , c'est qu'un Ase lâche soit entré
Et qu'il soit accouché plusieurs fois. [ici, 135

LOKI kvad:

Þegi þú, Niörðr! þú vart austr hêðan
 Gisl um-sendr at goðom:
 Hýmíð meýíar hófðo þik at hland-trogi
 Ok þér í munn migo.

NIÖRÐR kvad:

140 Sú ëromk líkn ér êk var'k lángt hêðan
 Gisl um-sendr at goðom:
 Þá êk mög gat þann ér mangi fiár.
 Ok þíkkir sá Asa íaðarr.

LOKI kvad:

145 Hættu nú, Niörðr! hafðu á hófi þik,
 Mun'k-a-êk því leyna lengr;
 Við systor þinni gaztu slíkan mög—
 Ok þér-a þó ono vërr.

TYR kvad:

Freyr ér beztr allra ball-ríða,
 Asa gôrðom í;
 150 Mey hann nê grætir, nê mans kono,
 Ok leysir ór hóptom hvern.

LOKI kvad:

Þegi þú, Týr! þú kunnir aldregi
 Bëra tílt með tveim:
 Handar ënnar hægri mun-êk hinnar gëta,
 155 Ér þér sleit Fenrir frá.

TYR kvad:

Handar ëm-êk vanr, ën þú Hrôðrs-vitnis,
 Ból er beggia þrá:

LOKI dit :

Tais-toi, Niordur ; on t'a envoyé d'ici en Orient

Comme ôtage aux dieux ;

Les filles d'Hymir t'ont pris pour un baquet à urine ,

Et t'ont pissé dans la bouche.

NIORDUR dit :

Ce qui me console d'avoir été envoyé loin d'ici

140

Comme ôtage aux dieux ,

C'est que là , j'ai engendré un fils qui est aimé de tout le

Et qui passe pour le chef des Ases. [monde,

LOKI dit :

C'est assez , Niordur ; ne dépasse pas la mesure ,

Sans cela je ne pourrai plus longtemps cacher

145

Que c'est avec ta sœur que tu as engendré ce fils ,

Ce qui , pourtant , n'est pas le pire de ce qu'on

TYR dit : [attendait de toi.

Frey est le meilleur de tous les preux chevaliers ,

Dans les enclos des Ases :

Jamais il n'a fait pleurer une fille ni une femme mariée ,

150

Et il affranchit chacun de la servitude.

LOKI dit :

Tais-toi , Tyr ; tu n'a jamais su

Réconcilier deux adversaires :

Parlerai-je de ta main droite

Que t'a enlevée Fenrir !

155

TYR dit :

Je regrette ma main , et toi tu regrettes Hrodurs-vitnir ;

Notre perte est douloureuse à l'un et à l'autre :

*Ulfgi hefir ok vél er í bōndom skal
 Biða ragna rōkrs.*

LOKI kvad :

160 þegi þú, Týr! þat varð þinni kono
 At hon átti mög við mér :
 Oln né penning hafðir þú þess aldregi
 Vanrêttis, vēsall!

FREYR kvad :

Ulf sê-ek liggja ár-ôsi for
 165 Unz riúfaz regin :
 Því mundo næzt, nēma þú nú þegir,
 Bundinn, bōla-smiðr!

LOKI kvad :

Gulli keypta lêztu Gýmis dōttur,
 Ok seldir þitt svá svērð :
 170 Ēn ér Muspēls-synir riða Myrkvið yfir,
 Veizt-a þú þá, vēsall! hve þú vęgr.

BEYGGVIR kvad :

Veiztu, ef ek ôðli ætta'k, sem Ingunnar-Freyr,
 Ok svá sællikt sêtr,
 Mergi smæra mōlda-ek þá mein-kráko
 175 Ok lemða alla í liðo.

LOKI kvad :

Hvat ér þat ið lítla, ér ek þar lögra sê'k
 Ok snapvíst snapir?—
 At eyrom Freys mundo æ vëra
 Ok und kvërnom klaka.

Le Loup n'est pas bien non plus dans ses fers,
Il attendra jusqu'au crépuscule des Grandeurs.

LOKI dit :

Tais-toi, Tyr! il est arrivé à ta femme 160
D'avoir un enfant avec moi :
Tu n'as pas reçu un chiffon, pas un denier
Pour dédommagement, pauvre homme!

FREY dit :

Je vois le loup qui, à l'embouchure du fleuve, reste en-
Jusqu'à ce que les Grandeurs succombent. [chainé 165
Si tu ne te tais, tu seras attaché
Auprès de lui, auteur du mal!

LOKI dit :

Tu as fait acheter avec de l'or la fille de Gymir,
Et abandonné ainsi ton épée :
Mais quand les fils de Muspil traverseront la forêt Noire, 170
Alors tu ne sauras pas, pauvre homme! comment

BEYGGVIR dit: [combattre.

Sais-tu que, si j'étais de grande condition comme Ingunnar
Et si j'avais un siège aussi magnifique, [Frey,
Je te broyerais plus mou que la moëlle, malheureuse cor-
Et je te romprais tous les membres? [neille, 175

LOKI dit :

Quelle est donc cette petite créature que je vois blottie
Et qui ouvre son bec parasite? [là-bas,
Il veut toujours être pendu aux oreilles de Frey,
Et grommeler entre ses dents.

BEYGGVIR kvad :

180 *Beyggvir* ek heiti, en mik *bráðan* kvæða
Goð öll ok *gumar*. —
 Því em-ek hær *hróðsigr* at drékka *Hrópts* megir
 Allir öll saman.

LOKI kvad :

Þegi þú *Beyggvir*! þú kunnir aldregi
 185 *Deila* með *mönnum* mat :
 Ok þik í fletz strá finna nê máttu
 Þá-er vago vërar.

HEIMDALLR kvad :

Ölr ertu, *Loki*! svá at þú ert örviti,
 Hvi nê lezt-a þú, *Loki*!
 190 Þvíat ofdrykkia veldr alda hveim
 Ær sína mælgí nê man-að.

LOKI hvad :

Þegi þú, *Heimdallr*! þér var í árdaga
Íð lióta líf um-lagit;
Aurgo baki þú munt æ vëra
 195 Ok vaka vörðr goða.

SKADI kvad :

Lêttu ert þér, *Loki*! mun-attu lengi svá
Leika lausom hala;
 Þvíat þik á *hiörvi* skolo ins *hrím-kalda* magar
Görnom binda goð.

LOKI kvad :

200 Veiztu, ef mik á *hiörvi* skolo ens *hrím-kalda* magar
Görnom binda goð —

BEYGGVIR dit :

Je me nomme Beyggvir, et ma promptitude est louée 180

Par les dieux et les hommes :

Ce qui me ravit, c'est de voir tous les fils de Hropte

Réunis au banquet.

LOKI dit :

Tais-toi, Beyggvir ! tu n'as jamais su

Répartir les vivres entre les hommes : 185

Et caché dans la paille de ta couchette, tu n'as pas pu être

Lorsque les héros allaient au combat. [trouvé

HEIMDALLE dit :

Loki ! tu es ivre, de sorte que tu as perdu la raison.

Pourquoi ne cesses-tu pas de boire, Loki ?

Car l'ivresse produit dans chacun cet effet, 190

Qu'on ne s'aperçoit pas de son bavardage.

LOKI dit :

Tais-toi, Heimdalle ! au commencement des siècles ,

On t'a départi un maudit emploi :

Comme gardien des dieux, tu es condamné à les réveiller,

Et à exposer ton dos à l'humidité de la nuit. 195

SKADI dit :

Tu es en bonne humeur, Loki ; mais tu ne pourras plus

Agiter librement la queue, [longtemps

Car les dieux vont te lier au rocher, avec les boyaux

De ton monstre de fils.

LOKI dit :

Tu crois que les dieux vont me lier au rocher avec les 200

De mon monstre de fils ! [boyaux

Fyrstr ok öfztr var-ek at fjör-lagi
þar's vër á þiassa þrifom.

SKADI kvad :

205 Veiztu, ef fyrstr ok öfztr vartu at fjör-lagi
þá-er at þiassa þrifoð :
Frá minom veom ok vângom skolo
þær æ köld ráð koma.

LOKI hvad :

Léttari í málom vartu við Laufeyiar son,
þá-er þú létz mér á beð þinn boðit :
210 Gētið vērðr oss slíks, ef vēr giörva skolom
Telia vömmín vár.

Þá gēkk Beyla fram ok byrlaði Loka í hrím-kalki miðð ok
mælti :

Heill vēr þú nú, Loki! ok tak við hrím-kalki
Fullom forns miaðar;
Heldr hana eina látir með Asa sonom
215 Vamma-lausom vëra.

Hann tók við horni ok drakk af :

Ein þú værir, ef þú svá værir
Vör ok gröm at vëri :
Einn ek veit — svá at ek vita þikkiomk,
Hört ok af Hlörriða —
220 Ok var þat sá-inn lævîsi Loki.

BEYLA kvad :

Þiöll öll skiálfa, hygg-ek á fôr vëra
Heiman Hlörriða :

Sache que j'ai été le premier et le plus terrible au combat
Lorsque nous attaquâmes Thiassi.

SKADI dit :

Si tu as été le premier et le plus terrible au combat,
Lorsque vous avez attaqué Thiassi, 205
Attends-toi à voir sortir de mes palais et enclos
De pernicieux complots contre toi.

LOKI dit : [Laufey,

Tu étais plus aimable dans ton langage avec le fils de
Quand tu le sollicitas à partager ta couche. —
Il faut nous rappeler cette aventure si nous devons en- 210
Confesser nos péchés. [tièrement

Cependant, Beyla s'avança et versa à Loki de l'hydromel
dans une coupe de glace, en disant :

A ta santé, maintenant, Loki ! accepte cette coupe de glace
Remplie d'hydromel vineux :
A condition que tu laisseras au moins *Sif* en honneur
Et irréprochable parmi les Ases. 215

Loki prit la coupe, et après l'avoir vidée, il dit :

Sif ! tu serais unique parmi les femmes si tu étais si ré-
Et si cruelle à l'égard des hommes : [servée
Mais je connais au moins un — et je crois le connaître par-
Un galant de la femme de Hlôrridi, [faitement—
Et ce galant, c'était moi, le malicieux Loki. 220

BEYLA dit :

Les montagnes tremblent. — Hlôrridi est, sans doute, en
Pour rentrer chez lui : [chemin

Hann ræðr rô þeim er rægir hêr
Goð öll ok guma.

LOKI kvad :

225 þegi þú, *Beyla!* þú ert *Beyggvis* kvæn
Ok meini blandin miök :
Okynian meira kom-a með *Asa* sonom,
Öll ertu, *deigia*, *dritin*.

Þá kom þórr at ok kvað :

þegi þú, rög vætr! þér skal minn þrúð-hamar
250 *Miölnir* mál for-nēma :
Herða-klett drēp-ek þér hálsi af
Ok vērðr þá þíno *fiörvi* um-farit.

LOKI kvad :

Iarðar burr er hêr nú inn-kominn,
Hví þrasir þú svá, þórr?
255 Æn þá þorir þú eigi er þú skalt við ulf-inn vēga,
Ok svélgr hann allan *Sigföðr*.

THORR kvad :

þegi þú rög vætr! þér skal minn þrúð-hamar
Miölnir mál for-nēma :
Upp ek þér vērþ ok á austr-vēga —
240 Ok sér þik mangi síðan.

LOKI kvad :

Austr-förum þínom skaltu aldregi
Segia seggiom frá,
Sízt í hand-ska þumlungi knuktir þú einheri —
Ok þóttisk-a þú þá þórr vëra.

Il imposera silence à ce méchant qui insulte ici

Les dieux et les hommes.

LOKI dit :

Tais-toi, Beyla; tu es la femme de Beyggvir,

225

Et bien pétrie de méchanceté :

Jamais plus grande laideron n'est venue parmi les Ases ;

Tu es une gueuse , une salope.

Cependant Thôr survint et dit :

Tais-toi , lâche créature , ou mon puissant marteau

Miölnir t'ôtera la parole :

250

J'abattraï de dessus tes épaules ce rocher qui branle sur

Et ce sera fait de ta vie. [ton cou ,

LOKI dit :

Fils de lord , qui ne fais que d'entrer ,

Pourquoi fais-tu déjà le brutal ?—

Tu ne seras pas si audacieux quand tu devras combattre 255

Le loup qui engloutira en entier le Père des Victoires.

THOR dit :

Tais-toi , lâche créature , ou mon puissant marteau

Miölnir t'ôtera la parole :

Je t'expédierai en l'air , jusque dans les régions de l'O-

Et personne ne t'apercevra plus. [rient , — 260

LOKI dit :

De tes expéditions en Orient , tu ne devrais jamais parler

Devant des héros ,

Depuis qu'on t'a vu , toi le monomaque , blotti dans le pouce

Où toi-même tu ne pensais plus être Thôr. [du gant ,

THORR kvad :

- 245 Þegi þú, rög vætr! þér skal minn þrúð-hamar
Miölnir mál for-nēma :
Hendi hinni hægri drēp-ēk þik Hrúngnis-bana,
Svá at þér brotnar beina hvat.

LOKI kvad :

- Lifa ætla-ēk mēr lāngan aldr,*
 250 Þóttu heitir hamri mēr : —
Skarpar álar þóttu þér Skrýmnis vëra
Ok máttir-a þú þá nesti nā —
Ok svaltz þú þá hūngri heill.

THORR kvad :

- Þegi þú, rög vætr! þér skal minn þrúð-hamar
 255 *Miölnir mál for-nēma :*
Hrúngnis-bani mun þér í hel koma
For nā-grindr nēðan.

LOKI kvad :

- Kvað-ēk for Asom, kvað ēk for Asyniom
 þaz mik hvatti hugr :
 260 Ēn for þér einom mun-ēk út-gānga,
 Þvíat ēk-veit at þú vëgr.

Ol giörðir þú, OEgir! ěn þú aldri munt
 Siðan sumbl um-giöra :

- Eiga þín öll ěr hēr-inni ěr*
 265 *Leiki yfir logi!*
Ok brēnni þér á baki!

THOR dit :

Tais-toi, lâche créature, ou mon puissant marteau 245

Miölnir t'ôtera la parole :

De ma main droite, je te frapperai avec le Meurtrier de

De sorte que chacun de tes os sera broyé. [Hrungnir

LOKI dit :

Je me promets de vivre encore longtemps,

Bien que tu me menaces de ton marteau. — 250

Les nœuds de Skrymnir t'ont paru trop serrés;

· Tu n'as pas pu arriver jusqu'à la provende;

· Tu te mourais de faim en pleine santé.

THOR dit :

Tais-toi, lâche créature, ou mon puissant marteau

Miölnir t'ôtera la parole, 255

Le Meurtrier de Hrungnir te précipitera dans l'empire de

En bas, devant la Grille des morts. [Hel,

LOKI dit :

J'ai dit devant les Ases, j'ai dit devant les Asynies

Ce que l'esprit m'a poussé à dire :

Devant toi seul je me retirerai, 260

Parce que je sais que tu te bats.

Tu as fait un festin, OEgir! dorénavant

Tu ne feras plus de banquet :

Que tout ton avoir, qui est ici dans cette salle,

Soit envahi par la flamme, 265

Et englouti derrière toi!

En eptir þetta falz Loki í Franángs forsi í lax-líki; þar tóko Æsir hann. Hann var bundinn með þórmom sonar síns Nára, en Narfi sonr hans varð at vargi. Skaði tók eittr-orm ok festi upp yfir andlit Loka, ok draup þar ór eittr. Sigyn kona Loka sat þar, ok hélt munn-laug undir eitrið; en er munn-laugin var full, bar hön út eitrið; en meðan draup eitrið á Loka. Þá kiptiz hann svá hart við at þaðan af skalf iórð öll: þat ero nú kallaðir landskiálftar.

Après cela , Loki , prenant la forme d'un saumon (1) , se tint caché sous la cataracte de Fránangur (2) ; c'est là qu'il fut pris par les Ases. On le lia avec les boyaux de son fils Nâri (3) , mais son autre fils fut changé en bête féroce. Skadi prit un serpent venimeux , et le suspendit au-dessus du visage de Loki ; le venin en tomba goutte à goutte. Sigyne (4) , la femme de Loki , était assise auprès , et reçut les gouttes de venin dans un bassin. Lorsque le bassin fut rempli , elle sortit avec le venin. Durant cet intervalle , les gouttes tombèrent sur Loki ; il en eut de si fortes commotions , que toute la terre en fut ébranlée ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui tremblements de terre.

NOTES

CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES.

NOTE 1. — *Barsh* est une contraction de *bar sik*; plus tard on disait *barst*, et dans des temps encore plus rapprochés de nous, on se servait quelquefois de l'ancienne forme *barsh*.

VERS 2. — *Feti gangir framarr*. (Cf. *Hávamál*, 38; *Skirnismál*, 40.)

VERS 3. — *Hvat hérinni hafa at ölmálon* (quoi ont-ils là-dedans pour discours de table), quoi leur sert de sujet, ou quel est le sujet de leur discours de table, de quoi parlent-ils? En allemand on dirait: *Was haben sie für Tischgespräche*. (Cf. *Vafthrúdnismál*, v. 25.)

VERS 5. — *Of vápn sín dœna* (ils disent leur avis sur leurs armes), ils parlent de leurs armes. — Dans *om végrisi*, on devrait peut-être changer *om* en *of*. Le *v* de *végrisi* semble exiger devant soi une labiale aspirée comme dans *of vápn* pour *om vápn*; cependant les poètes aiment à varier les formes des mots autant que possible.

VERS 9. — *Inn skal gænga*; il faut sous-entendre *ék*; l'omission de ce pronom personnel donne à l'expression plus de vivacité et de hardiesse. — *Hallir* est mis au pluriel pour indiquer la grandeur et la magnificence de la demeure d'Óðgir; c'est, comme disent les grammairiens, un *pluralis majestaticus*. (Voyez v. 27.)

VERS 10. — *At sið á eitt* (voir sur quelque chose), inspecter, examiner, contempler.

VERS 11. — *Ioll* est sans doute dérivé de *iort* et signifie « effervescence, colère. » (Cf. all. *groll*.) Au lieu de *afo*, on devrait peut-être lire *áfo* (ivresse, désordre de l'ivresse, scandale). Le traducteur suédois rend les deux mots par *larm och oro* (bruit et turbulence).

VERS 12. — *Blend en thein*. *En* (en allemand *aber*) est une particule conjonctive et adversative en même temps. En français, on ne peut exprimer cette légère nuance de la pensée que par l'accent et l'inflexion de la voix.

VERS 15. — *Hrópi ok hrógi*; ces mots sont à l'instrumental régi par le verbe *eyss*. (Cf. *örgom forsi ausast*, *Völuspá*, v. 87.)

VERS 17. — *Vid* (anciennement *vit*) est le duel de la première personne du pluriel. (Voyez v. 33.) — *Einir* (pluriel de *einn*); latin *singuli* (tous, ensemble).

VERS 18. — *Sár-yrdom* est à l'instrumental. (Cf. *Vafth.* v. 16.)

VERS 20. — *Til* est ici adverbe et non pas préposition. (Cf. *Vafth.* p. 124.)

VERS 22. — *Um langan vëg* (par un long chemin).

VERS 23. — *Einn* pour *einan*.

VERS 25. — *Thrëngin*. (Cf. *Thraunginn módi*, *Völuspá*, v. 126.)

VERS 27. — *Sëssa* (sièges); *stad* (places au banquet), ou comme nous dirions des couverts. Les deux mots sont mis au pluriel pour indiquer que *Loki* demande une des premières places, et un siège ou un bane large et commode. (Cf. v. 9.)

VERS 28. — *Heita hëdan*, locution elliptique pour *heita at át-gánga hëdan* (ordonner de sortir d'ici). On dit de même *einom vísa or, vísa einomfrá* (faire signe à quelqu'un de sortir).

VERS 32. — *Ganban* n'est qu'une autre prononciation du mot *gaman*. Le *b* est produit par le *n* suivi d'une liquide ou d'une nasale. (Voy. p. 81.) Souvent l'une et l'autre forme se trouvent dans la langue, comme *sumbl* et *suml*, *gaman* et *gamban*, *kumbl* et *kuml*, *audhumla* et *audhumbla*, etc. — *Asona* est formé par contraction de *Aso éna*.

VERS 44. — *Bekkiom* est mis au pluriel *honorifique* (pluralis majesticus). (Voyez v. 9 et 27.)

VERS 46. — Hommes et femmes portaient des bagues (*baugr*) d'un métal plus ou moins précieux. (Voyez *Volandar kveida*, cf. *Skirnirfór*, 21.) Les grands et les rois, pour témoigner leur satisfaction à leurs clients ou leurs sujets, leur distribuèrent des bagues; de là vient le nom métaphorique de *distributeurs de bagues* (cf. anglo-s. *beahgyfa*) qu'on donnait aux rois. Comme la richesse des grands consistait à avoir surtout un grand nombre de bagues d'or et d'argent, le mot *bague* a pris aussi la signification de *richesse*. La valeur ordinaire d'une bague équivalait à deux onces d'argent : c'était précisément la somme fixée comme amende pour une injure légère, et on donnait, pour cette raison, une bague pour réparation de l'injure. De là, l'expression de *réparer par une bague* (at *bæta baugi*). La bague ou la valeur qu'elle représentait, se donnait quelquefois *par-dessus* la somme payée en

réparation, parce que l'anneau était en même temps le symbole de la réconciliation. Comme la réparation se faisait ordinairement avec des bagues, le mot *baugr* a pris tout à fait la signification d'*amende* ou de *peine*, de *punition*. Dans le code de lois intitulé *Grágás* (oie grise), il y a un *baugatal* ou chapitre qui traite des amendes. (Cf. Leibnitz, *Rerum Bransvic, etc.*; tom. I.) La punition qu'on encourait pour meurtre, était la relégation; cette peine s'appelait *fiörbaugr* (punition pour vie); *fiörbaugs madr*, désignait le relégué, et *fiörbaugs gardr*, l'enceinte du temple dans laquelle les relégués ne devaient pas entrer.

VERS 49. — Comme *baugr* signifie non-seulement un anneau, mais aussi un bouclier, Loki fait une espèce de calembourg pour chicaner Bragi sur ses propres paroles. Le mot *baugr*, dont Bragi s'était servi dans le sens de *bague*, Loki le prend dans le sens de *bouclier*, et il dit : « Tu pourras bien toujours te passer d'un cheval de bataille et d'un « bouclier, toi qui as peur de combattre, etc. » *Armbauga* est ou le génitif pluriel de *armbaugr*, ou le génitif singulier de *armbaugi* (bouclier qu'on porte au bras). Peut-être qu'outre le jeu de mots que nous venons d'indiquer, il y a encore un autre calembourg qui repose sur l'homonymie du mot *baugi* avec *bogi* (l'arc). Dans ce cas, il faudrait supposer que Loki fait semblant d'avoir entendu prononcer à Bragi le mot *bogi*, et qu'il y répond malicieusement : *Thū ert skiarrastr vid skot*.

VERS 52. — Les mots qui expriment crainte, précaution, sont souvent suivis de la préposition *vid* dans le sens de *vis-à-vis*, *envers*, *contre*. Nous disons aussi : *être en garde contre*.

VERS 54. — Ces deux vers sont ainsi rendus par le traducteur suédois, M. Afzelius :

Det vet jag, vore jag utom Agers sal
Som jag sitter nu derinne.

Ce qui revient à dire : « Si j'étais dehors au lieu d'être ici. » Ces paroles présenteraient, dans la bouche de Bragi, une excuse ridicule; car Bragi n'avait qu'à sortir pour se trouver dans la condition convenable. Ces paroles seraient, à la vérité, assez bien mises dans la bouche d'un lâche qui cherche par des excuses *futiles* à éluder le combat; mais je ne crois pas que le poète ait voulu présenter Bragi sous un jour aussi défavorable. Pour donner à *svá sëm for innan emk* le sens convenable,

il faut rapporter *um-kominn* à *verak*. Bragi dit : « Si au lieu de venir ici « (dans cette salle pour assister à un banquet), j'étais venu (pour me « battre) *dehors*, » ou, en d'autres termes : « si le motif qui m'a amené ici « ne me défendait pas de tirer mon épée, etc. etc. » *Utan* et *innan* sont des expressions heureuses pour désigner l'une le combat qui se livre en *plein champ* (voyez p. 295, v. 72), l'autre le *festin* qu'on célèbre dans l'intérieur des maisons. — *Verak* et *bæra-ék* pour *væri-ék* et *bæri-ék*. (Voyez Rask, *Vejlledning*, etc. p. 143.)

VERS 57. — Pour comprendre grammaticalement le dernier vers, il faut se rappeler que la signification logique du verbe *luka* est *payer*, dans le sens de *donner en paiement*. En traduisant mot à mot, il faudrait dire : « Je te donnerais cela en paiement de ton mensonge. » Les langues germaniques mettent la préposition *for* (pour) là où nous mettons *de*, à cause de. Il y a, en français, une locution proverbiale qui correspond assez bien à *luka for* (payé pour). *Être payé pour cela*, signifie être puni pour avoir fait cela. *Payé* signifie ici *récompensé*, et *récompensé* se dit ironiquement pour *puni*. Je profite de cette occasion pour relever une inexactitude qui s'est glissée dans le Dictionnaire de l'Académie française. Dans le même alinéa où l'on trouve la locution proverbiale que nous venons de citer, il est dit : « On dit de même : il n'est pas « payé pour aimer cet homme. » Dans cette phrase *payé pour* ne signifie pas, comme dans la locution proverbiale précédente, *être puni pour*, mais *être dans l'obligation de*, *être tenu à*. En effet, quand on est payé pour faire quelque chose, on est dans l'obligation de le faire.

VERS 59. — On peut donner du mot *bekk-skrautadr* trois explications différentes. *Skrautadr* (pomponné) signifie « qui a de beaux habits; « qui est bien paré, orné, élégant; » *bekk-skrautadr* signifierait d'après cela : « qui est bien orné dans son siège, par son siège, » ou « qui tient « toute sa magnificence du siège qu'il occupe. » *Bekkr* signifie aussi une lisière, un liséré, une broderie en liséré, et ce que les Romains appelaient *clavus*. *Bekk-skrautadr* pourrait donc signifier : « qui porte « une espèce de laticlave, un élégant. » Mais aux deux explications que je viens de donner, je préfère la suivante : *Bekk-skrautadr* (élégant de bane), désigne un homme qui, au lieu de chercher les combats et les aventures, s'orne comme une femme, et reste chez lui assis sur son banc. Des deux filles de *Budli*, l'une était nommée *Bekkhildr* (Hilde

à la chaise), parce que c'était une femme d'un caractère doux, et qui restait assise sur son banc en s'occupant des travaux de son sexe. L'autre au contraire était nommée *Brunkíldr* (Hilde à la cuirasse), parce que c'était une femme guerrière qui endossait quelquefois la cuirasse, et se précipitait dans les combats sous la figure de quelque héros.

VERS 60. — *Ef* signifie ici : *pendant que*. — Comme dans les éditions ce vers ne renferme point l'allitération exigée, on devrait peut-être la rétablir en changeant *reidr* en *vreidr*. La même chose serait à faire dans les vers 73, 111, etc. où l'allitération manque également. (Cf. *Fafnis-mál*, 7, 17, 30. *Sigurd-rífamál*, 28.)

VERS 61. — *Hvotr kyggst fyrir vattr* (un homme en colère n'hésite devant rien). *Vattr* signifie proprement *génie*, *mauvais génie*. Il paraît qu'on a employé ce mot d'abord dans des phrases analogues à notre : *cela ne vaut pas le diable*, pour dire : *cela ne vaut rien du tout*; de là *vattr* a pris la signification de *rien*.

VERS 63. — *Oskmegir* (fils de vœu) désigne ordinairement les fils adoptifs; ici *óskmegir* signifie : *fils dont on désire la naissance*; *enfants* qui sont dans les vœux des parents.

VERS 69. — *Thinn* se rapporte logiquement à *bródur*; mais par attraction, comme disent les grammairiens, il se rapporte grammaticalement à *bana*.

VERS 76. — *Loptki* est mis pour *Loptr-gi*, comme on dit *Ulfgi* pour *Ulftr-gi*. (Voyez v. 158.)

VERS 77. — L'expression *ok hann fiörgóll fría* (et que la perte de la vie le lâche), signifie que la destinée (*órlög*) qui a résolu la mort de Loki, lui permet encore de se déchaîner contre les dieux avant qu'il meure. Cependant un sens plus convenable résulte, si au lieu de *fiörgóll* on lit *fiörgáll* (lat. *vitæ lætas fervor*); *hann fiörgáll frír* signifie « une trop bonne humeur le lâche, le rend pétulant. » C'est ce dernier sens que j'ai exprimé dans la traduction.

VERS 79. — La particule *er* signifie ici *que*, lat. *quod*. — *Gêd*. (Cf. *Hárbardsliód*, 17.)

VERS 80. — *Thik* remplace ici l'ancienne forme *thér*. On voit par cet exemple qu'à l'époque où notre poème a été écrit, le datif et l'accusatif du pronom personnel commençaient déjà à se confondre dans

leur forme grammaticale. En danois et en suédois, le datif et l'accusatif ont la même forme : *mig*.

VERS 81. — *Lær* est à l'accusatif qui est régi non par le verbe *lagdir*, mais par la préposition *yfir*. (Voyez *Theirrar ér lögdomk arm yfir, Hávamál*, 109; cf. *ér mik armi verr, Hávam.* 166.)

VERS 87. — *Deila víg með virom* (lat. *partiri eodem inter viros*) décider (avec justice) du combat entre les guerriers, en donnant la victoire au plus courageux et en faisant succomber le lâche.

VERS 90. — *Veistu ef* (sais-tu que), locution qui exprime le doute d'Odin sur la vérité de ce que Loki vient de dire. Mais ces deux mots pourraient aussi être traduits par *sais-tu si*, etc. et exprimer un aveu que, par concession, Odin fait de sa faute parce qu'il la croit plus légère et plus pardonnable que celle de son adversaire.

VERS 92. — *For iðrd néðan* (sur la terre là-bas); on suppose que les Ases se trouvent dans un endroit élevé au-dessus de la terre. (Voyez *Völuspá*, v. 8, *Vafth.* v. 174.)

VERS 96. — *Thik síða kodo*, construction de l'accusatif avec l'infinitif; lat. *te incantasse dixerunt*.

VERS 100. — La construction grammaticale est : *skytit aldregi segia seggiom frá örlögum ykrom*.

VERS 106, 107. — La forme *kvæn* au lieu de *kven*, et *badmr* au lieu de *barmr* me semblent être des provincialismes.

VERS 112. — *Telia* est mis pour *teli*.

VERS 114. — Au lieu du présent *ræd*, comme on lit dans les éditions, il faut lire l'imparfait *réd*; car il s'agit ici évidemment d'un fait accompli.

VERS 128. — A la place de *fordæða* (criminelle), un manuscrit porte *fordaunda* (de mort pernicieuse); ce qui n'a pas de sens. Dans l'édition de Stockholm, on lit *fordæða*; mieux vaudrait encore mettre *fordædu* pour faire accorder ce mot avec *meini*.

VERS 130. — Ce vers est inexplicable si l'on ne lit *sídr* au lieu de *sído*; mais, ce léger changement fait, tout devient facile à expliquer. *Sítu* (après que tu, puisque tu; lat. *postquam*); at *bræðr thinom* (ontre ton frère, en grec *πρὸς ἀδελφῶ σου*, en all. *zu deinem Bruder*). *Sídr blid regin* (tu as enchanté les Grandeurs bénignes). *Síða* est un verbe fort, comme disent les grammairiens, et il peut régir un accusatif. (Cf.

Ynglinga-Saga, c. xvi, xvii.) *Síða* signifie ici « exercer la magie pour « donner de l'amour à, etc. »

VERS 132. — *Vá-litit*; dans l'édition de Stockholm, ces deux mots sont réunis, *válitit*. *Vá* étant du genre féminin, on devrait peut-être lire *vá litit*; c'est ainsi que dans *Helga-kvida*, II, 4, il est dit : *Thát ér litit vá thótt*, etc. Si *válitit* est une bonne leçon, comme je le erois, il faut considérer *litit* comme un adjectif neutre déterminé par le substantif *vá*; à peu près comme l'on dit en latin *paulum temporis, tantum pecunie* (au lieu de *tempus paulum, tanta pecunia*). *Vá-litit* signifie donc proprement *petit* ou *peu* (en fait) *d'étrangeté*, pour dire : *ce n'est pas fort étrange, ce n'est pas étonnant*. — *Litit* est au lieu de *litit*.

VERS 133. — *Fái hóss édr hvars* (prendre un galant quelconque, prendre pour galant un tel ou un tel).

VERS 140. — *Eromk* pour *ér mik*. (Voyez M. Grimm, *Deutsche Grammatik*, IV, p. 40.)

VERS 147. — *Thér-a thó ono vërr* (lat. *attamen tibi non pejus opinione*), pour dire : « ce que tu as fait ne doit pas nous étonner, car « quelque criminelle que soit ton action, elle ne dépasse pas le degré « de lâcheté auquel chacun s'attend de ta part. » *Ono* est mis à l'ablatif comme étant régi par le comparatif *vërr*. On emploie également l'ablatif après un comparatif en latin et en grec; car en grec l'ablatif s'est confondu avec le génitif; dans les langues sémitiques, on emploie la préposition 𐤀 (de). — *Thér* (pour toi, par rapport à toi); comme il s'agit ici du rapport de l'action à l'auteur, *thér* peut se traduire par : *de ta part*. M. Afzelius a rendu notre vers en suédois : *Han vâl kunde vântas vërre* (on devrait s'attendre qu'il (le fils) fût encore pire); et dans l'édition de Copenhague, le vers est traduit par : *nequi tamen pro spe te detriorem*. Quelque ingénieuses que soient ces interprétations, je ne vois pas comment elles peuvent se justifier par l'énoncé des mots du texte.

VERS 157. — *Ból ér beggia thrá* signifie « la perte que l'un et l'autre « ont faite, est un calamité. »

VERS 158. — *Hafa vél* (se trouver bien) répond parfaitement au grec ἀγαθὸς ἐχει.

VERS 161. — *Eiga mög vid*. (Cf. v. 146. Voyez M. Grimm, *Deutsche Grammatik*, IV, 783, 853.)

VERS 162. — *Ola* (une aune de drap); *penningr* ou *peningr*, petite monnaie de billon, un *denier*, pour dire : *pas la moindre chose*. En vieux français, on disait également, dans le même sens, *pas un denier monneez*.

VERS 163. — *Thëss vanréttis* (pour cette injure); ce génitif dépend grammaticalement et logiquement de *ôla* et *penningr*. Donner un *denier de* cette injure veut dire : donner un *denier* en réparation de l'injure, pour réparer l'injure.

VERS 166. — Après le verbe *man*, on omet ordinairement le verbe *vëra* (être).

VERS 174. — *Mölda* et *lamda* (v. 175), formes plus récentes, au lieu de *möldi*, *lendi*. (Voyez v. 112.)

VERS 175. — *Alla i lido*; *i* régit l'accusatif, parce que *lenia* (paralyser) signifie ici rompre en morceaux, mettre en pièces (lat. *disjicere in membra*).

VERS 176. — *That id lilla*; *id* forme plus moderne, au lieu de *it*. (Voyez *Introduction générale*, p. 29.) — *That-id*. (Voyez *Vafth*, v. 4.) — *Lilla* est le génitif pluriel indiquant l'espèce ou le genre dont *that-id* marque l'individu. (Cf. *Hvat ér that manna*. *Vafth*, v. 25.)

VERS 182. — *Thvi* se rapporte à *at* qui suit. *Thvi-at* (lat. *eo quod*), parce que.

VERS 189. — *Lest-a*; il faut sous-entendre *af drykkiu* (cesser de boire).

VERS 190. — *Veldr alda hveim ér* (fait, pour chacun, que; a pour chacun le résultat que, etc.).

VERS 191. — *Man-ad*; *ad* prononciation adoucie et moderne de *at*. (Voyez v. 176.) — *Man-at sina mælgj* (ne pas songer à, ne pas s'en apercevoir, etc.).

VERS 193. — *Um lagit*. (Cf. *Fjölsvinnsmál*, 17; *Skirnismál*, 13.)

VERS 194. — *Aurgo baki*, commitatif ou instrumental. *Aurgo baki vëra* (être avec le dos, avoir le dos humide), se dit d'un gardien de nuit qui est exposé à l'humidité et à la froidure. Cf. *góltra*. Cf. *Grot-tasanngr*, strophe 15 :

Aurr êtr ðiar ên ofan kuldi.

La boue nous mange les pieds, et d'en haut nous pique la froidure.

VERS 196. — *Lett ér thér* (lat. *leve es tibi*), pour dire : tu te sens léger, rien ne te pèse, tu es à ton aise.

VERS 197. — *Leika lausom hala* (faire jouer librement la queue), se dit d'un cheval fougucux et fringant qui agite vivement sa queue. On dit aussi, dans le même sens, *at bretta sinn hala* (courber, dresser, lever la queue). Quand les animaux sont effrayés ou tristes, ils laissent pendre la queue, ou la serrent entre leurs jambes de derrière; cela s'appelle *sveigia hala*, recourber la queue. (Voyez *Frá Helyja ok Svazu*, v. 21, 22.)

VERS 212. — *Taka vid* (étendre la main contre, toucher à, saisir).

VERS 214. — *Hana eina* se rapporte à *Sif*, la femme de Thór. Il faut supposer que *Beyla* désigne par un geste la femme de Thór, qu'elle voudrait voir épargnée par Loki. — *Asa sonom* (fils des Ases) (voyez v. 4) comprend ici en même temps les *Asynies*. (Voyez *Vafthrúdnismál*, v. 151.)

VERS 217. — *Vör* (qui est sur ses gardes, réservée, retenue) se construit ordinairement avec la préposition *vid*. (Voyez v. 52.) Ici, par un cas d'attraction (cf. v. 69), cet adjectif est construit avec la préposition *at* qui se rapporte proprement à *gröm*. *Gröm at* signifie « qui fait la ruelle envers, etc. »

VERS 219. — *Hör ok af Hlórriði*, expression fortement elliptique. *Ok* (comme καί en grec, et et en latin quand ils ont l'accent syntactique) signifie ici *même*, et doit indiquer que Loki partageait les faveurs de *Sif*, même avec le redoutable Thór. *Daus af Hlórriða*, la préposition *af* ne s'explique que quand on considère que *hór* (le galant, l'adultère) détache la femme de son mari; l'adultère produit une séparation des époux, sinon physiquement, du moins moralement; c'est pourquoi il est dit *hór af Hlórriða*. Pour la même raison, on dit aussi en hébreu :

וְנָה מִן פֶּן : וְ מִן אֶתְרִי פֶן : וְ מִהֶחֱתָ פֶן

VERS 223. — *Hann rædr ró theim* (il procure du repos à cet homme), locution ironique pour dire : il lui imposera silence.

VERS 227. — *Okynian*. (Cf. *Okynni*, *Hávamál*, 19.)

VERS 228. — *Oll dritín* (lat. *tota sordida*), tout à fait malpropre. (Cf. *Itr-thveginn*, v. 68.)

VERS 231. — *Herlaklett* (le rocher des épaules, le roc placé sur les épaules) désigne une grosse tête. (Cf. *Hymiskvida*, 23; *háfall skarur*.) Une

dénomination poétique (kenningr) de la tête, est *erfði hals ædr byrði* (le travail ou le fardeau du cou).

VERS 232. — *Um fara því* (s'en aller avec quelque chose, emporter une chose, l'enlever); *þíno fíðrvi* est au comitatif, de même que *thér* dans *koma thér* (venir avec toi, t'amener, te conduire) v. 256. (Cf. Κομίζω).

VERS 239. — *Vërpa* régit ordinairement l'accusatif; mais s'il s'agit de projectiles, ce verbe régit l'instrumental, on dit : *steini, flögi vërpa* (cf. *Vafth.* v. 26); *thér vërp* signifie, d'après cela, *je te lance* (comme un projectile). — *Ok á*, proprement *même dans, jusque dans*. (Voyez v. 219.)

VERS 244. — *Thóttisk-a* est mis au lieu de la forme ancienne *thóttist-a*. (Voyez note 1.) Ce vers se trouve également dans *Hárbardslíód.* 25.

VERS 247. — *Bana* est à l'instrumental.

VERS 258. — Dans l'édition de Stockholm, on lit : *Kvad-ék for Asum kvad ek for Asa sonom*. Évidemment, il faut lire *Asyniom* au lieu de *Asa sonom* qui ne serait qu'une répétition oiseuse de *Asum*.

VERS 264. — *Eiga* devrait être à l'accusatif régi par la préposition *yfir*.

NOTES EXPLICATIVES.

a. *œgir* est fils de *Fornioir* et frère de *Logi* (feu) et de *Kari* (l'air); il est de la race des Iotes qui, dans leur langage, l'appellent *Hlér*. Les Ases lui ont donné le nom d'*œgir*. Sa résidence est dans *Hlésey* (île de *Hlér*) située dans le *Jötlands-haf*. Sa femme est nommée *Rân*; elle habite les flots de la mer et elle a neuf filles, les *Vagues* ou *Ondes*. D'après cela, on devine facilement qu'*œgir* est le dieu de la mer, de cette mer formée par le sang du géant *Ymir*. (Voyez *Vafth.* v. 81.) *Hlér* signifie eau, mer; la signification du nom *œgir* est : élément redoutable, océan, *Ὠκεανός*. L'auteur de la préface de notre poème dit qu'*œgir* se nommait aussi *Gymir*. Cela n'est vrai qu'en tant que *Gymir* était un nom poétique qu'on donnait quelquefois à la mer; mais *Gymir* et *œgir* sont des personnages très-distincts dans la mythologie scandinave.

b. *œgir*, voulant donner un festin aux Ases, attendait que *Thór* lui apportât le grand chaudron dans lequel il voulait brasser la bière ou l'hydromel. Ce grand chaudron appartenait au géant *Ymir*. La manière dont *Thór* parvint à enlever le chaudron au géant, est raconté dans le poème intitulé *Hymiskvida* qui, dans l'Edda de *Sæmund*, précède immédiatement le poème *Lokasenna*.

c. *Austrvêgr* (chemin de l'orient) est une région à l'orient d'*Asgard*; elle était habitée par les Iotes que *Thór* allait souvent combattre.

VERS 1. — *Sans faire un pas de plus en avant* est une locution particulière pour dire : arrête-toi pour écouter, et dis-moi sur-le-champ. (*Thegar í stad*; cf. *Skirniför*, 40.)

VERS 4. — *Être fils de...* veut dire appartenir à la race de... Les *fil des Dieux Combattants* ou des Ases (voyez *Völuspá*, v. 10), sont donc les Ases eux-mêmes. Les Grecs disaient aussi poétiquement *νίος τῶν Ἑλλήνων* pour *Ἑλλήνες*, et les Hébreux בְּנֵי יִשְׂרָאֵל pour יִשְׂרָאֵל (voyez *Joël*, 4, 6).

VERS 7. — *Ases et Alfes*. (Voyez *Völuspá*, v. 209.)

VERS 12. — *L'hydromel* était la boisson favorite des Scandinaves; mais comme le miel est rare dans le Nord, cette boisson n'était servie qu'à la table des riches. Le peuple buvait de l'*aile* (öl) ou de l'*acidule de farine* (miöl-syra). Cette dernière boisson, très-ordinaire encore aujourd'hui en Islande, se fait « avec de la farine de seigle délayée dans de l'eau qu'on met sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit tiède; on la laisse fermenter et on la décante; on met un peu de ce liquide avec de l'eau, et on le boit sans autre préparation. »

VERS 34. — Quand deux héros voulaient se lier d'une amitié indissoluble, ils faisaient couler un peu de leur sang à terre dans l'empreinte de leurs pieds, et juraient que dorénavant l'un suivrait toujours les traces de l'autre, et le défendrait au prix de son sang (voyez *Brynhildarkvida*, II, 18); cela s'appelait *sverast i bræðralag vid einn*. Dans Hérodote, III, 3, on trouve rapportée une cérémonie à peu près semblable usitée chez les Arabes pour sanctionner les alliances. Dans Homère, les héros échangent leurs armes en signe d'amitié.

VERS 29. — *Bragi*, le dieu de la poésie et de l'éloquence, prend le premier la parole.

VERS 37. — *Vularr*. (Voyez *Völuspá*, v. 228, et *Vafth*, v. 204.) — *Le père du Loup* est *Loki*. (Voyez *Völuspá*, v. 180.)

VERS 40. — La demeure d'OEgir était un *endroit sacré* (*gridastadr*), c'est-à-dire un endroit où aucune dissension ne devait s'élever. C'est pourquoi Odin veut éviter toute dispute avec *Loki*.

VERS 44. — Dans l'appartement principal (*salr*), se trouvait un *siège* ou *banc élevé* (*bekkr*) qui était adossé contre le mur du *fond* de la salle et placé verticalement au-dessous du *faîte* (*gall*) de la maison. C'était la place d'honneur qu'occupait ordinairement le chef de la famille et dont il honorait quelquefois des hôtes distingués. (Voyez *Vafth*, v. 73.) Cette place qu'on nommait *öndvégi* (*fond de la salle*), se trouvait entre deux colonnes ou mâts appelés *öndvégis-salar* (colonnes du fond) qui, traversant le toit, s'élevaient au-dessus du *faîte* de la maison, et étaient surmontés de boutons sculptés ou de têtes de géants. Ces colonnes étaient l'image de l'établissement, le symbole de l'habitation, et plus elles étaient hautes, plus elles annonçaient au loin la considération du maître de la maison. — Il paraît que *Bragi*, comme

dieu de la poésie, de l'éloquence et de la conversation, présidait le banquet et occupait la place d'honneur au haut bout de la table. (Cf. v. 58 et *Vafth.* v. 73.)

VERS 46. — *Bragi* en parlant de soi ne se sert pas du pronom de la première personne; mais, par orgueil, il énonce son propre nom; c'est comme s'il disait : *Bragi*, cet Ase illustre, s'abaisse jusqu'à faire réparation d'honneur à *Loki*. — *Faire réparation avec l'écu* signifie « payer une amende en réparation d'honneur. » J'ai été obligé d'employer le mot *écu* (monnaie) dans le sens d'amende pour avoir un mot homonyme avec *écu* (bouclier) (vers 49). C'est seulement ainsi que je pouvais conserver, dans la traduction, le jeu de mots fondé sur une similitude de son dans les mots du texte *baugi* (amende) et *arm-bauga* (bouclier qu'on porte au bras). (Voyez Notes critiques et philologiques, v. 46 et 49.)

VERS 49. — *Loki*, pour railler *Bragi*, fait un jeu de mots, et dit que *Bragi* peut bien se passer d'un cheval de bataille et d'un *écu* (bouclier), parce que n'aimant pas à se battre, il n'a jamais besoin ni de l'un ni de l'autre. (Voyez Notes philologiques, v. 49.)

VERS 60. — « Profite du moment que tu es en colère pour te montrer héros; car dès que ce mouvement de colère sera passé, tu re-tomberas dans ta lâcheté ordinaire. »

VERS 61. — Sentence proverbiale pour dire que même le plus lâche, pendant qu'il est en colère, se sent assez de courage et assez de force pour braver son ennemi.

VERS 66. — *Idunn* est la femme de *Bragi*. C'est la déesse de la verdure de l'été; elle est la fille cadette de l'alfé *Ivald*.

VERS 68. — Un poète scandinave n'oublie jamais de louer dans les femmes la beauté des bras; de même qu'un poète arabe n'oubliera pas de chanter les yeux de gazelle, et le poète indien, la hanche bien arrondie. Il est dit de la fille du géant, *Gerdur*, que quand elle fermait la porte de la maison de son père *Gymir*, l'air et l'eau reluisaient de l'éclat de ses bras. Chez un peuple où la propreté était le seul moyen cosmétique pour relever les charmes naturels, l'expression *bras lavés* était aussi poétique que l'est pour nous l'expression de *bras d'ivoire*, *bras d'albâtre*. — Les mots *par trop*, expriment le blâme de ce qu'*Idunn* mettait tant de soin à charmer le meurtrier de son frère.

VERS 69. — Le fait mythologique auquel ce vers fait allusion, n'est entièrement inconnu ; je ne saurais dire si le meurtrier du frère d'*Idunn* est *Loki* ou *Bragi*, ou un autre.

VERS 74. — *Géfiou*. Dans *Gylfaginning*, p. 36, il est dit : la déesse « de la virginité, *Géfiou* est *vierge*, et toutes les filles qui meurent « *vierges* la servent. »

VERS 76. — *Loptr* est un des noms de *Loki*.

VERS 80. — *Le brillant jeune homme*, c'est sans doute *Loki* lui-même. *Loki* était beau et spirituel, mais d'un caractère méchant.

VERS 84. — *Le destin inmaable* (*örlög*, naudr) dépendait (comme la ἀνάγκη ou εἰμαρμένη des Grecs, et le *fatum* des Romains) d'une puissance supérieure même à celle des dieux. Il n'y avait que les dieux suprêmes qui eussent connaissance des décrets de la destinée, et qui fussent en état, dans certains cas, de les modifier à leur gré. — *Connaître le destin* veut donc dire : être du nombre des divinités suprêmes qui président à la destinée et qui peuvent, par conséquent, se venger cruellement de leurs ennemis.

VERS 86. — On croyait qu'*Odin* choisissait parmi les combattants, les héros les plus illustres pour les faire conduire par les Valkyries, à *Valhall*. (Voy. *Völ.* v. 99.) Les plus braves succombaient ainsi, tandis que les autres moins courageux restaient en vie, et jouissaient des avantages de la victoire. Le trépas des héros qui était l'effet de la faveur d'*Odin* paraissait être l'effet de l'injustice, car la justice semblait commander que le plus courageux triomphât du moins courageux.

VERS 93. — Le mythe auquel cette strophe fait allusion, est entièrement inconnu.

VERS 96. — *Magie noire*. (Voyez *Völuspá*, Introduction, p. 159.) — *Samsey* est une île au nord de la Fionie et à l'est du Jutland, entre l'*Alfasund* et le *Beltis-sund* ; elle a une longueur de trois lieues sur une de largeur. Il paraît qu'il y avait autrefois dans l'île un temple qu'on croyait avoir été bâti par *Odin* :

Stendr Angantýrs ausinn moldu

Satr í Samsey suonanverðri.

Cette île passait pour être le séjour des magiciennes, des sorcières,

et des fées. On rapporte qu'en 1576, une *Ondine* prédit à un paysan de *Samsø*, la naissance du roi danois *Chrétien IV*.

VERS 97. — Les *Valas* parcouraient le pays, et tout le monde s'empressait de les accueillir dans sa maison pour apprendre d'elles l'avenir. Plus tard, lorsque la divination dégénéra en magie, et que ce dernier art tomba en discrédit, on ne vit plus cet empressement de la foule. Les magiciennes étaient obligées de *frapper aux portes* pour s'annoncer et pour se faire recevoir, en payant de leur prétendue science l'hospitalité qu'on leur donnait, ou en mendiant devant les portes leurs moyens de subsistance. (Voyez *Völuspá*, Introduction, p. 156.)

VERS 98. — Sur les *différentes formes* que pouvaient prendre les sorciers, voyez *Völuspá*, Introduction, p. 160.

VERS 104. — Ce vers semble renfermer un ancien proverbe.

VERS 103. — Je ne sais pas pourquoi *Loki* veut jeter le blâme sur *Frigg*, par la raison qu'elle est fille de *Fiorgyne*. Il est vrai, *Fiorgyne* est un personnage si obscur, qu'à l'exception du nom, rien n'est connu de lui.

VERS 106. — *Vidrir* est un des noms d'*Odin*. — *Ve* et *Vili* sont les frères d'*Odin*. La tradition raconte qu'un jour *Odin* s'absenta pendant si longtemps, que les *Ases* désespérèrent de son retour. *Vili* et *Ve* se partagèrent les biens de leur frère, et se mirent tous les deux en possession de sa femme *Frigg*. Mais, quelque temps après, *Odin* revint et reprit sa femme. (Voyez *Ynglinga-Saga*, c. III, *Frá breðrum Odins*.)

VERS 108. — *Baldur*, fils d'*Odin* et de *Frigg*, venait d'être tué. (Voyez *Völuspá*, v. 130.) *Frigg* regrette son fils, qui, s'il vivait encore, vengerait l'outrage fait à sa mère.

VERS 115. — *Loki* était la cause de la mort de *Baldur*. (Voyez *Völuspá*, v. 130.)

VERS 120. — *Freyia* est la fille du Vane *Niordur* et la sœur de *Frey*. C'est la déesse qui préside au printemps, à l'amour et à la fécondité.

VERS 130. — *Loki* reproche à *Freyia*, d'abord, de se livrer à la magie (scidr) pour donner de l'amour à son propre frère *Frey* (cf. v. 146), et ensuite d'employer le même moyen pour charmer les autres *Ases*.

VERS 134. — *Ase lâche* désigne *Loki*. (Cf. v. 95.)

VERS 135. — Voyez vers 92, 95.

VERS 136. — *Niordur* est de la race des Vanes. (Voyez *Völuspá*, v. 113.) Lorsque les Vanes firent la paix avec les Ases, *Niordur* fut donné en otage à ces derniers. (Voyez *Völuspá*, vers 251; *Vafthrúdnismál*, v. 151.)

VERS 138. — *Hymir* est le nom de l'ôte qui possédait le grand chaudron dont il est parlé dans l'introduction de notre poème. (Voyez p. 321.) — Le mythe auquel il est fait allusion, n'est plus connu.

VERS 142. — *Un fils que tout le monde respecte*; c'est *Frey*.

VERS 143. — *Frey* portait le titre de *Follvǫldr goda* (prince des dieux) (voyez *Völuspá*, Notes critiques, v. 246); il était principalement adoré en Suède.

VERS 144. — « Ne dépasse pas la mesure dans les louanges que tu te donnes à toi même. »

VERS 146. — Dans *Ynglinga-Saga*, chap. xiv, il est dit que les Vanes avaient l'habitude de prendre pour femmes leurs propres sœurs, mais que cet usage était abhorré des Ases. Cette notice me semble fondée sur une ancienne tradition historique, et elle prouve que les Vanes sont réellement un peuple qui a vécu dans l'histoire, et dont le souvenir s'est conservé dans la mythologie. Les Vanes étaient probablement une tribu guerrière sortie de la Perse ou de l'Inde. On trouve encore dans la presqu'île en deçà du Gange, une tribu guerrière qui prétend descendre des anciens *Khatryas*, et parmi laquelle se trouve le même usage qu'on dit avoir été établi chez les Vanes. Anciennement, il était aussi permis aux guerriers, en Égypte, d'avoir leurs sœurs pour femmes; et un des Ptolémées voulant imiter et peut-être rétablir cet ancien usage, prit le nom de *Philadelphie*, et épousa sa sœur. On sait que les Grecs n'avaient aucune répugnance pour le mariage entre frère et sœur, et déjà dans l'*Odyssée*, il est dit que le dieu Éole maria ses fils à ses filles.

VERS 150. — *Faire pleurer une femme* signifie « l'abandonner après l'avoir séduit. »

VERS 152. — *Tyr* est fils d'*Odin* et d'une géante. (Voyez *Hymiskv.* v. 29.) On croyait que ce dieu n'aimait pas à voir les hommes vivre en paix; aussi avait-il le surnom de *Vigagud* (dieu des luttes). (Voyez *Shaldskaparmál*, p. 105.)

VERS 154. — Les Ases voyant le jeune *Fenrir* (voyez *Völuspá*, v. 180) devenir de jour en jour plus redoutable, imaginèrent une ruse pour pouvoir l'enchaîner; ils voulurent lui persuader de se laisser lier avec une chaîne qu'il romprait ensuite pour prouver sa force. Ils promirent de lui ôter ses liens s'il ne parvenait pas à les rompre lui-même. Le Loup soupçonnant le projet perfide des dieux, demanda qu'un d'eux mit la main droite dans sa gueule en gage de la promesse qu'ils venaient de faire. *Tyr* seul eut le courage de se sacrifier à la sûreté des Ases; il mit sa main dans la gueule de *Fenrir*. Comme les dieux, après avoir enchaîné le Loup avec une chaîne qu'il ne pouvait rompre, n'eurent garde de tenir leur promesse, *Fenrir* mangea la main de *Tyr*.

VERS 156. — *Tyr* répond, avec cette impassibilité qui lui est ordinaire: « Il est vrai, j'ai perdu ma main, mais toi, tu as aussi perdu ton « fils *Hrodursvitair* (*Fenrir*) qui ne se trouve pas bien non plus dans « ses fers. »

VERS 163. — *Un chiffon et un denier* désignent ici des choses d'aucune valeur. En vieux français, on se servait des expressions: *festu* (lat. *festuca*, fêtu, brin de paille), *baloi* (balai), *gant*, *feuille*, etc. Les Grecs disaient *γρό*; les Latins, *floccus*, etc.

VERS 164. — *Fenrir* fut enchaîné dans l'île de *Lyngvi*, située dans le lac *Amsvartnir*. (Voyez *Gylfaginning*, p. 35.)

VERS 165. — Voyez *Völuspá*, v. 182.

VERS 168. — *Frey* étant un jour monté sur le trône d'*Odin*, d'où le regard peut s'étendre sur tous les mondes, aperçut dans *Iotunheim* la belle *Gerdur*, la fille du géant *Gymir*. Il fut tellement épris d'amour pour *Gerdur*, qu'il tomba dans une langueur extrême, et ne put ni parler, ni manger, ni dormir. *Skirnir* son serviteur et son confident, promit de lui amener la charmante fille, s'il lui donnait son épée pour récompense de ce service. *Frey*, subjugué par sa passion, donna son épée redoutable pour avoir ce qui, dans ce moment, lui était bien plus cher que sa gloire, la belle *Gerdur*, l'objet de ses vœux. Cette histoire, une des plus attrayantes de l'*Edda*, est chantée dans le poëme intitulé *Skirnisfôr* (le voyage de *Skirnir*).

VERS 170. — Fils de *Muspá*. (Voyez *Völuspá*, v. 196.) — *La forêt*

Noire, est le uom de la grande forêt qui sépare *Asgard* (le séjour des dieux) de *Midgard* (la demeure des hommes).

VERS 172. — *Ingunnar-Frey* est le même nom que *Yngvi-Frey*. *Yngvi* paraît être l'aïeul de Freyr. Probablement, il y avait plusieurs ancicunes généalogies dans lesquelles figuraient le nom de Frey, et c'est pour indiquer à quelle race appartenait l'Âse Freyr qu'on a placé devant son nom celui de son aïeul. (Cf. *Yngl.-Saga*, e. XII.)

VERS 174. — La corneille passe, chez les Seandinaves comme chez beaucoup de peuples anciens et modernes, pour un oiseau de mauvais augure. Ses cris présageaient le malheur. La corneille est souvent confondue avec le corbeau, que les Arabes regardaient également comme un oiseau de mauvais augure; ainsi, le poète *El-Hârêthi*, appelle le corbeau le *Père du malheur*. Comme oiseau de mauvais augure, la corneille était détestée dans le Nord. Lorsque le roi de Suède Ottar eut été tué à la bataille de Vendil par les Danois, ces derniers firent en bois une corneille qu'ils envoyèrent aux Suédois en leur faisant dire que le roi Ottar ne valait pas plus que cette corneille de bois. De là est venu à Ottar le surnom de *Vendilkráki* (corneille de Vendil), nom d'autant plus injurieux qu'il était homonyme avec *Vendilkráka* qui signifie *protée*, *girouette*. (Voyez *Ynglinga-Saga*, c. XXXI.)

VERS 180. — *Beyggvir* est le serviteur de Frey et le mari de Beyla. Comme Frey préside à tout ce qui contribue à l'abondance et à la fertilité, et par suite à l'entretien des dieux et des hommes, son serviteur est chargé de faire la distribution des vivres. *Beyggvir* se pique d'être prompt et exact dans son service, et son plus grand plaisir est de voir des convives réunis à table.

VERS 186. — On ne sait pas à quel fait mythologique se rapporte le trait de lâcheté que Loki reproche à *Beyggvir*.

VERS 192. — Voyez *Völuspá*, v. 2.

VERS 196. — *Skadi*, est la fille du géant *Thiassi*, la femme de *Niordur* et la belle-mère de *Frey* et de *Freyia*.

VERS 197. — *Agiter librement sa queue* est une locution particulière pour dire, se laisser aller à sa *fougue*, à sa *pétulance*. La locution vient de ce que les chevaux, quand ils sont fougueux et fringants, agitent leur queue. (Cf. Notes critiques, p. 366.)

VERS 198. — Voyez *Völuspá*, v. 144, 145.

VERS 202. — Le père de Skadi, le géant *Thiassi*, était parvenu, avec le secours de Loki, à enlever la déesse Idunn. Loki, menacé par les Ases, entreprit de ramener la déesse ravie; il revêtit les ailes et le plumage de Freyia, et s'envola vers la demeure de Thiassi. Comme le géant était justement absent, Loki saisit Idunn et revole avec elle vers Asgard. Mais dans ce moment, le géant rentre chez lui, il voit Loki et Idunn dans les airs. Il revêt aussitôt la dépouille d'un aigle, et se met à la poursuite de Loki. Thiassi était sur le point d'atteindre Loki, tout près d'Asgard, quand il fut attaqué par les Ases qui le tuèrent. *Skadi* sa fille vint à Asgard demander satisfaction du meurtre de son père. Les Ases firent droit à sa demande, et lui offrirent de choisir parmi eux un époux. Elle choisit Niordur et s'allia ainsi à la race des Ases, sans cependant oublier et pardonner entièrement le meurtre commis sur son père.

VERS 208. — *Laufey* est la mère de Loki.

VERS 219. — *Hlórídi* (qui a un char étincelant), est un des noms de *Thór* (Tonnerre).

VERS 221. — *Thór* étant le dieu du tonnerre, son arrivée est annoncée par des coups de foudre qui font trembler les montagnes. Encore de nos jours, les paysans, en Suède, lorsqu'ils entendent tonner, disent en parlant de Dieu : *godgubben öker* (le bon vieux roule).

VERS 225. — *Beyggvir*. (Voyez v. 180.)

VERS 230. — *Míolnir* (marteau, qui moud, broie, écrase) est le nom du marteau de *Thór*. C'est une espèce de massue qui, lancée sur l'ennemi, l'écrase et revient dans la main du dieu. *Míolnir* représente la foudre. (Cf. *Karl Martel*; *Judas Makkabeus*, de מַכְבֵּי מַרְטֵל marteau.)

VERS 233. — *Jord* (la terre) est la mère de *Thór*.

VERS 236. — *Le Loup*. (Voyez *Völuspá*, v. 180, Notes explicatives.)

— *Le Père des Victoires* est Odin. (Voyez *Völuspá*, v. 217.)

VERS 239. — *Thór* menace Loki de le jeter à travers les airs jusque dans les régions de l'orient habitées par les Iotes.

VERS 241. — Loki ayant entendu prononcer à *Thór* le mot *orient*, en prend aussitôt occasion pour rappeler la mésaventure qui est arrivée à ce dieu dans une de ses expéditions en Orient. Pour rendre le jeu de mots plus sensible en français, j'ai mis dans la traduction *expédier* et *expédition*.

VERS 243. — Thôr est appelé le *Monomagne*, parce qu'il combat tout seul contre ses ennemis, et parce qu'il est le plus fort de tous les dieux et héros. (Voyez *Vafthr.* v. 160; *Völuspá*, v. 221.) Le mythe auquel il est fait allusion dans cette strophe, est le suivant. Thôr voyageait un jour avec *Loki* vers les régions de l'orient, trouva, sur le soir, une demeure entièrement ouverte sur le devant, et qui avait dans l'intérieur cinq chambres très-profondes. Les voyageurs résolurent de passer la nuit dans cette demeure. Ils furent bientôt réveillés par un bruit effroyable. Quel fut l'étonnement de Thôr, quand il vit que ce bruit était le ronflement d'un énorme géant couché à quelque distance de la maison ! Mais son étonnement augmenta encore lorsque le lendemain, à la pointe du jour, le géant ramassa par terre son gant qui n'était autre que la maison dans laquelle Thôr et *Loki* avaient passé la nuit. Alors le compagnon de *Loki* ne croyait plus être Thôr, ce dieu terrible et fort, le vainqueur de tous les géants.

VERS 245. — *Hrungnir* était un Iote qui avait une tête de pierre (voyez *Skaldskaparmál*, p. 110) ; il fut écrasé par Thôr avec le marteau (voyez v. 230) qui depuis ce temps a été nommé *Hrungnis bani* (meurtrier de *Hrungnir*). (Voyez *Hárbardsl.* v. 14, 15; *Hymiskv.* v. 16.)

VERS 251. — L'Iote énorme, dans le gant duquel Thôr avait passé la nuit, se nommait *Skrymnr* (criailleur). Il proposa à Thôr de lui tenir compagnie en route. Thôr y consentit, et mit ses provisions de voyage dans le sac du géant. Ils marchèrent toute la journée; et le soir, l'Iote se coucha en disant à Thôr que s'il avait faim, il trouverait de quoi manger, en ouvrant le sac. Thôr, se sentant un vif appétit, voulut délier les cordons du sac, mais tous ses efforts furent inutiles tant le nœud était serré. C'est que *Skrymnr*, qui voulait humilier le plus fort des Ases, avait lié les cordons par enchanement. Thôr ne voulant point éveiller le géant qui l'aurait raillé sur sa faiblesse, se coucha sans avoir apaisé sa faim.

VERS 257. — *Porte grillée des morts*. (Voyez *Völuspá*, v. 179.)

VERS 264. — Avant de s'en aller, *Loki* met le comble à sa méchanceté en insultant et maudissant jusqu'à *œgir*, la maître de la maison.

(1) *Loki*, pour échapper aux poursuites des Ases, prend la forme d'un saumon. Il s'agit ici sans doute de cette espèce de saumon qu'on appelle en Islande *godlax* (saumon divin), et qui a une couleur d'or ou de

feu. Le nom scandinave *lax* signifie proprement *luisant*, parce que le saumon a une couleur luisante. C'est aussi la signification du nom de *Logi* (luisant, flamme). Or *Lohi* et *Logi* sont souvent confondus dans la mythologie scandinave. (Voyez *Völuspá*, v. 202.) Le mythe dont il est question ici, repose donc sur un rapprochement trouvé entre le saumon divin qui a la couleur du feu, et Loki métamorphosé en poisson pour échapper aux poursuites des Ascs.

(2) *Franágr* signifie *brillant et resserré*; c'est sans doute un nom fictif pour désigner une cataracte dont les eaux, avant de tomber en cascades brillantes, sont resserrées entre les rochers.

(3) *Nári*. (Cf. *Völuspá*, v. 144, 145.)

(4) *Sigyne*. (Voyez *Völuspá*, v. 146.)

TROISIÈME PARTIE.

GLOSSAIRE.



INTRODUCTION.

La signification des mots résulte de la signification des lettres dont ils se composent : il faut donc connaître le sens des lettres pour pouvoir s'expliquer comment et pourquoi tel mot exprime telle idée. Les éléments des mots sont ou des voyelles, ou des consonnes. Les consonnes, dont le son ou la prononciation est plus pleine, plus matérielle que celle des voyelles, forment le corps des mots et en déterminent la signification particulière. Les voyelles ont une signification plus métaphysique : elles servent à indiquer les rapports logiques sous lesquels on doit envisager l'idée du mot exprimée par les consonnes. C'est pourquoi si, dans un mot primitif, on change une seule consonne, on change entièrement la signification du mot; au contraire, si l'on y change les voyelles, la signification reste la même, mais l'idée subit une modification par rapport au temps, au mode, à l'état actif ou passif, aux différents cas de la déclinaison, etc. On conçoit, d'après cela, que les voyelles, à elles seules, ne peuvent pas former ce qu'on appelle vulgairement des racines, ou ce que nous appellerons des thèmes de mots ¹.

¹ On objectera sans doute que la voyelle *i* a formé, en sanscrit, la racine इ (aller), en latin, le verbe *i-re*, etc. Nous répondrons que इ a perdu sa consonne, et que sa forme actuelle est dérivée de ग (Ga), soit par l'intermédiaire de य (Ya), soit par l'intermédiaire de हि (Hi). La forme du verbe latin *i-re*, est donc dérivée de *hire* comme

CHAPITRE I.

DE LA SIGNIFICATION DES VOYELLES.

Dans toutes les langues, il n'y a que trois voyelles significatives par elles-mêmes; ce sont *a*, *i* et *u* (*ou*), voy. p. 46. Toutes les trois se sont formées ou individualisées en sortant de la voyelle primitive *e* ou *ō*, espèce de *cheva* qui n'avait pas de signification logique, et qui servait seulement à rendre possible la prononciation des consonnes. Cet *e* muet est encore aujourd'hui la première voyelle que prononcent les enfants. Le vocalisme parvient à son apogée, du moment que les trois voyelles *a*, *i*, *u* se sont individualisées; puis il décline et revient à ses commencements, soumis en cela à cette loi constante de la nature, d'après laquelle la vieillesse se rapproche de l'enfance. Ainsi, de même que dans les langues primitives, *a*, *i*, *u* dérivent de *e* ou *ō* par l'intermédiaire de *è*, *é*, *o*; de même, on remarque, dans les langues dérivées, que *a*, *i*, *u* tendent à se rapprocher de *ō* ou *e* par l'intermédiaire des mêmes voyelles; voy. p. 46 et suiv.

Nous parlerons ici seulement de la signification des voyelles *a*, *i* et *u*, parce qu'elles seules sont à l'apogée du vocalisme, et expriment, par conséquent, le plus nettement leurs différentes significations respectives. Il suffit d'ailleurs de connaître la signification de *a*, *i* et *u* pour

amare de *hamare* (कामय). D'ailleurs, ce qui prouve que *i* ne peut pas être la véritable racine, c'est que le son *i*, comme nous le verrons, n'exprime pas l'idée de mouvement, mais l'idée d'intériorité.

connaître en même temps celle des voyelles qui en sont dérivées.

En général, la voyelle *a* est opposée par sa signification aux voyelles *i* et *u*; et ces deux dernières sont de nouveau opposées entre elles, de sorte que *i* forme contraste avec *u*. Ainsi, la voyelle *u* (ou), la plus sourde de toutes, exprime ce qui est *profond, couvert, inerte*; la voyelle *i*, au contraire, la plus aiguë de toutes, marque ce qui est *intérieur, pénétrant, vif*. Mais, bien que la signification de *u* et de *i* soit différente l'une de l'autre, ces deux voyelles ont cela de commun, qu'elles expriment plutôt un *état* qu'une *action*. C'est en cela qu'elles sont opposées à la voyelle *a* qui désigne ce qui est *extérieur, mobile, actif*.

Ce que nous venons de dire, d'une manière générale, de la signification de *a*, *i* et *u* doit trouver sa confirmation dans l'emploi que les langues primitives ont fait de ces voyelles pour exprimer, non-seulement les sensations de l'âme et du corps, mais aussi les catégories de l'entendement ou les rapports de lieu et de temps, l'actif et le passif, les différents modes du verbe, les cas de la déclinaison, etc. Examinons d'abord la différence dans la signification des *interjections* formées par *a*, *i*, *u* : car l'exclamation est la manifestation immédiate de nos sensations, et celle dont la signification est la mieux sentie et comprise par tout le monde. Or, si l'on analyse les interjections usitées, non pas dans nos langues modernes, mais dans les langues les plus anciennes qui sont encore l'expression fidèle de la nature, on trouvera confirmé ce qui a été dit ci-dessus. En effet, on remarque que *u!* (ou!) et les voyelles qui en sont dérivées, expriment une passion profonde et

repliée sur elle-même, comme la douleur, la crainte, l'horreur; que *i*! et ses dérivés marquent une passion vive et concentrée en elle-même, comme la joie intérieure; que *a*! et ses dérivés expriment bien moins une sensation passive [qu'une absence de passion, un léger mouvement de l'âme, se découvrant et s'épanouissant au dehors, comme la contemplation et l'admiration.

Considérons maintenant les voyelles *a*, *i*, *u* par rapport à leurs différentes significations de *lieu*. La voyelle *i* désigne l'intérieur. C'est pourquoi le *locatif* en sanscrit est exprimé par *i*; ex. : *pitarī* (dans le père). En arabe, *i*, à la fin d'un mot, exprime le régime indirect ou le *datif*; ex. : *bi'lmaliki* (dans le roi), *li'lmaliki* (au roi). Si la voyelle *i* désigne indifféremment le *datif* et le *locatif*, c'est qu'il y a réellement beaucoup d'analogie entre ces deux cas. Aussi le *locatif* sanscrit est-il devenu *datif* en grec et en latin; ex. : sansc. *pitarī* (dans le père); gr. *patri* (au père); lat. *patri* (au père); sansc. *pitr̥su* (dans les pères); gr. *patrasī* (aux pères).

La voyelle *u* désigne, non pas l'intérieur, mais le fond d'une chose ou le côté couvert, opposé à celui où l'on se trouve placé; ex. : sansc. *upa* (sur, auprès); lat. *sub* (sous); sansc. *ut* (mouvement partant du fond vers l'extérieur d'une chose); goth. *us*, etc.

Enfin la voyelle *a* désigne plus particulièrement ce qui est *extérieur*, comme on le voit nettement quand on compare entre elles quelques *particules de lieu*, ayant les mêmes consonnes, par conséquent la même signification fondamentale, mais des voyelles différentes qui modifient cette signification. Ainsi la particule lat. *in*, all. *in*, désigne

la direction *d'ici là vers l'intérieur*; au contraire, la particule sansc. *ana*, gr. *ana*, all. *an*, désigne la direction *d'ici là*, le long d'une chose à *l'extérieur*. La particule sanscrite *ut* signifie la *tendance vers*, qui part du *fond*, vers l'extérieur; et en latin, *ut* a la signification *métaphysique* de *afin que*; au contraire *ati*, en sansc. *ad*, en lat. marquent la direction *physique*, *visible* d'un objet vers *l'extérieur* d'une chose. La préposition sansc. *apa*, gr. *apo*, lat. *ab*, indique une dépendance *extérieure*, *visible*, *matérielle*; au contraire, sansc. *upa*, gr. *hupo*, marquent plus souvent une dépendance *intérieure*, *invisible*, *métaphysique*.

Après avoir vu quelle est la signification des voyelles *a*, *i*, *u*, par rapport au lieu, examinons maintenant quelle en est la signification par rapport au *temps*. La catégorie logique du temps dérive de celle du lieu : aussi, dans toutes les langues, les mots qui expriment les différents rapports de temps dérivent plus ou moins directement de mots qui désignent des rapports de lieu. C'est pourquoi ce qui a été dit des particules de lieu s'applique aussi avec les modifications nécessaires aux *particules de temps*. Ici il importe de montrer le contraste que *a* forme avec les voyelles *i* et *u*. Si au temps *présent*, la voyelle radicale est *a*, celle du temps *passé* est *u* ou *i*, et réciproquement; ex. : hébr. *prétérit*, *Katal*, *malak*; non-prét. (présent et futur), *yik'tol* (p. *yik'tul*), *yim'lok* (p. *yim'luk*). Arabe *prét.* : *kataba*; non-prét. *yak'tuba*. Hébr. *prét.* *kabéd* (p. *kabid*), *katon* (p. *katun*); non-prét. *yik'bad*, *yik'tan*. Arabe *prétérit*, *katiba*, non-prét. *yak'taba*. Le même contraste entre les voyelles se remarque dans les verbes des langues *teuto-gothiques*. C'est pourquoi toutes les conjugaisons de ces

langues se réduisent à *deux classes* ; la première renferme les verbes dont la voyelle radicale, au *présent*, est *a*, et qui, au *prétérit*, changent cet *a* en *i* ou en *u*. La seconde classe renferme les verbes dont la voyelle radicale est *i* au *présent*, et qui, au *prétérit*, changent cet *i* en *a*. Nous prendrons pour exemple les conjugaisons de l'islandais.

I^{re} CLASSE, 1^{re} espèce (présent *a*; prétérit *i*; participe présent *a*); 1^o prés. *fell* (p. *fall*), prété. *fiell*; 2^o prés. *græt* (p. *gråt*), prété. *griet*; 3^o prés. *sveip* (p. *svaip*), prété. *sviep*, 4^o prés. *hleyyp* (p. *hlaup*), prété. *hlióp*. 2^e Espèce (prés. *a*; prété. *u*; part.-prés. *a*); 5^o prés. *el* (p. *al*), prété. *ól* (p. *ul*).

II^e CLASSE, 1^{re} espèce (prés. *i*; prété. *a*; part.-prés. *i*); 6^o prés. *drëp* (p. *drip*), prété. *drap*; 7^o prés. *gîn* (p. *giin*), prété. *gein* (p. *gain*). 2^e Espèce (prés. *i*; prété. *a*; part.-prés. *u*); 8^o prés. *dryp* (p. *driup*), prété. *draup*; 9^o prés. *stël* (pour *stil*), prété. *stal*. Ces exemples montrent que l'opposition entre *a* et les voyelles *i* et *u* est aussi générale et aussi nettement dessinée dans les langues teuto-gothiques que dans les langues sémitiques. Mais en voyant que *a*, *i*, *u* se trouvent aussi bien dans le prétérit que dans le présent, on pourrait croire que ces voyelles n'ont pas une signification précise et fixe qui les rende propres à désigner exclusivement, soit le prétérit, soit le temps présent. Cependant cette circonstance tient à une tout autre cause; elle vient de ce que la désignation stricte et régulière des *temps*, au moyen de leurs voyelles respectives, se trouvait en contradiction avec l'usage que les langues primitives ont fait de ces mêmes voyelles pour désigner l'*actif* et le *passif*. Or, comme cette dernière distinction touchait de plus près à la signification ou à l'idée exprimée par le verbe, elle était plus

essentielle et plus importante que la distinction qu'on pouvait faire entre les voyelles pour marquer la différence des *temps*. C'est pourquoi la voyelle *radicale* (placée au *prétérit*, dans les langues sémitiques, et au *présent*, dans les langues germaniques) a dû exprimer de préférence, non pas les *temps*, mais la signification *active* ou *passive* du verbe, et par cela même les langues ont dû se contenter de désigner, par des voyelles différentes de la voyelle radicale, les temps différents de celui où elle se trouvait placée.

La désignation de l'*actif* et du *passif*, au moyen des voyelles, mérite surtout l'attention du philologue. Le *passif* est exprimé par les voyelles *i* et *u* qui, comme nous l'avons vu, signifient ce qui est *intérieur*, *inerte*, *métaphysique*; l'*actif* au contraire s'exprime par la voyelle *a* qui désigne ce qui est *extérieur*, ce qui est *visible*, ce qui *agit*. La signification active ou passive est aussi bien exprimée dans le nom que dans le verbe; mais comme c'est dans cette dernière espèce de mots qu'elle se fait le mieux sentir, nous ne donnerons pour exemples que des verbes. Toutes les fois qu'un verbe a une signification *active*, les langues sémitiques et indo-germaniques y mettent, comme voyelle radicale, la voyelle *a*; ex. : arabe *qatala* (tuer), *kataba* (écrire); isl. *gana* (lat. *distendere*), *tana* (étendre), etc. Dans les langues sémitiques, la plupart des verbes *actifs* peuvent devenir *passifs* en changeant la voyelle radicale *a* en *i*, et en observant, pour les autres voyelles, les règles euphoniques et grammaticales; ex. : *qutila* (être tué), *kutiba* (être écrit). Dans les langues germaniques, la voyelle radicale ne peut pas toujours être changée à volonté pour exprimer, tantôt l'*actif*, tantôt le *passif*. Il est même rare

de trouver ensemble, dans ces langues, des verbes, comme *gana* (étendre) et *gina* (être étendu), qui sont identiques quant au fond, et ne diffèrent entre eux qu'en ce que l'un est actif et l'autre passif. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que dans les langues indo-germaniques, beaucoup de verbes qui, primitivement, ont été actifs, ont changé la voyelle *a* en la voyelle *i*, parce que ces verbes ont pris, peu à peu, une signification *passive*. Ainsi, par exemple, le verbe *vasa*, qui en sanscrit signifie *se répandre sur, couvrir, s'établir*, a pris, dans les langues germaniques, la signification abstraite et passive d'*être*, et s'est changé en *visa*, *vira*. D'un autre côté, beaucoup de verbes qui, primitivement, avaient une signification *passive*, sont devenus *actifs* en gardant cependant leur ancienne voyelle passive *i*; ex. : *vita* (savoir), *finda* (trouver), *binda* (lier), *smida* (frapper), etc. Le même changement s'est opéré dans plusieurs verbes sémitiques qui, tout en ayant la forme de passifs, sont suivis d'un régime direct, comme, par exemple : arabe, *rakkimtahá* (tu as été miséricordieux envers elle).

Les verbes indo-germaniques dont la voyelle radicale est *u* avaient dans l'origine une signification passive, qui, plus tard, dans un grand nombre de cas, est devenue active; ex. : lat. *luere* (être lâché), *lâcher*, etc.; *lucere* (être saillant), *briller*; *fluere* (être répandu), *couler*. Sansc. *lupa* (lat. *distensum esse*), *séparer*, *briser*; lat. *rumpo*, etc. etc.

Quant à la différence qui existe entre *i* et *u*, par rapport à leur propriété d'exprimer le passif, on peut dire que, dans les langues indo-germaniques, *i* exprimait dans l'origine le passif proprement dit, tandis que *u* exprimait plus

particulièrement le neutre, comme on peut le voir par les exemples que nous venons de donner. Dans les langues sémitiques, *u* désignait originairement un état passif, *habituel* ou *permanent*; ex. : héb. *katon* (p. *kalun*), *être petit* (de nature); arabe *katzura* (être bref), *hhasuna* (être beau), etc. La voyelle *i*, au contraire, désignait un état passif *accidentel*; ex. : héb. *tzamée* (p. *tzamie*), *être altéré de soif*, *hhafetz* (être réjoui); arabe عَمِلَ (*être en peine*), عَلِمَ (*être enseigné*).

En arabe, les voyelles *a* et *u* ne servent pas seulement à exprimer l'actif et le passif, mais aussi les modes du verbe ou le subjonctif et l'indicatif. Ainsi la voyelle *u*, qui exprime le passif, l'état, la substance, l'indépendance, désigne l'*indicatif*, et par conséquent la voyelle opposée *a* désigne la dépendance ou le *subjonctif*; ex. : ind. *yaq'tulu*, *yaktubu*; subj. *yaq'tula*, *yaktuba*. D'après le même système et par analogie, la voyelle *a*, qui exprime l'état, désigne aussi le sujet, le cas indépendant ou le *nominatif*, tandis que *a* désigne le régime direct, le cas dépendant ou l'*accusatif*; ex. : nom. *mal'ku* (roi), acc. *mal'ka*; nom. *abd'u* (serviteur), acc. *abd'a*.

Après avoir vu les différentes significations des voyelles *a*, *i*, *u*, il nous reste à dire quelques mots des diphthongues. Nous avons eu déjà occasion de dire (p. 52) qu'il n'y a que deux diphthongues primitives; ce sont *ai* et *au* (aou). La diphthongue *ai* n'est qu'un renforcement de la voyelle *i*, de même que *au* n'est qu'un renforcement de *u*. C'est pourquoi la signification de ces deux diphthongues ne diffère point de celle des voyelles dont elles dérivent. *Ai* et *au* ne diffèrent de *i* et *u* que grammaticalement, c'est à dire

que certaines dérivations grammaticales exigent, à la place de *i*, le renforcement de voyelle *ai*, et à la place de *u*, le renforcement de voyelle *au*. Aussi, les diphthongues *ai* et *au* sont-elles appelées, par les grammairiens hindous, des *vriddhis* (augmentations) de *i* et de *u*.

CHAPITRE II.

DE LA SIGNIFICATION DES CONSONNES.

Les consonnes déterminent, comme nous l'avons dit, la signification des mots; chacune d'elles contribue pour sa part à former cette signification; chacune est un élément de la notion ou de l'idée exprimée par le mot. Les idées ou les premières notions de l'homme primitif résultaient des impressions, causées par les choses qui affectaient ses sens, principalement celui de la vue. L'homme primitif exprimait ses sensations en imitant ou en représentant exactement, par des gestes ou par des sons significatifs, correspondant à ces gestes, les différentes actions qu'il avait vu faire. Or, comme tout ce qu'on voit se voit dans l'espace, et que toute action se présente à l'œil comme une modification des rapports de lieu ou comme une succession de mouvements, il était naturel que l'homme primitif, pour exprimer sa pensée, désignât par le geste ou par des sons significatifs, les *mouvements* successifs qu'il avait vu faire. Ainsi, par exemple, l'idée d'*étendre* qui nous paraît si abstraite parce que nous rattachons nos idées à des mots et non pas à la *vue* matérielle des choses, cette idée, l'homme de la nature la conçoit d'une manière toute méca-

nique, et l'exprime par conséquent de même. Il voit qu'une chose s'allonge ou *s'étend*, c'est-à-dire que le point extrême de cette chose qui, auparavant, était *ici*, est maintenant *là*. Pour exprimer ce qu'il a vu, c'est à dire l'idée d'*étendue* qu'il a conçue par la vue, il fait le geste qui exprime *ici* et puis le geste qui exprime *là*, ou bien il articule le son *ta!* ou *da!* qui exprime par sa *nature même* ce que nous désignons par le mot *ici*, et puis le son *na!* qui exprime encore par sa nature même ce que nous désignons par le mot *là*. Ainsi se forme, d'une manière toute mécanique, le mot *tana* (*ici, là*) qui désigne *naturellement* et *nécessairement* l'idée d'*étendre* (gr. *τείνω*, lat. *ten(d)ere*, isl. *thana*, etc.)

Prenons encore un autre exemple. L'idée de *donner* n'existe pas d'une manière abstraite dans l'entendement de l'homme de la nature. Pour lui, cette idée est une image qui existe dans son imagination. Il voit qu'on *donne* en *étendant* la main *vers* la personne à laquelle on donne. C'est pourquoi il exprime l'idée de donner en étendant la main vers quelqu'un, et en accompagnant ce geste du mot *da!* (*là*), lat. *da-re*, ou bien il dit le mot NATANA (*tendre là*) *tendre vers*, lat. *in-TeN(d)ere*, héb. *נתן* (*donner*). On voit d'après cela que la langue primitive est comme une peinture; les actions et les passions sont retracées dans des mots qui expriment des gestes, des attitudes, des mouvements successifs, et c'est pourquoi les consonnes ou les éléments des mots désignent des *mouvements* ou des *rapports de lieu*. Il s'agit donc maintenant de déterminer la signification particulière à chaque consonne; nous expliquerons à cet effet le sens des consonnes *islandaises*. Tout ce que nous en dirons s'appliquera aussi aux consonnes

correspondantes dans les autres langues. Il est vrai que l'alphabet islandais est un des moins riches en consonnes : cependant il renferme toutes les consonnes des langues primitives, et il suffit de connaître le sens de ces consonnes primitives pour connaître en même temps la signification des consonnes qui en sont dérivées ou qui leur sont *homorganiques*, c'est à dire formées par le concours des mêmes organes de la voix. En effet, les sons homorganiques expriment le même sens général, et ils ne diffèrent entre eux que par de légères nuances. Ces nuances se sont établies à mesure que les langues dérivées spécifiaient et différenciaient davantage les idées vagues et générales des langues primitives, et exprimaient, par conséquent, ces différences par des nuances dans la prononciation des mots. Comme ces nuances se sont établies *différemment* dans les différentes langues dérivées, à cause de la différence des lois de l'euphonie et de la permutation des consonnes, c'est à la grammaire spéciale d'expliquer quelles sont les nuances qu'expriment les sons homorganiques dans chaque langue en particulier. Pour nous, qui considérons ici les langues dans leur état primitif, nous n'avons point à examiner ces légères différences, par la raison qu'elles n'existaient pas encore à cette époque ancienne. Nous rangerons donc dans une seule et même classe les consonnes qui sont homorganiques ou qui sont dérivées l'une de l'autre ; et nous préciserons, autant que possible, la signification propre à chacune de ces classes. L'ordre dans lequel se suivront les différentes classes est le suivant : nous parlerons d'abord des labiales, puis des dentales, ensuite des gutturales. C'est dans cet ordre que les enfants apprennent

à articuler les sons; ils prononcent d'abord les labiales, puis les dentales, et enfin les gutturales. A ces trois classes, nous ajouterons la classe des liquides, *R* et *L*, et la classe qui renferme la nasale *N*. Comme les consonnes doivent toujours être accompagnées d'une voyelle pour pouvoir être prononcées, nous ajouterons à chaque élément-consonne la voyelle primitive *e* qui, comme nous l'avons vu, n'a pas encore de signification précise.

Labiales *Ve*, *Be*, *Me*, *Pe*, *Fe*.—Ces labiales expriment le sens du mot *sur*, et désignent l'idée de *répandu sur*, de *surface*, que cette surface soit la supérieure ou l'inférieure, qu'elle soit horizontale ou verticale; ex. : hébreu *Be* (sur, auprès, dans); ar. *Bi* (sur, auprès, dans); gr. *ePi* (sur, auprès); sansc. *uPa* (sur, auprès); gr. *huPo* (sous, vers); lat. *suP* (sous, vers); goth. *Bi* (sur, à); vieux all. *Pi* (sur, à). L'idée *sur*, envisagée sous le point de vue *actif* ou combinée avec l'idée de mouvement, produit la signification de *vers*, et exprime aussi l'idée de ce qui se *répand*, de ce qui est *plan*. Ainsi, en sanscrit, *Va* signifie ce qui se *répand*, *l'air*, *l'eau*; héb. *Maï* (eau). L'idée de surface *plane* se montre davantage dans le mot sanscrit *aP* (eau) (cf. lat. *æqvor*, *aqua*; all. *eBen*). L'idée de *plat*, *uni* engendre celle d'*égalité*, de *parité*; c'est pourquoi les mots sanscrits *Va*, *iVa*, *ēVa* signifient *égal*, *semblable*, *de même que*, *aussi*. Le mot *Va* est devenu conjonction préfixe, *et de même que*, en zend et dans les langues sémitiques; ex. : ar. *Va-* (et); éthiop. *Va-* (et); héb. *Ve*, *Va-* (et) : en latin il est devenu une particule disjonctive enclitique; ex. : plus*Ve*, minus*Ve*, si*Ve*, etc. L'idée de *répandre*, *étendre*, prise dans un sens plus abstrait, signifie

éloigner, dériver, descendre. Telle est la signification des prépositions suivantes : sansc. *aVa*, *aPa*; gr. *aPo*; lat. *aB*; goth. *aF*-; v. h. all. *aP*-, etc. etc. Enfin l'idée de *sur, au-près*, produit celle de *présent*, et cette dernière fait naître l'idée d'*objet*, que ce soit une *personne* ou une *chose*. C'est pourquoi, dans les langues indo-germaniques, *Ma* désigne la *première personne* du singulier, et *Mas* la *première personne* du pluriel; ex. : sansc. *Ma-t* (de moi), *Mayi* (en moi), etc. *as-Mi* (je suis), *s-Mas* (*nous sommes*); gr. *Mé* (moi), *es-Mi* (je suis), *es-Mès* (*nous sommes*); lat. *Mé* (moi), *su-M* (je suis), *su-Mus* (*nous sommes*), *era-M* (*j'étais*), *era-Mus* (*nous étions*); goth. *i-M* (je suis), *siju-M* (*nous sommes*); v. h. all. *pi-M* (je suis), *pira-Mès* (*nous sommes*), etc. Dans quelques cas, *Ma* s'est changé en *Na*; ex. : sansc. *Nas* (*à nous*); lat. *Nos* (*nous*); gr. *Nói* (*nous deux*); dans quelques autres cas, il s'est changé en *Va*; ex. : gothique *Veis* (*nous*), *Vit* (*nous deux*); sansc. *Vam* (*à nous deux*). Dans les langues sémitiques, le pronom personnel *Ma* s'est changé en *Na*; ex. : héb. *aNi* (moi), *aNu* (*nous*), *katab'Ti* (p. *katab'Ni*) (*j'ai écrit*), *katab'Nu* (*nous avons écrit*), *èk'tób* (p. *aN'k'tób*) (*j'écrirai*), *Nik'tób* (*nous écrirons*). Cependant l'ancienne forme *Me* s'est conservée dans les participes et quelques substantifs, avec la signification primitive de *personne qui*, ou *chose qui*; ex. : ar. *Maq'tulu* (*qui est tué*); héb. *Mekuttab* (*qui est écrit*), *Mal'koakh* (*qui est pris*), *butin*, etc. Ce *Ma* répond exactement à la terminaison *Ma* dans beaucoup de mots indo-germaniques; ex. : sansc. *saMa* (*cette personne, cette chose*); lat. *ideM* (*cette personne, cette chose*); sansc. *bháMa* (*chose qui brille*), *soleil*; *tigMa* (*qui est aigu*), etc. etc. Dans les lan-

gues sémitiques, l'ancienne forme *Ma* s'est encore conservée comme pronom *interrogatif*; ex. : héb. *Mi* (qui?), *Mah* (quoi?), etc. En résumé, les consonnes labiales expriment l'idée de *sur*, d'où découlent toutes les autres significations. Le geste qui correspond à ces différentes significations est celui qui consiste à placer le plat de la main sur la poitrine. Ce geste indique l'idée de *sur*, *couvrir*, *aplatir*, et l'idée de *présence*, de *personnalité*, etc.

Dentales. *Te*, *De*, *ʔe* (*Se*, *Re*). — Aux consonnes dentales, nous devons ajouter la sifflante *S* parce que, dans toutes les langues, elle est née de l'assibilation d'une dentale (voy. p. 93). Il est vrai que *S* provient quelquefois d'une gutturale sifflante (*ch*) qui a rejeté son élément guttural (voy. p. 77); mais ce cas est bien rare, et le plus souvent *S* dérive d'une dentale, principalement de *T*. Puisque nous rangeons dans cette classe la sifflante *S*, nous devons aussi y ranger une certaine espèce de *R*, car ces *R* dérivent immédiatement de la consonne *S* (voyez page 76).

Les consonnes de cette classe expriment la *désignation* la plus précise d'une chose, en la montrant pour ainsi dire du doigt. Elles signifient donc ce que nous exprimons par le mot *ce*! C'est pourquoi les dentales servent principalement à former des pronoms *démonstratifs*; ex. : ar. *Sá* (ce); héb. *Sè* (ce), *èT* (accus. ce); éthiop. *Se* (ce); sansc. *Sas* (ce), *Tam* (acc. ce), *eSaS* (celui-ci), *iDam* (celui), *asTi* (il est), *sanTi* (ils sont). Gr. *Dé* (ci), opposé à *men* (là); *To* (ce), *Toï* (les), *esTi* (il est), *enTi* (ils sont). Lat. : *iS* (ce), *iSTe* (celui-ci), *iD* (cela), *iDem* (ce même); *esT* (il est), *sanT* (ils sont). Goth. : *Sá* (ce), *ʔai* (eux), *saltiTh* (il saute),

saltanD (lat. saltant). V. h. all. *DēR* (ce), *Diē* (les), *valliT* (il tombe), *vallanT* (ils tombent).

La classedes dentales forme aussi des adverbes de *temps*; ex. : sansc. *TaDā* (dans ce temps); gr. *ToTé* (alors); latin *Tunc* (alors); goth. *Thā* (alors); v. h. all. *Da* (alors); ar. *iDs*, *iDsan* (alors); héb. *àD*, *àS* (alors).

Comme la personne la plus proche qu'on puisse désigner est celle à qui l'on parle, les dentales et leurs dérivées servent à marquer la *seconde personne*; ex. : ar. *anTa* (tu), *anTum* (vous); *kumTa* (tu étais debout), *kumTum* (vous étiez debout). Héb. : *atTah* (tu), *atTēm* (vous); *qatalTa* (tu as tué), *q'talTēm* (vous avez tué). Sansc. *Tvam* (tu); *dadāSi* (tu donnes); *baraTha* (vous portez). Gr. *Tu*, *Su* (toi); *histēS* (tu places), *histaTé* (vous placez). Lat. : *tu* (tu); *legiS* (tu lis), *legiTis* (vous lisez). Goth. : *Thā* (tu); *saltiS* (tu sautes), *saltiTh* (vous sautez). V. h. all. : *Dū* (tu); *valliS* (tu tombes), *vallaT* (vous tombez).

Comme il faut nécessairement, pour qu'on puisse *montrer* une chose dans tel ou tel état, que cette chose ait réellement déjà passé dans cet état, la particule démonstrative *Ta* indique aussi le temps *passé*, et le *passif* des verbes dénominatifs, dont la conjugaison est *faible*, c'est-à-dire qui n'ont plus la faculté d'exprimer le temps passé et le passif par le changement de la voyelle radicale (voyez page 375); ex. : sansc. *ukTas* (voici qui est dit), *dit*; *patiTas* (voici qui est tombé), *tombé*; gr. *lekTas* (dit); lat. *factus* (fait); goth. *aljiThs* (nourri); *aljiDa* (j'ai nourri); v. h. all. *neriTér* (conservé), *neriTa* (j'ai conservé), etc. Comme la signification *réfléchie* dérive de la signification *passive*, la particule *Ta*, qui exprime le passif, peut aussi expri-

mer le pronom *réfléchi*. Ainsi, dans les conjugaisons *faibles* des verbes sémitiques, *Ta* exprime quelquefois le passif, mais le plus souvent le *réfléchi*; ex. : héb. *hiT'makker* (être vendu), *hiT'qaddesh* (être sanctifié), *se sanctifier*; ar. *Taqattala* (se tourmenter, s'ingénier), *Taqátala* (lat. invicem percuti), *se frapper* réciproquement; Tarásala (all. gegenseitig beschickt werden), *s'envoyer* réciproquement, etc. etc.

Nous avons encore à considérer les dentales et leurs dérivées par rapport à leur signification *active*, ou par rapport à l'idée de mouvement. Cette classe exprime la *direction* d'une chose vers un point *indiqué*. Comme ce point peut être plus ou moins rapproché de la personne qui parle, les dentales expriment également bien le mouvement *d'ici là* et le mouvement de *là ici*, le mouvement de *haut en bas* et le mouvement de *bas en haut*; ex. : sanscrit *aTi* (vers), *uT* (dehors); gr. *èS* (vers), *-Dé* (δόμονδε), *vers*; lat. *aD* (vers), *uT* (vers), *afin que*; goth. *aT-* (vers), *Du-* (vers), *uT-* (dehors), *uS-* (dehors); v. h. all. *aZ-* (vers), *Zó-*, *Zē-* (vers), *ûZ-* (dehors), *uR-* (lat. ex), *aR-*, *iR-*.

Tout mouvement peut être considéré sous le point de vue de l'éloignement, de la séparation, ou sous celui de la jonction, du rapprochement. La signification de *séparation* est celle de la suffixe dentale *-T, -D*, qui indique l'*ablatif* dans les anciennes langues indo-germaniques; ex. : zend *garóiT* (de la montagne); sansc. *tasmāT* (de là); v. lat. *prædaD* (de la proie). Le génitif est dérivé de l'*ablatif*; c'est pourquoi le *S*, qui caractérise ce cas dans presque toutes les langues indo-germaniques, n'est autre que l'assibilation du *T* de l'ancien ablatif. La signification

de l'S est donc aussi la même que celle du T, seulement elle est plus métaphysique parce qu'elle est dérivée. Ainsi, tandis que l'ablatif exprime la séparation matérielle et physique, le génitif désigne la séparation métaphysique, la dérivation, le rapport de l'effet à la cause, etc. L'idée de séparation, d'éloignement est encore exprimée dans les particules suivantes : gr. *-Then* (d'ici là); lat. *Dé* (de), *Dé-*, *Sé-*, *DiS-* (pour *Dé-Sé*); goth. *DiS* (pour *Du-uS*); v. h. all. *Zi-aR-*, *ZëiR*, etc. Au contraire, l'idée de jonction se montre dans l'adverbe grec *éTi* (ajouté à), *encore*, et dans la conjonction latine *eT* (et). En résumé, les dentales et leurs dérivées ont deux significations principales d'où découlent toutes les autres : l'une est *ce!* qui désigne les objets dont il est question, l'autre est *vers ce!* qui indique la direction. Le geste qui exprime la signification des dentales est celui par lequel on montre du doigt un objet, ou par lequel on en montre la direction.

Gutturales K, G, Y, H. — Les gutturales ont, comme les dentales, une signification *démonstrative*, avec cette différence que les dentales désignent l'objet d'une manière absolue, tandis que les gutturales le désignent *relativement* à d'autres objets; ex. : lat. *Cis* (ce côté, opposé à l'autre), *en deçà*; *eCCé* (*ce! de ce!* voyez-le de ce côté!), *le voilà*. Hébr. *Hée* (eh!), *le voilà!* Goth. *iK* (ceci! opposé à Tu, cela!), *moi*; sansc. *aHam* (moi); gr. *éGo*; lat. *éGo*; hébr. *anóKi*. D'après cela on conçoit pourquoi les pronoms *relatifs* primitifs sont tous formés de gutturales. Les pronoms *démonstratifs*, formés de gutturales, sont toujours plus relatifs que ceux formés de dentales, ainsi : lat. *HiC*, *HæC*, *HoC* (*ce*, dont il s'agit), est moins fortement dé-

monstratif et plus relatif que *iS*, *iD*; héb. *Hal-* (le, la), ar. *Hae* (lui) sont des pronoms démonstratifs moins absolus que *Sèh*. Aussi arrive-t-il que dans les langues sémitiques, la particule démonstrative *Ta*, qui marque la seconde personne, se change en *Ka* toutes les fois qu'elle n'est pas absolue, mais relative et dépendante, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle est régime; ex. : héb. *q'taluKa* (ils t'ont tué), *q'taluKem* (ils vous ont tué), *l'Ka* (à toi), *b'Kèm* (en vous), etc.

Comme l'idée de disjonction implique nécessairement l'idée de relation, les gutturales qui expriment la relation, servent aussi à former des particules *disjonctives*; ex. : anglo-sax. *Gē-Gē* (lat. cum-tum); allem. *Yé- Yé*.

La particule *Ta*, nous le répétons, désigne les objets d'une manière absolue : les objets à désigner n'étant pas considérés par rapport à d'autres objets de la même espèce, ne peuvent pas être confondus avec ces derniers; l'indication est par conséquent précise, certaine, affirmative. La particule *Ka*, au contraire, désigne les objets d'une manière relative; les objets à désigner sont considérés, par rapport à d'autres objets de la même espèce, avec lesquels on pourrait les confondre; l'indication n'est donc ni absolue, ni précise, ni affirmative. Cette particule indique par conséquent une espèce d'incertitude dans l'esprit, et cette incertitude fait naître la *question*. C'est pourquoi les gutturales forment non-seulement les pronoms relatifs, mais aussi les pronoms *interrogatifs*. D'un autre côté, l'incertitude ou l'état de l'esprit de ne pouvoir s'expliquer une chose, produit l'étonnement, et par suite l'exclamation : en effet, l'exclamation *quel homme !* n'est qu'une autre

manière de dire : comment peut-on être un tel homme ? C'est pourquoi les gutturales, qui forment des pronoms interrogatifs, peuvent aussi former des mots *exclamatifs*. Nous donnerons, comme représentants de la nombreuse famille des mots relatifs, interrogatifs et exclamatifs, les exemples suivants : héb. *Il^a* (particule interrogative) ; sanc. *Kas* (qui), *Ya* (qui), *Yadi* (quand) ; gr. *Poté* (pour *Koté*), quand ; *Pós* (p. *Kós*), comment ; lat. *Qui* (qui) ; goth. *Hvas* (qui) ; v. h. all. *Hvēr* (qui), etc. etc.

Quant à leur signification *active*, les gutturales désignent le mouvement considéré sous le point de vue *relatif*, c'est-à-dire non comme direction, mais comme *jonction* ou *disjonction*. Ainsi, en gothique, la particule prépositive *Ga-*, v.-h.-a. *Ka-*, *Ki-*, de même que la particule latine *Con-*, exprime l'idée de *jonction* ; au contraire, en grec, la préposition *eK* exprime l'idée de *disjonction*, de séparation. La particule gothique *Ga-* se trouve ordinairement dans les mots dont le sens primitif était tel qu'il se combinait facilement avec l'idée de jonction, d'alliance, de société, de réunion. En cela, *Ga-* diffère essentiellement de la particule *Du-*, *Tu-*, qui, nous l'avons vu, signifie aussi *vers*, mais qui exprime une jonction fortuite dans laquelle il n'y a aucune relation intime, naturelle, nécessaire entre les objets qui se joignent.

En résumé, les gutturales expriment d'une manière générale l'idée de rapport ou de relation. Cette idée qui est une des principales catégories de l'entendement humain, a produit une infinité d'autres idées que le logicien peut suivre dans leurs filiations et leurs rami-

fications à l'aide des indications fournies par l'analyse comparative des langues.

Les gestes qui expriment les différentes significations des gutturales, se font tous avec les deux mains, comme pour indiquer la relation existant entre deux termes. Ainsi, pour désigner la jonction ou la séparation, le geste naturel consiste à rapprocher ou à séparer les deux mains; de même que pour exprimer la question, l'étonnement, l'admiration, on étend ou on lève les deux mains ensemble.

Liquides *Re*, *Le*. — Ces deux consonnes ont eu, dans l'origine, la même signification, et les différentes langues n'ont préféré l'emploi de l'une ou de l'autre, que selon qu'elles avaient une plus ou moins grande facilité à prononcer *R* ou *L*. Originellement la lettre *R* n'était pas liquide, c'était au contraire une consonne forte née de *Q*, la plus forte des gutturales (voyez p. 76). Cet *R* guttural, différent par son origine du *R* faible né de *S*, est devenu peu à peu plus doux, plus liquide, et a engendré le son *L*. Pour indiquer l'analogie qu'il y a entre *L* et *R* et pour rappeler la nature plus liquide de *L*, cette lettre (𐤋) se trouve placée dans l'alphabet après la gutturale *K* (𐤎), de même que *R* (𐤓) se trouve placé après la gutturale *Q* (𐤒) dont elle est dérivée. Mais *K* est une consonne plus douce que *Q*; on peut donc établir les rapports suivants : *K* est à *Q* comme *L* est à *R*, et *K* est à *L* comme *Q* est à *R*. Comme la prononciation de *R* était rude dans l'origine, cette lettre exprime l'idée d'*éruption*, de *sortie*, de *saillie*, d'*éminence*, de *grandeur* (cf. gr. *aRi-*, *eRi-*, *aRistos*). Dans le sens actif, *Ra* signifie *s'étendre*, *aller*,

saillir, s'élever (cf. sansc. *Ri, R*). La liquide *L* indique généralement l'idée d'*élan*, de *longueur*, d'*éloignement*. La signification d'*éloignement* fait que *L* combiné avec une particule démonstrative, produit l'idée que nous exprimons par le mot *là!* (*ce qui est éloigné*). Exemple : hébr. *haL-* (cela) *le*; *elLèh* (lat. *ilLos, ilLas*); *èL* (là) *vers cet endroit-là*; *Le-* (là!) *vers*, particule qui exprime ordinairement le datif. Lat. *ilLud* (cela); *aLius* (le plus éloigné) *l'autre*; *aLter* (le plus éloigné des deux) *l'autre*; *uLtra* (du côté éloigné) *au delà*. Gr. *alLos* (l'autre), etc.

Le geste qui exprime les différentes significations de *R* et de *L*, est celui qui consiste à étendre le bras, ou à le porter brusquement en avant.

Nasale *N*. — Quant à la prononciation, la consonne nasale *N* a beaucoup d'affinité avec la labiale nasale *M*. C'est pourquoi dans toutes les langues, ces consonnes se permutent quelquefois entre elles, de même que dans l'alphabet elles se trouvent placées l'une à côté de l'autre. Quant à la signification, *N* diffère de *M*, et se rapproche davantage de la liquide *L*. En effet, *R* et *L* désignent, l'un et l'autre, l'idée d'*éloignement*, d'*extension*. Ainsi, en sanscrit, on dit *aNyas* (celui-là) *l'autre*; en latin, *aLius*; en goth. on dit *aNthar* (l'autre); en latin, *aLter* (l'autre). L'idée d'*éloignement* produit celle de *négation*, car on *éloigne*, on rejette la demande, la proposition, quand on s'y refuse, ou quand on la nie. La négation s'exprime aussi tantôt par *L*, tantôt par *N*, mais le plus souvent et le plus énergiquement par cette dernière consonne; ex. : araméen *La* (non); hébr. *aL, Lô* (non), *Nôe* (éloigner, empêcher); sansc. *aN-* (non-), *a-* (p. *aN*) *non*, *Ma* (p. *Na*)

non; gr. aN- (non-), a- (p. aN) *non*, Nè- dans *νηπιαθης*, etc.; lat. Ne; Ne- dans *nemo*, etc.; NoN (non), iN- (non) dans *iniquus*, etc.; isl. ó- (p. uN-, non-), etc. etc. De l'idée d'*extension* dérive celle de *direction*, soit de direction en *bas*, ou le *long* d'une chose, ou *vers*, ou *après* une chose; ex. : sansc. á- (p. aN-) *vers*; aNa (après); Ni (en bas); gr. aNa (le long); lat. iN (vers), etc.

Le geste qui exprime les différentes significations de *N*, est celui qui consiste à porter la main de gauche à droite. C'est, en effet, le geste qu'on fait pour éloigner, pour refuser une chose, ou pour indiquer qu'un objet descend, s'étend le long de, s'en va, etc.

CHAPITRE II.

DE LA FORMATION DES THÈMES.

Nous venons de voir quelle est la signification des différentes lettres, ou des éléments dont se composent les mots. Ces éléments sont, pour ainsi dire, les matériaux qui, combinés de différentes manières, produisent les *thèmes* dont dérivent les *mots*. Les thèmes forment, par conséquent, la charpente ou le corps des mots, abstraction faite de leurs terminaisons, et de tout changement purement euphonique et grammatical.

Les thèmes les plus simples sont ceux qui ne renferment qu'une *seule* consonne. Dans cette première classe, se trouvent les thèmes dont dérivent les mots qui désignent le lieu ou le temps, ou les différentes relations de lieu et de temps. De ce nombre, sont les pronoms, les

prépositions, les conjonctions, et en général, la plupart des petits mots appelés particules. Il y a aussi quelques *verbes* formés de thèmes à *une* consonne. Ainsi, par exemple, la labiale *Pe* (sur) prise dans le sens actif ou comme verbe, signifie *se mettre sur, couvrir, protéger*; sansc. पा. La dentale *Te* (cela) forme le verbe *Ta* (là), *déposer*; (sansc. था; gr. τί-θη-μι), ou le verbe *Da* (là! tenez!), *donner* (lat. *dare*, gr. δι-δω-μι). La gutturale *Ge* (voyez p. 390) forme le verbe *Yu*, *joindre* (sansc. यु); ou le verbe *Ga* qui signifie *aller vers* [sansc. गा, या, gr. (H)έω (*Hiè-mi*, faire aller, envoyer) lat. (H)*ire*], ou *laisser derrière, quitter* (sansc. ह्य), parce que *joindre* et *quitter* sont des idées corrélatives. La liquide *Re* (éruption, mouvement) forme le verbe *aRa*, *marcher* (sansc. र). La liquide *Le* (élan), prise dans le sens actif, forme le verbe *aLa* (élancer), *élever*; lat. *altus* (élevé), *alere* (élever), *nourrir*.

Les verbes à une consonne sont en petit nombre, parce que l'idée d'une action peut rarement s'exprimer par un seul geste, un seul mouvement, un seul son; mais elle s'exprime le plus souvent par deux mouvements représentés par deux éléments phoniques ou par deux consonnes. Aussi, le thème verbal primitif se compose-t-il ordinairement de deux consonnes ou de deux syllabes; exemples :

Pa (sur) + *KA* (mouvement) = *PAKA* (mouvement sur),
atteindre, prendre (sansc. पश्य; goth. *fanga*).

Ka (mouvement) + *Pa* (sur) = *KAPA* (mouvement vers),
tendre, atteindre, prendre (goth. *giban*; lat. *capio*).

Ta (ici) + *Na* (là) = *TANA* (mouvement d'ici là), *tendre*
(sansc. तन्; gr. *τείνω*, etc.).

Ta (ici) + La (là) = TALA (mouvement d'ici là), *répandre, lâcher* (sansk. तल; gr. τῆλλω).

La (là) + Ta (voici!) = LATa (le voici!), *répandre, lâcher, laisser* (goth. létan, etc.)

Ra (éruption) + Ga (mouvement) = RAGA (sortir, surgir), *s'élever, être éminent, briller*.

Va (lat. ab) + Ga (mouvement) = VAGA (s'en aller), *se mouvoir*).

Na (là) + Pa (sur, vers) = NAPA (s'étendre vers), *avancer, saillir* (isl. nef, nez), etc. etc.

Dans les langues sémitiques, les verbes que les grammairiens arabes désignent sous le nom de *creux*, correspondent aux verbes indo-germaniques à deux consonnes; ainsi, par exemple : שׁוּב (placer) correspond à SUTA (être assis), רָם (être grand) à RAMa (être fort), נָסָה (être élevé) à NaPa (saillir), etc. Ces verbes sont en petit nombre, parce que les thèmes des verbes sémitiques sont devenus, pour la plupart, de trois syllabes ou de trois consonnes, en ajoutant aux thèmes primitifs bissyllabiques, une consonne préfixe ou une consonne suffixe. Cette syllabe ajoutée peut être appelée syllabe *déterminative*, parce qu'elle ne fait que préciser et restreindre la signification du thème primitif bissyllabique. Ainsi, le thème KATA, *atteindre, frapper* (lat. cado, cudo) a formé, en hébreu, les verbes à trois syllabes suivants : כָּדַד, כָּדַע, כָּדַץ, כָּדַב, כָּדַר, כָּדַן, כָּדַל, etc. En retranchant la dernière consonne de ces verbes, la signification *spéciale* disparaît, mais l'idée *générale* reste. Cela prouve que ce sont proprement les deux premières consonnes qui forment le sens du verbe, et que la troi-

sième n'est ajoutée que pour préciser et restreindre la signification générale du thème primitif. Parmi les préfixes déterminatives, celle qui est la plus fréquente est la préfixe ב. Si l'on compare les verbes ב-פח, ב-סך, ב-דח, etc. aux verbes creux פוץ, סוץ, דוץ, etc. on trouve que ces deux espèces de verbes ont été identiques dans l'origine, et qu'ils ne diffèrent maintenant les uns des autres que par la légère modification apportée à la signification des verbes bissyllabiques par l'addition de la préfixe ב qu'on pourrait traduire en allemand par *hiN* : ainsi סוץ (all. *giessen*), בסך (all. *hiNgiessen*), דוץ (all. *stossen*), בדח (all. *hiNstossen*), etc.

Ce que nous venons de dire des langues sémitiques, s'applique aussi aux langues indo-germaniques qui ont suivi exactement la même méthode dans la formation des thèmes de plus de deux consonnes, en ajoutant aux thèmes primitifs bissyllabiques tantôt une consonne préfixe, tantôt une consonne suffixe. Ainsi, la dentale *De*, *Te* (dont la signification correspond au mot latin *ex*, ou au gothique *uS*, *Du*) en s'ajoutant au thème *RA GA* (élever), forme les thèmes dérivés *T-RA GA* (lat. *ex*, *regere*), *tirer*, *traîner*, *D-RA GA* (lat. *ex*, *tollere*), *soulever*, *emporter*. Si le thème bissyllabique à deux consonnes commence par une labiale ou une gutturale ou la liquide *L*, la dentale préfixe se change ordinairement en *S* ; ex. : de *PA KA* (lat. *capere*) s'est formé *S-PA KA* (*excipere*, *percipere*), *apercevoir* ; de *MI TA* (lat. *mittere*) s'est formé *S-MI TA* (*emittere*), *jeter*, *frapper* ; de *LA GA* (lancer) s'est formé *S-LA GA* (*lâcher un coup*), *frapper* ; de *MA GA* (étendre) [lat. *magnus* (élancé), μακρός (long), *macer* (mince), μικρός (petit)] s'est

formé S-MA_{GA} (élancer, amincir), *σμικρός* (menu), etc. etc. Les préfixes labiales Be, Pe, Fe, Ve, Me, dont les significations sont exprimées par les particules lat. aB, goth. uP-Ba-, sansc. aVa, entrent dans la composition de beaucoup de thèmes dérivés. Ainsi, de LA_{TA} (répandre) se forme F-LA_{TA} (surface, plat); de RA_{KA} (éruption) se forment B-RA_{KA} (rompre, casser), M-RA_{GA} (crever), *poindre*, V-RA_{GA} (lat. *ab, regere*, détourner), *pousser, chasser*; de LU_{GA} (être répandu) est formé F-LU_{GA} (s'envoler), lat. *f-luctus* (qui se répand), *flot*, héb. FA-LAG (se répandre). Beaucoup de thèmes qui commencent par les liquides L, R ou la nasale N, ont pour préfixes les gutturales Ge, Ke, He, dont les significations sont exprimées par la particule goth. GA (lat. *Con-*), et la préposition grecque eK (lat. *ex*). G-LU_{HA} (lat. *elucere*) est formé de LU_{HA} (être saillant, brillant); G-RA_{HA} (*ex-surgere*)*, *croître*, est formé de RA_{KA} (s'élever); K-LA_{KA} (lat. *conculere*), *claquer*, est formé de LA_{KA} (lâcher un coup); K-NA_{KA} (lat. *complicare*), *plier, casser*, est formé de NA_{KA} (pencher, plier), etc. C'est ainsi que les thèmes de deux consonnes sont devenus des thèmes de trois consonnes dans les langues indo-germaniques aussi bien que dans les langues sémitiques. Il y a seulement cette différence entre ces langues, que dans les premières, la consonne préfixe s'ajoute au thème sans l'intermédiaire d'une voyelle, tandis que dans les langues sémitiques, la consonne préfixe est toujours suivie d'une voyelle, ne serait-ce que d'un simple *e* muet appelé *cheva*. Il est digne de remarque que plus les idiomes sémitiques s'éloignent géographiquement de leur point de contact avec les langues indo-germaniques, dans la Babylonie,

plus les éléments-consonnes des verbes tendent à se faire suivre de la voyelle *a*. Ainsi, les langues de la Syrie ont formé le verbe B'RAKA qui se rapproche de près du thème indo-germanique B-RAKA (briser, casser). Les dialectes de la Palestine ont formé le verbe BARAK, et enfin ceux de l'Arabie et de l'Éthiopie, le verbe BARAKA.

Dans les langues sémitiques, les thèmes sont, pour la plupart, composés de trois syllabes, c'est-à-dire d'autant de syllabes qu'il y a de consonnes. Dans les langues indo-germaniques, au contraire, ils sont toujours de deux syllabes bien qu'ils soient composés souvent de plus de deux consonnes. Les langues sémitiques n'ont guère dépassé, dans leurs thèmes, le nombre de trois consonnes; mais, dans les langues indo-germaniques, il s'est formé des thèmes qui ont jusqu'à cinq consonnes. Ainsi, de RAKA (étendre, lat. *regio*) on a formé T-RAKA (*ex-tendere*), tirer; de T-RAKA on a fait S-T-RAKA (all. *strecken*), et enfin de S-T-RAKA on a formé S-T-RAK-SA (sansk. स्तृक्ष्), *se diriger, marcher*.

Ce qui vient d'être dit de la formation des thèmes au moyen des consonnes, suffit pour faire comprendre le mécanisme et la structure intérieure des langues. Les mots se forment d'une manière analogue à la formation des idées : plus une idée est dérivée, logiquement parlant, plus le mot qui l'exprime est aussi dérivé, grammaticalement parlant. Ce parallélisme continu qu'on remarque entre les idées et les mots, fournit le moyen de résoudre par la philologie un des problèmes les plus curieux de la métaphysique, à savoir, le problème de l'origine et de la formation de nos idées. En effet, le philologue qui dé-

montre par l'analyse comparative des langues l'origine et la dérivation des mots, explique par cela même aussi la formation et la filiation des idées.

Il nous resterait maintenant à montrer comment les *mots* dérivent des thèmes. Mais comme la formation des mots se fait différemment dans les différentes langues, nous ne pourrions entrer dans aucun détail à ce sujet. Nous dirons seulement que les thèmes sont changés en mots, en prenant les terminaisons qui désignent le genre, le nombre, les personnes, les déclinaisons, les conjugaisons, les différentes parties du discours, etc. et en subissant les changements euphoniques propres à chaque langue en particulier.

CHAPITRE III.

DE LA DISPOSITION DES MATIÈRES DANS LE GLOSSAIRE.

Ce qui a été dit du mécanisme et de la structure des langues explique et justifie en même temps le plan que nous avons suivi dans le glossaire. On remarquera d'abord que les mots des trois poèmes que nous publions, sont rangés par familles sous leurs thèmes respectifs. Les thèmes qui ont une origine commune, ont été tous placés les uns après les autres. Ainsi, B-RAKA, B-RAGA, M-RAGA, M-RAKA, etc. ont été mis ensemble, parce qu'ils étaient identiques dans l'origine; mais à mesure que l'idée générale du thème primitif s'est spécifiée, les différentes nuances de cette idée se sont exprimées par des thèmes

un peu différents les uns des autres, et exprimant chacun une nuance particulière de l'idée générale. Ainsi, B-RAKA exprime le sens propre *casser*, B-RAGA exprime le sens métaphorique *éclater*, *briller*; M-RAGA signifie *sortir en éclatant*, *crever*; M-RAKA signifie *broyer*, *fouler*, *imprimer*. Dans les langues sémitiques, cette famille de thèmes est une des plus grandes; ex. : כָּרַךְ (briser en pliant), כָּרַךְ (brisé, plié), *genou*, כָּרַךְ (éclater), כָּרַךְ (éclair), כָּרַךְ (briser en coupant), *façonner*, כָּרַךְ (briser en écrasant), כָּרַךְ (briser en perçant), se *frayer* un chemin, כָּרַךְ (percer), *germer*, *sortir*, כָּרַךְ (percer en s'élevant), *surgir*, *commencer*, etc. etc. Nous avons tâché de disposer les thèmes d'une même famille, de manière qu'ils s'enchaînent les uns aux autres par des transitions faciles. Mais comme le glossaire ne renferme que très-peu de mots, et par suite qu'un petit nombre de thèmes, il s'y trouve beaucoup de lacunes qui interrompent la filiation. Quant à l'ordre dans lequel se succèdent les thèmes de famille différente, il est le même que celui dans lequel nous avons rangé les éléments - consonnes (voyez p. 382). Viennent d'abord les thèmes qui commencent par une labiale, puis ceux qui commencent par une dentale, ensuite ceux qui commencent par une gutturale, enfin ceux qui commencent par les liquides R et L et la nasale N. Dans chaque classe, les thèmes monosyllabiques sont mis à la tête; suivent ensuite les thèmes bisyllabiques, puis ceux qui ont une consonne préfixe. Le rang des thèmes bisyllabiques de chaque classe est déterminé par la nature de la seconde syllabe, selon qu'elle est labiale, dentale, gutturale, liquide ou nasale. Ainsi, la première

classe se suit dans l'ordre suivant : labiale avec labiale, labiale avec dentale, labiale avec gutturale, labiale avec R et L, labiale avec N, et ainsi pour les autres classes.

Comme les mots dérivent du thème, ce dernier n'est encore lui-même, ni verbe, ni substantif, ni quelque autre partie du discours : sa signification peut donc être exprimée indifféremment par le verbe, le substantif, l'adjectif, etc. Les substantifs abstraits sont les plus propres à exprimer l'idée du thème ; mais, comme ils sont en petit nombre dans notre langue, il a fallu y suppléer par des verbes et des adjectifs. Nous avons expliqué la signification du thème ordinairement par *trois verbes*, dont le premier exprime le sens *physique* ou primitif du thème, le troisième le sens *métaphysique* ou métaphorique, et le second, le sens moitié physique et moitié métaphysique, servant de transition de l'un à l'autre ; ex. : ТИВА, *être étendu* (signification matérielle), *être saillant* (signification moitié matérielle, moitié métaphorique), *être brillant* (signification où l'idée matérielle d'étendu a entièrement disparu). СПАКА, *prendre* (signification matérielle), *percevoir* (signification moitié matérielle, moitié métaphorique), *voir* (signification entièrement idéale). La signification physique des thèmes est difficile à exprimer par un seul mot, parce qu'elle est toujours vague de sa nature, comme ont dû l'être en général les idées de l'homme primitif. Ces idées avaient beaucoup d'étendue, mais peu de compréhension, comme diraient les logiciens. A mesure que les idées deviennent plus précises, c'est-à-dire à mesure qu'elles perdent de leur étendue et gagnent en compréhension, la langue devient aussi plus précise.

C'est pourquoi nos langues modernes n'ont plus de termes assez vagues pour pouvoir exprimer exactement le sens primitif des mots. Aussi avons-nous été obligé d'employer souvent le même mot pour exprimer la signification de plusieurs thèmes. Tel est, par exemple, le mot *étendre* qui peut servir à désigner vaguement différentes espèces de mouvements que nous exprimons dans notre langue par les mots allonger, lancer, éloigner, grandir, surgir, s'élever, saillir, croître, se diriger, se répandre, longer, marcher, etc. etc. Les grammairiens hindous expriment cette idée vague d'*étendre* par le mot गतो (latin *eundo*), *marche* : et il ne faut pas s'étonner qu'ils donnent cette signification à un très-grand nombre de racines, parce qu'en effet, l'idée de mouvement est, pour ainsi dire, l'embryon de beaucoup de notions. Quant à la signification moitié physique, moitié métaphysique, elle est plus précise que la signification purement matérielle. C'est elle aussi qui a été la cause de ce que le thème primitif s'est diversifié dans plusieurs thèmes de la même famille. En effet, la signification physique est encore commune à tous les thèmes de la même famille; mais ces thèmes diffèrent dans leur signification moitié physique moitié métaphysique. Enfin la signification métaphorique est parfaitement précise; elle est ordinairement la même que celle des verbes dérivés du thème. Les trois espèces de significations dont nous venons de parler, indiquent trois périodes principales dans le développement des notions; et cette partie *logique* du glossaire peut servir à montrer et à expliquer la formation et la filiation de nos idées.

Parlons maintenant de la partie *comparative* du glossaire. Les langues que nous avons mises en comparaison entre elles sont : le *sanscrit*, auquel peuvent être ramenées toutes les langues de l'Inde ancienne et de l'Iran ; le *grec* ancien ; le *latin*, d'où dérivent les langues romanes ; le *gothique*, qui est la souche de l'ancienne langue scandinave, bien qu'il compte, à cause de la position géographique de la Mæso-Gothie, parmi les dialectes du haut-germanique (voy. p. 8) ; enfin le *vieux haut allemand*, qui est pour les idiomes de l'Allemagne ce que le gothique est pour les langues du Nord. Nous avons aussi fait entrer en comparaison les langues *sémitiques*, toutes les fois que l'identité des thèmes nous paraissait évidente. Comme les mots comparés doivent représenter la famille entière à laquelle ils appartiennent, il est indifférent que ces représentants soient des substantifs ou des verbes : cependant nous avons donné la préférence au verbe parce que sa signification est généralement moins métaphorique que celle du substantif. Les grammairiens hindous font dériver les mots d'une espèce de thèmes qu'on appelle communément racines. Ces thèmes, recueillis par Kasinatha et Vopadéva, forment la base des dictionnaires sanscrits, et nous avons dû aussi les admettre dans le glossaire, bien que nous ne soyons pas toujours de l'avis des grammairiens hindous, ni sur la forme de ces thèmes, ni sur la signification qu'ils leur donnent. Ils ont formé ces thèmes, le plus souvent en retranchant la terminaison *Ta* du participe passé, et en donnant au résultat de cette opération la signification du verbe dont le participe passé était dérivé. Ainsi de कृत : ils ont extrait la racine कृ qui, selon

eux, signifie *faire*. Mais regardée de plus près, la prétendue racine n'est qu'une chimère philologique, comme tant d'autres racines de la même espèce. En effet, si l'on examine toute la famille des mots qu'on fait dériver de कृ, on trouve que le thème commun à tous est KARĀ, qui, de même que le thème RAKĀ, a la signification du mot allemand *recken* (étendre). De ce thème, dérive le mot करः (ce qui s'étend), le rayon, la queue, la trompe, la main (gr. *χείρ*), etc. Du mot करः (main) dérive un verbe *dénominal* dont le thème est KARĀVA (manier, faire). Ce dernier thème explique la forme करोमि (p. karavāmi) et कुर्वे (p. karavé). La forme primitive du participe passé est *karavatas*; mais cette forme s'est raccourcie et s'est changée en *krtas*. La forme décrépite कृ n'est donc pas une racine primitive, et elle n'exprime pas l'idée de *faire*. Prenons encore un autre exemple : les grammairiens hindous prétendent que कम् signifie *aimer*. Il est évident que *aimer*, étant une idée *dérivée*, ne peut pas être la signification primitive du mot (voy. p. 401). En effet, l'examen démontre que le thème KAMĀ signifie *incliner, courbure*. Ce thème produit les mots *χαμός*, lat. *hamus* (crochet), etc. et c'est seulement du substantif, signifiant *inclination*, que dérive le thème KAMĀYA qui signifie *avoir inclination, aimer*. Parce que *kamaya* est un verbe *dénominal*, il se conjugue *faiblement* (voy. p. 386), c'est-à-dire d'après la dixième conjugaison; de même qu'en latin le verbe correspondant *hamare, amare*, se conjugue d'après la première conjugaison, qui est également une conjugaison faible. Ces deux exemples suffisent pour faire voir que les grammairiens hindous, d'ailleurs si savants et si exacts, n'ont pas dû nous servir

de guides quand il s'agissait de déterminer la forme et la signification des thèmes.

Il nous reste à dire quelques mots de la partie *étymologique* du glossaire. L'étymologie des mots islandais est donnée par cela même que nous indiquons le thème, les mots qui appartiennent à la même famille, et les mots correspondants dans les autres langues. Les mots islandais, rangés par famille, se rattachent tous à leur thème commun; mais il fallait indiquer comment la signification de chaque mot dérive de la signification du thème. C'est pourquoi nous avons ajouté entre parenthèses, après les mots islandais, la signification propre qui explique cette dérivation. De plus, comme la forme de plusieurs mots est tellement changée qu'ils ne ressemblent plus du tout à leur thème, nous avons mis entre parenthèses, à côté de ces mots, leur forme primitive autant qu'il était possible de la rétablir par analogie. Enfin, pour rendre l'usage du glossaire plus facile, nous avons ajouté à la fin une table renfermant les mots rangés par ordre alphabétique.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS LE GLOSSAIRE.

L. — Latin.

G. — Gothique.

V. — Vieux haut allemand.

A. — Anglo saxon.

Bl. — Basse latinité.

Vf. — Vieux français.

P. — Pour (au lieu de.)

Cf. — Confer (comparez).

Al. — Allemand.

Vs. — Vieux saxon.

GLOSSAIRE.

THÈMES COMMENÇANT PAR UNE DES LABIALES

P, F, V, B.

AFΛ, *éloignement, séparation, descente.* (Voyez p. 383). —
अप; ἀπό; L. ab; G. af; V. aba.

af, prép. *de.* — af- placé devant les substantifs et les verbes ajoute à la signification de ces mots l'idée d'*éloignement*, de *descente*, etc.; ex. : afset (déposer), afsōgn (refus). — afa (éloignement), f. haine. [Cf. V. apuh, abahon]. — aſtan ou aptan (qui vient après), m. n. soir. [Cf. V. abend; πρωί (qui est en avant), matin; πρωί]. — aſtari (plus éloigné), m. *postérieur*. — eſtir, eptir, adv. *après*. — aptar-koma (venir après), *retourner*.

UPΛ, *sur, sous, vers.* — उप; ὑπό; L. sub, ob; G. uf; V. oba.

of, prép. *sur, vers.* — of; L. sus-, ex. : ofnēma (L. suscipere). — ofan, adv. *en haut, d'en haut.* — of, ofur, ofar, ofr, adv. *au-dessus, trop.* — ofur, adj. *outré; ôfztr, superl. le plus violent.* — upp, prép. *en haut, sur*; upp-biminn, *le ciel au-dessus.* — yppa (yppi, ypta) *élever.* — yfir, prép. *sur, par-dessus.* G. ufar; V. ubar; G. ὑπέρ; L. super. — opinn (soulevé), m. (opin f. opitt n.) *ouvert.* — opt (coup sur coup), *souvent.* G. uſta; V. oflo. — um (p. umbi), *sur, autour, à cause*; V. umpi. [Cf. अग्नि; ἐπὶ, ἀμφί; L. ob.]

AVΛ, *longueur, étendue, surface.* — अव (s'étendre vers); L. aveo (tendre vers); ऋ .

ey (p. avi, qui s'étend), f. île. 'A; V. awa (prairie, eau); Vf. awe. — Sámsey (île du loup), île au nord de la Fionie; Laufey (île du feuillage), f. nom de la mère de Loki. — ævi,

æfi (qui est long), f. *âge, siècle*; *αιών*; L. ævum; G. aivs; V. ēwa (Cf. *अयुः*). — *æi* (p. ævi), *toujours*; *αἰί*; G. aiv. — *æva*, *toujours, jamais, nulle part*. G. aiva; V. ēo, io.

AFa, *grandeur, force*. — *אבא* (vouloir); G. aba (fort), *homme*; V. uop (force, exercice).

afi, m. *aïeul, grand-père*. *אב* (père); L. avus. — *afl*, n. *force*; A. abal (vigueur). — *öflugr*, m. *doué de force*. — *illr* (p. *iflr*, *robuste, violent*), m. *méchaut, mauvais*. G. ubils; V. upil. — *illa*, adv. *mal*.

iFa, *être plan, être égal*. — *इव, एवम्* (également).

ef (égalité, doute), conj. *si*. G. ibai; V. ibu (Cf. *אם*). — *iafn*, m. *égal*. G. ibns. — *iafn*, adv. *également*.

BA, *sur, auprès, dans*. — *अभि*; G. bi; V. pî; L. ubi, ibi; *tibi* (à toi); *ꝑ*.

baðir (ensemble), m. *l'un et l'autre*. G. ba; *अथ*; *ἄμφω*, *ἀμφοτέρω*; L. ambo.

MA, *auprès, présent, moi* (voyez p. 384).

mik (ceci!), acc. *moi*. *मम*; *μέ*; L. me; G. mik; V. mih. — *minn* (mien), m. *mon*. G. meins; V. min, minēr. — *vēr* (p. mēr), *nous*. Acc. *मस्* (p. mas); G. veis (p. meis); V. wîr (p. mîr); *अयम्* (p. mayam). L. nos (p. mōs); *ἄμεις*. — *or* (p. vorr, *qui est à nous*), *notre*. G. unsar; V. unsarēr; L. noster. — *vit*, *við* (p. mit), *duel, nous deux*. G. vit.

FA, *plan, lisse, brillant*. — *फ*; *φάω*.

fōlr (blanc), m. *pâle*. V. valo; *φαλός, παλός*. L. pallidus. — *neffōlr*, m. *qui a le nez ou le bec jaune*.

FA, *s'étendre sur, protection, entretien*. — *फ*; *πείνω*; L. pascor.

faðir, *fōðr* (qui entretient), m. *père*. G. fadrein (L. parentes). — *Allfōðr* (père de l'univers), *Odin*; *Allaðafōðr* (père des

hommes), *Odin*; Herfaðir (père des armées), *Odin*; Heriafaðir (père des Monomaques), *Odin*; Imsfaðir (père d'Ime), *Vafthrudnir*; Sigfaðir (père des combats), *Odin*; Valfaðir (père des héros tués), *Odin*; Ulfsfaðir (père du loup Fenrir), *Loki*. — móðir, f. mère. — fæða (fæði, fædda), *nourrir, paître*. G. fōdjan; V. fōtjan.

BA, répandre, verser, boire. — पो, पा; πίνω, πόσις; L. potus.

biør (boisson), m. bière (Bl. bibaris, birra). — byrla (byrlaða), *verser à boire*. — ? fiskr (buveur), m. poisson (Cf. ἰχθύς; मत्स्य:).

MÁ, étendre sur, mesurer, compter. — मा; μέτρον; L. metior.

mâl, n. temps, parole. G. mæl; V. mahal, mâl. — ölmâl, n. conversation à table. — mæla (mæli, mælti), *parler*; mælast, *s'entretenir*. — málugr, málgr. adj. m. bavard. — mælgi, f. barvadage; ofirmælgi, f. barvadage excessif. — mæni (qui mesure), m. lune. G. mēna; V. mano. (Cf. मासः; μήν; L. mensis).

VAPA, agitation, bruit, clameur. — (वच्); ὥψ; L. voco.

óp, n. cri, clameur. — æpi (æpi, æpti), *crier, huer*. — vápn, vopn (cris de guerre?), n. plur. armes; G. vœpn; V. wáfan; ὥπλα. (Cf. isl. vagn).

BiFA, être agité, trembler. — वेप्, φέλλομαι; L. paveo; V. pipinôn.

Bifor (trembleur) et Bafor (agité), noms de Dvergues. — fiðl (qui s'agite), n. mer (A. fíðl, fíðel); géant (A. fíðelcynn, anges déchus, voy. Beowulf, 1.) — fimbul-, placé devant un substantif, y ajoute l'idée de grand, terrible; ex.: fimbulþýr, fimbulvêtr.

BAVA, *répandre, produire, faire.* — 𐌰 ; $\phi\acute{\upsilon}\omega$; L. *feo, fui, facere.*

baðmr (p. baumr, *production*), m. *arbre.* G. bagms. (Cf. $\phi\acute{\upsilon}\mu\alpha$, $\phi\upsilon\tau\acute{o}\nu$). — harbaðmr, m. *arbre chevelu.* — bûa (by, bið), *habiter, préparer.* — búinn, m. *préparé.* — Bûri (qui habite), m. nom de Dvergue. — byggia (bygggi, bygði), *demeurer, exister.*

VAMA, *répandre, vomir, souiller.* — 𐌶𐌰 ; $\epsilon\acute{\mu}\acute{\alpha}\iota\nu$; L. *vomere.*
vamm, vōmm (*souillure*), f. *honte, turpitude.*

FADA, *tendre vers, mouvement.* — 𐌴𐌹 ; $\pi\acute{\epsilon}\tau\omicron\mu\alpha\iota$; L. *impetus.*

fiður (qui vole), f. *plume.* $\pi\tau\acute{\epsilon}\rho\acute{o}\nu$; L. *penna* ; V. *vēdara.*

VADA, *tendre vers, marcher.* — $\beta\alpha\delta\acute{\iota}\zeta\omega$; L. *vadere.*

vaða (veð, óð), *passer un gué* (L. *vadum*), *marcher avec peine, marcher avec impétuosité.* — óðr, m. *véhément, furieux.* — óðr (impétuosité, esprit), m. *intelligence* ; nom du fiancé de Freyia. — æði, n. *intelligence.* (Cf. $\theta\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$, *impétuosité, pensée*). — Oðinn (impétueux), m. *Odin.* V. *Vuotan.*

FATA, *s'étendre, se mouvoir.* — 𐌴𐌹 ; L. *pando* ; $\pi\alpha\tau\epsilon\iota$.

fōtr, m. *pied, jambe.* G. fōtus ; 𐌴𐌹 ; $\pi\alpha\upsilon\varsigma$; L. *pēs.* — fet (*enjambée*), n. *pas, pied* (mesure), 𐌴𐌹 ; L. *passus.*

BADA, *atteindre, joindre, lier.* — 𐌶𐌰 ; G. *bindan*, V. *pintan.*

band, n. *lien.* — haftband, *lien, chaîne.* — viðbönd, plur. *liens mortels.*

VADA, *étendre, joindre, lier.* — 𐌴𐌹 ; L. *vitta* (bandeau) ; G. *vipan* ; V. *witta* (bandeau) ; 𐌶𐌰 ; 𐌴𐌹 (*étendre*).

við (étendu vers), *prép. vers, chez, avec.* (Cf. $\mu\acute{\epsilon}\theta$, $\mu\acute{\epsilon}\tau\acute{\alpha}$.) — veð (qui lie), n. *gage, garantie.* V. *wetti.* [Cf. L. *va(d)s* ;

Bl. vadium; F. gage; वऱ्धः; Al. pfand]. — peningr (p. vedningr), m. *denier*, *argent*. V. pending, de phant (gage). — veðia, gager. — viðr (entrelacé), m. *forêt*, *arbre*, *bois*. V. witu; वसुः; ιτέα, οισός. — İviðr, *grand arbre*; gaglviðr, *bois aux oiseaux*; iarnviðr, *forêt de fer*; myrkviðr, *forêt noire*; miðtviðr (arbre du milieu), le frère Yggdrasill. — meiðr (p. veiðr), m. *bois*, *arbrisseau*. A. mæd. — mistill (p. vistill, visqueux), m. *gui*. (Cf. ἰζός, ἰξέα; L. viscus, mespilus). — vinda (vind, vâtt), *tordre*, *entrelacer*. F. guinder. — undinn, m. *entrelacé*. — vinna (atteindre; vinn, vann), *obtenir*, *produire*, *travailler*. G. vinnan (avoir peine); V. gawin; F. gain. — veiðr (qui atteint). F. *chasse*. (Cf. व्याधः, *chasseur*). — veiða (veiði, veidda), *prendre*, *chasser*. (Cf. Al. beizzen). — veggr (p. vandr, qui lie, entoure), m. *mur*. G. vaddjus. — borðveggr, m. *mur extérieur*.

VASA, *lier*, *joindre*, *fixer*. — πῖσσω; L. festus.

festi, f. *lien*, *chaîne*. — festa, *attacher*, *fixer*.

VASA, *attacher*, *fixer*. — वस् ; ἄστν (demeure), ville; G. vis (repos).

vëra (vër, var), *demeurer*, *être*. G. visan; V. wësan. — urðr (qui était; le passé), f. la norne Urd. — vëstr (demeure du soleil), *occident*, *ouest*. Cf. वसन्ति (demeure, nuit); ἑστρία; L. Vesta (demeure, foyer); ἑσπέρα; L. vespera. — Vëstri, m. *Dvergue* qui préside à l'occident.

BATA, *joindre*, *convenir*, *agréer*. — भद् ; भद् (bon).

betri, m. *meilleur*. G. batizo; V. peziro. — beztr, m. *le meilleur*. G. batists; V. pezzisto. — bôt, f. *réparation* (V. puoza). — bæta, *faire réparation*. G. gabôtjan. — batna (batni, batnaða), *s'améliorer*.

S-VASA, *lien*, *attachement*, *agrément*. — G. svës (parent,

domestique). V. svàs (agréable), suoz (doux). (Cf. स्वादुः ; संशुद्धः ; L. suavis).

syst (parente), f. sœur. G. svistar; स्वसृ ; L. soror. — systnúgr, m. cousin, parent. — Svasuðr (qui a l'haleine agréable), m. père de l'Été.

BIDA, être plié, être penché vers. — (Cf. L. evitare, invitare.)

bedr (où l'on couche), m. lit. (Cf. coucher de colligere). — biðia (rendre enclin; bið, bað), prier, supplier. L. peto. — biða (bið, beið), attendre. G. beidan; V. pitan.

BUDA, être appliqué, apprendre. — बुद्ध ; πυνθάνομαι.

biúða (býð, bauð), inviter, commander, présenter. V. putil (bedeau). — biððr (ce qu'on présente), m. vase, hémisphère.

K-VIDA, être courbé, être penché vers, s'adresser. — वद्ध.

kviðr (courbure), m. frayeur. — kviðinn, m. craintif; ókviðinn, téméraire, audacieux. — kvēða (kvēð, kvað, s'adresser à), parler, dire. G. kviþan; V. queden; Vfr. quader. — kveðia (kveð, kvaddi), saluer, accoster. (Cf. G. gòljan; अभिबुद्धः)

MA TA, atteindre, prendre. — मत् ; G. môtan; मत्त, मत्त.

matr (ce qu'on prend), mets. G. mats; V. maz; मत्त. — mund, f. main. — mundill, m. manivelle. — mundr, m. gueule, bouche.

MADA, atteindre, frapper. — मद्, मद् ; L. meto (couper); metus (qui frappe), frayeur; mitto (lancer); G. maitau (couper).

mēð, prép. avec, entre. G. miþ; V. mit; μετά. — miððr (qui frappe, qui enivre), m. boisson enivrante, hydromel. मद्. (Cf. मद् ; μέθυ, μεθύω). — mēðr (qui est à l'endroit où l'on coupe), m. qui est au milieu. मध्यः ; μέσος ; L. medius ; G.

midis. — mēðal, *m.* milieu, moyen; *adv.* entre, réciproquement. — mēðan, *prép.* pendant, durant.

MUÐA, *être frappé, être saisi.* — मुद् (être réjoui).

móðr, *m.* courage, colère. मोद; (plaisir). — Móði (*courage*), *m.* nom d'un des fils de Thór.

S-MAÐA, *atteindre, frapper.* — שמש, שמש.

smiðr (*qui forge*), *m.* fabricant, auteur. V. smid. — smiða (smiða, smiðaða), *fabriquer.*

ViTA, *être étendu, être éloigné.* — विद्; L. divido (*séparer*).

viðr, *m.* large, étendu. (L. viduus, *étendu, vide.*) — vitr, *m.* large, grand. — vitt, *adv.* loin.

ViTA, *être étendu, atteindre, percevoir.* — विद्; εἶδω; L. videre; G. vitan; V. wizan; دید, ید.

vita (viti, vitti), *avoir appris, savoir.* — veita (veit, vissi), *savoir.* — Vitr (*qui sait*), *m.* nom de Dvergue. — ðrviti (*hors de conscience*), *m.* insensé. — Vitnir (*qui veut atteindre*), *m.* le loup Fenrir. — Hrôðursvitnir, *m.* Fenrir, *petit fils de Hrôdur.* — Miððvitnir (*qui veut parvenir à l'hydromel*), *m.* nom de Dvergue. — forvitni, *f.* curiosité. V. firiwiz. — vita (vita, vitti; *faire savoir*), *assigner, reprocher.* — vitia (vitia, vitiaða), *aller voir, visiter.* G. veisôn; V. wisên. — veita (veiti, veitti, *faire atteindre*), *accorder, donner.* — veitsla (L. præbita), *f.* repas. — vis (*qui sait*), *m.* sage; vísastr, *m.* le plus sage. — snapvis, *m.* qui sait bien happen. — lævisi (*qui sait tromper*), *m.* perfide.

FiDA, *atteindre, trouver.* — विद्; G. finþan (*connaître*); L. offendo (*atteindre*); defendo (*détourner, défendre*).

finna (finn, fann), *trouver.* — finnast, *se trouver, se ren-*

contrer, exister. — Finn (qui trouve), m. nom de Dverg. Fundinn (trouvé), m. nom de Dverg.

S-VÍÐA, *être rapide, se mouvoir, se tourner.* — G. svinþs (impétueux); A. svið (versé, adroit); svindan (disparaître).

sviðr, svinnr (versé), m. prudent. — allsvinni (versé en tout), m. sachant tout. — ráðsviðr (versé en conseil), m. prudent.

S-VATA, *répandre, mouiller.* — G. vatò (eau); V. wazar (स्विट्; स्विट्; L. sudare).

sveiti, m. sueur, sang. V. swêz. — sôt (p. svêt, sueur), n. suie. — suðr (humide), m. vent d'ouest, sud. [Cf. νότος (sud-ouest); νότιος (humide), V. naz.] — Suðri, m. Dvergue qui préside à la région méridionale. — sunnan (p. suðan), adv. du sud.

FAKA, *atteindre, prendre.* — पक्क; Al. packen; F. paquet. fê (acquisition), n. possession, richesse. G. faihu; पक्क; L. pecus.

S-PAKA, *atteindre, percevoir, voir.* — पक्क; L. -spicere. spâkr, m. prudent, sage. V. spâhi. — spakligr, m. prudent, sage. — speki, f. sagesse, prudence. — spâ (p. spâha), f. vision, prophétie. — vêlspâ (vision du mystère), f. prophétie.

FAGA, *atteindre, joindre, convenir.* — पक्क; πένγρυμι; L. pangere; पङ्ग.

fagrr, m. (fōgur, f. fagurt n.), beau. G. fagrs (utile, convenable). V. fagar. (Cf. पङ्ग.) — fegri, m. plus beau. — fâ (fæ, fêkk), obtenir, prendre. — fenginn, m. reçu. — andfang, n. réception, accueil. — fingr (qui prend), doigt. — fimmi (doigts d'une main), cinq. पञ्चन्; L. quinque. — fimti, m. cinquième.

MAKA, *atteindre, attaquer*. — μάω, μάχη, μάχαιρα.

mækir, m. *dague, épée*. Vs. maki; A. mece.

MAGA, *s'étendre, atteindre, pouvoir*. — मग् ; μάω, μέγας;

L. magnus; מגמ (étendre, répandre).

môgr (jeune homme robuste), m. *fils*. — mey (p. magi) et mæ, *filles nubile, vierge*. — meiri (p. magiri), m. *plus grand*. G. maiza; V. mèra. — mærr, m. *grand, illustre*. — meir, adv. *plus, ensuite*. — mega (mâ, mâtti), *pouvoir*. — megin, n. *force*. — meginligr, m. *robuste, puissant*. — mâttr, m. *force*. G. mahts. — mâttr (p. magtugr), *puissant*. — mæistr (p. magtistr), m. *le plus puissant*. — miök, miög, adv. *très*. — mikill, mikli, m. *grand*. G. mikils; V. mihhil; μέγα(λο)s. — margr (p. mangr), *maint*. Vf. mant; G. manags; V. manac. — hundmergir, plur. adj. *par centaines*.

S-MAGA, *étendre, rendre ténu*. — σμῆχω.

smâr, m. *petit*. V. smâhi; σμικρός. — smærri (p. smagari), m. *plus petit*. — smærstr, m. *le plus petit*.

VAGA, *répandre, mouvoir*. — वग् (वन्, वष्); ὀχέω; L. veho; بآ, ٧٧.

vângr (qui s'étend), m. *champ*. G. vaggs; V. wang.

VIGA, *être en mouvement, s'agiter*. — विन् ; G. vigan. (Cf. तिव्.)

veigr, n. *force*. श्रेष्ठस्. (Cf. L. vigor.) — Gullveig (valeur d'or), f. *nom de la devineresse des Vanes*. — vëga (vëg, vâg, vog), *brandir l'épée, combattre*. — vîg, n. *combat, guerre*. — fôlkvîg, n. *guerre*. V. vólkwîg. (Cf. Hludowic.) — vëgr (où l'on marche), m. *chemin*. G. vîgs; V. wëg; L. via. — hinnîg, hinnug, adv. *par ce chemin*. — vâgr (qui s'agite), m. *flot, vague*. V. wag; F. vague. — vængr (qui s'agite), m. *aile*.

S-VA GA, *agiter, brandir*. — स्वक्क्; G. svegnian; Al. schwingen.

svigr, m. *épée*. (Cf. svērðr).

T-VA GA, *agiter, froter, laver*. — त्वक्क्; G. þvahan; V. duahan; dváhila; It. tovaglia; F. touaille.

þvô (þvæ, þvóða), *laver*. — þvegin, m. *lavé*.

VA KA, *agiter, exciter, produire*.

vaka (vaki, vakta, *s'exciter*), *veiller*. — vekia (vek, vakti), *éveiller*. — vaksa ou vaxa (vex, ox), *croître*. G. vaksjan; V. vaksan. — fax (qui croît), n. *crinière*. V. vaks; A. fax. — Hrimfaxi, m. (voyez p. 294). — Skinfaxi, m. (voyez p. 293).

VA HA, *agitation, souffle*. — वा; G. vaian.

vindr, m. *vent*; G. vinds; V. wint; वायु; L. ventus. — valyndr (vent fort), m. *ouragan*. — vëðr, n. *air, orage, temps*. V. wëtar. — vëtr, m. *hiver*. — fimbulvëtr, *hiver très-rigoureux*.

VI HA, *être agité, trembler*. — (विह्वल); εἶλω (se mouvoir), *céder*; L. vices (mouvements); *changements*; G. vikô (le tour); V. weih (cédant), *mou*.

vê (p. veih, *faisant trembler*), plur. n. *enceinte sacrée*. — vættur, vætt (qui fait trembler), m. *démon*. G. vaihts; V. wiht. — vættugi (pas le diable), n. *rien*. Al. nichts. — feigr (qui tremble), m. *lâche; voué à la mort*. V. feigi.

F-RA, *avant*. — ऋ; πρὸ; L. pro.

frâ (en avant, *s'éloignant*), *de, en*. G. frâ; V. fra. — for, adv. *devant*. G. faura; V. fora; पश्चिम (derrière). — fyrir (fyri, fyr), prép. *devant, sur*. G. faur; V. furi. — fyrstr (le plus en avant), m. *le premier*. — fyrst, adv. *premièrement, surtout*. — firr, adv. *loin* (G. fair). — firstr, m. *le plus éloigné*. — fiarri, adv. *éloigné*. — firrast (*s'éloigner*), *craindre*. — forðom

(ci-devant), adv. *jadis*. — framr (qui est en avant), m. *audacieux*. — fram, adv. *devant, loin*. — framar, adv. *plus loin, en outre, dorénavant*. — frami (avance), m. *supériorité*. — fremstr (le plus en avant), m. *le plus ancien*. — fornn (qui est en avant), m. *ancien*. (Cf. ancien et antique de *ante*.)

FARA, *avancer, passer, traverser*. — φ ; $\pi\epsilon\rho\alpha\tilde{\nu}$, $\pi\acute{o}\rho o\varsigma$, $\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$; L. *periculum*, *experior*.

fara (fer, fôr), *passer, voyager*. — faraz, *trépasser, périr*. — far, n. *navire*. — fôr, f. *voyage, navire*. — færa (færði), *apporter, conduire chez*. G. farjan; V. vuorjan; L. portare. — freista (freistaða), *éprouver*.

BARA, *lever, porter, soutenir*. — μ ; $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega$; L. *fero*; G. *bairan*; V. përan.

bëra (bër, bar), *porter, mettre au monde*. — borinn, m. *né, apporté*. — baðmr (p. barmr, *qui porte*), m. *giron, sein*. G. barms; V. param; A. fæðm. — barn, n. *enfant, postérité*. — Burr, m. *fils, nom du père d'Odin, de Vili et de Vè*. G. baur; $\pi\acute{o}\rho$, $\pi\epsilon\acute{\iota}\rho$; L. puer, por; $\bar{\nu}$. — bróðir, m. *frère*. — beria (barði), *frapper*. L. ferire; Vf. férir; V. perjan; $\mu\alpha\tilde{\nu}$. (Cf. bëra svêrð, *tirer l'épée*.)

VARA, *s'étendre sur, couvrir, garder*. — ϖ ; $\phi\acute{\alpha}\rho o\varsigma$ (couverture), $\beta\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$ (ville); L. vereor (se préserver), *craindre*; $\bar{\nu}\bar{\imath}\bar{\rho}\bar{\imath}\bar{\rho}$ (ville); Vf. garir (garder).

varr, m. *qui se garde*. — vara (varaða), *préserver, défendre*. [Cf. væringjar ($\beta\acute{\alpha}\rho\alpha\gamma\gamma\iota\sigma\iota$, *gardes du corps*), *Varègues*.] — veria (varði), *défendre*. — vër (plur. virar, firar), *défenseur, homme, époux*. $\bar{\nu}\bar{\imath}\bar{\rho}$; G. vair; V. wër; L. vir; Vf. baron. — Beyggvir, m. *nom du serviteur de Frey*. (Cf. V. baugweri, *vir coronatus*.) — veor, m. *défenseur*. — vörðr, m. *gardien*. — var ða (varðaða), *garder*. It. guardare.

D-VARA, couvrir, fermer, traverser. — दृ; L. varus, varex.

dyr (qui ferme), n. porte. दारः (cf. तोरपाः); G. daur. — dvergr, m. dvergue. V. dwerg; A. dwarf. (Cf. दारिकः, qui garde l'entrée.)

T-VARA, couvrir, préserver, épargner.

pyrma (pyrmaḍa), épargner, faire grâce, respecter.

S-VARA, répandre, tirer, presser. — स्तृ; σύρω.

saur (p. svar), boue, limon. (Cf. σύρω.) — sâr (p. svar, qui presse, qui pèse), n. douleur, blessure. — andsvar (répandu, lâché contre), n. réponse. (Cf. स्वरः; σύρω; L. susurrus.) — sœri (réponse, affirmation), n. serment. — mein-svarr, meinsvari, m. parjure. — svêrðr (tiré, brandi), m. épée (Cf. Al. schwirren.) — svôrðr, m. et svôrð, f. (répandu, couvrant), gazon, plantes qui croissent dans les eaux stagnantes. (Cf. स्तृषः.) — svartr (couvert), noir. (Cf. L. sordes, surdus.) — sortna, s'obscurcir.

S-PARA, répandre, séparer, fendre. — पारः (large); σπείρω.

spor (fente), n. trace. — spyria (spyrða, suivre les traces), chercher, interroger. (Cf. ὄρη.) — sporna (spornaḍa, laisser des traces), marcher sur.

MARA, répandre, diviser, briser. — मृ, मृ; μέρος; L. morior (se briser), mourir; Vf. mourir (tuer), se marir (se chagriner.)

mar (répandue), f. mer. L. mare; G. marei. (Cf. वारि.) — mior (fragile), m. frêle, tendre. (Cf. मृदुः.) — morð, n. meurtre. [Cf. μόρτος (βρότος), mortel.]

MAŁA, répandre, aplatir, broyer. — मलः (boue); μύλλειν; L. molere.

mel (broyés), n. pl. *mors de cheval*. — miölnir (qui broie), m. *marteau de Thór*. — mold (broyée), *poussière, terre, la terre*.

VAlA, *répandre sur, couvrir, cacher*. — वल्ल; L. velare.

vêl (cachée), f. *mystère, fraude*. (Cf. Vf. guile.) — vala, vólva, f. *devinresse*. — völlr (étendue), m. *champ, plaine*. — völl, f. *champ*.

FAlA, *étendre, couvrir*. — विपुल: (étendu), *grand*; L. fallo.

fêla (fêl, fal, fôl), *cacher*. G. filhan. — folginn, n. *caché*. — Fili (filou), m. *nom de Dvergue*. (Cf. Bl. fello; Vf. felon) — Fiölnir (qui est caché), m. *nom d'Odin*. — fiall (p. fials, qui s'élève), *rocher, montagne*. V. felis; Vf. falaise. — fold (étendue), f. *terre*. — fullr (couvert, à ras de bord), *plein, rempli*. (Cf. מלא.) — fiöldd (étendue), f. *foule*. — fiöldd, adv. *beau-coup*. (Cf. πολύ; G. filu.) — fleiri, pl. L. plures. — fleira, adv. *plus*. — fylla (fulda), *remplir*.

BAlA, *étendue, grandeur, force*. — बल; μόλος; L. moles.

Beli (fort), m. *nom de géant*. — Baldur (héros, prince), *nom d'un des fils d'Odin*. — ballr, m. et baldni, m. *fort, courageux*. (Cf. Vf. baud; G. balps; V. bald.) — ból (force, oppression), n. *malheur, mal*. (Cf. L. malus.) — bál (amas), n. *bûcher*. V. puol. (Cf. L. moles.)

VAlA, *étendue, force, excellence*. — βελτίων; L. valere.

Vali (grand), m. *un des fils d'Odin*. — valr (grand), m. *fort, héros*; (étendu) *héros étendu mort*. [Cf. V. wál (L. strages) تَيْبِيل grand; גִּבּוֹרִים géants]. — vili (tendance), m. *volonté*, nom du frère d'Odin. — vilia (vilda), *vouloir*. βούλημα; L. velle; G. viljan; V. wellan. — velia, valda (juger excellent), *choisir, choisir pour donner*. — valldr, valldi, m. *puissant, roi*.

— vallda (vellð, olli, avoir la puissance), produire, causer. — falla (fel, fêl, s'étendre), tomber, voler. [Cf. βάλλω (répandre), jeter; ἔβη (répandre), tomber.] — fellia, fella (felda), faire tomber, laisser tomber.

S-Vala, gonflement, effervescence. — स्वल ; V. suêlan (être ardent).

svalr (ardent), m. froid, frais. — Vindsvafr (vent frais), m. nom du père de l'Hiver. — svêlga (svêlg; svalg), consumer, avaler. — hræsvelgr (qui engloutit la charogne), m. aigle. — svêlta (svêlt, svalt, se consumer), être affamé. G. svillan (mourir). — svêltast, se mourir de faim.

S-PALA, étendre, séparer, fendre. — स्फल ; σπάλαιον.

spilla (spillta), corrompre, tuer, faire injure à. — muspill (qui détruit le bois), feu (cf. Is. lindar-vapi), le monde du feu, Muspilheim. — spialla (épeler), parler. (Cf. Al. sprechen et brechen.) — spiall, n. parole, discours.

FANA, étendre, répandre, flaque.

fen (flaque), n. marais. पङ्क ; πίνες ; G. fani ; V. fenni ; A. fienn. (Cf. V. fang ; Bl. fangus ; F. fange.) — fâna (déployé), étendard, drapeau. (Cf. L. pannus de pando.) — Fenrir (porte-drapeau), nom du fils de Loki. [Cf. V. gundfanari (qui porte la bannière du combat) ; It. gonfaloniere.]

BANA, étendre, atteindre, frapper. — बन् ; G. banja (blessure).

bani (qui frappe), m. la mort, meurtrier. (Cf. φόρος, φορεύς.) — bein (étendu, roide), n. os. A. bân.

VANA, tendre vers, désirer. — वन् ; ὀνίνημι.

vanr (désirant), m. manquant, dépourvu. — vâ, vo (p. van), f. manque, malheur. (Cf. वन्.) — ô-, ô-, particule né-

gative; ex. : ôretr (injustice). — von, f. *espoir*. — vinr (désiré), m. *ami*. — una (undi), *se réjouir*. — yndi, n. *réjouissance*. — ôfund (non-réjouissance), f. *inimitié, haine*. — vœnn, m. *beau*. — ôsk (p. vonsk), f. *vœu, désir*. (Cf. वाञ्छा.)

MANA, *incliner, vouloir, songer*. — मनस् (inclination, attention); μένω (s'incliner vers), *attendre*; L. maneo (*attendre*), *rester*.

muna (man, mundi), *vouloir, songer*, (exprime le futur comme μέλλω), *se souvenir*. — mann, maðr, m. *homme*. — minna (minda), *rappeler*; L. moneo.

MANA, *s'étendre, saillir, briller*. — मण; L. mineo.

men (brillant), n. *bijou*. मणि; μάρος; L. monile. — mōn (luisante), f. *crinière*; V. mana.

MINA, *être étendu, mince, diminué*. — L. minuo; μινύς.

minni (p. minri, *plus mince*), *plus petit*. L. minor. — mein (diminution, dommage), n. *mal, douleur*.

THÈMES COMMENÇANT PAR UNE DES DENTALES

T, D, Þ, S.

TA, particule démonstrative, *ce*. (Voyez p. 385.)

it, ið, *cela*; L. id. — þà, là, *alors, où, lorsque*. — þat, *cela, ce que*. — þeir, *eux*. — þær, *elles*. — þau (n. duel), *eux deux*. — þaðan de là; τόθεν. — þar, *ici, là*. — þars, *lorsque*. — því (instrumental), *parce*. — þvíat, *parce que*. — þegar, *aussitôt*. — þessi, m. (þessi, f. þetta, n.), *celui-ci*. — þó (þóat, þótt), *quoique, néanmoins*. तु; V. doh. — þó-enn, *bien que, néanmoins*.

TU, particule démonstrative de la seconde personne, *là !*

þú, *tu, toi*. — þinn, m. *tiens, ton*. — þér, ér, *vous*. G. jus; V. ír; L. vos (p. tvos). — yðr (p. þyðr), m. *votre*.

G. izvar; V. iuwar; L. vester. — it, ið, (p. þit), *vous deux*.

TA, particule démonstrative de la troisième personne, *lui!*

þrír, m. (þriar, f.), pl. *trois*. — þriði, m. *troisième*. — þrisvar, adv. *trois fois*. — sex (p. tat, *trois-trois*), *six*. षट्; سِتّ. — siðtti, m. *sixième*. — fiðrir (p. ma-trir, *un-trois*), pl. *quatre*. — fiðrði, m. *quatrième*. — átta (p. ma-trau, *duel de ma-trir*), *huit*. — átti, m. *huitième*. — sið (p. ta-matrir, *trois-quatre*), *sept*. — siðndi, m. *septième*. — sâ, m. *ce*. — sù, f. *cette*. — sinn, m. *sien, son*. — svâ, adv. *ainsi*. V. sô. — hversu, adv. *comment, combien*. — sem (de même), adv. *comme*. (Cf. समः, स्म, इदम् : L. i-dem; G. sama; ὁμός, ἄμα; L. cum.) — saman, adv. *ensemble*; ὁμοῦ. — êr (lui. G. is; V. ir; L. is), *que, s'ajoute aux pronoms démonstratifs; ex. : þâ-êr, lorsque; êr (p. þâ-êr), lorsque; þeir-êr, eux qui; þær (p. þær-is), elles qui*.

ATA, mouvement vers, atteindre, joindre, lier.

at, vers, afin de, pour, chez. अति; L. ad; G. at; V. az. — at (disjonction, négation), ajouté au verbe, exprime la *négation*. [Cf. F. pas (de passus); अ- (p. an); अ-.] — a (p. -at), exprime la *négation*. — and- (direction vers), placé devant les substantifs, exprime l'idée de *vers, contre, sur*; ex. : andlît, andsvar. अति; अर्ति; L. ante; G. and-; V. ant-. — und, undir (vers le dessous), *sous*. — undar, adv. *de dessous*. — unz (vers ce), *jusqu'à ce que, avant que, lorsque, alors*. (Cf. G. unti; V. unzi.) — eiðr (qui lie), m. *serment*. — iðiar (touffes), pl. f. *verdure*. — eimr, eimi (p. eiðmr), *vapeur, fumée*. (Cf. आत्मान्.)

ADA, atteindre, prendre, posséder. — अट्.

aðal (qui est en propre), n. *nature, naissance*. V. adal

(famille); edili (noble). — ôðli, n. *condition*. — auð, n. *richesse*; V. uodal (patrimoine); allôd (possession entière); Bl. allodium; Vf. alodes, aleud. — auðigr, m. *riche*. — ôauðigr, m. *pauvre*.

A TA, *atteindre, blesser, ronger*. — अद्, अग्; ईद्व; L. edere.

iôtuinn, m. *géant*. — eitar (qui ronge), n. *pus, venin*. V. eitar. (Cf. V. eit (feu), ईन.)

U TA, *de là! hors, sortir, s'élever*. — उत, उद्.

ûti, adv. *dehors*. — ûtan, adv. *à l'extérieur, dehors*. — itar, itr (p. utar, *le plus au delà*), adv. *très*. (Cf. उत्तर; उत्तर; ὄσπερος.) — iaðarr (p. utar, *extrémité*), m. *sommité, chef*. — ur, or, ôr (p. us, ut). L. ex, de. — ôrr (hors de soi), m. *emporté, prompt*. — ausa (eys, iôs), *verser, puiser*. L. h-aurio. — ausinn, m. *arrosé*. — eyra (qui sort de la tête), f. *oreille*. G. ausô; οὖς; L. auris; ὤτις. — h-eyra (heyrdā, *prêter l'oreille*), *écouter*. G. hausjan; L. audire; ἰσμεν. — aur (qui se répand) m. *goutte, rosée, poussière, terre*. — aurugr, m. *couvert de rosée*. — ôs (qui s'ouvre), n. *bouche*. L. os. (Cf. ὄσπερος.) ârôs, n. *source ou embouchure de rivière*. — austr (saillant, brillant), m. *l'orient*. अस्त; ὀρός. — austr, adv. *à l'orient*. — austan, adv. *de l'orient*. — unn (p. und, *qui se répand*), f. *onde* [Cf. उद्; ὕδαρ; L. unda; V. unda; G. vatô; V. wazar, wâzen (se répandre); L. odor, odeur.]

DA, *là! placer, poser*. — दा; τίθημι; दत् (loi).

dāð, f. *action*. — fordæða, *forfait, adultère*. — dômr, m. *pensée, sentence, chose*. दामन्; G. doms; V. tuom; θέμις; L. damnum. — hôrdômr (chose d'adultère), *fornication*. — dæma (dæmda), *juger, penser, parler*.

S-TA, *placer, dresser, fixer*. — स्था; ἵστημι; L. stare.

standa (stend, stóð), être placé, être debout. — standandi, m. levé, élevé. — staðr, m. place, endroit. — stoð (dressée), f. pilier. — styðia (styð, studdi), étayer. — stýri, n. gouvernail. — stýra (styrða); tenir le gouvernail.

ASA, fixité, permanence, force, existence.

ēm (p. ism), je suis. अस् ; ἐστί; L. esse; aram, אֲרָם, יֵשׁ; אֵין. — sannr (p. esandr, étant), m. vrai. सत्यः; A. sóð. — ás (p. ansr, robuste), m. dieu, Ase. — ásynia, f. déesse, Asynie. — askr (robuste), m. frêne. — is (solide), m. glace. — iarn (p. isan, dur), n. fer. (Cf. अयस् ; L. aes.)

Su, répandre, produire, verser. — सु; उँ; L. udus.

sonr, m. fils. (Cf. सुत; L. satus.) — sveinn, m. garçon, jeune homme. — sól (p. savil), f. soleil. G. sauil; V. suhil; A. sigil, L. sol; सवितृ. — sigli (petit soleil), n. bijou, collier. (Cf. שִׁירָיִים.) — sumar, n. été. — sá (sǫ, sǫði), semer. (Cf. सू ; σῆω; L. sero.) — ósáinn, m. non ensemencé. — sær, siór, m. mer.

TiVA, être étendu, saillant, brillant. — दिव्.

tófl, f. table, tablier. L. tabula. — tefla (teflda), jouer aux tables. — tǫr (éminent), héros, dieu. देव; θεός; L. deus. — tivor, m. sacrifice, victime. V. zēpar; A. tifer.

S-TAPA, allongé, roide, fixe. — स्तम्भ; στύπος; stupor.

stafr (roide), m. bâton, base, sujet. — steypa (steypa), renverser, détruire.

TAMA, joindre, adapter, lier. — दम् ; δαμᾶν.

timbra (timbraða), faire une charpente, construire. G. timrjan — tomt, toft, topt, f. enclos. — semia (samdi), arranger, apaiser. — sumbl (réunion), n. festin. A. symbol.

SIFA, être attaché, respecter. — सेव् ; σίβω.

sif, f. alliance, parenté. — sēfi, m. ardeur, courage.

DAMA, *lier, entraver, troubler.* — दमत् ; G. dumsb.

dimmr ou dimmi, m. *obscur, noir.*

ḤUMA, *être émoussé, être tronqué.*

ḥumall, m. *pouce.* V. dūmo. — ḥumlāngr, m. *pouce d'un gant.*

SATA, *pencher, s'asseoir.* — सट् ; ḥḥḥ ; סרר.

sitia (sit, sat), *être assis.* L. sedeo (שׂוּיַת). — sētr, n. *siège, résidence.* — sēss, m. *siège.* — siōt, f. *demeure.*

SADA, *tendre vers, marcher, pencher.* — צרר, צור.

sinni (p. sindi, *penchant*), n. *faveur.* — sinn (marche), n. *moment, fois.* — senda (sendi, senda), *envoyer.* — sendr (p. sendr), *envoyé.* — sandr, m. *sable.* — senna, f. *dispute.*

SADA, *atteindre, remplir.* — सट् ; L. satis.

seḥia (sadda), *rassasier.* G. gasōḥjan.

SIDA, *être large, prolongé.*

siḥa, f. *côté, flanc.* צ. — siḥr, m. *lâche, flasque.* — siḥ, adv. (*prolongé*), *après, tard.* — siḥr, adv. *moins.* — siḥar, prép. *après, pour ne pas.* — siḥan, adv. *ensuite.* — siḥast, *après que, depuis que, puisque.* — siḥst, adv. *le moins.* — seiḥr, m. *magie.*

TITA, *être large, lâche, mou.* — A. tit (teton); תר.

teitr (relâché), m. *joyeux.* V. zeiz (délicat). — tiḥ (long), n. *temps.* तिच ; V. zit. — tiḥir mik, *il me tarde.*

SAGA, *répandre, amollir, affaïsser.* — सिच ; G. gasigan.

siga (seig), *s'affaïsser, tomber.* V. sikan. — sig, m. *combat.* — Sigyn (p. sigvin), *nom de femme.* — sigur, m. *victoire.* — sinka (sēkk, sōkk), *s'enfoncer.* G. sigqvan. — sōkvast, *s'en-*

foncer. — sùga (sÿg, saug), *sucer*. L. sugere. — sàttr (p. sahttr, *rassis*), m. *paisible*, *ami*.

PAKA, *étendre sur, couvrir*. — पक्क ; τέγος; ἑστῶ.

(pak, n. *toit*. Vf. tecque. — pekia (pakti), *couvrir*. L. tegere. — paktr, m. *couvert*.

PAGA, *couvrir, cacher*. — पाणो; σγάζω; L. tacere.

pegia (pagða) et pagna (pagnaða), *se taire*.

TAKA, *tendre vers, toucher, prendre*. — तक्क; δέχομαι; L. tango.

taka (tek, tòk), *prendre*.

TAGA, *saisir, pincer*. — टक्क; δάσσω.

tiugari, m. *qui mord, mange, engloutit*.

SAKA, *tendre vers, attaquer*. — G. sakan; V. gisachan.

sòk, f. *procès, cause*. — sakast, *s'attaquer*. — sækia (sòkti), *chercher*. G. sòkjan.

DAGA, *répandre, dissoudre*. — τρέχω.

dögg, f. *rosée*. V. dau. — deigia, *fille, servante*. (Cf. suéd. mjölkdeje; A. hláfdige). — deyia (dey, dò), *mourir*.

DUHA, *tirer, traire*. — दुह् ; L. ducere; G. tiuhan.

dóttir, f. *fille*; दुहितृ; θυγάτηρ; G. dauhtar.

DUGA, *atteindre, pouvoir, valoir*. — τέρχω, τυγχάνω.

duga (dugði), *valoir, être utile*. — dyggr, m. *vertueux, qui mérite confiance*.

PIGA, *être utile, prospérer*. — G. peihan.

pÿ (p. pihu), *servante*. — piônusta, f. *service*. — piðð, f. *foale, peuple*.

TUKA, *surgir, briller*. — तुक् (briller); तुक् = τόκος (enfant); तुक् (briller).

tungl (brillant), n. lune.

DIGA, *percer, poindre, briller*. — दिग्.

dagr, m. jour. — i árdaga (à la pointe du jour), adv. autrefois, jadis. — delligr (p. deglingr, petit jour), m. crépuscule du matin.

PIKA, *percer, paraître*. — पिक (parler, penser).

ping (pensée, parole), n. délibération, assemblée délibérative. — pykia (pôtta), penser, être estimé, passer pour. — þakkir, plur. f. reconnaissance, remerciements.

SIGA, *être aigu, percer, voir*. — σιγάμα; L. sica, secare; scio (avoir vu), savoir; chald. סִיגָא, שִׁיגָא.

siâ (sê, sâ), voir. — sÿna (p. sihona), faire voir. — sÿnast (sÿndast), paraître. — saga (ce qu'on sait), f. histoire, narration. (Cf. L. sagax, sagus.) — segia (sagði), raconter, dire, parler.

S-TIGA, *piquer, laisser des traces, marcher*. — στείχω.

stiga (stig, steig), monter. — stëkkva (stëkk, stökk) et stökkva (stökk, staukk), sauter.

TARA, *répandre, dépasser, marcher*. — तर; तरिष; L. terere; تار (marcher); تاري, تاري. — S-TARA, *répandre*. — स्तरि; स्तरिष; L. sterno.

stiörna (répandue), f. étoile. स्तिर; स्तिर; L. stella (p. sterula). — strâ (répandu), n. paille. — straumr, m. torrent, fleuve. — strönd (qui s'étend), f. rivage, côte.

DARA, *répandre sur, précipiter*. — द; A. dëark, dearn (terne), obscur.

undorn (non obscur), n. *après-midi, soir*. G. undaurni (matin); V. untarn (midi); A. undarn (midi). — dÿr (qui se précipite), n. *bête sauvage, animal*. G. diuz; V. tior; θήρ; L. fera (furere).

TALA, *étendre, lâcher, séparer*. — तल् (atteindre); τέλος; طول (être long); יָפִיץ (étendre par terre), *renverser*.

til, *jusque, au point, tant*. — tal, n. *nombre, discours*. — telia (talda), *compter, raconter, parler*. — þulr, m. *conteur, bavard*. (Cf. Vf. tule, entule.) — tilt, n. *concorde, paix?* — töl, n. *instrument, ustensile*.

DALA, *étendre, séparer, diviser*. — दल्; L. talea; G. dails; V. urteili; A. ordål; Vf. ordalie.

dalr (séparation), m. *vallée*. — deila (deilda), *partager*.

SALA, *répandre, lâcher, reposer*. — सल्; ἄλς; L. solum; שֶׁל.

salr, m. *demeure, salle*. सालः. — selia (selda, lâcher), *donner, vendre*. — sæll (qui est au large), m. *heureux*. L. salvus; שָׁלֵם. — sælligr, m. *heureux*. — vēsall, m. *malheureux, pauvre*. — sialdan (répandu, disséminé), *rarement*. G. sildaleik (extraordinaire). — úsialdan, *souvent, fréquemment*.

ÞULA, *être élevé, être au niveau*. — तुल्; τλάω (soulever); L. tollo; G. þulan; לָלֵן.

þollr (qui s'élève), m. *tronc d'arbre, arbre, pin*. — Heimþallr (souche du monde), *nom d'Ase*.

S-TALA, *élever, dresser*. — स्यल्; στέλλω.

stôlr, m. *siège*. V. stuol; Vf. faldestuel (fauteuil).

ÞANA, *étendre, allonger*. — तन्; τείνω; L. tendo; יָנֵן.

pinurr (long), m. *sapin, arbre*. — Þór (p. þonarr, *tonnerre*), *le dieu du tonnerre*. (Cf. *τόρας*; L. tonare; *तनू*.)

TANA, *étendre, retenir, tenir*. — L. teneo.

tân (qui renferme), n. *enclos, cour*. V. zûn; A. town. — tōng, f. *tenaille*. V. zanka; L. tenaculum. — tein (*étendu*), m. *baguette, rameau, jet*. V. zein.

THÈMES COMMENÇANT PAR UNE DES GUTTURALES

K. G. H.

KE, *ceci*. (Voyez p. 388.)

ëk (ci!), *je, moi*. L. ego; Vf. jeo; G. ik; V. ih. — ok (p. ik, iok, *ceci, aussi!*), *et*. G. jah; V. joh; L. ac. — okkar (duel dat. et acc.), *à nous deux, nous deux*. G. ugkis; V. unch. — ykk (duel, de vous deux), *votre*. G. igqvar; V. incharêr. — hann, m. *lui*. — hun, hon, f. *elle*. — hinn, m. (hin, f. hitt, n.), *celui-là*. — hitt (cela), *prép. aussi, c'est pourquoi*. — hêr, adv. *ici*. F. *hourvari* (*ici!*). — hēðan, adv. *d'ici*. — hvar, m. (hvat, n.), *qui*. कः; *o*; L. quis; G. hvas; V. huêr. — hvî (locatif, *en quoi*), *pourquoi, comment*. (Cf. L. quî.) — hvê (instrumental, *par quoi*), *comment*. V. hviû. — hvaðan, adv. *d'où*. — hvar, adv. *où*; hvars, *partout où*. — hverr, m. (hver, f. hvert, n.), 1. *lequel* (entre plusieurs). L. quis, 2. *chacun*; L. quisquis; G. hvarjis. — nakkvar, m. (nökkur, f. nakkvart, n.), *quelqu'un*. — hvârr, m. (hvâr, f. hvárt, n.), *lequel* (de deux). G. huaþar; V. huedar. — hvart (L. utrum, num), *si*. — -hvan (-hun, -guu, -gi, -ki), *particule interrogative suffixe* (quand? jamais), *pas*. — eigi (p. eittgi, *pas une chose*), *rien, pas*. — ekki (p. eittki), *rien, pas*. — mangi (pas un homme), *personne*. — hvergi (pas quelque part), *nulle part*. — siálfgi, *pas elle-même*. — aldregi (p. aldr eigi), *jamais*. — þeigi (p. þò eigi), *bien que — ne pas*.

GA, *ci! direction, mouvement.* — ग (βάω).

gānga (geng, gèkk), *aller* (गङ्ग); G. gaggan. — framgenginn (en allé), m. *trépassé.* — gānga, f. *marche, route, voyage.*

AGA, *mouvement, agitation.* — अग्न; ἄγω; L. ago.

OEGir (agité), m. *océan, dieu de l'Océan.* — afl (p. afn, ovn, ogn, *qui s'agite*), m. 1. *feu.* अग्नि; L. ignis (जल, brûler), 2. *fourneau.* G. auhns; V. ofan. — angan (*qui s'agite, respiration, parfum*), n. *plaisir.* — átt, ætt (*direction, ligne*), f. *lignée, race.* V. èht.

AKA, *mouvement, étendue, surface.* — L. æquus, æquor.

å (p. aka, *surface plane*), f. *eau, fleuve.* G. ahva; V. åha; L. aqua; Vf. aigue. — aka (ek, ôk), *avancer.* — akarr, m. *arpent, champ.* ἀγρός; L. ager; G. akrs; V. alhar. — ætla (p. aktla. L. in animo volvere), *penser, se proposer.* (Cf. G. ahjan; V. ahtôn.)

AGA, *mouvement à travers, percer.* — अग्न; ἀκούς, ἀκνή, ἀκόνω (*présenter la pointe, l'oreille*), *écouter.* L. acer, acus; V. ecche; ἰσῆ.

iôr (p. ilhor, *rapide*), m. *cheval.* अश्व; ἵππος (p. ikpos); L. eqvus; Vsax. ehv. — auga (*perçant*), n. œil. अक्षि; ὄκος; L. acies, oculus. — hvitr ou hviti (*perçant, éclatant*), m. *blanc.* श्वेत; G. hveits; V. wit. — hvatr, m. *ardent, véhément.* V. hvas. — hvetia (hvatta), *aiguiser, exciter.*

AGA, *conduire, porter, avoir.* — अग्न; ἔχω; G. aigan.

eiga (å, átti), *posséder, avoir.* V. eigan. — eign ou eiga, f. *possession.* (Cf. ástagr, heilagr, auðigr, etc.)

KAPA, *mouvement sur, tendre vers.* — L. capere; (ῥα, main).

kaup (*prise*), n. *achat.* — kaupa (kaupi, keypta), *acheter.* G. kaupan. (Cf. *acheter*, de *acceptare*. L. emere, *prendre.*)

GAFA, *tendre vers, donner*. — A. gaful (tribut); F. gabelle.

gēfa (gēf, gaf), *donner*; G. giban; V. kēpan. — umgēfa (*étendre autour*), *entourer, envelopper*. — Gefion, f. *déesse de la virginité*.

HAFA, *étendre, élever, prendre*. — कप् ; ३ (élévation).

haf (*étendu, haut*), m. *haute mer*. — hefia (hef, hōf), *soulever*. — hafa (hef, hafði, *avoir soulevé*), *tenir, entretenir, avoir*. L. haheo. — haft, hapt (*qui tient*), n. *lien, chaîne*. — hof (*qui contient*), n. *enceinte, temple*. (Cf. κῆπος.) — hōf, n. (*contenance*), n. *mesure*. — hōfuð (*élevé*), n. *tête*. कपाल; κεφαλή; L. caput; G. hauhiþ. — hefnd (L. causa suscepta), *vengeance*. — hefna (hefnda), *venger*.

GAPA, *étendre, distendre, fendre*. — ३५ ; χ'α (trou); ३.

gap (*qui baille*), n. *abîme*. (Cf. χάος.) — geipa (geipta), *ouvrir la bouche, bavarder*. (Cf. चोम् ; χανύω.) — gifur (L. inhians), m. *avide*. — gifur (baillements), f. plur. 1. *rochers*, 2. *géantes*.

S-KAPA, *tailler, fabriquer*. — V. scuof (poète).

skāpa (skep, skōp), *créer, fabriquer*. — skepia (skepiaði), *créer*. — skōp (*créés*), n. plur. *destinée*.

KAMA, *tendre vers, venir*. — κομίζω (*faire venir*), *conduire*.

kōma (p. kvēma; kēm, kom), *venir, venir avec, amener*. G. qviman. (Cf. Vf. cemin, *chemin*.)

HAMA, *étendre sur, couvrir, courber*.

hamr (*qui couvre*), m. *peau*. — himinn (*qui couvre*), m. *ciel*. — heimr, m. *couvert, domicile, monde*. (Cf. κάμνη, κα-

μέρα; F. hameau.) — Hymir (couvert, sombre), m. *nom d'Iote*. — ? hamarr, m. *marteau, foudre*. (Cf. शम्बरः, शम्भु *foudre*, शम्भः, *marteau*.)

GAMA, *couvrir, courber, incliner*. — कम् ; γάμω; L. hamus.

gaman (inclination), n. *plaisir, jouissance, jeu*. — gamall, gamli (courbé), *vieillard, vicieux*. V. kamal. — Bergelmir (tout vieux), *nom de géant*. — Orgelmir (très-vieux), *nom de géant*. — Þrúðgelmir (fort vieux), *nom de géant*. — gumar, gumnar (qui couvrent, protègent), *héros, hommes*. G. guma; V. kumo; L. homo. — Gymir (qui couvre), *nom de géant*.

KATA, *étendre, prendre, contenir*. — कट्.

ketill (qui contient), m. *chaudron*. G. ketils; V. chezzil. (Cf. catinus, cadus; κάδος, κάτος; G. kas; ७३.)

HADA, *atteindre, prendre*. — χάζω, χανδάνω; L. -hendo.

hönd (qui prend), f. *main*. G. handus. (Cf. हस्तः शुष्टः.) — einhendr, m. *manchot*. — hundrað (p. tíutíhundrað, *dix fois deux mains* ou 10 × 10 *doigts*); n. *cent*. शतं; ἑκατόν; L. centum, G. taihun, téhund. — tíu (p. tíhund, *deux mains* = 10 *doigts*), *dix*. दशन् ; δέκα; L. decem; G. taihun V. zēhan. — tíundi, m. *dixième*. — níu (p. untíu, *manquant dix*), *neuf*. नवन् ; ἐννέα; L. novem. — níundi, m. *neuvième*.

GADA, *atteindre, joindre, lier*.

gōðr (convenable, apte), *bon*. G. gōðs; V. kuot. (Cf. ἀγαθός.) — ógōðr, m. *mauvais*. — gunnr, guðr (L. congressus), *combat, guerre*. V. chundfano (gonfanon, gonfalon). (Cf. युध्ः.) — gandi (qui lie), m. *charme, enchantement*. — gan (p. gand), *magie*. — gandr (noué), m. *serpent*. — Gōndull (enchanteresse), *nom de Valkyrie et de Norne*.

GUÐA, *être convenable, intègre, pur*. — शुध्, शुच्.

goð (pureté), n. *divinité, dieu.*

GATA, *atteindre, recevoir.*

gêta (gêt, gat), *recevoir, concevoir, songer, penser à; um-gêta einom, donner à quelqu'un.* — gêta, f. *conjecture, opinion.* — gæstast, *s'entretenir, discuter.* — gēð (qui pense), n. *esprit.* V. kêt; चित्. — frōðgēðiaðr, m. *doué d'un esprit sage.* — gestr (p. gatsr, qui reçoit), *hôte.* G. gastr; V. gast; L. hostis (étranger), *ennemi.* [Cf. hospes, (p. hospits), qui demande réception.] — gisl (p. gitsl, qui est donné), m. *otage.* — gisling, f. *otage.*

HATA, *atteindre, frapper, tomber sur.* — L. cædo, cado.

hiti (qui frappe, pique), m. *chaleur, flamme.* [Cf. kaldr (froid) et L. cellere, calare, calere.] — heita (heiti, hêt; L. adpellatum esse), *s'appeler, appeler, ordonner, menacer.* — hitta (L. incidere in), *rencontrer.* — hæltr (exposé au coup, chanceux), m. *périlleux.* — hætta (tomber sur, entraver), *cesser.*

S-KİTA, *frapper, couper.* — हिद्; σχίζω; L. scindo; G. skaidan; V. scitôn; హఠ, య౪ప.

skið (fendu), n. *tablette de bois.* — Skaði, *femme de Niörðr.*

GUȚA, *frapper, pousser, lancer.* — घुट्; L. -cutere. G. giutan.

goti (lancé, rapide), *cheval.* घोटः; घोटकः. — reiðgoti, m. *cheval de selle.* [Cf. skiôti, reiðskiôti (cheval); skiôtr, rapide.]

S-KUȚA, *pousser, lancer, jeter.* (Cf. स्कट्; L. scateo.)

skiôtr (lancé), m. *rapide.* — skiôta (skÿt, skaut), *tirer, lancer.* V. skutjan, sciozan. — andskoti, m. *qui tue en tirant sur.* — skot, n. *tir, coup.*

GU^{SA}, *être lancé, bouillonner*. — गु (tomber en gouttes),
गु (bruire).

geysa (geysta), *bouillonner*. [Cf. geysir (qui bouillonne).]
V. jesan, jerian. — ioll (p. gurl, ? *effervescence*), *colère, dispute*.

KU^{SA}, *convenir, goûter*. — कु ; γεύειν; L. gustus.

kiösa (kÿs, kaus, *goûter*), *choisir*. G. kiusan; V. chiusan;
F. choisir. — Valkyria (qui choisit les héros), *Valkyrie*. —
kosta (kostaði), *goûter*. G. kausjan; L. gustare. — kost, m.
choix, nourriture. — kûra (ce qu'on goûte), f. *repos*. — kyrr,
m. *tranquille*. — kyrra (kyrrði), *tranquilliser*.

HA^{GA}, *s'étendre, joindre*. — χαλᾶς; L. cingere; V. hag
(enclos); Bl. haga; Vf. l'haie (Saint-Germain-en-Laye).

hagr (apte), m. *habile*. — hægri hönd (main plus habile),
main droite. [Cf. L. dextra; ह्यग (faible), *main gauche*.] —
hugr (désir), *volonté, esprit*. — hyggia (hugða), *penser, ré-*
fléchir. — hungur (désir), n. *faim*. G. hulrus; V. hungar.
— haugr (élévation), n. *colline*. V. houc; Vf. hogue, hoge.
— hár (hár, f. hátt, n.), m. *sublime*, nom d'Odin. (Cf. G.
hauhs; V. hoh.) — bátt, adv. *haut*. — há- (particule pré-
positive), *haut*. — heiðr (hauteur), m. *excellence, honneur*.
— Heiðr (terrain élevé), f. *lande*, nom de femme. G. haiði.
— ? Gýgr (élévation, montagne), f. *géante*.

S-KA^{GA}, *avancer, saillir, hérissier*. — V. skahho (langue
de terre).

skógr (hérissé), m. *forêt*. — Skögull (hérissée), nom de
Valkyrie; Geirskögull (hérissée de lances), nom de *Valk*.
— skegg (velu), n. *barbe*. — skegg, skeggia (en forme de
barbe), f. *hache*. Cf. hellebart (hallebarde). — ? skór (p.

skôhr), m. *soulier*. G. skôhs; V. skuoh. — handskôr, hand-ski, m. *gant*.

HAKA, *atteindre, frapper, tailler*. — 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿 (briser).

höggva (högg, hið), *couper, frapper, hacher*. — Niðhöggv (qui mord avec colère), m. *nom d'un serpent de l'enfer*.

S-KAKA, *choquer, pousser, répandre*. — 𐌺𐌰𐌿𐌿.

skekia (skek, skók), *choquer, secouer*. Vf. eschacher. — skenkia (skenkta, *répandre*), *verser à boire, donner*. V. scenhan; Vf. chinquer; Bl. scancio; F. échanson.

HA RA, *s'étendre, répandre, courir*. — 𐌺𐌰𐌿𐌿; L. curro; 𐌺𐌰𐌿𐌿.

hórr (coureur). m. *adultère*. G. hōrs.

HA RA, *s'élever, croître* — 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿 (qui s'élève), *montagne*.

har (qui croît), n. *cheveu, chevelure*. (Cf. L. horror; F. hérissier, haire.) — her (qui s'accroît), n. *multitude, armée*. G. harjis; V. heri. (Cf. Al. herberge; F. alberge, auberge.) — heri (qui est de l'armée), *combattant*. (Cf. 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿.) — einheri, m. *monomaque*. (Cf. V. einwic.) — Herian (guerrier), *nom d'Odin*. — hörgr (qui inspire l'horreur, *sanctuaire*), m. *bois sacré*. — horn (qui s'élève), n. *corne*. 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿; L. cornu. — hiörr (qui s'élève, *pointe*), m. *rocher, épée*. G. hairus; Vs. hēru. — hiörð, f. *troupeau*. (Cf. F. horde, harde; Vf. horde.) — hirðir, in. *gardien de troupeau, gardien*. — harðr, m. *dur*. — hart, adv. *durement, fortement*; 𐌺𐌰𐌿𐌿. [Cf. 𐌺𐌰𐌿𐌿 (fermeté, confiance); L. certus (ferme), sār; credo (p. certido).] — herði (dure, forte), f. *épaule*. V. harti. — hiarta, n. *cœur*. L. cor; 𐌺𐌰𐌿𐌿; 𐌺𐌰𐌿𐌿. (Cf. F. hardi, qui a du cœur.)

GA_{RA}, *s'étendre, atteindre, prendre*. — हर्; χεῖρ.

giöra (p. garva, giörða), *manier, faire*. कर्तुमि; χράσμαι; L. creare; V. karawan. — giörr (fait), m. *préparé, apte, habile* — giörva, adv. *entièrement, complètement*. (Cf. F. guère, V. karo.) — fullgiörva, adv. *pleinement et entièrement*. — giör-liga, giörla, adv. *parfaitement*. — giarn, m. *enclin, avide*. G. gairns; V. kern, kër (désir). — garðr, m. *enceinte, enclos*. V. karto; It. giardino; F. jardin; χέρτος; L. cortis, hortus, hara; קר, קרי, קרי. [Cf. Montbelliard (Mons Belligardus); Novogorod (ville neuve).] — miðgarðr, m. *la terre*. A. mid-dangeard (orbis terrarum); G. midjungards; V. mittingart. — garn, n, *fil, boyau*. (Cf. χόρδη.)

GV_{ARA}, *entourer, courber*. — हृत्; γυρός.

ormr (p. hvermr, *qui se courbe*), m. *ver, serpent*. कृमि; L. vermis; פֶּרְמִיל, (vermeil). — hvërfa ou horva ou horfa (hvërf, hvarf), *tourner, pirouetter*. — hvërfa frâ (déguerpir), *disparaître de*. — hverfa (hverfða), *faire le tour de*. — vërpa (vërp, varp, *faire piroetter*), *lancer, jeter*. Bl. verpire; Vf. guerpír. — harpa (ronde), f. *harpe*. (Cf. Bl. circulus, circulo harpare.)

KA_{RA}, *étendre, séparer, broyer*. — कृ; L. granum.

kvörn, körn (qui broie), f. *moulin, mâchoire*. — þ geir (qui fend), m. *hallebarde*. G. gairu (épine); V. kër (cf. Kero, Gérhard). क्षिर्त्ति (hache).

S-KA_{RA}, *percer, couper*. — (कृत्); ξύρω; שור (éclater).

skira (skir, skar), *tailler, graver*. — skirr (éclatant), m. *brillant*. V. scieri; Vf. chère (mine joyeuse). (Cf. χαρά.) — skira (skirði, *rendre éclatant*), *écurer*. — þ skiart, m. *craintif, effarouché*. (Cf. Al. scheu.)

HA_{LA}, *s'étendre sur, couvrir*. — तल.

hali (qui couvre, poil), m. *queue*. L. hilus. — hel (caverne), f. *enfer, reine de l'enfer*. — höll, f. höllr, m. *halle*. — halir, pl. *mânes* (protecteurs), *héros*. — hylia (huldi), *protéger*. — hollr, m. *bienveillant*. V. hold. — höldr, m. *héros*. V. helid. — heill (protégé), m. *heureux*. — heilagr, m. *bienheureux, saint*. — helldri, m. *meilleur*. — hellstr, m. *le meilleur*. — helldri, conj. *afin que*. — hildur (défense), f. *combat, déesse du combat*. — halda (hêlt), *tenir*. — hold, n. *chair*. — holt, n. *bois, forêt, montagne*. — hâls, m. *cou*. [Cf. L. collum.]

KAŁA, *frapper, pousser, piquer*. — L. cellere. किल्.

kiöll, m. *quille, navire*. — kaldr (piquant), m. *froid, douloureux, méchant*. (Cf. L. gelidus.) — kalla (kallaða), *crier, parler*. (Cf. καλῶ; L. clamor; قال.) — kallaðr, m. *appêlé*.

GAŁA, *frapper, atteindre, éclater, briller, résonner*.

gâla (gól), *chanter*. — galdi, m. *bruyant*. — giöll, f. *trompette*. — gull, n. *or*. V. kolt. (Cf. L. gilvus; γυλ.) — gullinn, m. *doré, d'or*. (Cf. Vf. jaulne, *jaune*.) — gildi (qui atteint, équivalent), n. *valeur, estime*. — gilda (gilta), *valoir*. — gialda (gêld, galt), *payer, donner, expier*. — gildi, m. *repas; satisfaction*.

S-KAŁA, *atteindre, frapper, jeter*. — σκαλλω.

skal (skuldi), *devoir*. G. skulan. — skálm (qui frappe), f. *lance, pique*. — skalfa (skêlf, skalf), *être frappé, trembler*. — landskjalfr, m. *tremblement de terre*.

KANA, *étendre, atteindre, percevoir*. — जन्; γένος; L. genus.

kunna (kann, kunni, avoir atteint), *savoir, pouvoir*. ज्ञाः; L. gnosco. — knâ (knâi, knatti), *pouvoir, savoir, connaître*. —

nafn (p. knafn, *qui fait connaître*), nom. L. nomen. — kind, f. *postérité*. — kona, kvën, kvan, kvon, kvæn, f. *femme*. G. qvinô, qveins; V. chëna. — ôkynian, n. *engenceance*.

GAÑA, *étendre, séparer, fendre*. — खन्; χανύω.

gina (gin, gein), *ouvrir la bouche*. — ginnûngr, m. *mâchoire*.

KANA, *éclater, briller, résonner*. — कन्, कण्; γαρός; L. canus, cano.

kynda (kyndta), *allumer*. L. accendo. — Hœnir (brillant), m. nom d'*Ase*. — hani (qui chante), m. *coq*. V. *chanteclair*.

S-KANA, *percer, éclater*. — G. us-keinan (percer), *germer*.

skina (skin, skein), *briller*. V. skinan. — skin, n. *lumière, splendeur*.

THÈMES COMMENÇANT PAR LA LIQUIDE R.

ARA, *mouvement, étendue, élévation*. — ऋ; ἄρι; ʾʾN.

âr, n. *matin, aurore, année*. (Cf. ऋतु; G. jër.) — ari et ôrn, m. *aigle*. — iora, f. *terre*. इरा; ἔρα; L. area; V. ëro. — iôrô, f. *terre*. V. êrda. — iôrmun, f. *terre*.

RU, *éruption, bruit*. — रु; ῥέω; L. ruo.

rûn (chuchottement), f. *secret, écriture*. — eyra-rûn (qui parle à l'oreille), f. *compagne, femme*. V. ôr-runo. — raun (manifestation), f. *expérience, épreuve*. — reyna (reynda), *éprouver, essayer*. (Cf. ῥευνᾶν.) — rômr (tumulte), m. *combat*. (Cf. रम्.)

RAMA, *étendue, grandeur, force*. — रम्; ʾʾM.

ramur, m. *fort*. (Cf. विक्रान्त; L. grandis.) — armr (qui

s'étend), m. bras. L. armus, ramus; V. aram; Vf. arm (bras).

B-RAMa, mouvement, frémissement. — अम् ; βρέμω; L. fremo; برم.

Brimir (L. æstuaus), m. nom propre.

RANA, mouvement, frémissement. — रौ, रण्.

rënna (rënn, rann), courir, couler.

B-RANA, frémir, pétiller. — भण्, भन्.

brënn (brann), brûler (être consumé). — brenna (brendi), brûler, consumer. — Bruni, m. nom de Dvergue.

G-RAMa, frémissement, frisson, excitation.

gramr, m. irrité. Vf. grams. — gremia (gremdi), irriter. — gremi, f. colère. — garmr (irrité), m. nom de chien. (Cf. ξέρειρος.) — harmr, m. douleur. — hrím, n. givre, glace. V. rife. (Cf. F. frimas.) — Sæhrimnir (givre formé des exhalaisons de la mer), m. nom propre.

RoFA, être étendu, séparé, fendu. — (रुप्); L. rumpo.

riüfa (rÿf, rauf), rompre. — rifa (reif), déchirer. V. riban. — rif, n. côte. V. rippi. — ôrof (aspérité), n. âpreté. (Cf. V. âriub.)

H-RAVA, étendu, roide, crû. — कृत्रि; G. hraiv.

hræ, n. cadavre, chair. कव्य; κρέας; L. caro.

H-RAPa, éclater, crier. — रप्; L. corvus.

hrôp, m. vocifération. — Hroptr ou Hroflr, m. nom d'Odin.

S-K-RAPA, percer, briser, saillir. — σκαρπόμεαι; L. scrupus.

skarpr (coupant), m. aiguise, tranchant, difficile.

K-RAMA, *tirer, arracher*. — *མཚུ* (tirailleur); *καρπας*, L. *carpere*; *ཅུམ*.

kambr (p. *kramir*, *qui carde*), m. *peigne*, (dentelée) *crête*.
L. *carmen*. — *kemba* (*kembda*), *peigner*. L. *carminare*. (Cf. Al. *krämpeln*.) — *kiaptr*, *kiastr* (p. *kristr*, *tiré, béant*), m. *mâchoire, gueule*. — *kippist* (p. *krippist*, *être tirailé*), *avoir des spasmes*. [Cf. Al. *krampf* (*crampe*).]

D-RAPA, *étendre, atteindre, frapper*. — *རྒྱུ*.

drëpa (*drëp, drap*), *frapper*. (Cf. F. *attraper, taper, trouver*.)

D-RUPA, *être répandu, tomber*. — (*རྒྱ*).

driüpa (*drÿp, draup*), *dégoutter*. — *dropi*, m. *goutte*.
— *Draupnir* (*ruisselant*), m. *nom propre*.

þ-RUFA, *être étendu, atteindre, saisir*.

þrifa (*þreif*), *saisir, attaquer*. — *þarfr* (L. *conveniens*), m. *utile, nécessaire*. — *þurfi*, m. *nécessiteux*. — *þurfa* (*þurfta*), *avoir besoin*. — ? *þorp* (*rencontre, amas*), n. *bourg, village*.
G. *þaurp*; V. *doraf*. [Cf. A. *þreaf* (*botte de blé*); L. *turba, turma*. — ? *þarmr*, m. *boyau, intestin*. (Cf. F. *tripe*.)]

RAĐA, *mouvoir, atteindre, parvenir*. — *རྒྱུ*; *ཁྱེ*.

ráđa (*ræđ, rêđ*), *avoir soin, conseiller, diriger, faire rendre*.
— *ráđ*, n. *conseil, action, affaire*. *མཚུ*; G. *rapjó* (*raison*), V. *reda* (*raison, parole*); Al. *art* (*manière*). — *afráđ* (*mauvaise action*), n. *meurtre*. — *Gânggráđr* (*voyageur*), *nom d'Odin*. — *riđa* (*reiđ*), *aller à cheval, en voiture*. — *ballriđi*, m. *cavalier courageux*.

V-RAĐA, *atteindre, adresser, tourner*. — *ཁྱེ*, L. *vertere*.

vërđa (*vërđ, varđ*), *devenir*. G. *vairþan*. — *Vërđandi*, f.

nom de Norne. — orð (adressé), m. *mot, parole.* G. *vaurd.* — sáryrði (paroles graves), n. pl. *injures.*

B-RADA, répandre, expédier, accélérer. — भृ ; פֿרד.

brāðr, m. *prompt.* (Cf. פֿרד ; L. *veredus*; Al. *pferd.*)

B-RADA, se répandre, couvrir, entourer.

borð, n. *bord, bordure.* (Cf. It. *bordo*; Fr. *barde.*)

F-RADA, étendue, grandeur, excellence. — प्र.

frōðr et frōði, *savant, intelligent*; φραδής; L. *prudens*; G. frōps; V. *fruot.* — fræða (frædda), *instruire.* — fræddr, m. *instruit.*

F-RATA, bris, bruit. — पृ ; πέρδειν; L. *perdere.*

frata (frēt, frat), *péter.* V. *vēzen.*

B-RATA, fendre, crever, rompre. — פֿר.

briōta (brýt, braut), *briser, rompre.* — brotinn, m. *brisé.* — brotna, *être brisé.* — braut (rompue), f. *chemin frayé.* [Cf. *route*; It. *rotta* (L. *rupta via*); *se frayer* (L. *fricare*) *un chemin*].

T-RADA, pousser, fouler, marcher.

troða (trēð, trað), *fouler aux pieds, marcher sur*; G. *trudan*; V. *trētan.* (Cf. Fr. *trotter.*) — tröll (p. trōðl, *qui trotte*), n. *géant.*

Þ-RATA, pousser, fatiguer, travailler. — L. *trudere.*

Vaſthrúðnir, m. *nom de géant.* — þrot (fatigue), n. *fin.*

D-RATA, pousser, rejeter.

drit, *excrément.* — dritinn, m. L. *inquinatus.*

D-RUSA, être répandu, tomber. — (रु); G. *driusan.*

dreyri, m. *goutte, sang*. V. trôr (*goutte de sang*); δροσος;
L. ros.

G-RAȚA, *éclat, cri*. — ꝥꝫ; γῆρυς; L. garrire.

grâta (græt, grêt), *pleurer*. G. grêtan. (Cf. Fr. regretter.)
— græta (grætta), *faire pleurer*.

H-RUȚA, *éclater, crier*. — ῥῥ; κρότος; L. rudere.

hrôðr (*bruit, renommée*), m. *louange*. V. hruod. — hrô-
ðugr (*renommé*), m. *fier, arrogant*.

H-RISA, *éclater, hennir*. — ῥῥ, ῥῥ, ῥῥ.

hros, n. *cheval*; It. ronzino; Fr. roussin. — hestr, m. *che-
val*; ῥῥῥῥ.

G-RAȚA, *séparer, gratter*. — ꝥꝫ; χαράττω; ῥῥῥ.

grið (*épines, haie*), n. pl. *asile, paix*. — grind, f. *grille,
treillis*. (Cf. L. craticula). — griôt, n. *gravier, pierre, rocher*.
V. krioz; It. greto; Fr. grès, griotte. — grund (*broyée*), f.
poussière, terre, sol. — reiðr (*gratté, excité*), m. *irrité*. [Cf.
L. gratia (*qui excite*), χάρι(ς); All. reitz, (*charme, grâce*.)

H-RATA, *piquer, exciter, courir*. — V. raz (*furieux*).

hrata (hrataða), *se précipiter*.

H-RIDA, *être excité, frissonner, trembler*. — V. rîðon.

hræðast (hræddist), *s'effrayer*.

RASA, *s'élever, surgir, atteindre*. — ῥῥ; راس; راس.

risa (reis), *s'élever*. — reiss, m. *excité*. — risna, risni, f.
élévation, gloire. — rôst (*milliaire*), f. *une journée de chemin*.

RAHA, *étendue, direction*. — ῥῥ; ὁρέγω; L. regio.

rêtr, m. *droit, juste*. G. raihts; V. rêht; L. rectus; ὁρθός;
ῥῥῥῥ. — vanrêtr, m. *injure, injustice*.

RAGA, *saillir, surgir, briller*. — راق, راق, راق; راق.

regin (saillant), n. pl. *grandeurs, divinités*. — rôg (qui fait ressortir), *reproche, blâme*. — rægia, *reprocher*; V. ruogen.

RIKA, *être étendu, atteindre, posséder*. — रिक, रिक.

rēka (rēk, rak; atteindre), *venger*. — rikr, riki, m. *riche, puissant*. Vfr. rice. — rōk (extrémités), n. pl. *origines, causes*.

RUKA, *être étendu, large, vide*. — רוק, רוק.

riūka (rŷk, rauk), *fumer, s'obscurcir*. V. riuhan. [Cf. רוק (vidē), air; V. rouh (air, vapeur), fumée; ruhhan (sentir); רוק; רוק]. — rōkur, rōk, n. *crépuscule du soir*. (Cf. G. riqvis; रक्तः).

RAHA, *relâchement, relais, repos*.

ragr, m. *lâche*. — argr, m. *lâche, mauvais*, רע; V. arg (avare). — rōr (p. rōhr, relâché), m. *tranquille*. — rô, f. *tranquillité, repos*. V. rau, rawa.

RUHA, *sargir, saillir, briller*. — ره.

rauḥr (p. rauhdr, brillant), *rouge*. — ره; V. rōt. (Cf. *ρόδον*. — rŷḥa ou riōḥa (rŷḥ, rauḥ), *rougir*.

B-RAGA, *briser, éclater*. — راق; L. frango; ביק; ביק.

Bragi, m. nom du dieu de la poésie. — biartr, m. *brillant*. baihr; V. berht.

M-RAGA, *percer, éclater*. — راق; μαράω; L. mergere.

morgunn, m. et morgin, n. *matin*.

M-RAGA, *frotter, broyer*. — راق; μαράω; L. marcus (mar-teau); מרק, מרק.

mergr (broyé), m. *moelle*.

M-RAKA, *tracer, marquer, marcher*. — راق; मार्कः.

marr, m. *cheval*. V. marc. [Cf. mariscalh (écuyer), maréchal.]

B-RAGA, *s'étendre, couvrir*. — बृह् ; L. vergere.

bêrg (élévation), n. *montagne*. — biarg, n. *montagne, rocher*. — Fiörgyn (montagneuse), f. nom de la déesse Iorð. — Fiörgynn, m. nom du père de Frigg. — borg (qui couvre, protège), *forteresse, bourg*. V. puruc; Vfr. borc; πύργος; arabe-pers. بَرْج. — bergia (bergða, s'entretenir), *se nourrir, goûter*. — biörg, f. *entretien, vivres*.

F-RAHA, *pousser, avancer, incliner*. — (घ्न; πείρω.)

frî (poussé, lâché), m. *libre, noble*. — frîa, *relâcher*. — frekr, m. *libre, effronté*. — Freki, nom du loup Fenrir. — Frigg (excellente), f. nom propre. — Freyr (excellent), n. nom propre. — Freyia, f. nom propre. — ?fiôr (p. frihu), n. *vie*; G. fairhvus.

F-RAGA, *exciter, exiger, interroger*. — ऋह् ; L. procare.

frâ (frêg, frag), *interroger, apprendre*. — Frœgr (renommé), m. nom de Dvergue. — fregn, f. *bruit, renommée*. — fregna, *demander, apprendre*.

V-RAGA, *pousser, chasser*. — वृह् ; L. urgere.

vargr, m. *exilé*. (वर्जितः), *serpent, loup* (वृकः). — ?vërri, (p. vërsiri), m. *pire*. — vërstr (p. vërsistr), m. *le pire*.

V-RAGA, *précipiter, répandre*. — वृष् ; βρέχω; L. spergo.

rêgin, rêgn, n. *pluie*. वर्षः (L. rigatio). — fors, m. *torrent cataracte*. [Cf. V. frosc (sauteur), grenouille, et βραχύς (sauterelle).]

M-RAGA, *répandre, arroser*. — मिष्ट (p. मृष्ट).

mîga (meig), *pisser*; ὀμύχέω; L. mingere, mejere.

D-RAGA, *étendre, tirer*. — दृह् ; δάσσω; L. traho.

draga (drôg), *trainer*. — drygia (drygða), *agir*. — drásill (p. dragsull, porteur), m. *cheval*. — Yggðrasill (cheval d'Odin), m. nom du frêne qui porte le monde. — drótt (train; L. agmen), f. *foule, peuple*.

D-RAKA, *tirer, aspirer, boire*. — 𐌺𐌹𐌿 (dessécher).

drékka (drakk), *boire*. — drékka, f. *festin*. (Cf. 𐌺𐌹𐌿𐌺𐌹𐌿; συμ-
πόσιον.) — drykk, m. *boire, coup, trait*. — ofdrykkia, f.
ivresse.

T-RAGA, *étendre, élever*. — 𐌲𐌺𐌹; τράχος (saillant), *raboteux*.

trè (p. trigu), n. *arbre*. G. triu. (Cf. 𐌲𐌺:; 𐌲𐌺:; 𐌲𐌺𐌹.) —
trog (tronc), n. *ange, baquet*. L. truncus. (Cf. isl. þró f.)

Þ-RAGA, *tirer, presser*. — 𐌴𐌺𐌹; L. turgeo.

þrunginn, m. *pressé, enflé, irrité*. — þraungr, m. *serré,
étroit, épais*. — þrà (p. þraha, presse), f. *douleur*.

Þ-RISA, *être étendu, roide, sec*. — 𐌲𐌺𐌹; τασός; L. torreo,
G. pairsan; ٲَرَّ (être roide), être gelé.

þurs (roide) ou hrimþurs (roide de givre), m. nom com-
mun des Iotes. — þyrstr (desséché), m. qui a soif. — þerra
(p. þærra), *sécher, essuyer*. — Dolgþrasir (obstiné contre l'en-
nemi), Lifþrasir (obstiné pour sa vie), Møgþrasir (dur en-
vers le fils), noms propres.

D-RAKA, *étendre, séparer, percer*. — 𐌲𐌺𐌹; δράκος.

dreki (qui a l'œil perçant), m. *dragon, serpent*; δράκων; L.
draco.

G-RAHA, *s'élever, monter, croître*. — 𐌺𐌺𐌹; L. cresco.

grôa (græ, greri), *croître*. — gröinn ou grænn, m. *vert*.
— gras, n. *herbe*. (Cf. γράστις; V. grast.)

H-RAKA, *étendre autour, courber*. — 𐌺𐌺𐌹; κόραξ; L. crux.

hringr (courbé), *anneau*. (Cf. *κρίκος*; L. *circus*, *curvus*.) —
hryggr (courbé), m. *triste*. — hrýggr (courbé), m. *dos*. V.
hruki; *ῥάχις*.

K-RAKA, *bris*, *cri*. — *क्रुक्*; *κράζω*; *כרע* (briser); *כרי*.

kraka (qui croasse), f. *corneille*. V. hruok. [Cf. *काकः* (p.
kraka), F. *coq*; L. *graculus*; *κόραξ*.]

THÈMES COMMENÇANT PAR LA LIQUIDE L.

ALA, *élévation*, *grandeur*, *force*. — *अलम्* (assez); *ελάω*
(pousser); L. *alere*; *ἄλν*.

ala (øl), *élever*, *engendrer*. — òl (fortifiant), n. *bière*, *aile*.
A. ealu. (Cf. *ἐλαιον*.) — òlr, m. *ivre*. — òld, f. *âge*, *genre*
humain, *monde*. — alldr, m. *âge*, *siècle*, *monde*. — allr, m.
entier, *tout*. — aldni, m. *âgé*, *vieux*. — òln, f. *aune* m.;
aune f. *ώλνή*; L. *ulna*. (Cf. *ἄλν*.) — âl, f. *courroie*.

LAPA, *lâcher*, *élever*. — *लप्* (lâcher), *dire*; *λόφος* (éléva-
tion); L. *levare*; G. *uslaubjan* (lâcher), *permettre*; V.
usloup.

lof, n. *louange*. — lófa (lòfaða), *louer*. — leyfa (leyfða),
célébrer. — lopt, n. *ciel*, *air*. — leyfi, læfi, n. *flamme*. —
âlfr (élevé), m. *génie*, *démon*.

LIFA, *être lâché*, *rester*. — *λίπο*; L. *liber*; *λείπω* (laisser);
L. *lingvo*; G. *laifs* (qui reste).

lif (qui reste), *vie*. V. lip (vie, corps). — lifa (lifða), *vivre*.
— siâlfr (p. sválifr), m. *lui-même*. G. *silba*; V. *sêlpér*. —
ellifu (p. einlifu, *un de reste*), *onze*. G. *ainlif*; V. *einlif*. —
ellifti, m. *onzième*. — tólf (p. tvalif, *deux de reste*), *douze*. G.
tvalif; V. *zuelif*. — tólsti, m. *douzième*.

LA^{MA}, *lâcher, luxer, briser*. — लम्ब ; λαμβός.

lemia (lamda), *rompre, briser, paralyser*.

V-LA^{PA}, *pousser, chasser*.

ûlfr (p. vulfr, *chassé*), m. *loup*; λύκος (p. vlupos); L. *lupus*, *vulpes*; lt. *golpe*; Vf. *goupil*.

K-LA^{PA}, *s'étendre, se fendre*. — L. *clavus, clivus*.

kliûfa (klÿf, klauf), *fendre*. V. *chliofan*. — klyfia, *fendre*.
— klofna (klofnaða), *se fendre*. — klett, m. *rocher, pierre*.

G-LI^{PA}, *saisir, pincer*.

gleipa (gleipti), *dévorer*. — glepsa (morsure), f. *sarcasme*.

LA^{TA}, *étendre, laisser, lâcher*.

lâta (læt, lêt), *laisser (lâcher), dire*. (Cf. λόγος de LA^{KA}.) —
latr, m. *fatigué, paresseux*. G. *lats*; V. *laz*; L. *lentus*. — letia
(lati), *fatiguer, dissuader, retenir*. G. *latjan*; V. *lezan*. —
eltia (p. letia, *fatiguer, pousser*), *poursuivre*. — læti (manifes-
tations), pl. n. *gestes, paroles*. — litill (étendu, mince), m.
petit. G. *leitils*; V. *luzil*; ἐλαχύς. — litt, adv. *peu*. — land
(étendu), n. *endroit, pays*. (Cf. locus de LA^{KA}.) — lundr, m.
forêt, bois. A. *Lunden, Londres*. (Cf. L. *lucus* de LU^{KA}.) —
hind (élancé), *tilleul, bouclier*. V. *linta*. Cf. ἐλάτη (sapin) de
ἐλάτος (élancé).

LA^{DA}, *lâcher, dire, appeler*. — लट् ; L. lætor (se lâcher).

laða (lôð), *inviter*. G. *laþon*; V. *lâdon*. — lôð, f. *invitation*.

LI^{DA}, *être lâché, se mouvoir*.

liða (leið), *aller, venir*. G. *leiþan*. — lið, n. *troupe, bande*.
— liðr, m. *membre*. G. *liþus*; V. *lid*. — leiða (leidda), *con-*
duire (supporter), souffrir. — leiðr, m. *pénible, odieux*. V.
leid. — liotr, m. *hideux*. (Cf. Vf. *laid*.)

LUĐA, *s'élever, croître, briller*. — लुट् ; G. liudan.

lyðr et lioðr, m. *peuple, nation*. G. lauþs (homme); V. liut, gens; Vf. leudes. — ? luðr, m. *barque, huche*.

S-LATTA, *atteindre, frapper, casser*. — ब्रलत् (lâcher).

slita (sleit), *écraser, fendre*. V. slizen. — slitna (slitnaða), rompre.

LASA, *atteindre, prendre*. — लस् (atteindre, pouvoir).

lær (p. lāsi, *qui s'emboîte*), n. *fémur, cuisse*.

LUSA, *être éloigné, séparé*. — G. liusan.

lauss, m. *libre, exempt, privé*. G. laus; V. lōs. — leyss, (leysta), *déliver, affranchir*. — losna (losnaða), *devenir libre*.

B-LASA, *répandre, souffler*. — L. flare; G. blāsan.

blāsa (blēs), *souffler, sonner un instrument à vent*.

F-LATA, *répandre, aplatir*. — फट् ; πλατύς; L. latus;

פלט, פלט (se répandre, échapper).

flet (étendu), n. *lit, grabat*. V. vlezi.

V-LITTA, *lisse, poli, brillant*. — लिट् ; λιστός.

Litr (couleur), m. nom de Dvergue. — lita (leit), *regarder*. — andlit, n. *visage*. G. andavleizns, V. antluzi. (Cf. G. vlits, *vue*; L. vultus, *visage*.) — undar (p. vluður, *regardé, admiré*), n. *miracle, merveille*. G. vulpus; V. vuldar. — undar-samlig, adv. *miraculeusement*.

B-LIDA, *éblouir, confondre, mêler*. — L. splendeo.

blanda (blend, blendi) et bland (blandaði), *mêler*. — bland, n. *mélange*. — blandinn, m. *mêlé, pétri*. — bliðr (se-rein, réjouir), *doux, bienveillant*.

H-LATA, *atteindre, prendre*.

hlutr, m. *part, sort, lot*. G. hlauts; V. loz. — hliôta (hlaut),
avoir en partage.

H-LIDA, être répandu, se fondre. — ἵκνῃ ; $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\delta\omega\nu$.

hland, n. *urine*. (Cf. ἵκνῃ ; L. lotium.)

LAGA, étendre, lâcher. — λαγῶ ; $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$; L. legere.

lag (déposition), n. *cessation*. — lög (statuts), n. *lois, décrets*. (Cf. L. leges.) — leggr (étendu), m. *jambe, cuisse*.
V. lagi. — liggia (ligg, lag), être couché, être placé. — læ (p. lagi; L. insidiæ) f. *embûche, fraude, ruse*. — leggja (lagði), poser, faire cesser. — lögra, être couché, être blotti.
— langr (étendu), long. L. longus; G. laggs. — lengi, adv. *longtemps*. — lengr, adv. *plus longtemps*. — lengra, adv. *loin*.

LAGA, répandre, dissoudre. — λύω ; $\lambda\acute{\upsilon}\omega$, $\lambda\acute{o}\omega\mu\alpha\iota$; L. luere.

laug, f. *bain, baignoire, cuvette*. — lög, m. *fluide, mer*;
V. lagu; L. lacus. — lög, f. *mer*. — læ, læ, f. *humeur, sang*.

LİKA, être uni, égal, convenable. — G. leikan (trouver convenable).

liki (égal, semblable), n. *image, forme, corps, cadavre*. G. leik; V. lih. — likr, m. *semblable*. — slıkr (p. sválikr, solıkr), m. *semblable, tel*.

F-LAHA, plat, lisse, glissant.

flár (p. flahr, glissant, flattant), m. *trompeur*. (Cf. F. flatter; Is. flaðr.)

B-LAKA, étendre, aplatir. — πλαγῶ ; L. plaga (étendue).

bekkr (p. blankr, planche), m. *banc*.

B-LUHA, être répandu, être liquide. — ῥέω ; $\phi\lambda\acute{\upsilon}\omega$; L. fluo,

blóð (liquide), n. *sang*. — blóðugr, m. *sanglant*.

M-LAKA, *répandre, glisser*. — मृत् ; ἀμέλγειν ; L. mulgere.

miðlk, f. *lait*. (Cf. γάλας ; L. lac, p. galac). — miðlka (miðlkaða), *faire du lait, traire*.

LAHA, *lâcher*. — लक्ष् ; लज्ज (rendre lâche, honteux), *injurier*. G. laihan ; V. lahan.

last (p. lahst), n. *injurer, calomnie*. V. lastar.

LIHA, *donner, prêter*. — G. leihvan ; V. lihan.

lióni (p. lihvani), m. *intercesseur* ; pl. liónar, *hommes*.

LUKA, *étendre sur, couvrir, fermer*. — κλείω.

lúka (lauk), *fermer, payer*. — laukr, m. *herbe touffue* ; V. louh. (Cf. λάχανον ; L. legumen.)

LUGA, *couvrir, cacher*. — G. liugan, *épouser*. (Cf. L. nubere.)

liúga (laug), *mentir*. V. liugan. — lýgi, f. *mensonge*. — laun (p. laugn), adv. *secrètement*. — leyna (leynda), *cacher*.

LAKA, *renfermer, embrasser*. — लक्ष् ; λάγνος ; ἵψ.

kálkr (qui renferme l'eau (कः), *coupe*), m. *calice*. कलशिः ; κάλυξ ; L. calix ; V. chelih ; A. cælc.

LAKA, *lancer, sauter*. — लक्ष् ; λαγών (sauteur).

leika (lèk), *lancer, jouer, faire des armes*. — leikinn, m. *joué, enjoué*. — léttr (p. lihtr), m. *léger*. L. levis. — léttrari (plus léger), m. *plus favorable*. — líkn (allègement), f. *consolation*.

F-LAKA, *mouvement, marche*. — चलन् ; L. valgo ; V. wal-lon ; F. aller ; लक्ष् ; लक्ष् (Cf. L. fullo, volvo.)

fólk (L. agmen), n. *armée, peuple*. ओह्ल ; πόλλος ; L. vulgus ; V. volh ; F. foule.

F-LUGA, *mouvement, vol, fuite*. — འཁྱུ (p. vlug); φεύγω;
L. fugio; G. pliuhan; V. vluhan; འཁྱུ.

flüga (flaug), *voler, s'envoler*. — flög, f. *trait, flèche*. (Cf. L. pluma.) — fleygia (fleygði), *lancer*.

B-LUGA, *plier, courber*. — འཁྱུ; πλέκω; L. plicare.

bogi (courbé), m. *arc*. — baugr. m. *anneau, bague*. V. baug; It. bagua; F. bague. — armbaugr, m. *bracelet*. — bak (courbe), n. *dos*. V. bacho, buhil (colline); πάγος.

S-LAGA, *lâcher, atteindre, frapper*. — འཁྱུ; Ἀλάω; חלש.

slä (slæ, slô), *battre*. — slakr, m. *relâché*. — sliâr (sliôr, sliofr, slævurr), m. *mou, lâche*. (Cf. L. flaccus.) — slökva (slökkti), *éteindre*. — slökna (slöknaða), *s'éteindre*. — slêtt, slêtti, m. *lisse, uni, sans ornement*. V. slaiht; Al. schlicht. (Cf. τὰ λῆτα.)

K-LAKA, *battement, claquement, bruit*. — κλάζω; L. clangere.

klaka (klakaða), *faire du bruit*. — hlakka (hlakta) se dit des oiseaux de proie quand ils crient et battent des ailes.

LUHA, *être élevé, brillant, saillant*. — འཁྱུ; λευκός; L. lux; འཁྱུ; འཁྱུ (briller), *être beau*.

logi, m. *flamme, feu*. — liôri (p. liuhari), *lucarne, fenêtre*, — Lôdur (p. lohður), *nom d'Ase*.

LU-SA, *être brillant, joyeux*. — འཁྱུ; G. lustus.

lios, m. *lumière*. — lÿsa (lÿsta), *briller*.

LAH-SA, *briller, éblouir*. — འཁྱུ.

lax (brillant), m. *saumon*. V. lahs.

B-LAKA, *briller*. — འཁྱུ (voir); φλέγω; L. fulgere; بلج.

blår (p. blakr), m. *bleu, livide, noir*. V. plão; Vf. blou. —
bláinn, m. *bleu, noir*.

G-LAHA, *briller, éclater*. — κλάω, λάω.

glóa, *briller, étinceler*. Glóinn, m. *nom de Dvergue*. —
glyaðr (p. glahaðr) et glaðr, m. *joyeux*. V. klat. (Cf. $\overline{\text{glā}}$.) —
Gimlir (p. glihmir, *splendeur*), m. *nom propre*. — hlóð (p.
glóhð, *étincelant*), n. pl. *âtre, foyer*. — Hlóðsyn, f. *nom de
la Vesta scandinave*. — Hlótriði (p. hlóðriði, *se mouvant dans
le feu*), m. *nom de Thór*. — hlióð (éclatant), n. *son; attention*.
— Hlióðólf (loup hurlant), *nom de Dvergue*. — Hlŷn (p.
hluhni, *qui réjouit*), f. *nom de Frigg*.

THÈMES COMMENÇANT PAR LA NASALE N.

ANA, *ici-là, vers, contre, là*. Voy. p. 392.

â (p. an-), *vers, contre*; ex. : ágánga (*marcher contre*).
अ; *à*; G. ana; V. ana. — â (p. an), *prép. vers, sur, à*. —
annarr (p. andarr, *comparatif de an, plus éloigné, celui-là*),
m. *l'autre, le second*. अन्तरः (*éteros*; L. *alter*); G. anþar; V.
andar. — áðr (p. andr, *plus que cela*), *avant que, jusqu'à ce
que, ensuite*. (Cf. isl. *endr*; L. *anterius*.) — ēðr ou ēða (p.
ēndr, *plus que cela*), *mais (magis), ou*. G. aiþþau; V. ēddo.
— â- (p. an-), *exprime l'idée de longueur, grandeur, etc.*; ex. :
âmatkr (*très-puissant*). — inn, ěnn, m. (in, f. it, n.), *celui-
là, lui*. — ěn (cela), *conj. mais*. — einn, m. (ein, f. eitt, n.),
un, seul, unique. G. ains; V. ein; $\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$; L. *œnus, unus*. —
ein, *adv. seul*. — eini, m. *le premier*. — einna, *adv. princi-
palement*.

INNA, *intérieur, intensité*.

î (p. in, *vers l'intérieur*), *prép. vers, en, dans. év*; L. in; G.
in; V. in. — inn, *adv. dans, y*. — innar (p. indar, *compa-*

ratif de in), dans l'intérieur, dans le fond. (Cf. L. *interius*.) — *innan*, à l'intérieur, dedans. — *hërinni*, là-dedans. — *i-* (p. in-), devant les substantifs, exprime l'idée de *grandeur*; ex. : *ivîḡr* (*grand arbre*). (Cf. â-.)

Ni, *descente, éloignement, négation*. — नि.

ni, nê, adv. *pas*. G. ni; V. ni, nê. — nê, adv. *non, ne pas*. G. nê, nih; V. noh; L. nec. — niḡ (*au-dessous de l'horizon*), n. *absence de la lune*. — Niḡi, m. *Dvergue qui préside au niḡ*. — niḡan, *en bas, ici bas*; V. niḡar. — niḡiar (qui descendent), plur. *descendants*. (Cf. अपत्यः de apa.) — lang-niḡiar (*longues générations*), plur. *ancêtres*. — niḡ (rabaissement), n. *envie, colère*; G. neiḡs. (Cf. निन्दामि; ἐνείδμας.)

Nū, là! *présent, actuel*.

nū, maintenant; déjà. *ṛv̄r*; L. nunc, nuper; G. nu; V. nū. — n̄r (qui est d'à présent), m. *nouveau*. नवः; νέος; L. novus; G. njuja; V. nivu. — n̄, n. *nouvelle lune*. — N̄i, m. *Dvergue qui préside au n̄*.

ANa, *mouvement, vie; mouvement vers le but, fin*. — अन् ; *ἀνω*.

endi, m. *fin*. अन्तः; G. andeis; V. anti. — ônd, f. *vie, âme*. (Cf. V. anado, anto, zèle, colère.) — âst (p. anst, inclination), f. *bonté*. G. ansts; V. anst. — âstugr, m. *benin*.

NAMa, *s'étendre vers, s'incliner, prendre*. — नन् ; *ῥέμω*.

nêma (nêm, nam), *prendre, se prendre à*. — nêma, prép. *excepté, à moins que*; V. nêma.

NABa, *s'étendre vers, avancer, saillir*. — نافي ; ذ.

nef (qui saille), n. *nez*. (Cf. नाभि, moyeu, nombril; ὀμφαλός; L. umbo, umbilicus; Al. nabe, nabel.)

G-NApA, *avancer, saillir*.

gnôpr, m. *promontoire, cime de montagne*. [Cf. gnôp (proéminence, nez); Al. knopf.]

NaTa, *tendre vers, atteindre, entreprendre*. — नद्; L. nitor.

nenna (nenndi), *être courageux*. G. nanþjan; V. nennen (s'appliquer). — Nanna (courageuse), f. nom propre.

NuTa, *prendre, jouir*. — G. niutan; V. niozan.

nôta (nýt, naut), *jouir*. — nýt, m. *utile, bienfaisant*.

NaSa, *prendre, jouir*. — G. ganisan (guérir); V. nēsan.

nest, nesti, n. *provision de voyage*. V. wēgnest.

NaHa, *atteindre, joindre*. — नह्; L. nexus; G. ganah.

nâl (p. nahł, *qui fait la suture*), f. *aiguille*. G. nêþls; V. nadel. — nâi (nâða), *atteindre*. — nâr, m. *proche*. — næstr (p. nahistr), m. *le plus proche*. — næst. adv. *tout près*.

NaKa, *étendre, répandre, coucher*. — नक्; L. necare.

nâr (p. nahr, *étendu*), m. *mort, cadavre, νέκρς*; G. naus. — Nâri (causant la mort), m. nom propre. — nôtt (qui se répand), f. *nuit*. G. nahts; *vúž*; L. nox; निश्र. — einnætt, m. *âge d'une nuit*.

NaHa, *répandre, couler, nager*. — ना; *νάειν*; L. nare.

naður, f. *couleuvre, serpent de mer*. G. nadr; V. natara; L. natrix. — nôr, nôi (p. nahi), m. *navire, vase*. नौ; *ναῦς*; L. navis.

S-NaKa, *remuer, tourner, tordre*. — *κεῖω*; L. -nuo; *πλ*.

snúa (snýt, sneri), *tourner, remuer*. G. sniwan. — sniallr (remuant), m. *vif, prompt*. Vñ. isnelle. — snēmma, adv. *de bonne heure*. — snôtr (L. versutus), m. *habile, prudent*.

H-NAKA, *plier, pencher*. — 𐎠𐎡𐎢 ; عنق ; Al. genik.

hnîga (hneig), *s'incliner*. G. hneîwan; V. hnikan. — hnûka (hnukti), *se courber, se tapir*.

G-NAHA, *plier, rompre*. — 𐎠𐎡𐎢 ; γόυ ; L. genu; גנן .

gnata (gnataḡa), *s'entrechoquer*. — guḡa (gnḡḡa), *broyer, fracasser*. — knḡa (knûḡi), *presser, forcer*.

K-NAGA, *rompre, ronger, gratter*. — 𐎠𐎡𐎢 .

nōgl (qui gratte), *f. ongle*. 𐎠𐎡𐎢 ; L. unguis; örvž .

NAHA, *répandre, couvrir, obscurcir*. — 𐎠𐎡𐎢 (qui se répand).

Nori (couvert), *m. nom de Dvergue*. — Nōrr (obscur), *m. nom du père de la nuit*. — nōrḡr (ténébreux), *n. septentrion, nord*. (Cf. ζόφος ; 𐎠𐎡𐎢 .) — nōrḡr, *adv. vers le nord, au nord*. nōrḡan, *adv. du nord, au nord*. — Nōrḡri, *m. Dvergue qui préside au nord*. — Niōrḡr, *m. nom propre*. (Cf. Νηρεύς .)

ONOMATOPÉES PROPREMENT DITES.

KU, GU, *mugir, hurler*. — γοάω , βοάω ; 𐎠𐎡𐎢 .

kḡr, *f. vache*. 𐎠𐎡𐎢 ; βούς ; L. bos; V. chua. — geyia (gey, gô), *aboyer, hurler*.

UMA, *bruire, mugir*.

Ymir, *m. nom du géant qui est la personnification de la mer mugissante*. — ymia (umda), *bruire, mugir, gémir*.

SUSA, *bruire, mugir*.

sûs, *n. mer mugissante*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MOTS ISLANDAIS EXPLIQUÉS DANS LE GLOSSAIRE.

NOTA.— *h.* désigne le haut, *m.* le milieu et *b.* le bas de la page.

A

â.....page	430 m.	akarr.....page	430 m.
â.....	452 m.	ál.....	446 m.
-a.....	422 m.	ala.....	446 m.
â.....	452 m.	aldni.....	446 m.
â.....	452 b.	aldregi.....	429 b.
aðal.....	422 b.	álfr.....	446 b.
áðr.....	452 m.	Alldaföðr.....	408 b.
æfi.....	408 h.	alldr.....	446 m.
æi.....	408 b.	Allföðr.....	408 b.
ælla.....	430 m.	allr.....	446 m.
ætt.....	430 h.	allsvinni.....	414 h.
æva.....	408 b.	and.....	422 m.
ævi.....	408 b.	andfang.....	414 b.
af.....	407 b.	andlit.....	448 b.
af.....	407 b.	andskoti.....	433 b.
afa.....	407 b.	andsvar.....	418 m.
afi.....	408 h.	angan.....	430 h.
afi.....	408 b.	annarr.....	452 m.
afi.....	430 h.	ár.....	438 m.
afráð.....	440 b.	árdaga (i).....	427 h.
aftan.....	407 b.	argr.....	443 m.
aftari.....	407 h.	ari.....	438 m.
aka.....	430 m.	armbaugr.....	451 h.
		armr.....	438 b.
		ârôs.....	423 m.

TABLE DES MOTS ISLANDAIS. 457

ás.....page	424 h.	batna.....	411 b.
askr.....	424 h.	baugr.....	451 h.
ást.....	453 b.	beðr.....	412 h.
ástugr.....	453 b.	bein.....	420 b.
ásynia.....	424 h.	bekkr.....	449 b.
at.....	422 m.	Beli.....	419 m.
átt.....	430 h.	béra.....	417 m.
átta.....	422 h.	bërg.....	444 h.
átti.....	422 h.	bergia.....	444 h.
auð.....	423 h.	Bergelmir.....	432 h.
auðigr.....	423 h.	beria.....	417 m.
auga.....	430 m.	betri.....	411 b.
aur.....	423 m.	Beyggvir.....	417 b.
aurugr.....	423 m.	beztr.....	411 b.
ausa.....	423 m.	biarg.....	444 h.
ausin.....	423 m.	biartr.....	443 b.
austann.....	423 m.	biða.....	412 m.
austr.....	423 m.	biðia.....	412 m.

B

baðir.....	408 m.	Bifor.....	409 b.
baðmr.....	417 m.	bióðr.....	412 m.
Bafor.....	409 b.	biór.....	409 h.
bak.....	451 h.	biúða.....	412 m.
bál.....	419 b.	bláinn.....	452 h.
baldni.....	419 m.	bland.....	448 b.
Baldur.....	419 m.	blanda.....	448 b.
ballr.....	419 m.	blandinn.....	448 m.
ballriði.....	440 b.	blár.....	452 h.
band.....	410 b.	blása.....	448 m.
bani.....	420 b.	bliðr.....	448 m.
barn.....	417 m.	blóð.....	449 b.
		blóðugr.....	449 b.
		böl.....	419 b.
		bæta.....	411 b.

bogi	451 h.	dimmi, dimmr	425 h.
borð	441 h.	dögg	426 m.
horðveggr	411 m.	dæma	423 b.
borg	444 h.	Dolgþrasir	445 m.
borinn	417 m.	dómr	423 b.
bót	411 b.	dóttir	426 b.
bráðr	441 h.	draga	445 h.
Bragi	443 m.	drásill	445 h.
braut	441 m.	Draupnir	440 m.
brænna	439 m.	dreki	445 b.
brenna	439 m.	drékka	445 h.
Brimir	439 m.	drêpa	440 m.
brjóta	441 m.	dreymi	441 b.
bróðir	417 m.	drit	441 b.
brotinn	441 m.	dritinn	441 b.
brotna	441 m.	driúpa	440 m.
Bruni	439 m.	dropi	440 m.
búa	410 h.	drótt	445 h.
búinn	410 h.	drygia	445 h.
Búri	410 h.	drykkir	445 h.
Burr	417 m.	duga	426 b.
byggja	410 h.	dvergr	418 h.
byrja	409 m.	dyggr	426 b.
		dyr	418 h.
		dyr	428 h.

D

dáð	423 b.
dagr	427 h.
dalr	428 m.
deigia	426 m.
deila	428 m.
dellingr	427 h.
deyja	426 b.

E

ēða, ēðr	452 m.
ēf	408 h.
eftir	407 m.
eiðr	422 b.
eiga	430 b.

eigi.....	429 b.	fara.....	417 h.
eign.....	430 b.	faraz.....	417 h.
eimi, eimr.....	422 b.	fax.....	416 m.
einhendr.....	432 m.	fè.....	414 m.
einheri.....	435 m.	fegri.....	414 b.
eini.....	452 b.	feigr.....	416 b.
einn.....	452 b.	fela.....	419 m.
einna.....	452 b.	fella, fellia.....	420 h.
einnætt.....	454 b.	fen.....	420 m.
eitar.....	423 h.	fenginn.....	414 b.
ek.....	429 h.	Fenrir.....	420 m.
ekki.....	429 b.	fasta.....	411 m.
ellisti.....	446 b.	festi.....	411 m.
ellifu.....	446 b.	fet.....	410 b.
eltia.....	447 m.	fiall.....	419 m.
ēn.....	452 b.	fiarri.....	416 b.
endi.....	453 m.	fiðl.....	409 b.
ēnn.....	452 b.	Fili.....	419 m.
eptir.....	407 m.	fimbul-.....	409 b.
ēr.....	422 m.	fimbulvêtr.....	416 b.
êr.....	421 b.	fimm.....	414 b.
ey.....	407 b.	fimti.....	414 b.
eyra.....	423 m.	fingr.....	414 b.
eyra-rûn.....	438 b.	finna, finnst.....	413 b.

F

fá.....	414 b.	fiðdur.....	410 m.
faðir.....	408 b.	fiöld.....	419 m.
fagurr.....	414 b.	Fiölnir.....	419 m.
falla.....	420 h.	fiör.....	444 m.
fána.....	420 m.	Fiörgyn.....	444 h.
far.....	417 h.	Fiörgynn.....	444 h.
		fiórði.....	422 h.
		fiörir.....	422 h.

firr	416 b.	frata	441 m.
firrast	416 b.	fregn	444 m.
firstr	416 b.	fregna	444 m.
fiskr	409 m.	freista	417 h.
flár	449 b.	Freki	444 m.
fleira	419 m.	frekr	444 m.
fleiri	419 m.	fremstr	417 b.
flet	448 m.	Freyia	444 m.
fleygia	451 h.	Freyr	444 m.
fliúga	451 b.	fri	444 m.
flög	451 h.	fria	444 m.
fœða	409 h.	Frigg	444 m.
foðr	408 b.	fróðgeðiaðr	433 h.
för	417 m.	fróði, fróðr	441 h.
fœra	417 m.	fræða	441 m.
fold	419 m.	fræddr	441 m.
folginn	419 m.	Frægr	444 m.
fölk	450 b.	fullgiörva	436 b.
fölkvig	415 b.	fullr	419 m.
for	416 b.	Fundinn	414 b.
fordæða	423 b.	fylla	419 m.
forðom	416 b.	fyrir	416 b.
fornn	417 h.	fyrst	416 b.
fors	444 b.	fyrstr	416 b.
forvitni	413 b.		
fötr	410 b.		
frá	416 m.		
frá	416 b.		
fram	417 h.		
framar	417 h.		
framgenginn	430 h.		
frami	417 h.		
framr	417 h.		

G

gætast	433 h.
Gaglvíðr	411 h.
gála	437 m.
galdi	437 m.
gamall	432 h.
gaman	432 b.

gamli.....	432 h.	giörva.....	436 h.
gan.....	432 b.	gisl.....	433 h.
gandi.....	432 b.	gisling.....	433 h.
gandr.....	432 b.	gláðr.....	452 h.
ganga.....	430 h.	gleipa.....	447 m.
Gangráðr.....	440 b.	glepsa.....	447 m.
gap.....	431 m.	glóa.....	452 h.
garðr.....	436 h.	Glóinn.....	452 h.
garmr.....	439 m.	glyaðr.....	452 h.
garn.....	436 m.	gnata.....	455 h.
gêð.....	433 h.	gnúpr.....	454 h.
gêfa.....	431 h.	gnýa.....	454 h.
Gefion.....	431 h.	goð.....	433 h.
geipa.....	431 m.	góðr.....	432 b.
geir.....	436 b.	Göndull.....	432 b.
Geirskógull.....	434 b.	goti.....	433 b.
gestr.....	433 h.	græta.....	442 h.
gêta.....	433 h.	gramr.....	439 m.
gêta.....	433 h.	gras.....	445 b.
geyia.....	455 b.	grâta.....	442 h.
geysa.....	434 h.	gremi.....	439 m.
gialda.....	437 m.	gremia.....	439 m.
giarn.....	436 h.	gríð.....	442 m.
gifur.....	431 m.	grind.....	442 m.
gilda.....	437 m.	gríôt.....	442 m.
gildi.....	437 m.	gróa.....	445 b.
gina.....	438 h.	grœnn, gröinn.....	445 b.
ginnúngr.....	438 h.	grund.....	442 m.
giöll.....	437 m.	guðr.....	432 b.
giöra.....	436 h.	gull.....	435 m.
giörða.....	436 h.	gullion.....	435 m.
Giörliga.....	436 h.	gullveig.....	415 b.
giörr.....	436 h.	gumar.....	432 m.

gumnar.....	432 m.
gunnr.....	432 b.
Gygr.....	434 h.
Gymir.....	432 m.

H

há.....	434 m.
hætta.....	433 m.
hætr.....	433 m.
haf.....	431 h.
hafa.....	431 h.
haft.....	431 h.
haftband.....	410 b.
hagr.....	434 m.
halda.....	437 m.
hali.....	437 h.
halir.....	437 h.
háls.....	437 h.
hamarr.....	432 h.
hamr.....	431 b.
handski, handskór..	435 h.
hani.....	438 m.
hann.....	429 m.
hapt.....	431 h.
har.....	435 m.
hár.....	434 m.
harhaðmr.....	410 h.
harðr.....	435 h.
harmr.....	439 m.
harpa.....	436 m.
hart.....	435 h.
hátt.....	434 h.

haugr.....	434 m.
hëkan.....	429 m.
hefia.....	431 h.
hefna.....	431 m.
hefnd.....	431 m.
heiðr.....	434 b.
heilagr.....	437 h.
heill.....	437 h.
heimr.....	431 h.
Heimþallr.....	428 b.
heita.....	433 m.
hel.....	437 h.
hældri.....	437 h.
hellstr.....	437 h.
hér.....	429 m.
her.....	435 m.
herði.....	435 b.
Herföður.....	409 h.
heri.....	435 m.
Heriafaðir.....	409 h.
Herian.....	435 m.
hérinni.....	453 h.
hestr.....	442 m.
heyra.....	423 m.
hiarta.....	435 b.
Hildur.....	437 h.
himinn.....	431 b.
hinn.....	429 m.
hinnig.....	415 b.
hiórð.....	435 h.
hiórr.....	435 h.
hirðir.....	435 h.
hiti.....	433 m.

hitt	429 m.	hrata	442 m.
hlakka	451 m.	hrím	439 m.
hland	449 h.	Hrímfaxi	416 m.
hlióð	452 h.	Hrímpurs	445 m.
Hlióðólf	452 m.	hringr	446 h.
hlióta	449 h.	bróðr	442 h.
hlóð	452 h.	hróðugr	442 h.
Hlóðyn	452 h.	Hróðursvitnir	413 m.
Hlórriði	452 h.	hröp	439 b.
hlutr	449 h.	Hroptr	439 b.
Hlŷn	452 m.	hros	442 m.
hníga	455 h.	hryggr	446 h.
hnúka	455 h.	hrŷggr	446 h.
höfuð	431 m.	hugr	434 m.
hægri	434 m.	hun	429 m.
höggva	435 h.	hungr	434 m.
höldr	437 h.	hundmergir	414 m.
höll, höllr	437 h.	hundrað	432 m.
hönd	432 m.	hvaðan	429 m.
Hænir	438 m.	hvar	429 m.
hórgr	435 m.	hvárr	429 m.
hóf	431 m.	hvars	429 m.
hold	437 h.	hvert	429 b.
holtr	437 h.	hvatr	430 b.
holt	437 h.	hvê	429 m.
hon	429 m.	hvêrfa	436 m.
hórðómr	423 b.	hverfa	436 m.
horfa	436 m.	hvergi	429 b.
horn	435 b.	hverr	429 m.
hórr	435 m.	hversú	422 m.
hræ	439 b.	hvetia	430 b.
hræðast	442 m.	hvi	429 m.
hræsvelgr	420 h.	hvíti, hvitr	430 b.

hyggia.....	434 m.
hýlia.....	437 h.
Hymir.....	432 h.

I

í.....	452 b.
í.....	453 h.
íaðarr.....	423 m.
íafn.....	408 m.
íarn.....	424 m.
Íarnviðr.....	411 h.
íð.....	421 m.
íð.....	422 h.
íðiar.....	422 b.
ílla.....	408 h.
íllr.....	408 h.
ín.....	452 b.
inn.....	452 b.
innan.....	453 h.
innar.....	452 b.
íörð.....	438 b.
íörmun.....	438 b.
íötunn.....	423 h.
íoll.....	434 h.
íör.....	430 m.
íora.....	438 m.
ís.....	424 h.
ít.....	452 b.
ít.....	421 m.
ít.....	422 h.
ítar-, itr.....	423 m.
íviðr.....	411 h.

K

kaldr.....	437 m.
kalkr.....	450 m.
kalla.....	437 m.
kallaðr.....	437 m.
kambr.....	440 h.
kaup.....	430 b.
kaupa.....	430 b.
kemba.....	440 h.
ketill.....	432 m.
kiafr, kiaptr.....	440 h.
kind.....	438 h.
kiöll.....	437 m.
kiösa.....	434 m.
kippist.....	440 h.
klaka.....	451 m.
klettr.....	447 h.
kliúfa.....	447 h.
klofna.....	447 h.
klyfia.....	447 h.
kná.....	437 m.
knýa.....	455 h.
körn.....	436 b.
koma.....	431 b.
kona.....	438 h.
kosta.....	434 m.
kostr.....	434 m.
kraka.....	446 h.
kunna.....	437 b.
kúra.....	434 m.
kvan, kvæn.....	438 h.
kvēða.....	412 m.

kveðia.....	412 m.
kvæn.....	438 b.
kvörn.....	436 b.
kviðr.....	412 m.
kviðinn.....	412 m.
kvon.....	438 h.
kynda.....	438 m.
kýr.....	455 b.
kyrr.....	434 m.
kyrra.....	434 m.

L

lá.....	449 h.
lâ.....	449 b.
laða.....	447 b.
læ.....	449 h.
læ.....	449 m.
læfi.....	446 b.
lær.....	448 h.
læti.....	447 m.
lævisi.....	413 b.
last.....	450 h.
lâta.....	447 m.
latr.....	447 m.
Laufey.....	407 b.
laug.....	449 m.
laukr.....	450 m.
laun.....	450 m.
lauss.....	448 m.
lax.....	451 b.
leggja.....	449 m.
leggr.....	449 h.

leiða.....	447 b.
leiðr.....	447 b.
leika.....	450 b.
leikinn.....	450 b.
lemia.....	447 h.
lengi.....	449 m.
lengr.....	449 m.
lengra.....	449 m.
letia.....	447 m.
lêttari.....	450 b.
lêtr.....	450 b.
leyfa.....	446 b.
leyfi.....	446 b.
leyna.....	450 b.
leyss.....	448 m.
lið.....	447 b.
liða.....	447 b.
liðr.....	447 b.
lif.....	446 b.
lifa.....	446 b.
Lifþrasir.....	445 b.
liggja.....	449 h.
liki.....	449 m.
likr.....	449 m.
likn.....	450 b.
lind.....	447 b.
liðr.....	448 h.
lióni.....	450 h.
lióri.....	451 b.
lios.....	451 b.
liotr.....	447 b.
lita.....	448 b.
litill.....	447 m.

Litr.....	448 b.	mar.....	418 b.
litt.....	447 m.	margr.....	415 m.
liúga.....	450 m.	mar.....	444 h.
Lóður.....	451 b.	matr.....	412 b.
lōð.....	447 b.	mátt.....	415 m.
lög.....	449 h.	máttkr.....	415 m.
lög.....	449 m.	mēð.....	412 b.
lögr.....	449 m.	mēðal.....	413 h.
lōgra.....	449 m.	mēðan.....	413 h.
lof.....	446 b.	mēðr.....	412 b.
lōfa.....	446 b.	mega.....	415 m.
logi.....	451 b.	megin.....	415 m.
losna.....	448 m.	meginligr.....	415 m.
luðr.....	448 h.	meiðr.....	411 h.
luka.....	450 m.	mein.....	421 m.
lundr.....	447 m.	meinsvari, meinsvarr.....	418 m.
lýðr.....	448 h.	meir.....	415 h.
lýgi.....	450 m.	meiri.....	415 h.
lýsa.....	451 b.	mel.....	419 h.

M

maðr.....	421 m.	miðgarðr.....	436 h.
mækir.....	415 h.	míga.....	444 b.
mæla.....	409 m.	mik.....	408 m.
mær.....	415 h.	minn.....	408 m.
mærr.....	415 h.	minna.....	421 m.
mætstr.....	415 m.	minni.....	421 m.
mál.....	409 m.	miððr.....	412 b.
málugr.....	409 m.	Miððvitnir....	413 m.
mangi.....	429 b.	miðg, miök.....	415 m.
máni.....	409 m.	miðlk.....	450 h.
mannr.....	421 m.	miðlnir.....	419 h.

miðtviðr	411 h.
miðlka	450 h.
mior	418 b.
mistill	411 h.
Móði	413 h.
móðir	409 h.
móðr	413 h.
mögr	415 h.
Mögbrasir	445 m.
mold	419 h.
mön	421 m.
morð	418 b.
morgin, morgunn . .	443 b.
muna	421 h.
mund	412 b.
mundil	412 b.
mundr	412 b.
muspill	420 m.

N

naður	454 m.
næst	454 m.
næstr	454 m.
nafn	438 h.
nái	454 m.
nakkvar	429 m.
nál	454 m.
Nanna	454 b.
nár	454 m.
nári	454 m.
ně	453 h.
nê	453 h.

nef	453 b.
neffölr	408 b.
nēma	453 b.
nenna	454 h.
nest, nesti	454 m.
ni	453 h.
nið	453 h.
nið	453 m.
niðan	453 h.
Niði	453 h.
Niðhöggr	453 h.
niðiar	453 h.
Niörðr	455 m.
nióta	454 m.
niú	432 b.
niúndi	432 b.
nögl	455 h.
Nörr	455 m.
nói, nôr	454 b.
norðan	454 m.
norðr	455 m.
Norðri	455 m.
nótt	454 m.
nú	453 m.
ný	453 m.
Nýi	453 m.
nýr	453 m.
nýtr	454 m.

O

ó	420 b.
óauðigr	423 h.

ríða.....	440 b.
ríf.....	439 b.
rífa.....	439 b.
ríki, ríkr.....	443 h.
riðða.....	443 m.
rísa.....	442 b.
risna, risni.....	442 b.
riúfa.....	439 m.
riúka.....	443 m.
ró.....	443 m.
rœgia.....	443 h.
rök.....	443 h.
rökr, rökur.....	443 m.
röst.....	442 b.
róg.....	443 h.
römr.....	438 b.
rör.....	443 m.
rún.....	438 b.
ryða.....	443 m.

S

sá.....	422 h.
sá.....	424 m.
Sæhrimnir.....	439 m.
sæll.....	428 m.
sælligr.....	428 m.
sær.....	424 m.
saga.....	427 m.
sakast.....	426 m.
salr.....	428 m.
saman.....	422 m.
Samsey.....	407 b.

sandr.....	425 m.
sannr.....	424 h.
sár.....	418 m.
sáryði.....	441 h.
sátttr.....	426 h.
saur.....	418 m.
seðia.....	425 m.
sēfi.....	425 h.
segia.....	427 m.
seiðr.....	425 b.
selia.....	428 m.
sem.....	422 m.
semia.....	424 b.
senda.....	425 m.
sendtr.....	425 m.
senna.....	425 m.
sēss.....	425 m.
sētr.....	425 h.
siá.....	427 m.
siáldan.....	428 m.
siálfgi.....	429 b.
siálfr.....	446 b.
sið.....	425 m.
siða.....	425 m.
siðan.....	425 m.
siðar.....	425 m.
siðast.....	425 m.
siðr.....	425 b.
siðst.....	425 b.
sif.....	425 h.
sígr.....	425 b.
síga.....	425 b.
Sigfaðir.....	409 h.

sigli.....	424 m.	skóp.....	431 b.
sigur.....	425 b.	skógr.....	434 b.
Sigyn.....	425 b.	skór.....	435 b.
sinka.....	425 b.	skot.....	433 b.
sinn.....	422 m.	slá.....	451 m.
sinn.....	425 m.	slævurr.....	451 m.
sinni.....	425 m.	slakr.....	451 m.
sið.....	422 h.	slëttr.....	451 m.
siðndi.....	422 h.	sliár.....	451 m.
siðtti.....	422 h.	slikr.....	449 m.
siðr.....	424 m.	slita.....	448 h.
siðt.....	425 m.	slitna.....	448 h.
Skaði.....	433 m.	slókna.....	451 m.
skal.....	437 b.	slökva.....	451 m.
skálfa.....	437 b.	smærri.....	415 m.
skálm.....	437 b.	smærstr.....	415 m.
skápa.....	431 b.	smár.....	415 m.
skarpr.....	439 b.	sniða.....	413 h.
skegg.....	434 b.	sniðr.....	413 h.
skeggja.....	434 b.	snarpvís.....	413 b.
skekia.....	435 b.	snemma.....	454 b.
skenkia.....	435 m.	sniallr.....	454 b.
skepia.....	431 b.	snótr.....	454 b.
skiarr.....	436 b.	snúa.....	454 b.
skið.....	433 m.	sök.....	426 m.
skin.....	438 m.	søkia.....	426 m.
skína.....	438 m.	sökvast.....	425 b.
Skinfaxi.....	416 m.	sceri.....	418 m.
skióta.....	433 b.	Sól.....	424 m.
skiótr.....	433 b.	sonr.....	424 m.
skira.....	436 b.	sortna.....	418 m.
skirr.....	436 b.	sót.....	414 m.
Skögull.....	434 b.	spá.....	414 b.

spákr.....	414 b.	sús.....	455 b.
spákligr.....	414 b.	sýna, sýnast.....	427 m.
speki.....	414 b.	systr.....	412 h.
spiall.....	420 m.	systrúngr.....	412 h.
spialla.....	420 m.	svá.....	422 m.
spilla.....	420 m.	svalr.....	420 h.
spor.....	418 m.	svartr.....	418 m.
sporna.....	418 m.	Svasuðr.....	412 h.
spyria.....	418 m.	sveinn.....	424 m.
staðr.....	424 h.	sveiti.....	414 m.
stafr.....	424 b.	svélga.....	420 h.
standa.....	424 h.	svélta, svéltast.....	420 m.
standandi.....	424 h.	svērðr.....	418 m.
stékkva.....	427 m.	sviðr, svinnr.....	414 h.
steypa.....	424 b.	svigr.....	416 h.
stíga.....	427 m.	svörð, svörðr.....	418 m.
stiörna.....	427 b.		
stoð.....	424 h.		
stökkva.....	427 b.		
stólr.....	428 b.		
strá.....	427 b.		
straumur.....	427 b.		
strönd.....	427 b.		
styðia.....	424 h.		
stýra.....	424 h.		
stýri.....	424 h.		
sú.....	422 m.		
suðr.....	414 m.		
Suðri.....	414 m.		
súga.....	426 h.		
sumar.....	424 m.		
sumbl.....	424 b.		
sunnar.....	414 m.		

T

taka.....	426 m.
tál.....	428 h.
tefla.....	424 m.
tein.....	429 h.
teitr.....	425 b.
telia.....	428 h.
tíð.....	425 b.
tíðr mik.....	425 b.
til.....	428 h.
tilt.....	428 h.
timbra.....	424 b.
tiu.....	432 m.
tiugari.....	426 m.
tiundi.....	432 m.

tivor.....	424 b.
töfl.....	424 m.
töng.....	429 h.
töl.....	428 m.
tölf.....	446 b.
tölfi.....	446 b.
tomt, topt.....	424 b.
tré.....	445 m.
troða.....	441 b.
tröll.....	441 b.
trog.....	445 m.
tún.....	429 h.
tungl.....	427 h.
Týr.....	424 m.

p

pá.....	421 m.
paðan.....	421 b.
pagna.....	426 h.
pak.....	426 h.
pakkir.....	427 m.
paktr.....	426 h.
par.....	421 b.
parfr.....	440 m.
parmr.....	440 m.
pars.....	421 b.
pat.....	421 m.
pau.....	421 b.
pégar.....	421 b.
pegia.....	426 h.
peiði.....	429 b.
peir.....	421 b.

pekia.....	426 h.
pér.....	421 b.
perra.....	445 m.
pessi.....	421 b.
ping.....	427 h.
pinn.....	421 b.
pinurr.....	428 b.
pióð.....	426 b.
piónusta.....	426 b.
pó.....	421 b.
pær.....	421 b.
pöenn.....	421 b.
pollr.....	428 b.
pör.....	428 b.
porp.....	440 m.
pött.....	421 b.
prá.....	445 m.
praungr.....	445 m.
priði.....	422 h.
prífa.....	440 h.
prír.....	422 h.
prisvar.....	422 h.
prot.....	441 b.
prúðgelmir.....	432 h.
prunginn.....	445 m.
pú.....	421 b.
pulr.....	428 h.
pumall.....	425 h.
pumlúngr.....	425 h.
purfa.....	440 m.
purfi.....	440 m.
purs.....	445 m.
pvi.....	421 b.

þvát.....	421 b.	vængr.....	415 b.
þvegin.....	416 h.	vætt.....	416 m.
þvó.....	416 h.	vættugi.....	416 m.
þý.....	426 b.	Vafþrúðnir.....	441 b.
þykia.....	427 m.	vágr.....	415 b.
þyrma.....	418 h.	vaka.....	416 h.
þyrstr.....	445 m.	vala.....	419 h.

U

úlfr.....	447 h.	vallda.....	420 h.
Ulfstaðir.....	409 h.	valldi, valldr.....	419 b.
um.....	407 b.	valr.....	419 b.
una.....	421 h.	valyndr.....	416 m.
und.....	422 b.	vamm.....	410 h.
undar.....	422 b.	vángur.....	415 m.
undar.....	448 b.	vanr.....	420 b.
undarsamlig.....	448 b.	vanréttr.....	442 b.
undir.....	422 b.	vápn.....	409 b.
undorn.....	428 h.	vara.....	417 b.
unn.....	423 b.	varða.....	417 b.
unz.....	422 b.	varr.....	417 b.
upphimin.....	407 m.	vaxa.....	416 h.
ur.....	423 m.	vè.....	416 m.
Urðr.....	411 b.	veð.....	410 b.
úsialdan.....	428 m.	veðia.....	411 h.
útan.....	423 m.	veðr.....	416 m.
úti.....	423 m.	vēga.....	415 b.

V

vá.....	420 b.	vēgr.....	415 b.
vaða.....	410 m.	veiða.....	411 m.
		veiðr.....	411 m.
		veigr.....	415 b.
		veita.....	413 m.

FIN.

ERRATA.

Page 97, villiahmr, lisez vilhialmr.

135 (ligne 14 d'en bas) effacez le point et virgule.

186 (vers 7) ividi, lisez iviđi.

Id. (vers 8) nēdan, lisez nēđan.

Id. (vers 11) iōrd, lisez iōrđ.

194 (vers 93) þá, lisez þû.

200 (vers 177) iōrd, lisez iōrđ.

209 (ligne 1) retrouvèrent, lisez retrouveront.

318 (ligne 13) oma, lisez koma.

322 (ligne 7 d'en bas) pōgnođo, lisez þōgnođo.

360 (ligne 7 d'en bas), du, lisez de.

383 (ligne 5 d'en bas) *et de même que*, lisez : *et, de même que*.

392 (ligne 11 d'en bas) R, lisez N.

